



Patrick Schmoll

Là-bas sont les dragons

3. Le donjon du temps

LÀ-BAS SONT LES DRAGONS

3. Le Donjon du Temps

Patrick Schmoll

Là-bas sont les dragons

3. Le Donjon du Temps

ÉDITIONS DE L'ILL
11 rue Saint-Maurice
F-67000 Strasbourg
www.editionsdelill.com

Image de couverture : d'après la carte Borgia
(anonyme, vers 1430)

Dépôt légal : 2^e trimestre 2021
ISBN 978-2-490874-31-6 pour la présente édition pdf
(ISBN 978-2-490874-30-9 pour l'édition papier)

Quand le Grand-Maître eut tenu pour acquis le décès de Caspar de Wandofen, il désigna Johann Niklosdorf pour assurer la charge de procureur général de l'Ordre à Rome, le temps qu'un nouvel ambassadeur fût officiellement nommé. Niklosdorf avait été secrétaire du procureur et connaissait les dossiers. Cette transition s'installa dans la durée car elle convenait à une conjecture délicate : l'Ordre ne savait pas s'il devait choisir entre le Pape et le Concile. Si l'on nommait officiellement un procureur général, il représenterait l'Ordre aussi bien à Rome qu'à Bâle. Or, une personne accréditée auprès de l'un serait reçue avec méfiance par l'autre. On convint donc que Niklosdorf assurerait la fonction à Rome, de même qu'Andreas Pfaffendorf à Bâle, aucun des deux n'ayant cependant le titre. L'ambiguïté devait durer plus de trois ans, jusqu'à ce que l'évolution du rapport de force entre le Concile et le Pape permette au Grand-Maître de trancher et de nommer un nouveau procureur en titre.

Pendant cette période, Tilmann fut délesté de ses missions à Rome et cessa d'être en contact direct avec Niklosdorf. Il assura la navette entre Marienbourg et la délégation de l'Ordre au Concile de Bâle. Il y retrouvait avec plaisir son vieux mentor, le curé de Dantzig Andreas Slommow, et avec un peu plus de réserve expectative le curé de Thorn Andreas Pfaffendorf, chef de la délégation de l'Ordre dans la cité conciliaire, à qui il délivrait les messages et de qui il les reprenait. La ville confirmait son développement comme nouveau centre de l'activité intellectuelle du monde chrétien. Les érudits italiens s'y rendaient pour échanger sur leurs trouvailles dans les monastères allemands. Le vieux Slommow avait commencé à déployer une activité intense

de transcription de tous les manuscrits que découvraient ces chasseurs d'antiquités, et qui se retrouvaient ainsi transiter par Bâle. Il confiait à Tilmann les copies qu'il avait fait relier, pour qu'il les rapportât à sa bibliothèque de Dantzig.

— Je n'ai pas assez de mes propres mains et de mon propre temps pour recopier tous les ouvrages que je vois circuler. Et ce m'est une souffrance, quand je vois un Italien passer par Bâle, montrer la translittération qu'il a faite de tel manuscrit, et s'en aller avec cet exemplaire sans que j'aie eu le temps de le retranscrire moi-même. Tilmann, cette ville, par l'afflux des livres qui y arrivent et en repartent, est une salle aux trésors ouverte à tous les vents. Mon rêve serait de disposer d'une armée de copistes pour les faire écrire en simultanée les différents ouvrages que je peux retenir pendant les quelques semaines où leurs propriétaires sont ici. Je rêve, en fait, d'avoir les moyens d'entretenir un scriptorium et sa réserve.

Tilmann, frappé de respect pour la dévotion que l'ancien consacrait à ces livres, l'aidait discrètement à financer sa lubie. Il ne pouvait pas lui faire don directement des sommes requises, ce qui aurait signalé qu'il disposait de ressources qu'un simple coursier n'était pas censé posséder. Mais il se proposait, lui disait-il, de trouver des copistes pour un tarif avantageux, ainsi que du papier et des artisans relieurs et peintres. Il les payait au tarif en vigueur, voire plus cher, pour obtenir leur promptitude à réagir et un résultat rapide et pourtant propre, mais demandait à son vieux maître un prix ridicule en lui faisant croire qu'il avait su le négocier. Il devint ainsi un connaisseur du circuit qui allait du fabricant de papier, par le copiste, jusqu'au relieur et aux négociants en ouvrages. Comme il payait bien, les artisans l'appréciaient, et comme son maître avait fait part dans son entourage des prix qu'il prétendait obtenir, d'autres amateurs de copie commençaient à l'approcher pour obtenir les mêmes tarifs. Il n'aurait pu, évidemment, faire les mêmes cadeaux à tout le monde sans risque de se

voir très vite ruiné, mais il partit en quête de solutions.

Pour commencer, il décida qu'il lui fallait, d'une certaine façon, s'établir à Bâle. Il avait besoin, sur place, d'un pied-à-terre où entreposer à demeure une partie de ses affaires, ainsi que les manuscrits terminés qu'on lui livrerait quand il n'était pas là. Ayant les moyens de se payer un logement permanent pour les projets qu'il nourrissait à Bâle, il prit à bail auprès de l'Ordre teutonique une suite de chambres à l'étage de la maison Brandis, où il avait été hébergé quelques mois plus tôt avec son équipage.

La maison était un ensemble biscornu, tant au plan architectural que foncier. C'était un bâti de la fin du siècle précédent, qui avait dû être construit sur des fondations qu'il partageait avec la cour voisine des Wallbach, l'ensemble ayant dû être auparavant un bâtiment fortifié, à la fois maison forte ayant appartenu aux Habsbourg (une statue du duc Rodolphe campait encore dans la maison Wallbach) et ouvrage d'angle du mur d'enceinte de la ville à l'endroit où celui-ci rejoignait le fleuve. La maison Brandis était élevée sur un plan quadrilatère irrégulier, présentant une façade discrète côté rue, de trois fenêtres de large, mais qui s'évasait en allant vers l'arrière donnant sur le Rhin. Le bâti en pierre était rehaussé en hauteur et augmenté en surplomb sur le fleuve par un empilement invraisemblable d'extensions en bois, salles, chambres et soupentes, soutenu par deux madriers reposant sur des piles en maçonnerie émergeant de l'eau.

L'ensemble appartenait en bien-fonds à l'Ordre, qui devait l'avoir tenu par donation des barons de Brandis, une famille de nobles bernois qui avait compté plus d'un chevalier teutonique. Mais l'organisation de la propriété foncière n'était pas moins complexe que l'architecture. L'Ordre louait des chambres et des suites à l'année, ce qui lui procurait un revenu modeste mais régulier. Dans quelques cas, cependant, pour obtenir des liquidités, les Teutoniques avaient vendu à des tiers la rente attachée à telle ou telle

partie louée de l'immeuble, et par le passé, certains des propriétaires de ces rentes avaient à leur tour cédé cet usufruit à d'autres ou sous-loué leur part, en un seul tenant ou en la scindant en plusieurs logements. Pour compliquer le tout, certains des locataires bénéficiaient d'un bail emphytéotique qui les rendaient indélogeables. L'immeuble était ainsi un enchâssement de propriétaires, d'usufruitiers, de locataires et d'emphytéotes, liés par des contrats aux contenus variables, rédigés à des époques différentes, dans des termes parfois imprécis, et à l'interprétation desquels, en cas d'inexécution, l'Ordre perdait parfois son latin.

Tilmann était installé à l'étage, dans la partie en dur du bâtiment, donnant sur la rue. Il n'avait pas vue sur le fleuve, mais les logements en bois surplombant ce dernier, exposés au vent et à l'humidité par tous les côtés, et qu'il avait pour ce motif apprécié au printemps dernier, étaient froids en hiver. Il ne les regrettait donc point. On accédait à l'étage, à partir du hall d'entrée, par un escalier suspendu à retours, à trois volées, dont les départs de rampe en noyer massif étaient sculptés et sablés dans une finition lisse. Son logement comportait deux pièces, aux murs et aux plafonds lambrissés, ainsi que, commodité notable, un accès à un cabinet de toilette commun dans le couloir, côté fleuve, qui permettait une évacuation directe des déchets.

Il y avait, plus haut dans les étages, une veuve d'un certain âge, dame Anna Schilling, dont il apprit qu'elle savait lire et écrire, et qu'il prit comme gouvernante, afin d'avoir quelqu'un à résidence dans l'immeuble qui s'occupât de surveiller son logement quand il n'était pas là, d'ouvrir la porte aux livreurs, et quand il y était, de faire un peu de ménage.

Ayant réglé ces questions d'intendance, il partit à la recherche d'une solution pour trouver des copistes fiables à un tarif raisonnable. Il y avait à Bâle une chartreuse qui avait été fondée trente ans plus tôt par un notable de la ville, le maître de guilde Jacob Ziboll, et établie dans les locaux

de ce qui avait été une résidence des évêques, dans le Petit-Bâle, contre le mur d'enceinte. Elle avait été concédée aux Chartreux sous condition que la chapelle Sainte-Marguerite qui y était incluse continuât à être dédiée au culte de la sainte, et à être entretenue. Un petit noyau de moines et de frères convers avait commencé à prospérer à mesure que se construisaient, autour de la cour centrale, les habitations individuelles. L'actuel prieur, Albert Bur, d'Utrecht, avait profité du Concile pour négocier les largesses de généreux donateurs. Les Chartreux pratiquaient simplicité vestimentaire, abstinence et dureté de vie. De même en était-il pour leurs *familiares*, qui vivaient dans la frugalité et pouvaient ainsi consacrer les revenus qu'ils ne dépensaient pas à aider l'Ordre à se développer. L'une de leurs activités, pour laquelle ils étaient renommés, était la copie des ouvrages saints. Attenant au chœur de la chapelle était un bâtiment qui accueillait la sacristie et la salle capitulaire, et à l'étage un scriptorium et une bibliothèque.

Tilmann s'entretint avec le révérend Bur. L'argent n'était pas un problème, les frères travaillaient par vocation. Mais ils étaient encore trop peu nombreux pour répondre à une demande importante. Et surtout, la gratuité de leurs services les autorisait à sélectionner les ouvrages. Or, par vocation, ils recopiaient presque exclusivement des hagiographies des pères de l'Église, des histoires de la vie des saints et des bienheureux, des bibles, avec une prédilection pour les supports en matériaux nobles comme le parchemin. Tilmann se vit opposé cette priorité. Le père était un lettré et ne manifestait pas de désintérêt pour les manuscrits des classiques latins et grecs. Mais c'étaient des textes païens qui étaient l'objet d'une curiosité mondaine. Ce n'était pas pour rien que leurs originaux étaient oubliés dans les monastères.

Comme il sortait un peu dépité de cette entrevue, il resta de ce côté du fleuve et se rendit au quartier où se trouvait le moulin à papier dont lui avait parlé Silvio quelques mois

plus tôt. Le Toscan avait raison, il s'en rendait compte depuis qu'il avait investi ce domaine : le papier était cher. Il était importé de Fribourg en Suisse ou de Strasbourg. Une fabrication sur place permettrait peut-être d'obtenir de meilleurs prix.

Le Petit-Bâle était le quartier industriel de la ville. Bâle est situé dans un coude du Rhin, à l'endroit où le fleuve, venant du Lac de Constance à l'est, est empêché de poursuivre dans cette direction par les premiers contreforts du Jura, et bifurque brutalement vers le nord. La ville fut fondée et s'est développée sur la rive gauche, et ce n'est qu'assez tardivement, au tournant des années 1200, que par une décision politique des évêques, fut construit le pont sur le Rhin et un quartier dans la boucle intérieure du fleuve, tête de pont de la ville sur la rive droite. Très tôt, le creusement de la Teich, un effluent de la Wiese destiné à alimenter le fossé encerclant le mur d'enceinte, comporta un détournement d'une partie du courant à l'intérieur des murs, à hauteur de l'église Sainte-Claire, par des ouvertures voutées et grillagées protégées par une enceinte extérieure et un bastion. La Teich se subdivisait dans cette partie du Petit-Bâle en plusieurs canaux se jetant de l'autre côté dans le Rhin, et dont le courant était assez puissant pour alimenter plusieurs dizaines de moulins servant des minoteries, forges, foulons et ateliers de tissage.

Tilmann se fit indiquer celui qu'avait acheté cette année le négociant Henri Halbisen, à l'enseigne « À tous les vents ». La porte était ouverte, car le vacarme aurait empêché d'entendre quelqu'un frappant à l'huis. À l'intérieur dominaient le fracas des machines et l'odeur infecte qui se dégageait des pourrissoirs où fermentaient chiffons et tissus. Dans l'angle du moulin proche de la roue, des maillets entraînés par un arbre frappaient la chiffe fermentée jusqu'à en faire de la pâte. Plusieurs ouvriers s'affairaient autour des cuves, ajoutant de l'eau dans celles où trempait la chiffe, et de l'amidon dans celles qui servaient au raffi-

nage de la pâte. Quelques autres coulaient cette dernière dans des moules. Les feuilles qui en étaient retirées, avec des gestes qui signalaient un coup de main précis, étaient mises à la presse. D'autres opérations, d'encollage, de chauffage, de ponçage, qui échappaient à l'entendement de Tilmann, menaient les feuilles ainsi obtenues vers une remise de stockage.

Tilmann fut accueilli par un jeune homme au physique trapu et à la peau mate, qui l'apostropha joyeusement dans un allemand coloré par un accent d'au-delà des Alpes.

– *Toscana* ? s'étonna Tilmann.

– *No, mio signore. Io sono Piemontese*, lui répondit l'autre, mais moins vexé que manifestement ravi de découvrir un Allemand qui pratiquait un parler de par son côté des Alpes.

Messer Halbisen n'était pas ici, lui dit-il, et pour une commande d'une certaine importance, c'était bien avec lui qu'il fallait négocier. Mais le jeune Piémontais se présenta comme étant Antonio Galliziani, d'une famille de papetiers de la ville de Casella, près de Turin. Il était entré au service du négociant bâlois, venu visiter les fabriques de la région pour tenter d'en importer en Allemagne le savoir-faire. Jeune encore, et cherchant aventure et carrière, plutôt que de rester au pays où ses compétences n'étaient pas rares, il avait été incité à venir ici où elles étaient sans concurrence. Bien que les capitaux de la fabrique vinssent de la société de Halbisen, c'était lui qui en avait assuré l'installation et la faisait tourner. Il était donc en mesure d'indiquer à Tilmann que, par rapport au prix du papier importé, il obtiendrait une réduction de moitié. Tilmann calcula qu'en regard du parchemin, le papier ainsi fabriqué sur place revenait quatre à cinq fois moins cher. Il se fit donc une note dans sa tête, d'avoir à discuter avec maître Halbisen d'un prix de gros.

Mais il savait aussi que cette réduction du coût du papier n'aurait une répercussion que partielle sur le coût to-

tal de la réalisation d'un ouvrage, car c'était le travail du copiste qui en représentait les trois quarts. En une journée, on pouvait copier deux à trois feuillets. Un livre d'environ deux cents feuillets représentait deux à trois mois de paie d'un copiste. Et ceux-ci, dans le contexte du Concile, qui avait accru la demande, pouvaient négocier leurs tarifs à la hausse.

C'est à son retour chez lui, à l'issue de l'une de ces journées de prospection, que dame Anna lui fournit la solution. Elle avait, comme à son habitude, balayé le logement de Tilmann et essuyé la poussière des meubles. Sur une étagère s'entassaient quelques manuscrits, copies que Tilmann avait fait réaliser par des clercs acceptant une rémunération modeste. Ils passèrent à table. Dame Anna avait depuis quelques temps entrepris de préparer également les repas de Tilmann quand celui-ci demeurait à Bâle et qu'il ne dînait pas en ville, en compagnie de ses connaissances. Elle lui avait fait observer qu'à quarante ans passés, il était encore efflanqué comme un adolescent, passant sa vie à cheval, à grignoter le midi un quignon de pain et une tranche de saucisse, et le soir à faire pitance dans le pot commun d'auberges pour gens de passage. Les tenanciers de ces établissements n'avaient sans doute aucunement le souci de ce qu'ils trouvaient à mettre dans la marmite, comme peut l'avoir un hôte pour ses habitués. Aussi, quand maître Tilmann restait quelques jours en la maison Brandis, il pourrait à tout le moins en profiter pour varier ses menus. Elle ajoutait que c'était sans doute peine perdue, car les hommes qui courent les routes sont promis à une fin plus rapide, au vu des conditions dans lesquelles ils font souffrir leur carcasse (qui peut comprendre les lubies des hommes ? maugréait-elle). Mais quelques repas bien faits lui donneraient peut-être l'envie d'un jour arrêter de bouger et s'installer, et sinon, leur souvenir lui procurerait du moins un regret bien mérité le soir où il mourrait, dans un bouge reculé, d'avoir mal digéré un de ces repas ineptes qui aurait été celui de trop.

Tilmann avait vaguement tenté de prendre la défense des auberges où il avait accoutumé de faire étape et où on le traitait, sinon comme un prince, du moins, précisément, comme un habitué. Mais c'était plaider une cause perdue, car pour dame Anna, le vaste monde au-delà de l'enceinte de la ville ne pouvait être qu'une steppe sauvage et insensée parcourue par des Français et des Tartares, qui mangeaient leur viande crue après l'avoir attendrie sous la selle de leur cheval. Par ailleurs, il avait compris que l'enjeu de la plaidoirie était moins, pour la vieille pipelette, de préparer des repas à son employeur, que de pouvoir les consommer avec lui et donc avoir à table un vis-à-vis à qui faire la conversation. Tilmann avait toujours mal résisté aux femmes qui tentaient d'entrer dans sa vie. La plupart du temps, elles en sortaient d'elles-mêmes en constatant qu'elles n'avaient rien à y trouver. Et quand son épouse s'y était installée, c'était lui qui s'était arrangé pour quitter constamment leur foyer et courir les routes. Il observait avec amusement, en cédant du terrain à sa vieille voisine, qu'une fréquentation pourtant assidue de la gent féminine ne l'avait point aguerri, qu'un homme était sans doute toujours perdant dans ce genre de combat, et qu'une femme entreprenante n'avait même pas besoin d'être jeune et attirante pour le déconfire. Il s'était donc rendu à ses arguments, en lui concédant un petit supplément de salaire pour les repas. Au demeurant, dame Anna était effectivement bonne cuisinière.

Après avoir servi, dans de vraies assiettes, un pot-au-feu savamment relevé, elle le rejoignit à table, et entama le chapelet de récriminations contre le monde alentour qui formait l'ordinaire de sa conversation. En femme ordonnée, Anna Schilling commençait par l'environnement proche (qui comprenait le logement de Tilmann et l'état déplorable de son linge, ainsi que le peu de cas qu'il faisait de son travail à elle quand il rentrait avec ses bottes crottées), puis elle passait aux résidents de l'immeuble avant de traiter des voisins habitant la même rue, et passer ensuite aux

potins qui couraient les marchés de la ville. Quand ses développements lui laissaient du temps, ou qu'elle réussissait à allonger la durée du repas par un dessert appétissant, elle pouvait faire des remarques sur l'état du monde en général, mais le sujet, plus éloigné, lui était à proportions égales plus indifférent.

Elle commença, ce jour-là, en lui annonçant qu'elle s'était autorisée à feuilleter les manuscrits qu'elle époussetait, et fit des commentaires sur la qualité du travail des clercs, qui de nos jours pissait de la ligne en se la faisant payer à la toise plutôt qu'au rendu de l'ouvrage, et que cela était bien malheureux pour leurs commanditaires, qui devaient sans doute faire pleurer leur yeux en tentant de lire des ouvrages où l'écoulement du sens était constamment accidenté par le décryptage du gribouillis.

– Les réglures et le cadre de justification ont été préparés à la va-vite, et l'œil exercé discerne l'écartement irrégulier entre les lignes. Le copiste ne prend pas le temps de concevoir sa ligne d'écriture comme un ensemble qui doit tenir entre les marges. Il commence sa ligne et arrive à la marge de droite sans avoir la place de terminer le mot. Quand il s'en aperçoit, deux ou trois mots avant la fin, il tente de se rattraper en resserrant le lettrage, ou bien il interrompt le mot et le reprend à la ligne suivante. Et quand il change de feuillet sur un mot ainsi coupé, il ne prend pas la peine d'insérer une réclame ou une contre-réclame. Pressé par le temps, le texte est farci d'abréviations et de ligatures, de ratures et corrections à la marge.

Tilman ne prit pas la peine de demander s'il y avait d'autres domaines de son intimité que sa gouvernante s'était autorisé à semblablement explorer. Il était aussi impressionné qu'intrigué par les connaissances de dame Anna. Il lui fit remarquer que le problème était de trouver, en cette période conciliaire, une main d'œuvre qui fût à la fois fiable, compétente, et à un prix qui, au regard de la compétence ainsi sollicitée, serait forcément ridicule.

– Pft, fit dame Anna. Les prix sont élevés parce que les pères conciliaires sont tous des hommes et ne veulent pour notaires et scribes, dans leurs séances plénières ou en commissions, en la cathédrale ou dans les monastères, que des hommes. Et pour être copiste autorisé à proposer ses services contre rémunération, il faut appartenir à une des corporations, qui n’acceptent elles aussi que des hommes. On finit par en oublier, et vous de même, maître Tilmann, que les femmes aussi savent écrire. Les dames de la bourgeoisie, comme celles de l’aristocratie, ont appris, non seulement à lire, mais à former correctement les lettres et s’exercent à copier des ouvrages. Car, quand elles sont âgées et veuves comme moi, elles sont promises à terminer leurs jours cloîtrées chez les bonnes sœurs des ordres féminins, si elles veulent une fin de vie paisible et décente, nourries, logées et protégées de la violence du monde. Et à l’intérieur d’un couvent, quand vient la répartition des corvées, si vous voulez échapper aux travaux les plus éprouvants, être commise au scriptorium, qui est chauffé en hiver, est une position confortable et enviable. Mais elle est disputée, car nombre de sœurs sont de milieux aisés et ont les compétences requises : il faut donc s’exercer quand on est jeune à être parmi les meilleures. Si le marché de la copie était ouvert aux femmes, l’offre de service serait deux ou trois fois supérieure à celle que proposent les seuls hommes, et les prix redescendraient à des niveaux plus raisonnables. Jadis, il y avait à Bâle une société de béguines, associées comme tiers ordre de laïques aux Franciscaines, qui vivaient librement de leur travail et en proposaient le produit à la vente. Elles effectuaient du tissage et des vêtements, mais aussi la copie d’ouvrages saints. Les béguines ont été poursuivies comme suspectes d’hérésie et forcées de se marier ou d’intégrer les couvents, et il est de notoriété que les corporations masculines ont appuyé l’Église en ce sens pour reprendre la main sur un commerce qui leur échappait.

– J’ai pensé, dit Tilmann, à proposer ce travail de copie aux couvents de femmes, mais je me heurterais au même problème qu’avec les Chartreux, que j’ai visités. Les moniales ne prendraient pas des ouvrages de classiques latins et grecs ou leur traduction, dont les sujets sont mondains, sans parler d’auteurs que notre époque juge scabreux.

– La belle affaire ! s’exclama dame Anna. Je ne vous parle pas des sœurs recluses. Je pourrais vous faire ce travail pour un bien plus beau résultat et moins cher que les scribouillards que vous avez recrutés. Et je connais parmi mes amies plus d’une qui s’y attellerait avec plaisir, ne serait-ce, d’ailleurs, que pour avoir le loisir de lire vos fameux ouvrages prétendument tendancieux.

– Mais, ainsi que vous l’avez souligné, je ne peux pas vous employer, car les corporations mettraient bon ordre à cette concurrence.

– Qui a besoin de le savoir ? Il vous faut une petite armée de copistes fiables et ne demandant qu’une rémunération modeste. Et les jeunes filles de bonne famille ou les épouses dont les maris sont tuteurs de leurs biens rêvent de pouvoir ainsi amasser un pécule secret dont elles seraient seules à disposer. Il vous faut seulement trouver l’artifice qui expliquera que vous produisiez autant d’ouvrages de bonne qualité sortis d’on ne sait où.

Tilmann hocha la tête, et ses pensées se perdirent dans la perspective qu’ouvrait cette nouvelle idée.

Tilman regrettait l'absence de son ami Silvio. La première fois qu'il était revenu à Bâle après qu'eut été confirmée la disparition de Caspar, en novembre, il avait appris que le Toscan était parti pour Milan, à la cour du duc, y accompagnant l'évêque de Novare. Silvio y resterait de nombreux mois, et il ferait, en sa qualité de secrétaire et saute-ruisseau de l'évêque piémontais, une ou deux fois le voyage de retour à Bâle pour porter et retirer des messages. Mais, Tilman assurant lui-même la navette entre la maison de l'Ordre dans la cité conciliaire et le Grand-Maître à Marienbourg, ils manquèrent à chaque fois de se croiser.

La fin de l'année 1433 vit l'apogée du Concile, en ce que Bâle fut confirmée comme centre spirituel et politique, et de l'Église, et de l'Empire, lui faisant mériter son nom ancien de Basilea, qui veut dire « la Royale ». La capitale de l'Empire se trouvait en effet là où était l'Empereur, et Sigismond, désormais couronné et en pleine possession de son titre, y vint en octobre pour participer aux travaux des pères conciliaires. Il arriva par bateau, descendant le Rhin, participa à une fête en son honneur, puis à un banquet à l'hôtel de ville, et s'installa avec une partie de sa suite au couvent des Dominicains. Il resta sept mois sur place, trônant couronné au milieu de l'assemblée des pères, face au maître-autel devant lequel siégeait le président Cesarini. En janvier, on tint même à Bâle une Diète d'Empire. L'objectif de Sigismond était d'arriver à un accord avec les Hussites et de rapprocher le Concile et le Pape. Il repartit déçu de l'avancée des négociations avec les hérétiques, qui se poursuivirent cependant en Bohême. Mais il avait convaincu les pères conciliaires de ne pas organiser le procès du Pape, ce qui aurait renouvelé les risques de schisme, et c'était

une juste contrepartie de ce qu'en retour le Pape fût revenu sur sa décision d'annuler le Concile. Promulguée en décembre 1433, le mardi suivant le troisième dimanche de l'avent, la bulle *Dudum Sacrum* reconnaissait la légitimité du Concile, sauf sur ses affirmations d'autorité sur le Pape, et en faisait une assemblée œcuménique, car la question de la réunification des Églises d'orient et d'occident était en train de prendre le devant de la scène.

Il faut dire que le Souverain Pontife fut conduit en l'affaire à plus de souplesse car il était à nouveau en proie à des difficultés plus immédiates, au seuil de sa propre porte. Le turbulent allié de l'Empereur, le duc Visconti, en dépit des accords signés à Ferrare, recommençait à attaquer les États du Pape, et excitait une rébellion à Rome même. La famille Colonna, toujours puissante dans la ville, instaura une république insurrectionnelle. On apprit en juin 1434 que le pape Eugène, assiégé dans le château Saint-Ange, avait dû quitter Rome déguisé en moine bénédictin, et que, reconnu au moment où il s'échappait, il avait dû rejoindre le Tibre qu'il avait descendu en barque, sous les jets de pierre des Romains amassés sur les deux rives, avant de pouvoir être récupéré à Ostie par un vaisseau dépêché par Florence. Ayant pris ses quartiers dans la ville alliée, il y resterait pendant dix ans. Silvio devait toujours se trouver à Milan, dans le cercle des proches du duc, quand on apprit toutes ces nouvelles, et Tilmann se demandait quelle part son aventureux ami avait pu avoir dans l'affaire.

Il regrettait en tout cas de ne pas profiter des avis du Toscan au cours des nombreuses conversations en ville que nourrissaient ces événements. Les réunions de l'assemblée plénière à la cathédrale, une fois par semaine, étaient précédées ou suivies d'offices à l'issue desquels, sur la place, des conciliabules se formaient, entre gens faisant connaissance, introduits par ceux qui se connaissaient déjà. L'esprit d'une *disputatio* générale, à laquelle n'importe qui pouvait participer, continuait à animer la ville.

C'est ainsi qu'au sortir de l'un de ces offices, Tilmann reconnu, au sein de la foule qui s'attardait sur la place de la cathédrale, Heymeric van de Velde, qu'il avait rencontré deux ans plus tôt à Cologne. Celui-ci fut tout au plaisir de le revoir, lui confirma que la bourse de feu Herman Dwergh continuait à financer des étudiants pauvres et que le nouveau collège était en construction. Lui-même avait été délégué par son université pour représenter cette dernière au Concile. Il lui présenta un petit personnage chenu qui l'accompagnait, comme étant son ami et élève, Nicolas Krebs.

— Oui, Nicolas l'écrevisse, ajouta ce dernier en souriant. Cela manque d'effet dans une cité qui se flatte désormais d'accueillir des hommes fêrus d'humanités et belles lettres, dont les noms latinisés fleurent bon la Rome antique. Aussi ne me tenez pas rigueur de ce que parfois on parle de moi en utilisant ma ville d'origine, Kues, qui est sur la Moselle, près de Trèves, comme s'il s'agissait d'un gentilé : Nicolaus Cusanus, m'appelle-t-on alors. Cela rend mieux et vous fait un air de dignitaire lettré. Du reste, je ne crois pas que vous connaissiez mon maître et ami, ici présent, sous son nouveau nom, Heymericus de Campo. Ne lui sied-il pas davantage que son patronyme platement flamand ?

— Tu me taquines sur mes coquetteries, répondit van de Velde en riant. Il est vrai, ajouta-t-il à l'intention de Tilmann, que nos amis érudits d'outre-montagne ont remis à l'honneur un goût déjà prisé des scholastiques pour la latinisation de nos noms. C'est une manière d'affirmer, dans une même langue, qui est celle de l'Église et fut celle de l'Empire à l'époque de Rome, que nous formons un seul et même œcoumène. Après tout, si vous écrivez en latin, autant signer en latin. Nicolas grince des dents parce qu'il a dû sacrifier au genre en dissimulant son nom, comme s'il devait avoir honte de sa germanité et de la forme en manière de sobriquet de son patronyme.

Van de Velde ajouta que l'important était que, sous la signature, l'ouvrage fût de qualité. Or, le traité que venait

de rédiger le Cusain, arguant la suprématie de l'autorité du Concile sur celle du Pape, faisait partie des écrits dont on parlait beaucoup en ce moment. C'était une œuvre posée, raisonnée, d'une distance qui élevait son auteur au-dessus des débats, et commençait à faire de Nicolas Krebs une personne recherchée pour ses qualités de médiateur.

Le Flamand leur proposa de poursuivre la conversation au calme dans le patio du couvent des Dominicains où il avait résidence. Certes, la cour de l'Empereur y était hébergée en ce moment, mais tout le monde, à défaut d'y respecter le silence, baissait du moins le ton, et les conversations pouvaient s'y tenir dans la discrétion. Ils descendirent la colline de la cathédrale, empruntant l'enfilade de rues que Tilmann pratiquait désormais quotidiennement, descendant par la rue dite *Rheinsprung* et remontant par le *Blumenrain*, puisque le couvent, entourant l'église Saint-Jean, se trouvait tout à côté de la maison Brandis, juste de l'autre côté de la *Kreuztor*.

Une fois installés sur l'un des bancs de pierre que l'on trouvait dans le petit jardin du cloître, Van de Velde, alias de Campo, poursuivit la conversation commencée sur les productions de son ami. Le Cusain était de six ans son cadet. Le Flamand l'avait compté parmi ses élèves à l'université de Cologne, où il l'avait introduit à la lecture des néoplatoniciens, mais il était désormais fier de le traiter comme son égal, ou du moins de faire semblant, car en réalité il estimait avoir été dépassé par un savant prometteur. Sa façon d'approcher les questions théologiques, tout en réussissant à rester fidèle à la doxa, était une nouvelle manière de penser la construction de la connaissance.

Le Cusain rougit modestement de cet assaut de louanges :

– Je te dois de m'avoir fait connaître des auteurs comme Raymond Lulle et Albert le Grand. Sans toi, je n'aurais pas appris à aiguiser ma pensée sur les matières qui sont les miennes.

– Sur quoi portent vos recherches ? demanda Tilmann.

– J’ai soutenu ma thèse de *doctor decretorum* après des études de droit canonique, ce qui m’a conduit à travailler sur les fondements du droit en y appliquant les méthodes de l’histoire. La méthode dont parle Heymeric consiste à ne pas accepter les évidences simplement parce qu’elles ont été tenues pour vraies jusqu’à présent, mais à aller chercher aux sources, dans les documents premiers, et en s’assurant de leur véracité, en repérant les contradictions entre textes d’origines différentes.

– Donne leur un exemple, Nicolas, dit Van de Velde, les yeux pétillants. Tilmann n’est pas nécessairement formé à ton niveau d’abstraction.

– Oui, pardonnez-moi. Je suis par exemple en train de terminer une étude sur la Donation de Constantin. Disons en substance que c’est un texte de droit très important, car il légitime juridiquement la suprématie du Pape sur la chrétienté au spirituel, y compris sur les Églises d’orient, et sa suprématie au temporel sur l’Empereur. Elle fonde aussi en droit les possessions territoriales du Pape en Italie. Il s’agit d’un décret qu’aurait rédigé l’empereur Constantin en l’an 317 de Notre Seigneur, par lequel, à la suite de sa conversion par le pape Sylvestre, il faisait don à ce dernier des insignes impériaux de l’Empire d’occident ainsi que de ses territoires en Italie, ne conservant pour lui que l’Empire d’orient, et reconnaissait sa suprématie sur les Églises chrétiennes, y compris d’orient. Cette donation commande en droit les rapports entre l’Église et le Saint-Empire depuis Charlemagne, car l’Empereur peut être considéré comme recevant l’Empire d’occident en fief des mains du Pape.

– C’est là la description même de notre monde, résumé Tilmann. Notre Seigneur Christ désigne Pierre l’apôtre comme son successeur, et celui-ci est le premier évêque de Rome. Le Saint-Père hérite du trône de Pierre et est donc le représentant de Notre Seigneur sur terre. Et comme il est aussi, par cette donation, l’héritier des empereurs romains, les monarques d’Europe tiennent leur légitimité de ce que

leur gouvernement leur est confirmé par le Pape. Mais je devine que vous mettez en cause cette manière de voir ?

– Oui. L'analyse révèle que la Donation de Constantin est un faux. C'est en faisant des recherches dans les documents anciens, et en les comparant, que l'on met le doigt sur nombre d'incohérences. Pour commencer, il n'est pas question de cette donation avant le XI^e siècle, quand le Saint-Siège la sort bien opportunément de ses coffres pour justifier historiquement la possession de ses États en Italie. La donation est supposée dater du IV^e siècle, mais il n'est fait nulle mention de ce texte pourtant considérable dans les siècles qui suivent, ni dans les gestes des empereurs et des papes, ni dans les actes des conciles. La première mention que l'on en a, c'est la légende qui attribue au Pape Sylvestre d'avoir converti au christianisme l'empereur romain Constantin. Cette histoire est citée dans une décrétale que l'on dit être de la main d'un évêque nommé Isidorus Mercator, mais dont je doute aujourd'hui que lui-même ait vraiment existé, car il est contredit par les historiens du IV^e siècle qui s'accordent à dire que Constantin a été converti sur son lit de mort seulement. La donation n'est donc qu'une invention qui crée la fiction d'une prépondérance de l'évêque de Rome sur les Églises, y compris d'orient, et sur l'Empire.

– Je gage, dit Tilmann, que si vous faisiez part de vos analyses à l'Empereur en profitant de sa présence ici, il la soutiendrait devant le Concile pour s'affranchir de l'autorité spirituelle du Pape.

Mais, aussitôt après avoir formulé cette remarque, il se reprit :

– Ah, mais non. Il est vrai que sa propre autorité en tant qu'Empereur d'occident serait également perdue puisqu'il la détient en fief du Pape. C'est une situation très troublante que vous nous faites découvrir. Nous avons là un texte qui lie deux protagonistes, l'Empereur et le Pape, et qui est un faux. Mais chacun des deux a intérêt, aujourd'hui, à conti-

nuer à faire comme s'il était vrai, car si la vérité éclate, les deux pouvoirs sont délégitimés ensemble.

Van de Velde abonda dans ce sens :

– Nous vivons bien une époque extraordinaire. L'âge de la féodalité et des allégeances verticales va disparaître, et c'est la pensée, le raisonnement qui les met à bas et qui fait émerger un âge nouveau, fraternel, où le gouvernement se décide dans le consensus des égaux réunis en assemblée. Le Concile est le parangon de cette nouvelle ère.

– Je n'irai pas jusque-là, dit Nicolas en essayant de le tempérer. La succession de Pierre confère encore au Saint-Père sa légitimité.

– Tu dis cela parce que je suis Dominicain, lui rétorqua son aîné en riant. Et se tournant vers Tilmann, il ajouta : Nicolas n'oublie jamais que les Dominicains se voient souvent confier par le Saint-Siège les tâches d'instruire les procès inquisitoriaux, et il craint que sa manière de raisonner sente le bois du bûcher, puisqu'elle remet en question des visions soutenues depuis des siècles par les autorités ecclésiastiques. Mais je te rappelle, Nicolas, que Saint-Dominique déjà s'attachait à convertir les hérétiques par le raisonnement plutôt que par la contrainte. C'est pour cela que notre Ordre s'est donné pour mission de collecter la connaissance et de la faire avancer. Sinon je n'aurais pas fait le choix d'enseigner en université et je n'aurais pas frayé depuis tout ce temps avec un libre penseur de ton espèce.

À nouveau à l'adresse de Tilmann, il poursuivit :

– En fait, le principal intérêt de son étude est dans le dévoilement de la vérité par la pensée. Nous vivons dans un monde de fausses évidences, et un effort de la pensée, le courage d'aller y voir de plus près, déchire l'étoffe de l'illusion : une illusion qui est construite par des textes, un monde de croyances tissées d'allégations mensongères. Et peut-être même que les faussaires ont cru à leurs propres mensonges, en pensant que cette donation avait effective-

ment existé et qu'il était donc légitime de réaliser un faux qui n'était, à tout prendre, qu'une copie vraisemblable d'un original disparu.

Tilmann était pensif. C'était là une discussion qui le ramenait à celles qu'il entretenait périodiquement avec Silvio sur la force persuasive des textes. Son silence dura peut-être un peu trop, car Tilmann surprit le regard du Cusain, qui semblait l'observer avec intérêt.

La conversation reprit, en suivant un tour plus conventionnel. Nicolas de Kues expliqua qu'il était, comme eux tous, à Bâle en délégation. Il avait été le secrétaire et le juriste de l'archevêque-électeur de Trèves, et lors de la mort de celui-ci, trois ans plus tôt, il avait soutenu pour sa succession la cause d'Ulrich de Manderscheid, qui était archidiacre de Trèves et doyen du chapitre cathédral de Cologne, et tout également un compatriote qu'il avait connu à l'université. Les électeurs étaient divisés entre sa candidature et celle d'un autre chanoine, Jacques de Sierck. Devant une situation bloquée, on avait fait appel à la médiation du Pape qui, au lieu de choisir, avait désigné un troisième homme, Raban de Helmstatt. Ulrich de Manderscheid, qui était convaincu qu'il aurait fini par s'imposer localement, s'était estimé lésé par cette intervention pontificale. Aussi cherchait-il le soutien des Pères du Concile, et Nicolas de Kues, désormais son protégé, le représentait pour argumenter en faveur de ses intérêts.

Comme on s'entendait à deviser ensemble, ils furent retenus à dîner au réfectoire du couvent par Heymeric van de Velde, qui cependant souhaitait auparavant participer à l'office des vêpres. Ils convinrent donc de se retrouver après, et le Dominicain les laissa dans le jardin.

Nicolas attendit que son maître et ami eût disparu derrière les voûtes du déambulatoire, et reprit, sur un ton plus animé, comme s'il voulait traiter d'un sujet qu'il se retenait jusque-là d'aborder :

– Pardonnez ma liberté de propos, Tilmann, mais je

n'ai pas manqué de remarquer que vous aviez l'air troublé, tout-à-l'heure, à l'évocation de la facticité de nos institutions. Je sais que vous faites partie d'un Ordre hospitalier et militaire qui sert à la fois l'Église et l'Empire. J'espère que nous ne vous avons pas offensé. Heymeric pratique volontiers l'emphase, et je ne crois pas que mon humble travail présente de quoi fragiliser le monde dont votre ordre s'est fait le défenseur armé.

Tilmann hésitait à s'ouvrir à cet homme de ses échanges philologiques avec Silvio et de l'imposture qu'ils avaient conçue ensemble, pourtant un bon exemple, à l'instar de la Donation de Constantin, de l'efficace des textes.

– Ne vous inquiétez pas de cela, maître Nicolas. J'étais silencieux parce que je pensais à ce que vous disiez de cet évêque, Isidorus : qu'il n'a pas existé, alors qu'on lui prête des écrits. Cela revient à dire que l'organisation du monde telle que nous la connaissons est non seulement tissée par des textes qui lui confèrent l'essence d'un récit de fiction, mais que les auteurs de ce récit peuvent eux-mêmes s'avérer fictifs. Je vois planer là l'ombre d'une contradiction.

– C'est donc bien cela, n'est-ce pas ? répondit Nicolas en souriant, mais comme à lui-même, semblant s'abimer dans quelque réflexion amusée.

– Pardon ?

Le Cusain se redressa et le regarda :

– J'ai préféré éviter de parler de cela en présence d'Heymeric, car, quoi qu'il en dise, les Dominicains sont formés à ne pouvoir entendre tous les raisonnements, même si ces derniers sont fondés en pensée. En particulier quand le raisonnement critique va jusqu'à l'aporie, car il met en cause les principes même du raisonner sur quoi il repose pourtant. La fausse monnaie fait tant parfois la richesse des nations, que les faussaires finissent par en tirer des raisons de croire vraiment à ce qu'ils ont inventé. Et nos frères Dominicains, ceux en tous cas qui ont des missions d'inquisiteurs, sont parfois là pour garantir que la fausse monnaie continue à

circuler. Si j'ai relevé le moment de notre discussion où vous avez commencé à être songeur, c'est qu'il m'a semblé que vous étiez de ces personnes qui s'échappent aisément dans leur for intérieur, ce qui les amène à douter de la réalité des choses sensibles.

— Vous êtes observateur, et je ne voudrais pas être mis à la question par un inquisiteur tel que vous, dit Tilmann en souriant à son tour.

— Reprenons l'affaire de cet Isidorus. Je ne sais pas ce qu'il en est de l'existence réelle ou non de ce dernier, pour l'instant, mais au cours de mes études à l'université, puis de mes recherches dans les textes anciens, qui m'ont conduit de Cologne à Paris, puis Padoue et Strasbourg, j'ai bien sûr relevé des contradictions dans bien des textes qui traitent du même sujet. Affaires d'inventions, d'affabulations, intéressées ou non. Mais l'incertitude quant à la véracité ou la fausseté des textes contamine également leurs auteurs. Prenons un auteur autre que cet Isidorus, et un peu plus connu : le philosophe que l'on appelle Denys l'Aréopagite...

— Que je ne connais pas, j'en suis désolé...

— Ce n'est pas grave, pour les besoins de ma démonstration. Denys a vécu à l'époque des Apôtres. C'était un membre de l'Aréopage athénien, d'où son surnom. Saint Paul, au chapitre dix-septième des Actes, fait le récit de sa visite à Athènes, où il soutient devant l'Aréopage sa foi dans la résurrection des morts. Cette position lui vaut les moqueries de la plupart des membres de l'assemblée, et il se retire. Mais l'un de ses auditeurs, Denys, s'attache à ses pas et se convertit. Il est considéré comme le premier évêque d'Athènes. Or, quand j'étais à Paris pour étudier auprès de Raymond Lulle, j'ai découvert que les Parisiens l'identifient aussi à leur premier évêque, Saint-Denis. Mais ce Denis-là a été martyrisé au III^e siècle, sous le règne de l'empereur Dèce.

– La différence de deux siècles oblige à penser qu'il s'agit de deux personnages différents.

– Oui, dit le Cusain en plissant les yeux, sauf à penser qu'il ait pu atteindre l'âge canonique que l'on prête aux prophètes. Mais ce n'est pas tout. Je me suis intéressé à ce Denys parce qu'on lui attribue plusieurs traités que j'ai étudiés sous la docte direction d'Heymeric à l'université de Cologne. J'ai donc appliqué à ces traités la même méthode philologique qu'à la Donation de Constantin. Il s'agit de textes où l'on reconnaît les conceptions de l'école chrétienne d'Alexandrie, d'inspiration gnostique, celle d'Origène en particulier, fortement influencée par Platon. Les emprunts à des philosophes comme Proclus, par exemple, sont manifestes. Or, Proclus a vécu au V^e siècle. Les écrits philosophiques de ce Denys-là ne peuvent donc être antérieurs au V^e et peut-être au VI^e siècle.

– Si je vous suis bien, il existerait donc trois Denys l'Aréopagite ayant vécu à plusieurs siècles de distance les uns des autres.

Le Cusain approuva du chef :

– C'est l'explication la plus simple. Pour asseoir la légitimité d'une œuvre en réalité plus récente, on l'attribue à un personnage illustre, à la fois chrétien et philosophe, ayant vécu cinq siècles auparavant, à l'époque des Apôtres. C'est une manière de la présenter comme la traduction de l'enseignement de ce personnage et de la situer dans un courant de pensée.

– Jusque-là, il n'y a rien dans cette explication qui mérite le bâcher.

– Jusque-là, certes. Mais cette explication, à laquelle vous êtes arrivé vous-même, paraît trop évidente. Et c'est là que la méthode qui, précisément, consiste à douter des évidences, se retourne contre elle-même.

– Je ne vous suis pas...

– Je suis sans doute maladivement dubitatif et curieux, c'est le moteur qui agite mon entendement, mais je me suis

pris à penser : et si cette évidence n'était elle-même qu'une illusion ? J'ai donc poursuivi mes recherches sur les versions existantes des écrits de cet auteur et de ses sources d'inspiration. Je n'ai pas trouvé grand-chose chez lui, mais les Anciens dont il s'inspire ont de drôles d'idées qui permettent d'imaginer une autre explication à la démultiplication des identités de notre personnage. Denys l'Aréopagite, ou celui qui se cache derrière ce nom, appartient à une tradition de la pensée mystique chrétienne qui fait de nombreux emprunts à Platon, et dont de nombreux aspects ont été considérés comme hérétiques par l'Église. En fait, tout un pan de la pensée de Platon ne nous est connu qu'indirectement, par des auteurs qui citent des livres qu'il aurait écrit mais qui ont disparu. Et les textes de ces auteurs de seconde main sont parfois eux aussi manquants, cités par des auteurs de troisième main comme notre Denys. Nombre d'ouvrages ont été détruits lors des incendies des grandes bibliothèques où ils étaient concentrés, comme la bibliothèque d'Alexandrie ou celle de Constantinople. Et, vous allez voir où j'en viens, les copies lacunaires qui nous sont parvenues ont pu, pour une bonne part, être rapportées par les Croisés à leur retour de Constantinople, après qu'ils eurent brûlé la bibliothèque, et ont trouvé bon accueil en pays de langue d'oc, où s'est développé l'hérésie cathare. C'est là qu'interviennent nos bon frères Dominicains, chargés d'extirper l'hérésie, mais qui, à mon avis, n'ont pas eu le cœur de brûler tous les livres interdits.

– L'Ordre des Dominicains conserverait donc dans ses bibliothèques des ouvrages frappés d'interdit, qu'ils ne détruisent pas, mais qu'ils conservent celés ? Quels sont ces contenus qu'ils craignent tant ?

– Je ne le sais pas exactement. Je ne peux que m'en faire une idée en raisonnant *in absentia*, c'est-à-dire à partir de ce qui nous manque. Les textes absents de Platon tournent autour de sa théorie des éons, et de la texture du temps. Il s'agit d'une tentative pour expliquer la création

du monde par un dieu qu'il appelle le démiurge, ce qui est déjà en soi de nature à avoir suscité les réserves des Pères de l'Église. Mais je pense que si ces textes sont considérés comme dangereux, c'est que certains suggèrent que l'homme lui-même peut devenir démiurge. Considérez un peu cette possibilité. « Au commencement était la parole, et la parole était Dieu », nous dit Jean l'évangéliste. D'une part, nous sommes les créatures d'un récit écrit par Dieu. De ce fait, nous sommes les personnages d'une fiction, même si cette fiction a consistance de réalité parce qu'elle est écrite par Dieu. Ou peut-être n'a-t-elle consistance de réalité que pour nous, parce que nous vivons dedans. Que doit-on penser, alors, d'un auteur humain, donc une créature de Dieu, quand il écrit un texte de fiction ? Qu'il est un personnage de fiction qui crée des personnages de fiction, bien sûr. Mais aussi que, ce faisant, il se prend pour Dieu.

Tilmann, en comprenant le tour pris par le raisonnement du Cusain, fut saisi d'inquiétude. Ce diable d'homme, au regard un peu trop intelligent à son goût, était-il en train de parler de lui ?

– Péché d'orgueil, déclara-t-il un peu vivement. Lucifer y céda, et mal lui en prit. C'est pourquoi l'auteur chrétien doit se rappeler qu'il ne crée que des fictions, alors que Dieu crée la réalité.

– Oui, mais Platon n'était pas chrétien. Si l'on reste sur la seule idée que le monde est créé par un démiurge, alors, d'une part, le démiurge peut lui-même s'incarner dans un personnage du monde qu'il crée : ce n'est pas autre chose que l'idée du Verbe qui s'est fait chair. Et suivant le même principe, un auteur peut devenir le personnage de sa propre fiction. D'autre part, le démiurge peut modifier sa création, que ce soit du dehors de celle-ci, ou du dedans quand il est incarné. Mais c'est en ce point que le raisonnement se prend les pieds dans son propre fil. Car si moi, par exemple, simple être humain, je suis le personnage du récit écrit par Dieu, qu'est-ce qui m'empêche de me considérer

aussi, et contradictoirement, comme le personnage de mon propre récit ? Et donc de modifier le monde ? En ce sens, c'est bien la réalité où nous vivons qu'ont modifié les faussaires de la donation de Constantin. Ils ont créé l'Empire et l'Église tels que nous les connaissons. Et le Denys du VI^e siècle, celui qui a écrit les textes philosophiques, était peut-être fondé à se prendre pour Denys l'Aréopagite du temps des Apôtres : il portait les mêmes idées, une tradition de philosophe grec converti au christianisme et tentant la synthèse des deux pensées. D'une certaine façon il était la même personne ou sa réincarnation. Ou bien les deux personnes étaient porteuses d'une même identité, quelque chose en eux résonnait d'une identité passée.

– Le même personnage serait mort et ressuscité, ou réincarné, à plusieurs reprises ?

– Si Denys l'Aréopagite se savait pouvoir ressusciter, ce serait la raison pour quoi il fut seul à ne pas se moquer de Saint-Paul sur ce sujet : Saint-Paul parlait de ce Christ, que Denys ne connaissait pas, mais aussi de sa résurrection, et cela, il avait des motifs de ne pas en douter. Quant à ressusciter plusieurs fois... La métempsycose, ainsi que la nommaient les Grecs, a été rejetée par l'Église en son Concile de Constantinople, mais Platon et Pythagore y croyaient. C'est l'une des explications, mais elle serait donc hérétique. L'autre, c'est que notre ami Denys a trouvé le moyen de voyager dans le temps...

Tilmann se prit de sympathie pour Nicolas de Kues, en qui il découvrait un compagnon de discussion aussi vif et profond que Silvio, quoique sur des sujets tout différents, davantage tournés vers les sciences. Au reste, le Cusain était aussi moins porté sur la fréquentation des tavernes et des jolies femmes que son ami toscan. Tilmann se trouvait cependant en confiance avec lui et finit par s'ouvrir, à la suite de leur première discussion, de l'histoire de Caspar que Silvio et lui avaient initiée, et comment elle leur avait presque complètement échappé. Le Cusain fut fort intéressé par cette capacité d'un récit à devenir vérité, en quoi il entendait, lui aussi, l'écho des fictions qu'il trouvait dans des croyances telles que la Donation de Constantin.

De son point de vue, d'ailleurs, l'autorité de l'évêque de Rome était également une invention sans fondement. Nicolas de Kues était un conciliariste convaincu. Ses efforts en faveur de son protecteur se soldèrent par un échec, mais le Cusain choisit de rester à Bâle car il était souvent demandé pour ses qualités de médiateur par le Concile.

Deux hivers passèrent sans que Tilmann eût de nouvelles de Silvio, puis celui-ci revint à Bâle avec les beaux jours de 1435. Tilmann était alors avec Nicolas de Kues sur la place de la cathédrale quand il le vit passer dans l'équipage du cardinal Niccolò Albergati, légat du Pape, qui arrivait en ville, venant de Suisse. Bien que la reconnaissance du Concile par le Pape eût permis depuis un an que ses partisans fussent plus nombreux à faire le voyage vers Bâle, et qu'il fût donc normal que le Souverain Pontife y dépêchât son représentant, les tensions demeuraient entre ceux qui se qualifiaient mutuellement, les uns de papistes, les autres de conciliaristes. La présence de Silvio au service du légat

pontifical ne manquait donc pas de surprendre, alors qu'on le savait avoir œuvré au service du principal ennemi d'Eugène, le duc de Milan.

Quand Silvio l'aperçut, faisant des signes, il se détacha du cortège et descendit de son cheval, qu'il confia à l'un des hommes de sa suite. Le palefrenier tira le cheval par la longe et rattrapa le reste de la troupe. Tilmann fit les présentations, bien que le Cusain et le Toscan se connussent de vue et de réputation, dans une ville où tout le monde s'informait de la position de tout-un-chacun. Tous trois descendirent en direction de la place de l'hôtel de ville et s'arrêtèrent à une taverne en chemin.

– Je rejoindrai l'entourage de Son Éminence ce tantôt, quand nos serviteurs auront installé nos affaires. Le cardinal est un Chartreux, ainsi que son principal homme de confiance, Tommaso Parentucelli. Ils ont décidé de s'installer à la chartreuse dans le Petit-Bâle, ce qui ne m'enchantait guère, car les commodités y sont des plus austères. Mais je jugerai plus tard s'il vaut de rechercher un autre logement. Il est probable que nous ne restions pas longtemps en la ville conciliaire.

– Nous expliqueras-tu comment il se fait que tu reviennes dans les bagages du Pape ?

– Je conçois votre surprise, et quand je vous raconterai mes aventures, vous pourrez juger que la chose était, il y a quelques mois, encore plus improbable que vous ne le pensez. Ma tête a bien failli terminer au bout d'une pique apostolique.

Il leur conta que son employeur, l'évêque de Novare Bartolomeo Visconti, avait été missionné par son cousin le duc de Milan pour rien moins que tenter d'enlever le Pape dans le but, soit de le faire déposer, soit de l'occire. L'évêque avait embauché un homme de main, un Florentin du nom de Riccio, et s'était rendu à Florence pour y être reçu à la cour pontificale et entrer dans la proximité du Pape en lui tenant des propos lénifiants. Silvio, de son

côté, avait été dépêché à Sienne pour y porter à Niccolò Piccinino, le condottiere du duc Visconti, un message lui intimant de prêter ses forces à ce complot. L'affaire avait cependant été déjouée, l'évêque de Novare avait dû fuir, et le dénommé Riccio arrêté, torturé et pendu. Piccinino, qui disposait d'une armée, s'en était tiré en demandant et en obtenant le pardon du Pape. Mais Silvio avait dû se cacher, et ne dut sans doute la vie sauve qu'à l'intervention de son ami Piero di Noceto, qui avait été son compagnon de voyage par le passé, quand il avait fait la traversée de la mer de Ligurie pour se rendre à Gênes, et de là à Bâle pour la première fois. Di Noceto avait intercédé auprès du cardinal Albergati, arguant des qualités rédactionnelles et rhétoriques du Toscan, pour que ce dernier fût pris à son service. Le cardinal était un homme pieux, immensément respecté dans toute l'Église, de quelque bord que l'on fût. Son ascension dans les sphères du pouvoir ne le détournait pas de l'observance des règles les plus strictes de son ordre, il s'abstenait de viande, portait un cilice et dormait sur une simple paille. Lui seul avait sur le Pape l'ascendant qui permit que ce dernier acceptât de fermer les yeux. Ils étaient d'ailleurs tout de suite partis pour une mission diplomatique auprès des rois d'Angleterre et de France qui, devant les mener à Arras, les faisait passer par Bâle.

Les aventures de Silvio étaient tellement extraordinaires que Tilmann ne savait jamais décider ce qui ressortissait à la vérité ou au récit d'imagination. Mais comme, sur ce plan, il n'avait pas de leçons de morale à donner, il se contenta de s'en esbaudir comme le faisait, sans réserve, Nicolas de Kues, les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Tilmann lui fit le récit de ses propres activités à Bâle, où il demeurerait de plus en plus longtemps entre deux voyages pour la Prusse. Il avait monté son réseau de dames et demoiselles de la bonne société bâloise qui copiaient pour lui, à leurs domiciles, les manuscrits qu'on lui remettait. La qualité des ouvrages et les prix qu'il demandait lui atti-

raient une clientèle nombreuse. Lui-même avait officialisé sa position en demandant son adhésion à la corporation du Safran, qui accueillait les clercs et copistes, et de façon plus générale les métiers liés au livre : parcheminiers, enlumineurs, relieurs, libraires, et depuis que l'un de ses membres éminents, le bourgeois Halbisen, avait ouvert le premier moulin à papier, également les papetiers. La cotisation était élevée, car le Safran était la guilde des marchands les plus riches, les négociants en épices, mais Tilmann avait les moyens de compter parmi ses membres. Et il n'était pas nécessaire d'être bourgeois de la ville pour être membre d'une corporation.

Toutefois, il ne pouvait, en s'affichant comme simple copiste, justifier la production qui était manifestement la sienne et représentait le travail d'une dizaine de personnes cachées dans la ville. Aussi s'était-il installé comme libraire. De la sorte pouvait-il prétendre qu'il détenait des manuscrits, non pour les avoir fait copier, mais pour les avoir achetés à des lettrés de passage, ou à l'occasion de ses propres déplacements. Il s'était étendu au rez-de-chaussée de la maison Brandis, en y louant le logement donnant sur le hall d'entrée, et y avait ouvert boutique. Dans le hall lui-même, dame Anna tenait un salon où l'on servait des infusions et des gâteaux. Il avait fait installer dans la pièce du fond un atelier de reliure, où il faisait transformer par un artisan de confiance les liasses de feuillets copiés en ouvrages. Mais les cahiers eux-mêmes lui étaient remis par ses ouvrières clandestines, qui trouvaient prétexte à entrer dans sa boutique pour y venir prendre une infusion et y laissaient leur production.

Les trois hommes se déplacèrent jusqu'à la maison Brandis, où Tilmann fit visiter à Silvio son échoppe et le salon de dame Anna. Ils s'installèrent à l'étage, pour y siroter un godet d'alcool de mirabelle et poursuivre leur conversation. Silvio et le Cusain, bien qu'ils fussent l'un et l'autre à Bâle depuis quelques années maintenant et se connussent

de réputation et pour s'être entrevus dans les assemblées et commissions, n'avaient pas encore eu l'opportunité d'échanger. Ils s'en firent la réflexion, notant combien la ville regorgeait de gens de qualité, tant et tellement pris par les occupations que leur assignaient leurs maîtres, que l'on ne pouvait les rencontrer tous. Ainsi en était-il de Silvio qui, en trois ans de résidence bâloise, y était resté moins de temps qu'il n'avait accompli de pérégrinations, d'abord à la Diète de Francfort dans la compagnie de l'évêque de Freising, puis dans l'évêché de celui-ci en Bavière, et ensuite à Milan au service des Visconti. Et toujours, ses pas le ramenaient à Bâle, mais rien d'étonnant à ce qu'il n'y eût pas rencontré tous ceux qui, au service d'un autre prince du monde ou de l'Église, étaient arrivés après son départ ou en était repartis avant qu'il ne revînt.

– Nous allons nous-mêmes quitter à nouveau Bâle pour Arras, dans les Flandres, où doit se tenir une grande conférence de paix entre les rois de France et d'Angleterre, sous les auspices du duc de Bourgogne. La table des négociations réunit des représentants des principaux princes d'Europe, l'empereur Sigismond lui-même sera présent. On n'a jamais vu rencontre diplomatique de cette ampleur, car il s'agit de mettre fin à une guerre séculaire entre deux nations d'importance. Une bonne partie des alliances et des inimitiés qui se sont nouées depuis un siècle l'ont été au regard de cette guerre, et une paix entre la France et l'Angleterre, en relâchant les nœuds de ce duel, peuvent aussi bien apaiser les antagonismes que retourner les alliances auxquelles il obligeait, et donc modifier l'équilibre de l'ensemble de la chrétienté.

– Je comprends bien, répondait Nicolas. Libérés de leurs obligations dans cet affrontement, les anciens belligérants se tourneront vers le différend entre le Concile et le Pape et vont refaire le calcul de leurs avantages à s'allier avec l'un ou avec l'autre. Sa Sainteté a délégué le cardinal Albergati à la conférence, mais son éminence a une telle réputation

que l'assemblée conciliaire va sans doute lui demander de la représenter aussi, ce qui lui donnera le poids considérable d'un représentant de l'Église toute entière.

– Sur notre chemin nous rendant à Bâle, nous avons pris langue à Milan avec le duc Filippo Maria. Comme j'ai été de l'entourage du duc, je pense que l'un des arguments qui a sauvé ma peau était que le cardinal a pu utiliser ma personne pour faciliter ce contact. Ensuite, sur le lac de Genève, nous nous sommes entretenus avec le duc Amédée de Savoie, qui sera également du voyage.

Il se pencha en avant, jouant les comploteurs bien qu'ils fussent seuls dans la pièce :

– Les mobiles de Sa Sainteté n'ont pas grand-chose à voir avec la paix entre la France et l'Angleterre. Le Pape cherche surtout à réconcilier le roi de France et le duc de Bourgogne, sur les terres flamandes duquel sont reçus les négociateurs. Depuis l'assassinat du père du duc Philippe, que l'on pense avoir été commandité par le roi de France, ces deux États qui parlent la même langue sont en guerre car le duc ne reconnaît pas la suzeraineté du roi. Et de fait, le duc de Bourgogne est bien plus riche et presque aussi puissant, et ayant jusqu'à présent fait alliance avec le roi d'Angleterre, il a contribué à entretenir une guerre qui affaiblissait tout le monde. Le but secret de cette négociation est de faire glisser le duc Philippe de son alliance avec l'Angleterre vers une alliance avec la France. Que cela amène par contrecoup l'Angleterre à devoir faire la paix, tant mieux, mais il s'agit surtout d'affaiblir cette dernière, en renforçant des princes dont on compte qu'ils soutiendront ensuite le Pape contre le Concile.

Le Cusain hocha la tête, faisant le calcul des implications :

– Sa Sainteté déploie une intense activité diplomatique auprès des monarques les plus puissants pour les rallier à sa cause et peu à peu isoler le Concile. Enfermé que nous sommes dans notre petit monde bâlois, où les partisans du

Pape sont minoritaires, nous croyons être l'esprit majoritaire de l'Église. Mais nous sommes loin d'avoir achevé notre révolution.

Nicolas de Kues et Silvio s'accordaient aussi bien l'un avec l'autre que chacun d'eux avec Tilmann, et les trois compères formèrent pendant quelques semaines un trio inséparable qui se retrouvait régulièrement à dialoguer de l'état du monde (sujet de prédilection de Silvio), des affaires bâloises (dans lesquelles frayait Tilmann) et des avancées des connaissances (sur lesquelles travaillait Nicolas). Ils s'installaient la plupart du temps dans la maison du *Blumenrain*, qui était sur le chemin entre le couvent des Dominicains, où logeait Nicolas, et le pont sur le Rhin qui menait à la chartreuse dans le Petit-Bâle, où logeait Silvio. Puis Silvio repartit dans le courant de l'été, ainsi qu'il l'avait dit, dans l'équipage du cardinal Albergati que le Concile avait effectivement investi du pouvoir de le représenter à Arras.

Tilmann quitta lui aussi Bâle en septembre avec un courrier d'Andreas Pfaffendorf pour le Grand-Maître. Son séjour à Marienbourg lui parut terne, en regard de la vie intellectuelle qui se déployait sur les bords du Rhin. Ses enfants grandissaient un peu comme des étrangers. Le seul avec qui il pouvait s'entretenir de sujets qui n'auraient pas intéressé les autres était son fils Johann, qui commençait à entrevoir une carrière cléricale et qui l'interrogeait sur les débats qui avaient cours dans la ville conciliaire.

Tilmann revint à Bâle, porteur de sa livraison habituelle de messages, à Pfaffendorf mais également à d'autres députations, et décida de s'installer. On était à la veille de l'hiver 1435.

Le Cusain et lui passaient de nombreuses après-midi à deviser dans la librairie. Les rayonnages de celle-ci s'étaient étoffés de nombreux ouvrages transcrits par

l'équipe de Tilmann et reliés par son atelier, provenant de manuscrits identifiés dans toute l'Europe par les érudits italiens, au point que, de librairie, elle devenait bibliothèque où nombre de lettrés venaient consulter les copies avant qu'elles ne fissent retour à leurs commanditaires.

Tilmann apprenait énormément au contact du Cusain. Il était étonné de la capacité de cet esprit brillant à penser en dehors des catégories dans lesquelles le commun restait emprisonné. Les idées qu'il proposait touchaient les domaines les plus divers de la connaissance.

Sous son influence, Tilmann avait développé une activité de copie particulière, tournant autour des cartes de l'Europe et du monde. La cartographie était une mode qui se répandait avec les récits de voyageurs et de marins, et la redécouverte des travaux des Anciens. Elle intéressait au premier chef les négociants qui voulaient investir dans la quête de nouvelles voies terrestres et maritimes vers les contrées de l'Orient et de l'Afrique recelant l'or, les épices et la soie. Mais c'était là le domaine des républiques maritimes, comme Gênes et Venise. Et Bâle était fort éloignée de la mer. Les cartes faisaient par contre aussi rêver les princes, qui voulaient se donner une image de leurs possessions et des terres qu'ils pussent conquérir. Sans doute influençaient-elles cette vision, car dessinant leurs domaines en dessins de couleurs plutôt qu'en listes de droits et rentes, elles en montraient la taille relativement à ceux des voisins, et surtout les taches et trous que formaient les enclaves. Un royaume, une seigneurie, avaient été jusqu'à présent un ensemble de territoires disjoints sur lesquels le roi ou le seigneur disposaient, selon les cas, de titres, bénéfices de natures diverses, droits de rendre la justice ou de prélever certains impôts, en concurrence avec d'autres rois et seigneurs bénéficiant sur le même lieu d'autres privilèges : avec les cartes, les princes commençaient à imaginer leurs états, ou plus justement, désormais, leur État, refermer ses frontières sur un seul territoire homogène, centralisé, où ils

possédaient sans partage tous les droits.

Nicolas de Kues, entre autres compétences, aimait à comparer les cartes, et s'essayait à en dessiner, y reportant les informations des voyageurs en faisant des conjectures sur les distances parcourues. À l'université de Padoue, le Cusain avait suivi les cours de mathématique de Prosdocimo de Beldemandis en compagnie d'un autre étudiant, un certain Paolo Toscanelli, qui se destinait à la médecine mais était en fait passionné d'astronomie et de cartographie. À eux deux, ils avaient commencé à dresser la première carte que l'on connût de l'Europe centrale. Tilmann l'aidait à poursuivre ce travail en lui fournissant les détails de ses déplacements dans cette région.

Mais la pensée du Cusain, pour ainsi dire, débordait les limites de la carte. Un jour qu'il avait déroulé une mappemonde sur la table, posant des livres sur les coins pour empêcher le parchemin de revenir sur lui-même en rouleau, il se tourna vers Tilmann :

– Que dirais-tu si je t'annonçais qu'en me dirigeant vers le dehors de la carte, par exemple en partant vers le levant, et en marchant suffisamment longtemps (il se déplaçait de la table où se trouvait étalée la carte, vers la porte du fond donnant sur l'atelier), vraiment longtemps (il sortit de la salle, Tilmann l'entendit passer de l'atelier dans le couloir, qu'il remonta pour entrer à nouveau dans la salle par la porte opposée), je serais capable de revenir à mon point de départ par l'autre côté, c'est-à-dire par le couchant ?

– Je dirais, dit Tilmann en riant, que c'est toujours possible en faisant ainsi un cercle sur le disque terrestre. Tu es parti vers le levant, mais tu as bifurqué ensuite vers le midi pour remonter au septentrion par le couloir. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?

– Oui, j'ai mal formulé mon idée. Penserais-tu que cela soit possible en ne quittant à aucun moment la direction du levant ? Tu vois que je pars vers le levant et qu'en revenant du couchant je suis toujours en train de me diriger vers le

levant.

– Ah ! Voilà qui me semble contraire à l’entendement commun. Si tu vas dans la même direction, tu pars pour ne jamais revenir, tu t’éloignes toujours davantage de ton point de départ.

– Ce n’est impossible que parce que tu penses que ce l’est. Essayons de résoudre cette énigme.

Il ôta les livres qui maintenaient la carte et la roula en cylindre de manière que les océans qui figuraient aux extrémités levant et couchant coïncidassent. Puis il fit courir son doigt du point de départ vers le levant en faisant le tour du rouleau pour revenir au point de départ.

– Jolie démonstration, dit Tilmann en s’esclaffant de plus belle, mais appliquée à un monde cylindrique. Du reste, à quelque moment dans son parcours, ton voyageur hypothétique a la tête en bas.

– Allons, Tilmann, ne te fais pas plus ignorant que tu n’es. Seul le commun des gens vit tous les jours comme si la terre était plate, mais tous ceux qui ont quelque éducation savent qu’elle est ronde, ainsi que l’ont établi de longue date les auteurs grecs. Et si la terre est ronde, suspendue dans l’espace comme les autres sphères célestes, les êtres qui y vivent y tiennent par l’attraction naturelle des corps entre eux : notre voyageur ne tomberait pas, une fois de l’autre côté, parce qu’il n’y a ni haut, ni bas.

Tilmann ne l’ignorait pas : il se souvenait de ses études auprès des frères prêtres de l’Ordre, ainsi que des livres qu’il avait dévorés dans la bibliothèque du vieux Slommow à Dantzig, étant jeune. Il n’avait pas eu accès aux auteurs grecs, dans un répertoire qui faisait la part la plus large aux vies des saints et bienheureux, aux écrits des pères de l’Église, et pour la partie plus laïque, aux traités diplomatiques et récits de bataille. Mais des auteurs cités par ses maîtres, comme Bède le Vénérable et Jean l’Érigène, affirmaient eux aussi que la terre était ronde. Simplement, cette connaissance de principe n’était d’aucune application dans

la vie quotidienne de Tilmann. Comme tous ses contemporains, et bien qu'étant de ceux qui avaient arpenté les plus grandes distances, il se déplaçait sur une terre plate, délimitée par l'orbe circulaire de l'horizon et couverte par la voûte d'un ciel parcouru d'est en ouest par le soleil et la lune. Eût-il été marin, perspective ô combien improbable, il aurait admis comme une réalité plus quotidienne la rotondité de la terre, rendue visible par la courbure de l'horizon et les phares que l'on voyait disparaître derrière cette courbure ou en émerger. Mais c'était un terrien. Un terrien voyageur et curieux, mais un terrien.

— D'accord, poursuit Nicolas, tes maîtres t'ont habitué à une figuration circulaire du monde, celle que l'on retrouve chez Isidore de Séville. J'ai vu passer dans ta librairie un exemplaire de ses *Étymologies*.

Il prit une feuille de papier et traça le monogramme qui servait traditionnellement à retenir et à transmettre la forme du monde connu : un O dans lequel était inscrit un T, lettres initiales des mots « Orbis Terrarum ». Le T découpait en trois parties le disque délimité par le O. Au centre du monogramme, à l'intersection des deux barres du T, il écrivit « Jérusalem ».

— La carte du monde, commentait-il en dessinant, est orientée dans l'axe du parcours du soleil, l'orient en haut, l'occident en bas. Le monde est un disque bordé par l'océan circulaire, que figure le O. Il est divisé en T entre ses trois parties : l'Asie au levant, au-dessus du T ; l'Europe et l'Afrique, respectivement au septentrion et au midi, de part et d'autre de la barre verticale du T. Les barres du T figurent les eaux qui séparent les trois continents : la barre verticale pour la mer Méditerranée qui rejoint l'océan circulaire aux Colonnes d'Hercule, au couchant, en bas de la carte ; et la barre horizontale pour le Nil à droite, qui rejoint l'océan au midi, et la mer Noire à gauche, puis le fleuve Tanaïs, lequel rejoint l'océan au septentrion.

Il releva son nez du dessin :

– C’est une figuration commode du monde qui est le nôtre, et qui imprègne encore les esprits de nos jours. Et, en effet, si elle suggère fortement l’idée que la terre est un disque plat entouré d’une mer circulaire dont le trop-plein se déverse dans l’abîme, cette figure reste cependant pertinente même si l’on admet la rotondité de la terre. La terre est alors une sphère recouverte par l’océan, d’où émergent comme un archipel les trois parties du monde. Il suffit de se dire que l’océan circulaire qui entoure ce dernier, au lieu d’être bordé par l’abîme, s’étend dans toutes les directions sur le reste de la sphère terrestre. De là, tu peux déduire que, partant d’un point comme les Colonnes d’Hercule au ponant, il est possible, au moins en pensée, de rejoindre les rivages orientaux de l’Asie en faisant le tour par l’océan.

– Je ne saurais dire si ce que tu me racontes me donne le mal de mer ou le vertige. L’idée d’avoir la tête en bas à un moment donné persiste en moi, car elle est contraire au sens commun.

– Nous ne pouvons pas avoir de cette réalité une connaissance directe, celle qui t’es donnée par tes sens, car tes sens te disent que la terre est plate, qu’elle est bordée par l’horizon, et qu’il y a un haut et un bas. Mais tu vois que tu peux en avoir une connaissance induite, par le raisonnement. Ce n’est pas parce que ce n’est pas évident que c’est faux. Dans ce cas, l’évidence de nos sens nous dissimule l’essence cachée du monde.

Tilmann le terrien opposait encore quelques résistances, mais déjà fléchissantes, car Tilmann le voyageur était tout soudainement attentif à ce que son ami lui contait. Il voyait surtout que les milliers de milles qu’il avait parcourus du nord au sud de l’Europe ne couvraient qu’une bien petite partie du monde restant à visiter.

– Ainsi, avançait-il, si les navigateurs ne se sont pas encore hasardé au large des Colonnes d’Hercule, ce n’est pas qu’ils craignent de verser dans l’abîme aux limites du

monde, mais c'est qu'ils ne savent pas si leurs caraques seraient capables de tenir la haute mer pour une telle traversée.

– Tu l'as dit, répondit le Cusain. Aussi bien nos marins en recherche de gloire, que nos marchands en quête de nouvelles ressources à exploiter, et nos princes de nouvelles terres à conquérir, admettent tous que la terre est ronde et pleine d'opportunités, que leur ouvrirait de nouvelles voies maritimes. Mais quant à traverser l'océan, c'est là une discussion qui n'est pas tranchée entre gens de science, car le calcul de la circonférence de la sphère terrestre, et donc de l'étendue à parcourir dans l'océan, reste controversé. Les Grecs, déjà, disposaient de mathématiciens et d'astronomes remarquables qui, non seulement avaient démontré la rotondité de la terre, mais ont cherché à en calculer le tour. Cependant, Aristote l'estime à quatre cents mille stades, Cléomède rapporte qu'Ératosthène l'a évalué à deux cent cinquante mille et Ptolémée propose cent quatre-vingt mille. Si l'on ajoute que l'on ne sait pas si les uns utilisaient le stade grec et les autres le stade égyptien, la divergence va au mieux du simple au double, entre vingt milles romains pour l'estimation la plus modeste, et quarante mille pour la plus grande.

– Ce sont de toute façon des distances considérables.

– Certes, mais selon la conjecture retenue, l'océan est franchissable ou ne l'est pas. Il s'agit donc d'une controverse sur laquelle pèsent de considérables enjeux, dont nos princes, surtout ceux qui dirigent des États maritimes, discutent dans leurs cabinets. Même Toscanelli et moi-même n'étions pas du même avis sur la question. J'ai lu Cléomède dans le texte grec, et il m'apparaît qu'Ératosthène, dont il rapporte la méthode, à la fois ingénieuse et rationnelle, fondée sur la position des étoiles au même moment en deux endroits éloignés, est sans doute le plus fiable, ce qui nous amènerait à une circonférence de la terre d'environ vingt-six mille milles romains, ou pour te donner une

idée à nos échelles, environ quarante fois la distance de Bâle à Rome. Toscanelli, quant à lui, suit la plupart des auteurs qui ont lu Ptolémée, dont la *Géographie* a été plus récemment traduite en latin, et propose une circonférence bien moindre.

Nicolas se leva en faisant signe à Tilmann de bien vouloir patienter. Il sortit de la pièce et grimpa dans l'escalier. Tilmann entendit dame Anna, qui était dans sa cuisine à l'étage, protester vivement, puis le Cusain réapparut avec dans ses bras plusieurs choux de belles dimensions. Il s'agissait de choux cabus, ronds et lisses, qu'il déposa sur la table.

S'étant rassis, il prit l'un des légumes et, saisissant la plume dans l'écritoire proche et la trempant dans l'encre, il traça sur la surface feuillue deux méridiens qui la divisaient en quatre quartiers, puis ajouta un équateur. Il reprit ses explications :

– Feu son éminence Pierre d'Ailly, qui fut fait cardinal par l'antipape Benoît XIII, et qui a rendu l'âme il y a une quinzaine d'années, s'est rendu illustre par son *Imago Mundi*, une description du monde qu'il a rédigée en ayant pris connaissance de la traduction en latin de Ptolémée. Le cardinal pense, avec Ptolémée, que le tour de la terre est d'environ quinze mille lieues. Si je reporte à l'échelle du globe la carte « Orbis Terrarum », celle-ci occupe plus de la moitié de l'hémisphère septentrionale.

Il dessina sur la surface du chou une reproduction grossière des trois continents, qui dans sa partie la plus large, courait sur plus des deux tiers de la longitude.

– À cet endroit, partant du Portugal ou de la Castille, l'océan n'aurait que cinq mille lieues de large, dix fois la distance de Bâle à Rome. Toscanelli est de cet avis. Or, des navigateurs se sont lancés par le passé sur de bien plus grandes distances. La traversée est donc concevable.

– Mais si la conjecture est erronée, objecta Tilmann, les vaisseaux que l'on lancerait à l'aventure s'y perdraient

aussi sûrement que s'ils atteignaient le bord de l'abîme.

– Les convoitises sont cependant telles qu'un jour ou l'autre des princes ou des banquiers puissants réuniront les moyens d'armer des navigateurs audacieux ou inconscients, sur la base de connaissances qui s'avèreraient fausses.

– Avec, par conséquent, une chance sur deux d'échouer.

– Le plus étrange, rétorqua Nicolas en souriant, c'est que ce n'est même pas sûr. Je pense vraiment que la terre est de dimensions plus étendues que ne l'estiment Ptolémée et, après lui, le cardinal d'Ailly et mon ami Toscanelli. Pourtant, cette conjecture ouvre d'autres perspectives, qui par un chemin différent, incitent également à tenter la traversée de l'océan.

– Comment cela ?

Nicolas prit un autre chou, bien plus gros que le précédent, et y dessina à nouveau les deux méridiens et l'équateur, qui divisaient le globe en quatre tranches égales, elles-mêmes coupées en deux par la longitude.

– Si je suppose que ce globe-ci a une circonférence de vingt-six milles romains, donc vraiment plus grande que précédemment, et que j'y reporte l'*Orbis Terrarum*, voici ce que cela nous donne. Dis-moi ce que t'évoque cette image du monde.

Il dessina un disque de terres émergées qui n'occupait plus que la moitié septentrionale de l'un seul des quatre quartiers. L'Afrique en débordait un peu par le sud, au-delà de l'équateur. Tilmann considéra la petitesse du monde habité au regard du reste du globe terrestre, couvert sur les sept huitièmes de sa surface par un océan aussi étendu qu'inepte.

– C'est là un monde bien étrange, dit-il. Pourquoi le Créateur aurait-Il conçu une sphère d'une telle dimension pour n'en attribuer à l'Homme, pour son séjour, que la huitième partie ? Cela plaiderait plutôt en faveur de la conjecture d'un globe terrestre plus petit.

– Sauf à penser que notre représentation du monde est incomplète, répondit Nicolas. J’ai eu la même réaction que toi, mais j’en infère différemment. La question que l’on se pose, en considérant cette étrange autant que potagère *mappa mundi*, et en se situant du côté où nous vivons, c’est : qu’y a-t-il de l’autre côté ? Tu as raison : si les proportions, et du globe terrestre, et des terres habitées telles que nous les connaissons, sont celles-ci, alors cet océan est absurdement vaste. Cela nous incite donc à supposer d’autres terres en son milieu, en particulier dans l’hémisphère austral.

Tilmann soupesait l’argumentation, qui lui paraissait moins relever de la raison que de l’imagination, celle qui consiste à meubler les limites des cartes avec des dessins de créatures merveilleuses en y portant la mention « *Hic sunt dracones* ». Mais il savait que le Cusain n’était pas homme à accorder crédit aux histoires merveilleuses.

– *Timeo Danaos*, dit-il avec une défiance feinte. Je gage que tu as trouvé ton inspiration dans la lecture des incontournables Grecs.

– Je le confesse, répondit Nicolas en souriant. Plusieurs cosmographes grecs sont d’avis qu’il existe au moins un continent, de l’autre côté de la sphère terrestre, qui est nécessaire à l’équilibre de celle-ci. Platon le pensait. Aristote argumente que, si tel n’était pas le cas, la terre ne pourrait se maintenir sur son axe de rotation.

Il agita le chou dans sa main :

– Cratès de Mallos passe, si l’on en croit Strabon, pour avoir été le premier à réaliser un globe terrestre pour y représenter les terres émergées. Il a dû avoir la même réaction que toi et moi. Il a déduit de l’exiguïté de l’œcoumène que celui-ci ne pouvait être le seul monde habité, et il a supposé l’existence de trois autres continents, l’un de l’autre côté de nous sur le même hémisphère, et deux autres dans l’hémisphère austral.

– Comment se fait-il qu'en près de deux millénaires nous n'ayons reçu la visite d'aucun habitant de l'un de ces supposés continents, ou qu'aucun navigateur de notre côté, qu'il fût grec, phénicien ou, plus récemment, arabe, vénitien ou génois, ne soit revenu d'un tel voyage qu'il aurait tenté ?

– Je ne peux pas me prononcer à la place des habitants d'outre-océan. Ces continents, s'ils existent, sont peut-être inhabités ou leurs habitants trop primitifs pour maîtriser l'art de la navigation. Mais en ce qui concerne nos navigateurs, je dirai, pour commencer, que ton affirmation est trop catégorique. Nous disposons de nombreuses relations de voyages au large de l'océan, certaines fantaisistes, d'autres troublantes. On tient par l'historien Adam de Brême que les Vikings ont rapporté que certains des leurs étaient partis au large de l'Irlande, et ont découvert plusieurs terres qu'ils ont colonisées.

Il reposa le chou sur la table, prit une feuille de papier et, après avoir grossièrement dessiné les contours de l'Europe et de l'Afrique à l'occident du monde, il y reporta, dans l'océan, descendant du nord au sud, les terres en question. Tout en poursuivant ses explications, il ajoutait, au fur et à mesure qu'il les citait, de nouvelles îles.

– La légende rapporte que Saint-Brendan prit la mer depuis l'Irlande pour tenter de retrouver le jardin perdu d'Éden et découvrit une île dans l'Atlantique, à laquelle on a donné son nom. L'île de Saint-Brendan figure sur les portulans de plusieurs cartographes, comme le Génois Angelino Dulcert ou le Vénitien Zuane Pizzigano. Ces cartes mentionnent également une île d'Antilia au milieu de l'océan, ainsi qu'une terre de Brasil, qui doit son nom au bois, rouge comme braise, des arbres qui y poussent. Quand j'étais à Paris pour y étudier les écrits de Raymond Lulle, j'ai eu l'opportunité de visiter la bibliothèque du roi, au palais du Louvre, qui est lambrissée d'un bois exotique rouge dont on m'a dit qu'il provenait de cette contrée. Je

ne saurais dire si toutes ces terres sont plus petites ou plus grandes que sur mon esquisse, si elles sont de simples îles ou les rives de continents plus étendus. Mais du moins les présomptions sont-elles fortes qu'existent à tout le moins des terres qui permettraient de faire étape entre ici et la rive orientale de l'Asie, le Cathay, le Manji ou les Indes, même si l'océan est, comme je le suppose, plus étendu que ne le croient les épigones de Ptolémée.

Il reposa sa plume sur le papier pour poursuivre dans une autre direction :

– Ta question n'en est pas moins pertinente : en près de deux mille ans, les explorations ont été rares et les découvertes prétendues n'ont été suivies que de confirmations peu probantes. La vraie raison en est que nous avons perdu pendant longtemps le contact avec le savoir des Anciens, et que, surtout, nous nous sommes empêchés nous-mêmes de penser qu'il y avait quelque chose d'autre à découvrir que le monde que nous connaissons. Les Grecs étaient de nature curieuse, leurs croyances les autorisaient à penser que pouvaient exister d'autres terres que celles de l'œcoumène. Tels n'étaient point les Romains, qui n'étaient pas des philosophes ou des hommes de science, mais des juristes, des architectes et des soldats, préoccupés d'étendre l'empire de leur cité. Et il faut bien dire que nous pensons comme les Romains, bien davantage qu'à la façon des Grecs.

– Et comment dirais-tu que nous pensons ?

– Nous pensons qu'il y a le monde, et rien d'autre. Le monde est solide, bordé de frontières qu'il ne faut en nulle manière laisser franchir par les pensées exotiques de peuples sauvages. Les Grecs, comme nos ancêtres germaniques, pouvaient croire qu'il y avait plusieurs mondes, peuplés par les hommes mais aussi par d'autres entités. Mais pour nous, comme pour les Romains qui ne voulaient considérer qu'une seule cité, Rome, et qu'un seul Empire avec un seul Empereur, il n'y a qu'un seul monde comme il n'y a qu'un seul Dieu.

Il récupéra le chou et le fit tourner entre ses mains.

– Considère cette conjecture d'un continent austral, de l'autre côté de l'équateur. Les Grecs admettaient que pussent exister des êtres vivant aux confins de la terre, qu'ils avaient nommés Antipodes. Comme leur nom l'indique, les Antipodes sont ceux qui vivent de l'autre côté de nos pieds. Cette idée était pensable, pour les Grecs, parce qu'ils croyaient à tout un ramassis de divinités, demi-dieux et créatures plus ou moins fantasques, donc il n'y avait pas de raison d'en exclure des êtres vivant ailleurs, même si cet ailleurs était inconnaissable. Au contraire, les Pères de l'Église, qui admettent la rotondité de la terre, excluent par contre que les Antipodes puissent exister. Saint-Augustin et d'autres tiennent le raisonnement suivant. L'équateur passe pour être un mur de feu infranchissable, depuis que les navigateurs de toutes les époques se transmettent le récit de cet archonte de Carthage qui tenta de faire le tour de l'Afrique mais fit demi-tour en approchant l'équateur, au spectacle de montagnes crachant le feu et versant la lave dans l'océan bouillonnant. Cicéron, dans son récit du Songe de Scipion, ne confirme-t-il pas que si les peuples qui vivent aux abords de l'équateur sont noirs, c'est qu'ils y subissent la brûlure de ce mur de feu tout proche ? Il est alors inconcevable qu'une descendance adamique ait pu franchir ce mur. Peut-être même le jardin d'Éden, dont il est dit que l'accès nous en est défendu par l'épée de feu tournoyante des chérubins, est-il situé au sud de l'Afrique, de l'autre côté de ce mur de flammes équatorial. Or, le Christ enjoint aux apôtres d'aller évangéliser toutes les nations. Il ne nous le demanderait pas si cela était matériellement impossible. Et si des peuples existent sur des terres antipodes, cela voudrait dire qu'ils n'auront jamais accès à la Révélation, sauf à penser que le Christ leur soit apparu de façon ubiquitaire, chez eux en même temps que chez nous. Comme les Écritures ne sauraient mentir, les Antipodes n'existent pas.

– Je pressens à ton emportement que tu désapprouves les pères de l'Église sur ce point...

– Les Pères de l'Église sont des êtres humains, faillibles comme toi et moi. C'est en partie pour cela que je suis un partisan de l'autorité résultant de la discussion au sein d'une assemblée, et non de la puissance détenue par un seul, à qui sa position d'évêque de Rome fait croire qu'il est omniscient. En l'espèce, cet aspect de notre vision du monde fut contredit par l'expérience. Le voyageur vénitien Marco Polo fit il y a cent cinquante ans le voyage par voie de terre jusqu'au Cathay, et revint par mer en contournant l'Inde par le sud. Ce faisant, il constata, voyant disparaître l'étoile polaire à l'horizon, qu'il avait passé l'équateur et se trouvait dans l'hémisphère austral. Cette histoire de barrière de feu infranchissable est donc sujette à caution. Mais elle continue à inquiéter nos marins, et en dépit du récit de Marco Polo, qui sur ce point porte la marque des témoignages vécus et non des fabulations, la plupart de nos cosmographes continuent à s'empêcher de penser qu'il y ait d'autre monde que le nôtre. Les cours princières et les salles des marchés des négociants et banquiers se repaissent de récits fantasques comme le *Livre des merveilles du monde* de Jean de Mandeville, mais ni cet ouvrage à succès, ni même l'*Imago Mundi* d'un lettré un peu plus sérieux comme Pierre d'Ailly, ne mentionnent le voyage de Marco Polo.

Tilmann considérait pensivement la feuille de papier sur laquelle Nicolas de Kues avait ébauché sa carte, figurant toutes ces terres évoquées par différentes traditions, récits de voyages et portulans. Que deviendrait effectivement notre monde, notre foi, si l'on découvrait une terre de l'autre côté de l'océan, peuplée d'Antipodes n'ayant pas connu la Révélation ? Devrait-on considérer qu'ils ont une âme comme la nôtre ? L'idée lui donnait envie de reproduire cette carte sur parchemin, en la documentant avec davantage de précisions, ce qui supposait qu'il prît connaissance

de tous ces récits. Peut-être, un jour qu'il aurait le temps... Il se leva et glissa la feuille de papier sur une étagère de codex consacrés aux récits de voyages et cosmographies, entre la copie en cours d'une *Historia Tartarorum* de Jean de Plan Carpin et un original précieux du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais.

Nicolas de Kues s'était fait silencieux et faisait tourner le chou sur son axe, en le coinçant par ses pôles entre les index de ses deux mains.

– Sais-tu, finit-il par dire, que je doute également de la centralité de la terre dans l'univers ? Tous, nous pensons que le soleil, la lune et les autres astres tournent autour de la terre, qui est immobile au centre de la Création. Mais un raisonnement théologique, que je vais essayer de jeter sur le papier, devrait nous obliger à admettre que le monde n'est pas fini. Et s'il est infini, alors il n'a pas de centre. Les sphères, dont fait partie la terre, laquelle n'est ni plus petite ni plus grande que d'autres, doivent tourner les unes autour des autres. Je n'ai malheureusement pas les compétences pour construire un modèle mathématique qui fasse reposer cette idée sur un raisonnement matériel, mais si la pensée est, dans mon humble cas, capable d'imaginer cela, tôt ou tard on trouvera un homme de science pour démontrer que cela est.

Je ne saurais trop insister sur ce passage, qui sans doute relate sous forme d'un seul entretien des discussions qui, en réalité, sur ce sujet, furent nombreuses entre les acteurs de cette histoire. J'ai reconnu dans Nicolas de Kues l'un des grands érudits de ce Quattrocento qui ont rendu pensable le monde qui est désormais le nôtre. Non pas le monde, mais devrais-je dire, les mondes. Car il est de ceux qui ont inventé la pluralité, à partir de laquelle notre idée de l'autre, et de ce fait notre idée de nous-même, a changé.

C'est d'abord un homme curieux de tout : philosophie, mathématiques, théologie, tous les aspects de la connaissance humaine l'intéressent. C'est ensuite un homme de rigueur, car si tout l'intéresse, tout est également soumis à la discipline d'une pensée qui se défie des évidences : il applique au raisonnement le régime de la preuve, hérité des juristes romains et de la scolastique.

Certes, les preuves sont parfois elles-mêmes des évidences dont il faudrait se défier. Nicolas, en l'espèce, ne doute pas de la réalité, et le régime romain de la preuve implique qu'il n'y a qu'une seule réalité. Le monde dans lequel il vit est un monde réel, solide. Il constate que des fables comme la Donation de Constantin construisent notre perception des choses. Mais ce sont des fables, et le but de sa méthode est de dissiper l'illusion pour retrouver la réalité. Il a lu Platon, l'allégorie de la Caverne : les jeux d'ombres nous dissimulent la vérité, mais Nicolas est convaincu que cette vérité existe, solide et unique. Il n'en est pas à penser que les mondes imaginaires que je fabrique ont même statut que le monde réel : il y a là une frontière qui reste celle d'un Rubicon infranchissable. Alors que nos ancêtres germaniques accordaient un même statut de réalité à la terre

des hommes et à celles de leurs dieux et de leurs démons, il reste bien l'héritier de la romanité qui voit dans notre monde le seul réel, les autres étant fabuleux.

Néanmoins (et c'est un grand pas en avant), pour Nicolas, cette réalité est plurielle. Elle admet l'existence d'autres peuples qui ont grandi en ignorant tout de nous. Il est un lecteur de Raymond Lulle qui, après Platon et Pline l'Ancien, a lui aussi donné son avis sur les Antipodes. Le raisonnement, sur ce sujet, illustre bien la révolution qui est en marche. On doit en effet admettre qu'il est absurde de penser que les Antipodes aient la tête en bas, car pour eux c'est nous qui sommes les Antipodes et ils sont tout aussi fondés à penser que c'est nous qui marchons sur la tête. Raisonnement par l'absurde, mais surtout, raisonnement en miroir qui, pour s'établir, suggère de se mettre à la place de l'autre, d'admettre la symétrie des positions, l'équivalence des opinions : nous n'avons pas le privilège de désigner le haut et le bas.

C'est cela qui engage le changement, et qui est intolérable dans le régime de l'unique : admettre que l'autre n'est pas un objet, mais un autre nous-même ; que sa pensée, ses mœurs, sont aussi légitimes que les nôtres.

Comment notre foi, nos croyances, peuvent-elles survivre à l'idée qu'elles ne sont pas seulement l'ordre ancien du monde, mais l'ordre d'un monde ancien : que les choses que nous connaissons ne font pas le monde, mais qu'elles font un monde parmi d'autres ?

Et si nous vivons dans un monde parmi d'autres, qu'est-ce qui nous oblige à penser le monde comme n'existant qu'une seule fois ?

L'Art d'inventer la vérité : Ars inventiva veritatis, tel est le titre hautement évocateur d'une version simplifiée de l'Ars major de Raymond Lulle. Sans Nicolas de Kues, les hommes de science qui lui ont succédé jusqu'à nos jours auraient-ils su bousculer l'évidence que nous imposent nos perceptions ?

Tilman fut quelques temps troublé par cette discussion sur la relativité du haut et du bas, mais ne tarda pas à retrouver la direction dans laquelle il retombait ordinairement sur ses pieds (sous condition que ce ne fût point sur le pont mouvant d'un navire). Il était, comme on sait désormais, de nature curieuse et savait adapter sa pensée à la nouveauté. Ces dialogues sur l'essence du monde affûtaient même son esprit, ce qui le faisait revenir plus tard, par amusement, dans la conversation pour la faire avancer plus avant.

Il se souvenait de la *mappa mundi* qui était accrochée au mur de la bibliothèque, en la commanderie de Cologne où il avait été instruit dans la lecture et l'écriture. Le disque de cuivre représentait le monde, à la fois dans l'espace et le temps. Le début des temps, le Jardin d'Eden, y figurait non loin de Gog et Magog qui, eux, annonçaient l'Apocalypse. Les extrêmes, le passé et le futur, se côtoyaient dans les confins, alors mêmes qu'ils étaient tous deux invraisemblablement loin du présent. Pour atteindre ces bords du monde, il eût fallu traverser des contrées peuplées de monstres : là-bas étaient les dragons. Mais si la terre était ronde, alors il suffirait de franchir l'océan pour s'y rendre directement.

– Je reste, dit-il un jour à Nicolas, impressionné par l'idée que le monde puisse être autre que ce que nos sens nous en révèlent, mais qu'il nous soit néanmoins connaissable par la raison. Ainsi, alors que tout mon bon sens me crie que la terre est plate, le raisonnement m'autorise à conjecturer qu'elle est ronde et que, partant d'un point et sans cesser de m'en éloigner, je finis néanmoins par y revenir. N'est-ce pas une belle manière de dire que, dans de nombreuses situations, plus je m'éloigne d'une chose,

plus je m'en rapproche ? Pareillement, plus je me trompe, plus j'ai raison. Du reste, à un moment donné, même si me vient l'envie de revenir à mon point de départ parce qu'il me semble m'être fourvoyé, je suis allé tellement loin que j'ai intérêt à continuer dans mon erreur car je serai plus vite revenu à ma première idée.

Le Cusain le regarda en plissant ses yeux d'un air méfiant :

– Je pressens là l'amorce d'un de ces raisonnements sophistiques que tu affectionnes, mais comme je ne vois pas où tu as l'intention de m'emmener, on peut appliquer à cette idée son propre principe : poursuis, et nous allons voir si ton propos, lui aussi, tourne en rond et se mord la queue.

Tilmann, cependant, semblait avancer à tâtons, cherchant les mots idoines dans sa tête :

– C'est que... je me disais que la terre continue à s'offrir à mes sens comme plate, avec un haut et un bas, et que Dieu seul, ou quelque observateur que l'on imaginerait volant haut dans le ciel, la voit comme une sphère. Ne peut-on appliquer ce principe à de nombreuses évidences dont nous dirions que nous les voyons plates ou rectilignes, alors qu'elles sont rondes ou courbées, qu'elles n'ont pas qu'une longueur et une largeur, mais également une profondeur ? Quelqu'un qui penserait à l'extérieur de nos catégories, que nous croyons rectilignes, nous verrait avancer sur des chemins tordus.

Nicolas sourit, faisant briller dans ses yeux une lueur d'amusement :

– C'est, joliment dit, une autre manière de présenter ce que Platon illustre avec son récit de la Caverne : les apparences sont trompeuses, le sage voit les choses en pleine lumière alors que nous sommes subjugué par le jeu de leurs ombres sur le mur.

– Et donc, s'enhardit Tilmann, ce raisonnement que nous avons appliqué à notre circulation dans l'espace, ne pourrions-nous l'appliquer à notre déplacement dans le

temps ? Ne peut-on supposer que si je vis assez vieux pour parcourir le temps dans le sens unique qu'il nous impose, vers l'avant, j'arriverai un jour à revenir à mon point de départ, au jour de ma naissance, puis au jour d'hui ?

Nicolas était un peu désarçonné par cet exemple d'application.

– Cela voudrait dire que tu te rencontrerais toi-même, qu'il y aurait alors deux exemplaires de toi-même.

– Oui, c'est un paradoxe qui explique peut-être la nécessité que nous soyons mortels, comme toute chose. Pour éviter que nous, comme les autres objets, nous rencontrions nous-mêmes une fois accomplie une révolution de la boucle du temps, il faut qu'au terme d'une telle révolution, toute chose ayant existé soit morte. De la sorte, quand le temps recommence un cycle, les êtres n'ont aucune mémoire qu'ils aient pu exister déjà antérieurement, ni aucune possibilité d'accès à quelque document pouvant l'attester.

Tilmann avait parlé très vite, comme s'il était pressé de se débarrasser d'une idée qui sentait le soufre. Nicolas ouvrit la bouche, puis la referma. Au bout d'un petit moment de silence, il bougea à nouveau ses lèvres et parla lentement :

– Les penseurs grecs ont employé pour cette idée le mot de palingénésie. On la trouve chez Héraclite, et Aristote semble l'admettre également. Mais ce sont les stoïciens qui l'ont surtout défendue. Sénèque, pour les Romains, nous dit qu'elle vient de Babylone. Après une période de plusieurs milliers d'années, que les auteurs appellent la Grande Année, des événements catastrophiques provoquent la fin du monde, qui renaît ensuite, identique à ce qu'il était à ses débuts. Ce que je trouve intéressant dans la manière dont tu amènes l'idée, c'est qu'elle précise que nous aussi nous renaissions, nécessairement. Mais je vais d'abord jouer les contradicteurs pour juger de la solidité de l'idée. Elle est un bel amusement de l'esprit, mais dis-moi : comme tout disparaît avant de recommencer, chacun de ces cycles se dé-

roule en vase clos, pour lui-même. Quel intérêt d'imaginer des versions multiples passées et futures de notre monde et de notre propre existence, si de toute façon nous n'y avons pas accès puisqu'il nous faut mourir avant ? C'est une théorie indémontrable par l'expérience, et à peu près aussi utile que d'imaginer des habitants sur la lune que nous ne pourrions jamais rencontrer.

– Ou des habitants des contrées antipodes dont tu as bien souligné que c'était à tort qu'on les croyait inaccessibles. Rien ne dit que nous n'ayons pas accès du tout à des mondes passés ou futurs. Cette théorie donnerait une base à des phénomènes comme la sensation de déjà-vu, ou les songes prémonitoires, qui après tout sont acceptés par les Saintes Écritures comme des messages envoyés par Dieu. Elle expliquerait les pratiques divinatoires. Ou la rencontre des âmes-sœurs dans l'amour. Peut-être que des personnes ont la faculté d'avoir une intuition de l'avenir parce qu'en fait, elles se souviennent de quelque chose qui s'est déjà passé, et en fait n'arrête pas de se passer encore et encore. Et puis, il y a notre ami Denys l'Aréopagite, si tu te souviens de la discussion que nous eûmes lors de notre première rencontre. Supposons que les trois personnages à qui l'on prête cette identité soient effectivement une seule et même personne, peut-être est-ce quelqu'un qui, par la grâce de Dieu, ou par le fait d'une discontinuité de l'étoffe du temps (il plia la carte à un endroit pour montrer que l'on pouvait passer directement d'un point à un autre séparé de mille lieues), ou parce qu'il a trouvé un procédé pour se placer en suspension de vie, que sais-je, a trouvé le moyen d'apparaître en différentes époques, soit du même cycle, soit de plusieurs cycles. Et il choisit dans ce cas des époques lointaines les unes des autres pour éviter de se rencontrer lui-même.

– Il ne t'échappe pas, rétorqua Nicolas, que la signification d'un univers qui se répète indéfiniment à l'identique est absurde. Quelle divinité imposerait à sa création ce car-

rousel ? Dans quel but faire tourner les créatures en leur faisant répéter la même vie ? Si ce que je fais, je l'ai déjà fait par le passé et le referai dans l'avenir, cela veut dire que le texte de ma vie est déjà écrit, que rien ne s'invente, rien n'est jamais neuf. C'est là une notion d'inéluctabilité du destin, de prédestination, qui est contraire au principe de libre-arbitre et incline à la passivité. Or, le libre-arbitre est une condition de l'engagement personnel dans la foi. C'est pourquoi la prédestination a toujours été condamnée par l'Eglise : plusieurs conciles se sont prononcés à ce sujet, à commencer par celui d'Orange en l'an 529.

Tilmann se mâchonna la moustache.

– Tu as raison, dit-il comme pour lui-même. Et de plus, un monde qui se répète à l'identique n'est pas utile. Même s'il est prédestiné, il suffit qu'il se déroule une fois, nul besoin de le répéter en boucle. On doit donc supposer, si l'on retient cette idée d'un monde qui recommence plusieurs fois, qu'alors il n'a de signification que s'il change à chaque fois, ne serait-ce qu'insensiblement. Alors il est perfectible, et sa signification peut être d'avoir à s'améliorer à chaque fois.

Nicolas, cependant, poursuivait sur sa position de contradicteur :

– La palingénésie est contraire à la conception, non seulement de l'Eglise, mais des Écritures, qui décrivent le monde comme ayant été créé et devant s'achever un jour. Il a un commencement et une fin, et n'existe qu'une seule fois. C'est pour cela que nos décisions dans ce monde nous engagent : nous ne pouvons pas revenir dessus, et leurs conséquences sont graves. Si tu viens à penser que le monde peut recommencer, alors les décisions que tu prends sont peu engageantes, car si tu te trompes, tu pourras toujours prendre une autre décision dans une version ultérieure du monde.

– Certes, répondit Tilmann, qui s'anima subitement. Mais tu l'as dit : tu peux prendre une autre décision dans

cette nouvelle version du monde, et en conséquence, ce ne peut être le même monde qui recommence exactement.

Il prit l'un des cylindres de carton qui contenaient les cartes sur lesquelles le Cusain travaillait et en sortit une. Le parchemin épais conservait la forme enroulée. Il écarta la feuille mais sans la mettre à plat, maintenant l'enroulement, et la posa debout sur la table. Le cylindre de parchemin faisait une tour ronde.

– Imagine un escalier à vis à l'intérieur d'un donjon, reprit-il. Vu d'en haut, tu vois la tour comme un disque, et l'escalier comme un couloir qui en fait le tour. Quand tu montes, vu d'en haut on te voit tourner en rond, faisant le tour du disque. Mais en réalité, si un observateur en a la vision de côté, y ajoutant la hauteur, il voit qu'à chaque révolution tu es monté d'un étage. Tu n'es pas au même endroit, bien que celui-ci ressemble presque exactement à celui qui précède : tu es en un autre endroit exactement au-dessus. Il existe donc, dans cette conjecture, un nombre indéfini d'univers avant et après le nôtre, qui sont la reproduction du nôtre, mais avec des variations plus ou moins importantes.

– Et tu supposes que l'on peut monter et descendre cet escalier, ce qui supposerait de pouvoir remonter le temps et revenir sur les décisions que nous avons déjà prises ? Tu comprends bien pourquoi notre Église ne peut pas accepter une telle conception de l'univers : à cause de ses implications morales. Tu peux prendre toutes les mauvaises décisions que tu veux, puisque tu peux revenir dessus. Nos prêtres, qui nous indiquent quelles sont les bonnes décisions à prendre dans un univers où tu ne peux les prendre qu'une fois et en attendre la sanction, ne servent plus à rien dans un univers où tu peux explorer toutes les décisions. Un tel univers est rapidement chaotique.

– Non, non, le contredit Tilmann. Supposons que la montée soit le sens obligatoire et unique de notre déplacement dans le temps. On ne remonte pas le temps, car cela

voudrait dire que tu peux modifier ce qui s'est déjà passé dans ton univers, et comme tu le dis, cela implique un univers sans ordre et sans morale, et d'un point de vue simplement logique, c'est une source trop importante de paradoxes. Il faut donc supposer que ce qui est accompli l'est une fois pour toute. Tu ne fais que monter l'escalier. Mais imaginons que, partant d'un point, tu continues à monter ton escalier, mais qu'à l'étage suivant tu t'arrêtes deux marches avant la verticale de ton point de départ. Tu aurais l'illusion d'être remonté dans le temps de deux marches, mais en fait tu serais seulement passé dans l'univers suivant, en accomplissant un tour complet du cycle, moins deux marches. À maints égards, tu serais pourtant fondé à penser les choses comme si tu avais remonté le temps. Les deux étages se ressemblent beaucoup, et tu aurais par exemple une vision assez juste de ce qui va se passer dans les marches suivantes, qu'il te semblerait déjà connaître. Tu pourrais prédire ce qui va se passer, et tu pourrais faire d'autres choix.

Nicolas de Kues hocha la tête :

– Un univers perfectible, donc. C'est une conception qui implique que le Seigneur est obligé d'envoyer son Messie à chaque fois, et que la Révélation se répète. Mais si les hommes ne l'écoutent pas, si le monde n'est pas sauvé à la fin, il leur est cependant donné l'opportunité de tout recommencer pour s'améliorer la fois suivante. C'est donc une théorie qui n'exclut pas la contrition, le pardon et la rédemption. Après tout, Dieu a déjà noyé le monde au moins une fois, tout en donnant à l'homme une chance de recommencer. Il suffisait qu'il y eût un homme de bien pour tout sauver.

– L'histoire de Noé est peut-être une allégorie, l'intuition que la fin du monde a déjà eu lieu par le passé.

Tilmann enroula la carte et la réintroduisit dans son cylindre, ajoutant sur un mode plus léger :

– Tout ceci n'est que théorie, sauf à considérer cer-

tains de nos songes, nos prémonitions, comme des avertissements venus du passé : un passé incommensurable si nous devions faire le tour du donjon du temps, mais que nous entendons comme un murmure indistinct car il vient de l'étage du dessous. Pour en faire la démonstration, il faudrait inventer l'arche à voyager dans le temps, assez puissante pour avancer très vite et très en avant, et assez solide pour traverser ce moment où toutes les autres choses viennent à extinction.

Nicolas de Kues considéra Tilmann avec une expression indéchiffrable, et semblant changer de sujet, il lui dit :

– Je suis très chanceux d'avoir fait ta connaissance. Il est des sujets dont il m'est difficile de discuter librement avec d'autres que toi, car ils touchent aux confins de l'hérésie. Avec mes pairs, je serais obligé de tenir ma langue, de calculer ma présentation, et donc de consacrer une grande part d'énergie à justifier ma pensée plutôt qu'à la laisser se déployer. Les cosmogonies qui sont les nôtres, et qui resteront sans doute longtemps ainsi, postulent qu'il n'y a qu'un seul monde, une seule réalité, et que cet univers a un commencement avant lequel il n'y avait rien, et une fin au-delà de laquelle le jugement de Dieu sera dernier. Comment t'est venue l'idée d'une possibilité de mondes pluriels ?

– En grande partie de notre discussion sur les Antipodes, répondit Tilmann. Et peut-être de mon expérience de l'invention de mondes imaginaires, dont j'ai découvert qu'ils pouvaient être d'une remarquable réalité dans leurs effets, et qui me suggèrent que ce que nous pensons être la réalité n'est qu'une réalité parmi d'autres.

Le Cusain se perdit un moment dans ses pensées, pianotant des doigts sur la table.

– Il faudra, finit-il par dire, que je me replonge dans Platon, et que je te reparle de l'une ou l'autre découverte au sujet de ses théories, et de ses sources orientales, mais dont j'attends une confirmation. J'ai confié à notre ami Sil-

vio une petite mission de consultation dans certaines bibliothèques, qui était sur son trajet à l'aller ou au retour d'Arras. On dit que le traité a été signé, il ne devrait donc pas tarder à revenir.

Le cardinal Albergati et sa suite revinrent à Bâle à l'automne de 1435 pour annoncer qu'un traité avait été signé à Arras, mettant fin à plus de cent années de guerres entre Anglais et Français. Ce résultat, que l'on devait, semblait-il, aux grandes qualités de médiation du duc de Savoie Amédée, dissimulait les pourparlers en sous-main, conduits pour l'essentiel par le cardinal, visant le rapprochement du roi de France et du duc de Bourgogne. Celui-ci reconnaissait la suzeraineté du roi, mais était dispensé de rendre l'hommage. La fin du conflit entre les Armagnacs et les Bourguignons faisait basculer l'équilibre des alliances, car le duc Philippe de Bourgogne était jusque-là allié des Anglais, et la perte de cet allié dans la guerre contre la France fut l'un des éléments qui força le roi d'Angleterre à la paix.

Nicolas et Tilmann s'aperçurent cependant que Silvio ne faisait pas partie de l'entourage du cardinal de retour à Bâle. S'étant renseigné auprès de proches du cardinal, ils n'obtinrent aucune explication. Silvio avait quitté Arras presque au début des négociations, et on ne savait où il était allé.

Le cardinal allait repartir pour l'Italie lorsqu'ils reçurent la visite, à la librairie, de son secrétaire personnel, Tommaso Parentucelli. C'était un homme de petite taille et de faible constitution physique, mais qu'animaient une vitalité et une intelligence rayonnantes. Il était modestement vêtu de la robe brune des Chartreux, la tête rasée ne laissant qu'une houppe sur le front et une couronne au-dessus des oreilles. Son regard perçant, soutenu par un nez fort et aquilin, imposait l'obéissance, mais pour l'heure, il exprimait surtout de la curiosité, faisant le tour de l'endroit avec l'avidité des collectionneurs. Homme aux connaissances

encyclopédiques, il amassait quantité de livres au cours de ses pérégrinations dans le sillage de son maître. Il avait entendu parler de cette boutique par laquelle circulaient de nombreuses transcriptions de manuscrits rares. Nicolas de Kues était présent quand il entra, et la rencontre, bien qu'ils fussent de bords politiques divergents, fut rendue chaleureuse par l'échange de vues sur les manuscrits présents.

Alors qu'il se préparait à quitter les lieux, le secrétaire du cardinal se retourna et leur dit :

– Son Éminence, mon maître, a connaissance de votre inquiétude concernant votre ami. Il m'a chargé de vous rassurer. *Messer Piccolomini* est en mission au loin, à la demande du cardinal, et vous devez comprendre que nous ne pouvons en dire davantage, mais nous attendons son retour pour Noël, et au plus tard janvier.

Il leur fallut cependant patienter davantage, car Silvio ne revint à Bâle qu'à l'approche du printemps de 1436, après une absence de plusieurs mois.

Tilmann et Nicolas le retrouvèrent à la maison « À la Mouche », non loin de la cathédrale, où il avait déjà établi ses quartiers par le passé.

Silvio leur parut maladif et fatigué, il semblait souffrir des jambes quand il se déplaça pour monter avec eux à l'étage où était sa chambre. Mais il était manifestement à la joie de retrouver ses deux amis.

– Prenez une chaise ou asseyez-vous sur le coffre, que je vous narre mes voyages, dit-il une fois chez lui. Je ne vous cache pas que, cette fois, j'en reviens contusionné et dolent. Mais comme d'accoutumée, l'enrichissement de l'esprit vaut le prix que paie le corps.

Il leur confirma qu'il avait accompagné le cardinal Albergati dans son voyage à Arras, où s'était tenue en septembre la conférence de médiation entre le roi de France et le duc de Bourgogne. Le légat du Pape y apportait ses services de conciliation, de même que plusieurs souverains d'Europe, dont l'empereur Sigismond et le duc de Savoie

Amédée. Les qualités de médiateur de ce dernier, servies par une grande piété et grandeur d'âme, avaient impressionné Silvio, qui avait pu constater le résultat : un traité mettant fin à un siècle de guerres entre Anglais et Français et, au sein même des Français, entre les partis des Armagnacs et des Bourguignons.

– Ce voyage m'a permis de découvrir votre pays, les amis, puisque nous sommes descendus par la route qui suit le Rhin, en faisant étape dans les grandes villes qui bordent ce fleuve. Cologne est une capitale majestueuse.

– Tu as donc pu t'arrêter à Strasbourg, demanda Nicolas, qui semblait attendre quelque chose de cette précision.

– Oui, mais je n'ai pu y séjourner que brièvement, car Son Éminence était pressée de passer les étapes pour se rendre à destination. J'ai toutefois pu faire la connaissance d'une charmante jeune femme, une Anglaise dont je dois dire qu'elle m'a donné envie de découvrir son pays. J'ai été très pris, à Strasbourg, car les femmes du nord sont décidément captivantes. Elles ont cette rondeur des formes, cette brillance de la peau, qui atteste un goût simple, sans artifices, des plaisirs de la vie.

– Silvio ! s'agaçait Nicolas, tu ne vas pas nous broser un tableau de tes débauches. As-tu seulement trouvé le temps d'effectuer les recherches dont nous étions convenus ?

– Allons, Nicolas, répondit Silvio en souriant malicieusement, ton esprit ouvert devrait appliquer sa méthode à tous les sujets possibles, et celui des femmes n'est sans doute pas moins riche d'enseignement que les sources du droit canon ou la rotondité de la terre. Après tout (ajoutait-il en semblant se perdre dans quelque rêverie intérieure), certaines de leurs sphères sont tout à fait célestes.

– J'avoue qu'il est des sujets, comme celui des mœurs de mes contemporains, sur lesquels je n'arrive pas à ménager une aussi bonne distance critique que pour les planètes. Mais répondras-tu à mon impatience ?

– Mais enfin, Nicolas, laisse-moi te tenir en haleine. Que sert de voyager si ce n'est pour réunir autour de soi un public esbaudi par le récit de ses aventures ? Laissons les bonnes choses pour la fin.

Ils eurent donc, surtout le Cusain, à patienter que Silvio leur eût conté par le menu ses pérégrinations, lesquelles ne s'étaient pas arrêtées à la conférence d'Arras. Il aurait volontiers suivi les tractations et les intrigues qu'occasionne ce genre de rassemblement. Mais tandis que les grands de ce monde délibéraient entre eux, le cardinal Albergati l'avait envoyé en mission secrète, mission dont il pouvait donner les grandes lignes, maintenant que le traité était signé. Du reste, l'entreprise avait été un échec et n'avait sans doute eu aucun effet sur les négociations. Il ne s'agissait de rien de moins que se rendre en Écosse pour convaincre le roi Jacques de distraire par des attaques les Anglais sur leur frontière septentrionale, pour les retenir d'intervenir militairement en France.

– J'ai perdu du temps, car j'ai eu la naïveté de penser que je pourrais atteindre l'Écosse par la voie la plus courte, en passant par l'Angleterre, et pour ce faire, en m'embarquant à Calais, qui est une place forte tenue par les Anglais sur la côte des Flandres. Le prétexte que je donnai à mon voyage ne dut pas convaincre la police du port à mon arrivée à Londres, et quand ils apprirent que j'étais au service du cardinal italien qui leur faisait grand tort à Arras, ils m'arrêtèrent. Par chance, ledit cardinal italien était aussi le légat du Pape et je pus compter sur le secours de l'Église sur place. Le cardinal Henri Beaufort, qui est évêque de Winchester et l'un des personnages influents du pays, a obtenu ma libération. Il fait partie de ceux qui, en Angleterre, veulent mettre un terme aux guerres continentales que leur petit royaume insulaire ne peut assumer, et tourner ce dernier vers le commerce océanique. Il était donc incliné à me bien traiter et à me renvoyer sous bonne escorte de ce côté-ci de la Manche. Mais je n'avais pas pour autant de

sauf-conduit pour traverser l'Angleterre.

Silvio avait finalement trouvé un embarquement sur un navire marchand en partance pour l'Écosse depuis L'Écluse, un avant-port de Bruges dans la partie des Flandres que contrôlaient les Bourguignons. Au bout de deux jours, ils essuyèrent une tempête qui dura quatorze heures, les poussant jusqu'au large de la Norvège. Silvio était terrorisé. Le grain se calmait à peine, qu'une seconde tempête, plus violente, les submergea pendant deux nuits et la journée qui suivit. Le navire commença à prendre l'eau, et les marins perdirent tout espoir quand ils virent qu'ils s'étaient tant déportés vers le nord qu'ils ne pouvaient plus lire les constellations. Tilmann, qui commençait à pâlir, soupçonna que Silvio exagérait volontairement la dérive en jouant de son aversion pour les récits de péripéties maritimes. Toujours était-il que le Toscan, au comble de la panique, s'était jeté à genoux et avait imploré la Sainte Trinité et la Vierge Marie de les sauver. Familier, comme on le sait, des formulations excessives, il promit à cette dernière que, s'il en sortait sauf, il accomplirait pieds nus un pèlerinage depuis le port d'arrivée jusqu'au sanctuaire à elle dédié le plus proche. Il avait méjugé les capacités des marins nordiques à se débrouiller de ces grains, et ils arrivèrent en fait sans problème à Dunbar, où il découvrit une terre sauvage, parsemée de bruyères battues par les vents, très éloignée de la vision urbaine d'un Italien vivant au voisinage de nombreuses églises et chapelles dédiées à la Vierge. On était en novembre, et pour respecter son vœu, il dut parcourir pieds nus, dans la neige et sur la glace, les quatre lieues qui le séparaient de la plus proche chapelle mariale, à Whitekirk. Là, il resta à genoux encore pendant deux heures sur la pierre glacée devant l'autel. Il fut finalement ramené au village voisin par ses serviteurs qui durent le porter dans leurs bras et sur leurs épaules. De ce pèlerinage il avait contracté des engelures et des rhumatismes dont il souffrait encore.

– Ce n'est qu'à mon retour à Newcastle que j'ai eu l'impression de retrouver la civilisation. L'Écosse et le nord de l'Angleterre sont une contrée sauvage de landes nues, baignant dans une froide pénombre la moitié de l'année. En hiver, le soleil peine à se lever tard le matin, pour raser vaguement l'horizon et s'y vautrer épuisé au début de l'après-midi. Les moines qui respectent les heures canoniales ont juste le temps d'emmancher sans discontinuer les offices qui vont de matines à vêpres avant d'aller se recoucher. Heureusement que les femmes y sont, à l'inverse du climat, plus chaudes et moins farouches que les Italiennes. Je crois que c'est à elle que l'on doit de rendre ce pays habitable par des êtres humains. Sur ma route vers le sud, de retour d'Écosse, j'ai traversé le Tweed déguisé en marchand, et j'ai pu observer que les hommes, dans la crainte où ils sont des Écossais, vivent retranchés dans des tours fortifiées, car la rivière est basse et aisée à franchir. Mais les femmes, même celles qui sont jolies, ne montrent aucune peur et vous tiennent compagnie. Elles étaient tout à fait réticentes à l'idée de me laisser dormir seul, car telles sont les règles de l'hospitalité en ces régions. J'ai laissé un enfant à l'une d'elle en cadeau, sans compter ceux dont je n'ai pas connaissance. Malheureusement, celui-là est décédé peu après sa naissance. Enfin, malheureusement ou heureusement : je n'aurais pas fait le meilleur père qui fût.

– Devenons-nous écouter toutes ces turpitudes et être de la sorte complices de ta conduite dissolue ? se plaignait Nicolas en levant les bras au ciel, tandis que Tilmann riait, autant du récit que de l'énervement qu'il était manifestement destiné à provoquer chez le Cusain.

– Bien, bien, je ne vais pas te faire lanterner indéfiniment. Oui, je suis passé à Strasbourg sur le chemin du retour, où, sur ta demande, je suis allé consulter la bibliothèque des Dominicains.

– Et... ?

– Et, comme tu le pensais, les manuscrits de Tauler figurent bien dans un inventaire du fonds que j’ai pu consulter. Mais je n’ai pu y avoir accès. Il est patent que nos frères Dominicains réservent la lecture de ces textes aux autorités les plus élevées, et encore, pas n’importe lesquelles. Ma qualité de secrétaire du légat pontifical n’a pas suffi à me faire ouvrir la porte de ce tabernacle. Ni toi, ni moi ne serons jamais en position d’y pénétrer, sauf à faire un jour partie de la haute hiérarchie de l’Ordre des Dominicains lui-même, ce à quoi mes inclinations charnelles ne me destinent guère.

– C’est bien exaspérant, murmura Nicolas en se mordillant le pouce. Mais du moins avons-nous confirmation que ces documents existent.

– De quoi diable parlez-vous donc ? demanda Tilmann, qui constatait que l’échange avait subitement pris un tour différent, et se sentait exclu de la compréhension de ce qui se disait.

– Tu te souviens, répondit Nicolas, que je me proposais de t’en dire davantage sur certaines études que je poursuivais sur Platon, en attendant un complément d’information. C’est à notre ami que j’ai demandé de passer vérifier certains documents à Strasbourg. J’aurais pu faire le voyage moi-même plus rapidement, mais la position de Silvio dans l’entourage du légat pontifical était susceptible de lui donner accès à des ouvrages que l’Ordre des Dominicains conserve au secret. Il s’agit de textes de Platon que tout le monde pensait disparus, et dont j’ai supposé qu’ils étaient en fait détenus par les Dominicains. Tu sais que nombre de manuscrits grecs ont pu échapper à la destruction de la Bibliothèque de Constantinople, et dans ce cas, s’ils ont été rapportés par les Croisés, ils sont tombés entre les mains des hérétiques albigeois. Or, au cours de l’extirpation de l’hérésie, ce sont les Dominicains, chargés des tribunaux inquisitoriaux de l’époque, qui ont dû rassembler ces ouvrages. Soit ils les ont brûlés, soit ils les ont conservés, en

tout ou partie. Les Dominicains ne sont pas des barbares incendiaires de bibliothèques, bien au contraire. Je penche donc pour l'idée que leur vénération des livres les a fait conserver ceux qu'ils pouvaient tout en les gardant au secret en raison du danger qu'ils représentent pour l'ordre du monde.

– Nicolas a pu avoir confirmation de cela, poursuit Silvio, en lisant les écrits d'un théologien dominicain de votre ville de Cologne, Eckhart de Hochheim, que l'on appelle plus souvent Maître Eckhart, et qui vécut il y a un peu plus d'un siècle.

– Oui, poursuit le Cusain, et son parcours m'a intrigué. C'était un mystique qui, parmi les Dominicains, faisait figure de réformateur. Il a développé dans ses prêches des théories qui lui valurent à plusieurs reprises des accusations d'hérésie. Il affirmait notamment qu'existe dans le fond sans fond de l'âme un quelque chose échappant au temps, à l'espace et à tout mode d'existence, un quelque chose d'éternel et de divin. Or, Maître Eckhart disparut dans des conditions restées inexplicables. On sait qu'il partit en 1328 de Cologne à destination d'Avignon pour défendre ses thèses devant le Pape, mais sa trace est ensuite totalement perdue. Ce qui ajoute au mystère l'entourant, puisqu'il n'a pas laissé d'autobiographie, et a restreint à peu de choses les confidences sur sa vie.

– Tu connais notre Nicolas, reprit Silvio. Il n'en faut pas plus pour lui donner envie de fouiner. Comme il se rendait à Bâle pour le Concile, il y a trois ans, il s'est arrêté à Strasbourg, où Maître Eckhart a prêché pendant une dizaine d'années, et qui est sur le chemin de Cologne à Avignon. Il a pu y trouver le seul manuscrit connu de la version latine de ses discours, qui fait désormais partie de sa bibliothèque personnelle. S'il existait d'autres documents ayant appartenu à Maître Eckhart et que ce dernier aurait emporté dans son périple à Avignon, ceux-ci ont disparu. Mais s'il ne les a pas emportés avec lui, alors certains de ces écrits ont

pu demeurer à Strasbourg, et Nicolas a donc recherché si quelqu'un avait pu se les approprier.

– Le principal suspect, reprit Nicolas, était un de ses épigones, un autre Dominicain très proche de sa mystique, Jean Tauler, qui a prêché à Bâle et à Strasbourg au siècle dernier. Il pouvait avoir mis la main sur la bibliothèque du maître. En tous cas, tout nous ramène à Strasbourg, où se trouve une très considérable bibliothèque de leur Ordre. C'est pour cela que j'ai demandé à Silvio de profiter de son déplacement le long du Rhin pour faire quelques recherches. Ce sont les résultats de celles-ci qu'il vient de nous rapporter. Il est clair que les Dominicains disposent du fonds d'ouvrages ayant appartenu à Maître Eckhart et à Tauler, et que les difficultés qu'on oppose à leur accès indique que ce fonds comporte aussi des ouvrages plus anciens, interdits.

– Mais à la fin, de quels ouvrages parlez-vous donc ?

– De certains écrits de Platon, bien sûr. Ceux dont on prétend qu'ils ont disparu, mais dont je pense qu'ils sont tenus secrets à cause de ce qu'implique leur contenu.

Bien que l'on fût à la fin de l'hiver, il faisait encore froid. Ils interrompirent leur conversation, le temps d'aller chercher aux cuisines un cruchon de vin chaud mélangé d'épices. Lorsqu'ils furent remontés dans la chambre de Silvio, Nicolas fit à l'intention de Tilmann un exposé de certains aspects de la pensée de Platon.

– Platon a écrit au quatrième siècle avant Notre Seigneur un dialogue qui forme la trilogie du *Timée*, du *Critias* et de l'*Hermocrate*, du nom des trois personnages qu'il y fait converser à tour de rôle avec son maître Socrate. Ce dialogue entre Socrate et ses trois interlocuteurs permet surtout à Platon d'exposer sa conception de la nature du temps. Selon lui, le monde est créé par un démiurge, un dieu hors du monde et hors du temps. Note bien que cette façon de voir les choses était inconnue jusque-là dans la manière de penser des Grecs. Ces derniers étaient des païens qui connaissaient une multitude de divinités, et même Zeus, le roi de leur panthéon, n'est qu'un dieu parmi les autres. Platon explique que le démiurge fabrique une image mobile de l'éternité, résultat d'une activité productrice, qui règle les mouvements des astres, pour leur donner une forme circulaire uniforme : les astres deviennent les instruments de mesure du temps par leur révolution apparente.

Voyant au regard un peu vitreux de Tilmann que son propos prenait d'emblée un tour trop abstrait, Nicolas s'interrompt pour s'enquérir d'une image plus parlante.

– Tu te souviens de notre discussion sur la rotondité de la terre ? Le soleil tourne autour de la terre, à ce qu'il semble, et son mouvement nous fait passer du jour à la nuit et de la nuit au jour, constamment. Pour nous qui vivons à la surface de la terre, nous percevons cette succession de

cycles, et c'est ce qui nous donne le sentiment de la durée en même temps que le moyen de mesurer cette durée. Mais pour Dieu, qui voit sa création de l'extérieur, en connaît les lois intangibles, il voit également l'ensemble comme un système immobile, avec une boule qui tourne autour d'une autre.

– Je vois, dis Tilmann. Tu nous suggères, ou plutôt, Platon nous suggère que le temps est une illusion.

– Oui. J'ai repensé, à propos de la nature du temps, à ton exemple de l'escalier en vis à l'intérieur d'un donjon. Pouvons-nous le reconsidérer ? Tu m'expliquais que, si tu es dans l'escalier, tu as une image de l'intérieur du cours du temps : tu montes, tu montes, marche après marche, tu vois qu'il y a un passé derrière toi et un futur devant. Mais quand tu regardes la tour de l'extérieur, tu as une image de l'éternité : un donjon qui ne bouge pas. Tu vois tous les cycles du temps simultanément, s'enroulant les uns après les autres comme les spires de l'escalier. Nous faisons l'expérience du temps comme durée, parce qu'il semble se mouvoir, en cercle, et se soumettre à la loi du nombre, puisqu'il peut être décompté. Mais le temps est aussi l'éternité, en ce qu'il est éternellement identique à lui-même. Dans le *Timée*, Platon fait la différence entre « chronos », le temps linéaire dont tu as l'expérience commune à l'intérieur de l'escalier, et ce qu'il appelle « éon », qui est le temps tel que tu le verrais de l'extérieur de la tour, à savoir une succession de cycles. Les éons sont aussi pour lui ces cycles eux-mêmes, c'est-à-dire de très longues périodes de temps isolant des mondes entre lesquels, pendant de tout aussi longues périodes, rien ne se passe.

– Je me souviens de notre conversation. Comment appelaistu déjà cette succession de cycles ?

– La palingénésie. Tu en avais formulé l'idée ainsi : si je vis assez vieux, je suis susceptible de faire le tour d'un cycle du temps et revenir à ma naissance.

– Et tu m’as objecté qu’alors je me rencontrerais moi-même, ce qui fragilisait un peu mon idée.

– Mais tu m’as répondu fort logiquement que c’était peut-être pour cela que tout doit mourir avant que tout puisse renaître. Ce n’est pas tout à fait l’idée de Platon. Il pense que l’âme humaine comporte une partie qui est captive du cycle du temps, et qui donc naît, vit et meurt, mais aussi une partie éternelle qui est directement produite par le démiurge avec les mêmes ingrédients que l’âme du monde. C’est un peu comme si une partie de l’âme, chevillée au corps, ne pouvait que rester dans l’escalier avec lui, tandis qu’une autre partie était capable de s’envoler par la fenêtre, de voir la tour de l’extérieur et d’y entrer à nouveau par une autre fenêtre. Cette partie est donc susceptible de traverser les cycles du temps. Platon, comme Pythagore avant lui, croyait à la palingénésie, mais aussi à la métempsycose, c’est-à-dire à la possibilité pour les âmes de renaître dans de nouveaux corps. On raconte qu’un jour, passant près de quelqu’un qui maltraitait son chien, Pythagore fut pris de compassion et qu’il demanda à l’individu de s’arrêter, car le corps du chien abritait l’âme d’un homme qui avait été son ami, et qu’il l’avait reconnu en entendant le son de sa voix.

– Mais tu m’as rappelé que cette manière de voir est complètement hérétique, s’étonna Tilmann. Elle suppose la préexistence de l’âme, qui ne fait que migrer de corps en corps, et contredit aussi l’unicité de la personne. Nous ne pouvons exister qu’une fois, sinon, si la mort n’était pas définitive, s’il n’y avait pas une récompense ou un châtiment au-delà, qu’est-ce qui nous inciterait à nous conduire moralement dans cette vie, puisque nous pourrions la recommencer à l’identique ? Comment serait régie l’économie de la faute et de sa rédemption ?

– Nous sommes donc tombés d’accord que l’idée était non seulement hérétique, mais surtout absurde. Ou plutôt, elle est absurde si l’on considère une succession de cycles

qui seraient strictement la répétition à l'identique les uns des autres, comme la répétition des jours et des nuits. Et, en première approche, il n'y a pas de raison qu'il en soit autrement. Si les éons ne communiquent pas, si dans l'éon qui commence tout est oublié de celui qui précède, puisque tout est mort et disparu entre-temps, qu'est-ce qui pourrait faire que quelque chose change d'un éon au suivant ? Les mêmes causes entraînant les mêmes effets, il n'y a pas motif que les éons qui se succèdent soient différents. Pour qu'ils soient un peu différents à chaque fois, pour que tu ne tournes pas en rond, mais que tu montes d'un étage à chaque cycle, il faut une cause extérieure qui agisse, qui fasse bouger les choses d'un éon à l'autre. Et c'est là que Platon fait intervenir l'éternité de l'âme : si un principe éternel migre d'un monde dans les suivants, alors on peut supposer qu'il se souvient de ce qui précède, et cette information introduit un facteur nouveau dans le monde, car il peut se corriger, faire d'autres choix. Même si la nouveauté est infime, le nouvel éon est transformé. La personne qui se souvient de l'éon précédent est déjà en soi différente de sa précédente incarnation. Même si cette personne ne fait strictement rien, l'éon qui est habité par une telle personne, qui se souvient, diffère de l'éon qui était habité par la version précédente de cette personne, qui ne se souvenait pas. Si, en plus, la mémoire qu'elle porte en elle lui permet de faire des choix différents, alors l'éon qu'elle habite change radicalement par rapport à l'éon précédent. Beaucoup de choses sont pareilles d'un cycle à l'autre, mais de subtiles modifications font que l'on a grimpé d'un étage.

– Tout cela est bel et bon, l'interrompt Tilmann, mais nous avons déjà eu cette discussion, et si les idées de Platon te sont connues, je n'arrive pas à voir ce que tu cherches. Sont-ce ces ouvrages de la trilogie que vous recherchiez à Strasbourg ?

Silvio, qui s'était contenté d'écouter jusque-là, prit l'initiative de répondre :

– Ce serait déjà un beau résultat si nous les trouvions, car il faut savoir que le dialogue ne nous est pas parvenu dans son entièreté. Oui, nous cherchons les textes de la trilogie dans leur version complète, mais ce ne sont pas les seuls qui nous intéressent.

– Réfléchis à ce qui peut introduire du changement d'un éon à l'autre, reprit Nicolas. L'une des possibilités, c'est que de rares personnes aient en elles quelque chose qui se souvient de l'éon précédent : elles font des songes qui se présentent comme prémonitoires, et qui sont en fait des souvenirs d'événements qui se sont déjà produits. Mais il y a logiquement une autre manière d'introduire du changement : c'est si une personne, certes encore plus rare, arrive à se déplacer d'un éon dans le suivant. C'est-à-dire, pour rester dans notre allégorie du donjon, s'il arrive physiquement, avec son corps, à sortir de la tour par la fenêtre, à grimper par quelque échafaudage, et à pénétrer à nouveau à l'intérieur par la fenêtre du dessus.

– Comment cela se pourrait-il ? s'étonna Tilmann.

Ses deux amis le regardèrent. Silvio parla à nouveau :

– C'est la description d'un tel échafaudage, que nous recherchons, et peut-être son mode de fabrication.

Tilmann ouvrit la bouche mais rien n'en sortit. Il considérait tour à tour Silvio et Nicolas avec des yeux ronds. Il finit par dire :

– De quoi donc, par le diable, êtes-vous en train de parler ?

– Cesse de blasphémer, répartit Nicolas, un peu sévèrement. Nous sommes en train de te parler des trous dans la connaissance que nous avons de l'œuvre de Platon, et de ce que, dans leur silence, nous disent ces absences.

Il s'était penché, comme l'on fait pour confier un secret, mais se rappelant qu'ils étaient seuls dans la chambre, il se redressa.

– Le *Timée*, le *Critias* et l'*Hermocrate* sont connus pour autre chose que ce dialogue sur la nature du temps. Platon

nous y conte une fable, l'histoire d'un empire qui aurait existé il y a onze mille ans et aurait eu son siège dans une île au large des côtes ibériques, dans l'océan Atlantique. Cet océan devrait son nom au peuple des Atlantes qui auraient bâti cet empire.

– Je n'en ai jamais entendu parler, observa Tilmann, et pour cause : cela doit bien être une fable des Grecs païens, car onze mille années, cela voudrait dire que l'histoire aurait eu lieu bien avant la création du monde telle que nous la datons, quatre mille ans avant Notre Seigneur.

– Tout juste, contra Nicolas. Pourquoi ne pas envisager que l'épisode se serait produit avant la création du monde tel que nous le connaissons, au cours d'un précédent éon ?

Il laissa Tilmann peser cette idée dans sa tête, puis reprit :

– Dans le dialogue que les trois personnages ont avec Socrate, c'est *Critias* qui prend la parole après *Timée* pour conter le récit de l'Atlantide, décrire la cité fabuleuse, ses institutions et sa puissance, laquelle repose sur la forge et l'usage d'un métal inconnu, l'orichalque. Ce récit s'interrompt : la fin du *Critias* ne nous est pas parvenue. Nous savons que *Critias* poursuit en racontant la guerre entre les Atlantes et les Athéniens de l'époque, et que l'histoire s'achève par la destruction de l'une et l'autre cité, car ce récit est annoncé dans le livre précédent, le *Timée*. Mais la version du *Critias* qui nous est parvenue s'interrompt brutalement avant l'exposé de cette guerre.

– Et le troisième volume, l'*Hermocrate*, reprend-il le récit après cette interruption ? demanda Tilmann. Peut-on inférer de cette suite une partie du contenu qui précède ?

Le Cusain écarta les bras en souriant d'un air désabusé :

– L'*Hermocrate*, dans son entier, a disparu. Les érudits ne savent même pas s'il a existé et a été perdu, ou si Platon ne l'a même jamais écrit. Le philosophe est mort peu de temps après, au cours d'un repas de noces.

Tilman s'étonna :

– Dans ce cas, cette histoire ne va pas très loin, et je ne saisis pas en quoi elle a motivé vos recherches.

Le sourire de Nicolas se fit plus large et il plissa les yeux d'un air rusé.

– Les érudits ne savent pas, dit-il, mais moi, si. Et je sais de quoi traite ce troisième volume.

– Tu as retrouvé le manuscrit ?

– Non, hélas. Ainsi que nous te le disions, Silvio et moi sommes toujours à chercher une version complète de la trilogie. Mais, ainsi que notre ami ici présent te le disait, j'ai pu récupérer un exemplaire des sermons de Maître Eckhart, qui devait être une copie établie de son vivant. Et quelle ne fut pas ma surprise de découvrir entre les pages de ce manuscrit un feuillet, très probablement de la main du Dominicain, qui était un résumé du récit de l'Atlantide. Il s'agissait d'un document de travail, assurément, qui ramassait son propos autour d'un autre livre, dont on ignorait jusqu'à l'existence. Le titre de ce livre, *Economicon*, traite manifestement du temps dans son aspect immobile et éternel : l'éon. C'est surtout ce livre que nous cherchons.

– Ce serait donc un ouvrage de Platon qui nous serait inconnu ?

– Il n'est pas établi qu'il soit de Platon. On sait seulement, d'après ce feuillet de Maître Eckhart, que le philosophe en détaillerait le contenu dans l'*Hermocrate*. En fait, il serait cité pour la première fois dans la partie disparue du *Critias*. Il y serait présenté comme un ouvrage qui était déjà en possession des Atlantes, et qui assure à Atlantis l'invulnérabilité contre ses ennemis, car grâce à lui, les stratèges peuvent voyager dans les éons et reprendre les batailles perdues en corrigeant leurs choix jusqu'à effectuer celui qui leur assure la victoire. Dans l'*Hermocrate*, le volume qui suit dans la trilogie, Socrate demande à ses trois interlocuteurs pourquoi les deux cités ont été détruites. *Hermocrate* révèle alors l'identité d'un invité anonyme qui

apparaît au début du *Timée*, mais qui a dû s'absenter parce qu'il était indisposé. Ce personnage énigmatique se trouve être un prêtre égyptien de Saïs, de qui *Hermocrate* a obtenu des précisions se rapportant au récit de *Critias*. Le prêtre revient pour raconter que les Athéniens en guerre contre les Atlantes ont bénéficié de l'aide des Égyptiens, qui disposaient eux aussi d'un exemplaire de l'*Economicon*. Le mésusage de deux exemplaires simultanés de ce même ouvrage aurait produit des situations paradoxales, s'excluant logiquement les unes les autres, avec des résultats catastrophiques pour les deux camps. La destruction complète des deux cités fait évidemment disparaître les deux exemplaires connus de l'*Economicon*. Le récit permet en conclusion à Platon, dans la bouche des protagonistes de son dialogue, de reprendre le thème, déjà évoqué dans l'allégorie de la Caverne, du monde éternel des idées, qui se cache derrière le monde chaotique et contradictoire des apparences.

– Au final, conclut Silvio, j'ai pu vérifier que les trois titres de Platon figurent au catalogue de la bibliothèque des Dominicains, à Strasbourg, dans un fonds qui a dû être celui des ouvrages que Maître Eckhart emportait avec lui en Avignon et qui ont été récupérés par Tauler. Mais, n'ayant pu y avoir accès, je ne sais pas si les manuscrits eux-mêmes y sont encore.

Les livres disparus de Platon donnèrent aux trois amis matière à ces conciliabules qu'ils affectionnaient. Mais l'impossibilité d'accéder à la bibliothèque strasbourgeoise des Dominicains, dont on pensait qu'elle recelait les ouvrages en question, ne permettait pas, pour le moment, d'aller au-delà des spéculations. Leurs échanges finirent par en revenir aux affaires qui agitaient le monde, et il est vrai que celles-ci, qui évoluèrent assez vite et de manière conséquente au cours de l'année 1436, affectèrent d'importance leurs situations respectives, et donc leurs opinions. Il devait en résulter une forme de schisme dans leur petite congrégation.

Tilman, qui avait désormais bien passé l'âge de quarante ans, décida de voyager moins. Pfaffendorf avait du courrier à lui confier, mais le messenger se faisait tirer l'oreille, prétextant le ménagement de ses affaires à Bâle. Et il est vrai que sa librairie lui rapportait à présent davantage que les commissions qu'il touchait sur ses courses. La disparition de Caspar lui avait retiré un grand poids de l'esprit, il ne se sentait plus le besoin de s'agiter et de courir les routes d'Europe pour défendre, tant la cause de l'Ordre teutonique, que l'édifice de ses propres fables. Il était revenu de sa dernière mission à la veille de l'hiver, alors que les négociations entre l'Ordre et la Pologne étaient menées bon train, et il venait d'apprendre qu'une paix avait été signée à Brest, en Pologne, le dernier jour de décembre 1435. Le traité confirmait et précisait les frontières de la paix de Melno de 1422. L'Ordre n'en avait cependant pas fini avec les dissensions à l'intérieur de ses États. Les villes et la noblesse prussienne contestaient son autorité, demandaient des droits et franchises. Et la Pologne, tout en respectant

formellement les frontières établies, soufflait la braise de ce qui allait devenir en Prusse une guerre civile devant mener, un jour, à la partition du pays.

Tilmann se rendait régulièrement à la commanderie de Bâle pour y retrouver son vieux maître Andreas Slommow, avec qui il était désormais en affaire. Slommow continuait à fournir Tilmann en manuscrits empruntés, qu'il fallait recopier rapidement avant que leur propriétaire ne les reprît pour les emporter avec lui. Il confiait ensuite à Tilmann le soin d'emporter ces copies vers la Prusse, à l'occasion des navettes qu'il effectuait encore à l'occasion. Là-bas, elles augmentaient le fonds créé dans sa bibliothèque de Dantzig.

Pfaffendorf, qui était devenu d'humeur grincheuse, protestait contre cet enthousiasme pour les livres, dont il voyait bien qu'il détournait le message de son allégeance à l'Ordre. Il y voyait un motif de divertissement coupable. Bâle devenait, comme Rome, une Babylone où le message de l'Église se perdait au milieu des écrits des païens. On ne parlait que du manuscrit de Lucrèce, le *De natura rerum*, retrouvé quelques années plus tôt par Poggio Bracciolini dans quelque monastère allemand, et tous les lettrés de l'Empire ne rêvaient que de découvrir semblables trésors, en oubliant que tous ces textes distillaient une pensée épicurienne et athée.

Slommow prit un jour Tilmann à part :

– Notre mission à Bâle touche à sa fin. La paix avec la Pologne lui retire de sa nécessité, car ni les Polonais, ni nous, n'avons plus à défendre nos affaires devant les commissions du Concile. Comme il nous faudra, tôt ou tard, choisir entre le Concile et le Pape, car celui-ci n'a pas renoncé à affirmer son autorité, il faut s'attendre à ce que le Grand-Maître, qui s'est contenté de maintenir provisoirement Niklosdorf dans les fonctions de procureur sans le désigner officiellement, finisse par prendre une décision claire quand le conflit entre le Concile et le Pape se ravi-

vera. En attendant, nous sommes en train de conclure les dernières affaires ici. Moi-même, je me prépare à rentrer. Je vais passer récupérer les ultimes manuscrits que tu as conservés pour moi, et les emporter dans mes bagages. Pfaffendorf se fait acrimonieux à mon égard, et je crains que son excès de bile ne soit alimenté par les visées qu'il a sur ma cure à Dantzig. Je ne m'en soucierais pas autrement, car je suis un vieil homme désormais détaché de la course aux prébendes, n'était mon inquiétude de ce que deviendrait ma bibliothèque entre ses mains. Je dois donc partir avant lui.

Tilmann s'avisa qu'après leur départ, il ne resterait plus ici que le vieux commandeur Marquard de Königsegg et le nouveau cardinal-protecteur de l'Ordre, Louis Aleman, qui avait élu résidence à la commanderie après le déménagement de Cesarini à Saint-Leonhard. Königsegg était un vieux routier des conciles, mais il n'aurait pas de délégation, et du reste, c'était un chevalier issu d'une souche ancienne de barons de la région de Constance, qui ne connaissait rien à la Prusse et à ses difficultés internes. Quant au cardinal-protecteur, archevêque d'Arles, c'était un soutien sincère de l'Ordre, mais il était français et était encore moins au fait des soucis d'un ordre allemand. Par ailleurs, il avait été fait cardinal par Martin V, ce qui ne le mettait pas dans les bonnes grâces du pape Eugène, et il avait pris le parti des conciliaristes, dont il était depuis peu l'un des chefs de file.

– C'est une bonne chose pour notre Ordre ici à Bâle, commentait Slommow, que d'avoir pour protecteur un prélat influent. Mais cela nous affaiblit auprès du Pape à Rome. Il soutient les visées gallicanes du roi de France. Tout cela m'amène à te dire que nous avons besoin de compatriotes pour garder un œil sur les affaires de nos États dans la ville conciliaire. Pfaffendorf et moi sommes au moins d'accord sur ce point, qui est que, jusqu'à la fin du Concile, et puisque tu as décidé de prendre racine ici, tu

pourrais suivre un peu les choses. Nous veillerons que le commandeur t'accorde les facilités utiles à ta position.

Pfaffendorf et Slommow regagnèrent la Prusse à la fin de l'année 1436. Tilmann apprit par la suite qu'effectivement Pfaffendorf avait obtenu la cure de la paroisse de Dantzig en arrivant, mais qu'il l'avait conservée seulement quelques mois. Il mourut en septembre 1437. Andreas Slommow reprit la cure, mais lui-même avancé en âge mourut l'année d'après. Par la suite, on découvrit que la bibliothèque de la paroisse ne disposait que de quelques-uns des exemplaires du fonds personnel, pourtant remarquable, de Slommow, et on ne sut jamais s'ils avaient disparu parce que Pfaffendorf les en avait retirés, ou si le vieux curé, par prudence, ne les y avait jamais déposés.

La même année, Johan Creul fut nommé officiellement procureur de l'Ordre auprès du Saint-Siège à Rome, mettant fin à une période d'atermoiement de l'Ordre. Paul de Rusdorf présentait l'évolution des affaires de l'Église. L'Empereur et les princes électeurs inclinaient pour le Concile, et l'allégeance de l'Ordre balançait entre l'Empire et le Pape. Mais la paix avec la Pologne rendait moins indispensable le soutien de l'Empereur, qui d'ailleurs s'était fait tirer l'oreille toutes les fois où le Grand Maître l'avait sollicité. Si l'on ajoutait que l'Empereur avait fini par pacifier avec les Hussites en Bohême, il devenait clair que l'on ne pouvait plus compter sur son appui. Le rôle de l'Ordre comme bras armé de l'Église demandait par contre à être réaffirmé, contre l'hérésie hussite qui infestait les villes et la noblesse prussiennes.

La paix avec les Polonais et les Lituanien mettaient également un terme, non pas aux guerres séculaires que l'Ordre continuerait à mener à l'est contre les Slaves, mais à la désignation de ces guerres comme croisades, puisque désormais tous ces États étaient devenus chrétiens. Il fallait se trouver un nouvel ennemi, digne de chevaliers croisés. Le plus logique était donc de se mettre au service du Sou-

verain Pontife, qui avait choisi d'unifier la chrétienté en appelant à la guerre contre les infidèles.

Eugène trouva en effet dans la menace du Turc contre Constantinople l'occasion de se remettre en selle. L'empereur romain d'orient Jean Paléologue avait délégué au Concile des ambassadeurs pour négocier la réunion des Églises d'orient et d'occident, ultime moyen de prévenir la disparition de ses États, réduits à la ville de Constantinople et à une poussière d'enclaves sur les rives de la mer Égée, dont la plus importante était la Morée dans la péninsule du Péloponnèse, autour de sa capitale, Mistra, près de l'ancienne Sparte. Face à la puissance ottomane, qui occupait la plupart des anciennes possessions, Jean Paléologue n'avait pas d'espoir pour son royaume sans l'aide des Occidentaux. Le Concile avait fait bon accueil aux délégués grecs, et tous nourrissaient de grands espoirs de réunir enfin la famille chrétienne, divisée depuis quatre siècles.

Les négociateurs étaient cependant en désaccord sur le lieu du concile de réunion devant recevoir le Pape de Rome, le patriarche Joseph et l'empereur byzantin. Les pères bâlois souhaitaient qu'il se tînt à Bâle même. Les Grecs opposaient qu'il leur fallait une ville peu éloignée de la côte adriatique, pour pouvoir regagner rapidement Constantinople en cas d'attaque des Turcs. La minorité papiste proposait une ville d'Italie, mais les pères de Bâle craignaient qu'un concile y fût récupéré par le Pape. À cette occasion, Silvio tenta de se faire l'avocat de Sienne, qui était, par tradition gibeline, plus favorable à l'Empereur qu'au Pape, mais il n'obtint pas même l'accord de sa ville natale, qui ne candidait pas. Aux nones de mai de l'an 1437, qui était le troisième jour des rogations, la session plénière du Concile proposa que le lieu fût à Bâle, et sinon à Avignon ou en une ville de Savoie, le duc de Savoie Amédée étant un soutien du Concile. Le Pape faisait tous ses efforts, par les moyens de ses légats à Bâle, pour éviter que le concile œcuménique se tînt dans la zone d'influence des conciliaristes. Il fit te-

nir par ses alliés, dans un autre coin de la cathédrale, une assemblée qui décida son propre décret au cours de cette même session. Chacun des deux groupes vociférait contre l'autre, et comme on était en présence de deux décrets, le cardinal Giuliano Cesarini, président incertain, dépositaire du coffre où étaient les sceaux, ne voulut sceller le décret de la majorité que sous condition que l'on scellât en même temps celui des légats pontificaux. Le Concile ayant donné pleins pouvoirs au cardinal de Saint-Pierre-aux-liens, à l'évêque Alphonse de Burgos et à l'archevêque Nicolas de Palerme de récupérer les sceaux, ceux-ci se présentèrent à Saint-Leonhard, où logeait Cesarini. Mais des partisans du Pape, ayant soudoyé le secrétaire du cardinal et l'un de ses domestiques, avaient entre-temps ouvert le coffre, scellé leur propre décret, et s'étaient enfuis de Bâle avec le document. Le quatrième jour des calendes de mai, dans un consistoire tenu à Bologne, Eugène endossa le décret minoritaire et fit conclure que le Concile se tiendrait à Bologne ou à Udine.

Ce coup de force permit à Eugène de décréter en septembre qu'aussitôt que les Grecs auraient débarqué à Venise serait ouvert le concile œcuménique, et que celui de Bâle serait donc dissout. La translation se ferait finalement, non à Bologne, mais à Ferrare. Cette décision souleva les protestations de la majorité à Bâle, et les partisans du Pape ne purent que quitter définitivement l'assemblée et la ville. Giuliano Cesarini, qui présidait encore le Concile, déconsidéré par l'affaire du forçage de son coffre, se préparait à devoir choisir et à rejoindre l'Italie. Mais la perspective d'un concile d'union, fût-il en Italie, suscitait une division au sein des conciliaristes eux-mêmes, sur la marche à suivre désormais : fallait-il se soumettre, ou poursuivre plus avant l'opposition au Pape, au risque d'un nouveau schisme ?

Les opinions partageaient également les trois amis.

Silvio était de ceux qui se rangeaient définitivement au parti majoritaire dans le Concile. Il savait que lui-même

n'était pas en odeur de sainteté auprès du Souverain Pontife, dont il avait comploté l'enlèvement. Il n'avait pas d'avenir en Italie, au sein d'un concile aux mains du Saint-Siège. Son protecteur, le cardinal Albergati, avait quitté la ville à la demande du pape Eugène qui l'avait rappelé. Cesarini, qu'il admirait, se préparait à partir aussi, et il en concevait de la tristesse, car l'échec du grand homme serait l'échec d'un espoir de solution pacifique au conflit avec le Pape. Mais Silvio avait décidé de rester dans la ville conciliaire, où ses talents oratoires et sa culture étendue lui ouvraient la possibilité de remplir des missions pour le compte des pères conciliaires. Ayant renoncé à présenter la candidature de Sienne, il s'était fait remarquer pour son éloquence à soutenir celle de Milan. L'envoyé officiel du duc Filippo Maria avait été si faible qu'il n'avait pas même été écouté par l'assemblée, et le Toscan s'était proposé pour prendre la relève, rédigeant sa présentation en une nuit et parlant pendant deux heures le lendemain. Il n'avait pas emporté la cause, mais sa prestation l'avait fait sortir du lot des latinistes à vendre dans lequel puisaient les grands pour les jeter après usage, et son talent était reconnu. Le duc de Milan l'avait nommé en remerciement prévôt du chapitre de San Lorenzo : c'était là sa première source de revenus personnels. Ses harangues fortement applaudies faisaient au moins autant que ses compétences de juriste pour lui attirer des demandes d'interventions et d'expertises. Petit à petit, il était en train de grimper les marches qui le conduiraient à devenir le secrétaire du comité des Douze, l'équivalent d'un chancelier dans une cité italienne, supervisant l'ensemble du travail des secrétaires et organisant la production des textes et de la correspondance qui émanaient du conseil.

Tilmann, qui était moins engagé dans la chose politique que, plus pragmatiquement, dans la conduite de ses affaires, se rangeait par opportunisme à l'avis de Silvio. La délégation de l'Ordre teutonique avait quitté Bâle. Sur la

recommandation du commandeur Marquard de Königsegg, il avait obtenu un emploi de fonctionnaire de l'évêché, et accomplissait pour la curie bâloise les tâches d'un scribe et d'un bedeau. C'était une charge modeste, mais elle lui conférait un poste d'observation sur les affaires, aussi bien du Concile que de la cité, et surtout, y était attaché statutairement le droit de bourgeoisie bâloise. Mais cela le plaçait également au service du Concile.

Nicolas était de ceux que l'annonce d'un concile œcuménique, rendu enfin possible par la menace ottomane, perturbait dans leurs convictions. Il mettait en avant d'autres priorités. Il était, certes, l'un des principaux théoriciens de l'institution conciliaire, il avait rédigé en son temps un traité *De maioritatis auctoritatis sacrorum conciliorum supra auctoritatem papae*. Mais la perspective d'une réunification de l'Église impliquait d'avoir à considérer les options. Il était clair que les Grecs, pressés de trouver des alliés fiables capables de prendre des décisions rapides, étaient en train de faire le choix de la centralisation pontificale contre celui de la dispersion conciliaire. Il fallait tenir compte de ce choix, et le respecter. Si l'on voulait réaliser l'unité des Églises d'occident et d'orient, appuyer le Pape était l'option la plus raisonnable. Il provoqua la surprise en se rangeant à la minorité favorable au pape Eugène et en se plaçant sous la protection du légat pontifical, Cesarini, qu'il avait connu à Padoue, d'abord comme condisciple sur les bancs de l'université, puis comme professeur de droit.

Les trois amis discutaient vivement de leurs positions respectives. Silvio faisait remarquer au Cusain, avec quelque acidité, que sa position n'était pas entièrement indifférente au souci de conserver les nombreux bénéfices qu'il avait déjà acquis et dont la suspension ne tenait qu'à une décision pontificale : doyenné et rente de chanoine du chapitre de Saint-Florent à Coblenche, vicariat de Saint-Paulin à Trèves, prévôté de Münstermaifeld, bénéfices de Saint-Gangolf à Trèves et de l'église paroissiale de

Bernkastel, et d'autres qu'il oubliait. Le Cusain répondait, un peu pincé et en montrant sa bure, que ces revenus ne tombaient pas dans sa besace personnelle, si l'on voulait bien comparer son train de vie à celui de certains sybarites de sa connaissance : ils lui assuraient la possibilité d'acquérir les manuscrits sur lesquels il travaillait, toute sa fortune étant effectivement concentrée dans sa bibliothèque. Mais le respect qu'ils avaient les uns des autres les retenait de verser dans l'invective. C'est Tilmann, moins concerné par les affaires politiques, qui finit par les convaincre de rester liés, quoi qu'il arrivât, pour poursuivre leur recherche sur un sujet qui surplombait les divergences politiques. Après tout, il n'était pas plus mal que leur quête des livres de Platon eût des appuis dans les deux camps. Si Nicolas pouvait approcher le pape Eugène de suffisamment près pour entrer dans son cercle de proches, peut-être obtiendrait-il une autorisation expresse de consulter le fonds caché de la bibliothèque strasbourgeoise des Dominicains. Et si, comme cela était probable, le Concile venait à déposer le Pape pour en désigner un nouveau, c'est Silvio qui se chargerait de suivre le train de ce dernier.

C'est pour finir Cesarini lui-même qui encouragea Nicolas à quitter Bâle sans attendre.

Cesarini était une personnalité forte, capable d'exercer sur le Cusain une action durable. Il était sensiblement du même âge que Tilmann, et donc de dix ans l'aîné de Nicolas. Issu d'une famille pauvre, quoique de la première noblesse romaine, il s'était élevé par son seul travail. Après avoir étudié le latin, il avait fréquenté l'université de Pérouse, où il vivait d'aumônes et recueillait des bouts de chandelles pour pouvoir travailler la nuit. Il était ensuite passé par les universités de Padoue et Bologne, jusqu'au moment où il était devenu *doctor decretum* et professeur de droit canon à Padoue. En compagnie de Capranica, lui aussi élève de Cesarini, Nicolas avait tempéré l'aridité des études juridiques par la lecture de Cicéron, de Lactance ou

de Saint-Augustin. Au contact de ces passionnés d'études classiques, le jeune Allemand avait été animé par l'étincelle du génie latin. Il devait toujours leur envier la grâce du langage, et il avait acquis d'eux, en tous cas, la souplesse de l'esprit, cette capacité qu'ont les Latins de jongler avec la parole comme si elle pouvait s'exonérer de la réalité. Cesarini ne pouvait pas bouger de Bâle, mais il exhorta Nicolas à se rendre auprès du Pape à Florence.

Nicolas annonça donc au début de l'été de 1437 qu'il partait pour l'Italie. Le retournement d'une personnalité aussi importante que lui jeta le trouble dans le Concile.

Trois mois après le départ de Nicolas de Kues, le quatorzième jour des calendes de septembre, le pape Eugène, arguant de la nécessité de tenir un concile d'union avec les Orientaux, décréta la translation du Concile de Bâle à Ferrare. Le pape Eugène et l'assemblée conciliaire, chacun de leur côté, dépêchèrent des vaisseaux à Constantinople, avec des émissaires pour convaincre l'empereur byzantin Jean Paléologue et le patriarche Joseph de faire le déplacement, les uns prêchant pour Ferrare, les autres pour Bâle. Depuis que la majorité de ses partisans avaient quitté Bâle pour la Lombardie, le Pape ne manquait pas, autour de lui, de conseillers qu'il pût désigner comme ambassadeur. Ambrogio Traversari, qui avait été légat pontifical au Concile, était pressenti car il parlait le grec comme s'il était né là-bas. Le Concile envoya de son côté son secrétaire, Jean de Raguse, pour défendre à Constantinople les positions de Bâle.

Les Grecs ne furent donc pas peu surpris de trouver dans leur rade, à l'automne, deux flottes rivales, armées et prêtes à en découdre. La vision d'une Église d'occident à ce point divisée ne plaidait pas pour une réunification. Il leur fallait cependant choisir, et l'empereur et le patriarche inclinaient à négocier avec un pouvoir centré sur une seule tête. Par ailleurs, la proposition de la délégation papale, argumentant en faveur d'une ville d'Italie comme lieu de réunion, répondait à leur souci de pouvoir, le cas échéant, rentrer rapidement à Constantinople. Jean de Raguse, l'envoyé de Bâle, ne put empêcher les Grecs d'embarquer sur les vaisseaux pontificaux, qui par surcroît étaient arrivés les premiers. Il décida, ayant échoué dans cette mission, de

demeurer un temps à Constantinople pour profiter d'y faire récolte d'ouvrages anciens.

À Bâle, c'est à la fin de l'automne que l'on apprit que l'empereur et le patriarche avaient embarqué de Constantinople sur les galères pontificales et étaient en route pour Venise. On ignorait quand ils arriveraient, et bien que le choix de voyager sur les vaisseaux de la flotte pontificale ne fût pas de bon augure, on ne savait encore si les Grecs avaient vraiment arrêté leurs intentions quant au lieu de la réunion. Au début de janvier de 1438, à Ferrare, le Concile d'union fut officiellement ouvert sous la présidence du cardinal Albergati, mais les navires n'étaient toujours pas arrivés.

Dans cette période d'expectative, Silvio vint voir Tilmann.

– Depuis l'ouverture de cette parodie de concile à Ferrare, tout le monde a les yeux fixés sur ce qui se passe là-bas. Certains princes, qui ont des délégations ici, se demandent ce qu'ils doivent faire. Les représentants à Bâle du roi de Castille ont pris l'initiative d'expédier au début du mois de janvier deux plis de contenus identiques à Venise, à l'intention de l'empereur byzantin et du patriarche de Constantinople, pour leur demander quelle ville ils comptent choisir. Mais le courrier n'a trouvé personne au port, et au lieu d'attendre, il est revenu à Bâle. Entre-temps, Jean de Raguse, que nous avons envoyé à Constantinople, vient d'en revenir, avec beaucoup de livres dont il est très content, mais de mauvaises nouvelles sur les intentions des Grecs. Il nous faut à nouveau dépêcher un messenger à Venise, avec les mêmes questions à l'empereur et au patriarche, mais je souhaite que tu remplisses cette mission, car elle va peut-être requérir d'avoir à négocier pour les convaincre de venir à Bâle.

C'est ainsi que Tilmann reprit du service en tant que messenger, cette fois pour le compte d'Enea Silvio Piccolomini, secrétaire du conseil des Douze du Concile. Il par-

tit au début de février et arriva à Venise quinze jours plus tard, ce qui est une prouesse, si l'on considère que l'on était au plus fort de l'hiver et qu'il eût à passer le col du Saint-Gothard alors que celui-ci était fermé par la neige, et que certains passages comme le pont du Diable sont d'un franchissement périlleux même à la belle saison.

À Venise, s'étant arrêté à la commanderie teutonique, il apprit que les Grecs étaient arrivés la semaine précédente. Ils avaient été reçus par le doge de Venise à Saint-Nicolas de Lido, étaient entrés par le Grand Canal sur le bucentaure, tout brillant d'or et de soie, et escorté de douze galères et d'une flottille innombrable de gondoles qui couvrait la mer. Ils avaient débarqué en découvrant une Église d'occident plus divisée que jamais. Certes, ils inclinaient pour le Pape, et après tout, ils avaient choisi les vaisseaux affrétés par Rome. L'empereur Jean préférait, comme tout souverain, une boutique fermement tenue par un seul commerçant. Le patriarche avait du mal avec son propre synode et ne voyait pas d'un bon œil une Église sans tête. Mais on disait que leur volonté d'aller vers le Pape avait tout de même fléchi devant les dissensions qui opposaient ce dernier à une large part de l'Église, ainsi qu'à de nombreux princes. Le doge de Venise, lui-même, bien qu'allié traditionnel du Pape dans leurs guerres contre Milan, conseillait aux Grecs de séjourner quelques temps dans sa cité en attendant que la situation s'éclaircît.

Tilmann demanda à être reçu par Basilius Bessarion, métropolite de Nicée, qui faisait partie de la délégation grecque. En préparant cette mission, Silvio et lui avaient raisonné qu'il serait sans doute difficile d'approcher directement l'empereur Jean ou le patriarche Joseph, lesquels seraient certainement entourés constamment par les sbires du pape Eugène. Ces derniers feraient obstacle à toute tentative de détourner les Grecs de la route de Ferrare. Il fallait passer par un intercesseur, à qui remettre les lettres en même temps qu'une demande d'audience privée. Jean de

Raguse, à son retour de Constantinople, avait indiqué le nom de Bessarion, un homme cultivé avec qui il partageait un commun appétit pour les livres des Anciens, et qui lui semblait ouvert à la discussion.

Ne sachant où les délégués grecs étaient logés, Tilmann formula sa demande en passant par la voie de leurs hôtes vénitiens. Il reçut une réponse du métropolite de Nicée qui lui accordait une entrevue le lendemain au palais du Doge.

Quand il se présenta au palais, on le conduisit à travers des enfilades de salles et il fut introduit dans un salon lambrissé, sans décorations, où l'attendaient deux personnes. Basilius Bessarion était un homme sensiblement plus jeune que Tilmann, peut-être âgé d'une trentaine d'années, mais qui était imposant de stature et de visage. Il avait un port droit dans ses amples vêtements gris de prélat. Sa chevelure sombre et bouclée tombait sur ses épaules et sa barbe encore plus longue n'avait sans doute jamais connu les ciseaux. À ses côtés se tenait Nicolas de Kues.

– Je vous présente mes respects, Excellence, déclara Tilmann en s'adressant à Bessarion, tout en glissant un regard peu amène en direction de son ami. Je vois que vous êtes très entouré et qu'il vous sera sans doute difficile de m'accorder un entretien particulier.

– Ne fais pas le grincheux, Tilmann, intervint Nicolas. Je ne suis pas là pour t'empêcher de parler avec Son Excellence, mais pour te faire gagner du temps en t'épargnant des démarches tortueuses. Quoi que tu aies pu entendre sur les hésitations de la délégation de Constantinople, l'empereur et le patriarche ont déjà fait leur choix, car les enjeux sont tels que tout, désormais, les y pousse.

– Ce n'est pas votre ami Nicolas qui s'est imposé dans notre entrevue, précisa le métropolite. C'est moi qui l'ai convié. Je crains que votre démarche soit vaine, comme il vient de le dire, car notre Église et Constantinople ont désormais besoin d'avancer rapidement, et un voyage à Bâle, suivi de débats interminables avec votre assemblée

conciliaire, nous feraient perdre un temps précieux. Non que Ferrare ne nous promette quelques longues querelles que je qualifierais de... byzantines. Mais nous savons tous que nous arriverons à cet accord de réunification, car les enjeux sont ailleurs, et ils sont pressants. Nous avons eu des mois pour en discuter, lui et moi.

– Lui et moi ? s'étonna Tilmann. Vous voulez dire Nicolas et vous ? Des mois ?

Nicolas reprit la parole :

– Je vois que Silvio et toi avez dû l'ignorer, mais c'est moi que le pape Eugène a dépêché à Constantinople pour convaincre l'empereur et le patriarche d'embarquer sur nos vaisseaux. Je n'aurais pas pensé qu'il me le demanderait, alors que je venais à peine de rejoindre les rangs de ceux qui le soutiennent. Il y a d'autres personnes à Ferrare, bien plus qualifiées que moi et maîtrisant bien mieux la langue grecque. Mais Ambrogio Traversari, qui était pressenti, était souffrant à ce moment-là. Ugo Benzi, qui a été mon professeur de grec à Padoue, aurait aussi été l'homme de la situation, mais il a passé soixante ans et ne se sentait pas de faire le voyage.

– Eh bien, dit Tilmann, un peu amèrement. Du moins, quand tu fais tes choix, ne les fais-tu pas à moitié.

– Allons, là n'est pas l'essentiel. Une fois à Constantinople, j'ai pris la mesure de ce qui est en train d'advenir, Tilmann. Les Orientaux se font tirer l'oreille pour accorder leur dogme avec le nôtre, mais ce ne sont pas les questions théologiques qui motivent leur démarche : si nous ne les aidons pas, Constantinople, tôt ou tard, va tomber entre les mains des Turcs, et ce sera la fin de l'Empire romain d'orient. Et la chute de Constantinople aurait au moins deux conséquences. La première, ce serait la disparition des sources grecques de notre civilisation, auxquelles nous n'aurions plus accès. Déjà, les érudits aussi bien lombards, vénitiens et toscans, que grecs pour quelques-uns, s'empressent de copier tout ce qu'ils peuvent, et parfois de

rapporter ici les manuscrits originaux, avant que s'abatte une destruction annoncée. Et l'autre conséquence, c'est que les Turcs, ayant déjà un pied en Europe, aux portes du Saint-Empire, pourraient alors préparer tranquillement la prochaine étape : la conquête de l'occident. C'est l'Armageddon, mon ami. Nous sommes revenus à l'époque où, il y a six cents ans, l'Islam était en passe de submerger la chrétienté. Mais aujourd'hui, nous n'avons pas de Charles Martel pour leur donner un coup d'arrêt.

– Ne brosses-tu pas un tableau excessif de la situation ? objecta Tilmann. J'ai eu l'heur de croiser des infidèles au cours de mes pérégrinations. Ici, à Venise, ils ont leur quartier où ils résident et commercent, et ceux avec qui j'ai pu dialoguer par le passé ne m'ont pas semblé des barbares destructeurs de livres. Bien au contraire, certains sont des médecins, des érudits ou des négociants bien plus experts que nombre de nos compatriotes.

– Je te le concède, Tilmann, mais ce ne sont pas des personnes, qui s'affrontent dans la guerre dont je te parle, ce sont des conceptions du monde, et celles-ci, tôt ou tard, forcent les personnes à penser d'une certaine manière. Les sultans ottomans, à ce que j'en ai entendu dire, sont en fait cultivés et pragmatiques. Ils font une place aux juifs et aux chrétiens dans les pays qu'ils ont conquis, et je n'ai pas connaissance qu'ils aient entrepris de les convertir de force. Mais ce sont les formes de leur croyance et de la nôtre, qu'il faut considérer dans leurs différences et leurs effets à venir. Ils croient, comme nous, en un seul Dieu, mais chez nous, le Christ nous ayant enjoint de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, les affaires de foi et l'administration du prince sont deux choses distinctes. L'équilibre des pouvoirs temporel et spirituel autorise quelque liberté à la pensée. Tandis que dans l'Islam, c'est Dieu directement qui dicte la loi. Comment, dès lors, la discuter ? Quand les textes sont ambigus ou contradictoires, en occident, l'Église est une institution qui organise

la discussion raisonnée sur les textes, en leur appliquant la discipline de la preuve. Les conciles sont l'expression aboutie de cette manière de penser. Tandis que dans un monde où Dieu parle à chacun directement, n'importe quel illuminé peut s'autoriser à prêcher, en se prétendant le seul interprète véritable de sa parole. Nous avons connu cela avec les Hussites : la lecture directe de la parole divine par des fanatiques qui s'en prétendent ensuite les avocats porte à l'excès et à la violence.

– Je ne te reconnais pas, Nicolas. Qu'est devenu ton propre souci de la mesure ? Tu parles de défendre la liberté de la pensée, mais ce que tu envisages, c'est une croisade, et donc précisément une guerre, et non une querelle raisonnée avec un adversaire.

– C'est ce que j'essaie de t'expliquer : avec un ennemi qui se pense missionné par Dieu pour convertir le reste du monde et tuer ceux qui ne sont pas d'accord, on ne peut pas discuter. Au contact de cette doctrine, la nôtre est contaminée dans son esprit, et ne peut que se durcir également. Vois ce qui se passe déjà en Espagne, où la *reconquista* du pays sur les musulmans s'accompagne d'une dureté des mœurs et d'une méfiance d'autrui que nous ne connaissons pas ailleurs en Europe. Même les juifs et les maures qui acceptent de se convertir n'ont là-bas aucun crédit : on les soupçonne d'être insincères, et ceux qui se considèrent comme les « vieux chrétiens » sont de plus en plus nombreux à demander des lois de pureté du sang interdisant aux marranes et morisques l'accès aux charges civiles et ecclésiastiques d'importance.

– Ce sont donc bien les chrétiens qui sont intransigeants, alors que les trois religions vivaient en paix à l'époque de l'occupation arabe. Ne t'apparaît-il pas que les royaumes musulmans sont également fondés à craindre la violence d'envahisseurs dogmatiques et intolérants ?

– C’est là un effet d’escalade, mais au départ, le texte chrétien est un message d’amour, alors que le texte musulman est un appel à la guerre.

Tilman ne savait pas comment il s’était laissé emporter dans une controverse qui l’éloignait de l’objet de sa mission. Il allait émettre des réserves sur la traduction qu’avait faite l’Église du message d’amour du Christ au cours des siècles, quand Bessarion les interrompit :

– Nous ne réussirons pas à décider ici de qui commence les guerres. Cela ressemble à la question de savoir qui, de l’œuf ou de la poule, est apparu en premier. C’est le résultat, qui aujourd’hui nous préoccupe, et impose des décisions urgentes. Maître Tilman, je crois que vous pouvez retourner à Bâle et donner aux pères conciliaires la réponse de notre empereur et de notre patriarche, et qui est qu’ils iront à Ferrare.

Tilman était abattu. Il n’avait pas pu placer un seul argument en faveur d’un concile d’union à Bâle, et il devait reconnaître qu’au vu de la conjecture difficile dans laquelle se trouvaient les Grecs à Constantinople, il n’en avait guère. Les Byzantins avaient besoin des armées occidentales : ils devaient donc choisir celui des deux conciles, Bâle ou Ferrare, qui avait le soutien des princes les plus puissants. Il y avait peu, les Grecs auraient pu compter sur l’empereur Sigismond, avec qui l’empire byzantin entretenait de bonnes relations. Et comme Sigismond soutenait le Concile de Bâle, celui-ci eût été embarqué dans la partie. Mais on avait appris sa mort il y avait deux mois à peine, et son successeur, Albert de Habsbourg, soutenait au contraire le pape Eugène.

C’était bien la première fois que l’urgence du monde semblait l’enfermer, lui Tilman, dans une sorte d’impossibilité de penser, l’empêchant d’imaginer quelque fable qui ouvrît sur une autre solution.

En raccompagnant son ami dans les couloirs du palais, Nicolas s’essaya à le consoler et lui donna quelques détails

sur son périple à Constantinople :

– C'est la connaissance, qu'il faut sauver désormais, et ce doit être notre préoccupation commune, à Silvio, toi et moi. J'ai voulu me rendre à la fameuse bibliothèque de Constantinople, pour copier moi aussi l'un ou l'autre livre, et bien sûr, voir s'il n'y aurait pas là-bas quelle trace de ce que nous cherchons tous les trois. Il ne reste, hélas, pratiquement rien de cette bibliothèque. Elle fut détruite lors de la IV^e Croisade, il y a plus de deux siècles, non par les infidèles, mais par les barbares que nous sommes nous-mêmes. Les Croisés, avides de pillages faciles, au lieu de se rendre à Jérusalem, prirent Constantinople et la pillèrent, massacrant ses habitants, chrétiens comme nous. Incultes pour la plupart, les chevaliers déambulaient dans la ville en flamme, des manuscrits fichés au bout de leurs lances. Les copies de l'*Economicon* ou des ouvrages qui en traitent, s'ils ont survécu jusque-là, ont définitivement disparu à cette époque. Cependant, j'ai pu mettre la main sur un index partiel de la bibliothèque détruite, un codex qui n'a pas intéressé les pillards puisqu'il ne comportait ni riche reliure, ni enluminures, et que même pour quelqu'un sachant lire, il n'était qu'une liste inintéressante de pièces disparues. C'est une chance qu'il n'ait pas été lui-même détruit en raison de son manque d'intérêt pour d'autres que des savants. Toujours est-il que ce catalogue confirmait l'existence, à tout le moins, d'un texte décrivant la nature de l'*Economicon*, ainsi que d'une version complète de la trilogie de Platon. Ce sont peut-être ces ouvrages qui ont été sauvés et dont j'ai retrouvé la mention chez Maître Eckhart et Tauler. Ils auraient pu être emportés par des Croisés de retour en France et auraient trouvé bon accueil en Languedoc où se développait à cette époque l'hérésie cathare.

Nicolas était désormais convaincu que la piste de l'ouvrage passait par la bibliothèque des Dominicains à Strasbourg. Les Dominicains, exerçant à l'époque comme inquisiteurs, avaient dû disposer d'écrits confisqués aux

Cathares et dont ils avaient conservé une partie qu'ils tenaient au secret.

En regardant Tilmann s'éloigner sur la place Saint-Marc, Nicolas de Kues se fit pensif. Il songeait au raisonnement palinodique qui l'avait conduit à renier tout ce qu'il avait soutenu jusque-là, à quitter ses amis, pour se ranger à l'opinion des partisans du pape Eugène. Un raisonnement selon ses convictions, certes, mais qui établissait des priorités entre elles : il était, au fond de lui-même, toujours convaincu de la supériorité d'une assemblée sur la volonté d'un seul, car de la discussion raisonnée entre égaux ne pouvait que résulter les décisions les plus éclairées ; mais il fallait désormais, et pour quelques temps, mettre ce principe sous le boisseau, dans l'intérêt de la chrétienté. Il y avait aujourd'hui une chance que l'on pût réaliser la réunification des Églises d'orient et d'occident. Or, la politique à marche forcée du pape Eugène était celle qui y conduisait le plus sûrement et le plus rapidement, quelque scandaleux que fussent certains de ses procédés, comme le crochetage du coffre de Cesarini pour y voler les sceaux ayant servi à ratifier artificiellement une décision minoritaire. Les Grecs semblaient déjà préférer, à l'époque, un interlocuteur unique et décidé dans les négociations, plutôt qu'une assemblée louvoyante. Nicolas avait donc décidé pragmatiquement de faire passer l'efficacité avant la discussion. Le traité de réunion des Églises ne produirait peut-être pas l'Église la plus éclairée, résultat de la concertation de tous ses membres, mais il produirait une Église unifiée.

Il n'en était pas moins triste, car, d'avoir choisi le raisonnable plutôt que la raison, il avait laissé l'ordre du monde s'imposer dans ses décisions. Il n'ignorait pas qu'une position plus ferme dans sa pensée, comme celle que tenait Silvio, eût fait de lui le défenseur d'idées plus difficiles à

faire passer, plus coûteuses en énergie, mais porteuses de changement et de nouveauté. En définitive, il quittait le domaine des idées pures, tel que Platon l'aurait conçu, pour retomber dans celui des nécessités, où l'être, au lieu d'être libre de ses choix, se laissait porter par l'enchaînement des causes et des conséquences.

Il pensa à ces années qu'il venait de passer dans le chaudron d'idées de Bâle, qu'il sentait continuer à bouillonner au loin de lui, au-delà des Alpes. Il se remémorait ses conversations avec Tilmann autour de ce qu'impliquait un indéfini recommencement du monde.

– Cela voudrait dire, avait un jour objecté Nicolas, que rien ne s'invente, rien n'est jamais nouveau, puisque cela a déjà existé avant. Celui qui croit être l'auteur d'une invention, celui qui conçoit une nouvelle théorie ou un récit de fiction inédit, ne fait que transcrire une vérité qui a toujours été là, et qu'il rend seulement lisible : il soulève le voile qui cachait la réalité pour que les autres la voient. Comme cette réalité est intemporelle, qu'elle a toujours été là et sera toujours là, rien n'empêcherait en principe qu'elle pût être révélée d'un seul coup : mais on n'en supporterait pas l'éblouissement. Peut-être que les grands mystiques sont ceux qui ont une intuition directe de la réalité complète. Ils connaissent brutalement le passé, le présent et le futur. Alors que le commun des mortels doit être protégé par les cadres de pensée de son époque, que l'on ne peut faire évoluer que peu à peu, en délivrant la connaissance par petites bouchées. L'inventeur, ce serait quelqu'un qui fait se déplacer les cadres pour permettre au plus grand nombre d'accepter de nouvelles pensées.

– Tu es en train de suggérer, avait répondu Tilmann, que les Dominicains ont raison de retirer certains livres dans le secret de leurs caves, car leur lumière brûlerait les yeux de leurs lecteurs.

– Je me le demande parfois. Tu sais qu'une bonne partie de nos discussions, je ne pourrai jamais en porter le conte-

nu par écrit. Déjà, dans mes textes, j'essaie de formuler de nouvelles idées, comme celle que, dans un univers qui n'a ni début, ni fin, il n'y a pas de centre non plus, et que la terre, logiquement, n'est donc pas au centre de l'univers. Une fois écrites, certaines de ces idées m'exposent au risque de rôtir sur le bûcher des hérétiques. Mais ici, entre nous, je formule des idées que je ne me verrais même pas coucher sur le papier. Et ce n'est pas tant la peur du bûcher qui me retient, que la certitude de tout simplement ne pas être entendu si je les exposais à d'autres que nous. L'enfer n'est pas seulement pavé des bonnes intentions des penseurs pour ou contre les idées desquelles de trop nombreux lecteurs se sont entretués. Il est aussi une cave où s'entassent les textes qui ne sont lus de personne, ceux qui n'auront jamais d'effet pas défaut de lecteurs, parce qu'ils étaient trop en avance, ou trop en dehors des cadres de pensée de leur temps. Ces textes sont censés n'avoir jamais été écrits. L'Église a pour mission de préserver l'ordre du monde en s'assurant que les penseurs dissertent dans les catégories qui rendent leur pensée acceptable. Ainsi le monde reste ordonné : il change, certes, mais selon des lois qui assurent au changement lui-même une cohérence.

– Ainsi, l'inventeur ne serait qu'un traducteur, avait dit Tilmann. Ou un interprète ? Quelqu'un qui propose une version lisible d'une réalité déjà là, mais incompréhensible ? Tout de même, Nicolas, cela aussi est de l'invention : le traducteur, l'interprète, apportent du neuf.

– Je t'accorde cela, quoique même ton objection soit susceptible d'avoir déjà été formulée.

Les deux amis avaient souri. Puis Tilmann avait donné son sentiment :

– Quand je considère les fables que j'ai dû inventer ces dernières années, cela m'est étrange de penser, en suivant ton idée, qu'elles n'ont rien de neuf, que je les aurais déjà conçues dans un éon précédent et que je ne fais que les répéter. N'est-ce pas, cependant, une manière de dire qu'elles

ont une consistance solide, celle, justement, des récits qui sont hors du temps, ou de tous les temps.

– Il y a autre chose, avait répondu Nicolas. Je n’arrive pas à me faire entièrement à l’idée que tout ce que j’invente a déjà été inventé plusieurs fois. J’ai tout de même l’intuition que, quand nous discutons, toi et moi, nous sommes bien en train d’inventer du vraiment neuf, quelque chose que je serais tenté d’appeler *modernus*. Nous sommes en train de vivre des temps nouveaux, dans lesquels ce qui est vécu aujourd’hui rompt avec ce qui a été vécu hier. Peut-être que dans cette idée farfelue d’univers à répétition, c’est une rupture qu’également nous répétons d’un éon à l’autre. Mais peut-être que la rupture est telle que c’est notre éon lui-même qui rompt avec les précédents.

Oui, se disait à part soi Nicolas, sur le perron du palais, pourquoi m’était-il si aisé de discuter avec Tilmann de sujets qui s’écartaient autant de nos catégories ? Tilmann tenait pour moi une place particulière : celle d’un interlocuteur ouvert aux idées nouvelles. Quand je parle avec d’autres, j’invente moins, je reste dans le moule de ce que l’autre est prêt à entendre, et moi-même, je n’arrive pas à penser bien loin au-delà de ce que mon interlocuteur, ou mon lecteur quand j’écris, me paraît attendre. Je répète des idées déjà pensées par d’autres avant moi, je suis dans le domaine du temps qui passe. Tillman, lui, est comme un accroc dans la texture du temps. Il ne pense pas forcément lui-même, mais permet à d’autres comme moi de penser du nouveau, simplement en m’écoutant, en étant l’instance à laquelle j’adresse ce que je dis, et sans laquelle je ne pourrais pas parler, sans laquelle, donc, je ne pourrais dérouler ma pensée.

Tilman songeait à Nicolas.

Il se sentait honoré d'avoir pu rencontrer un homme d'une telle sagesse, qui l'avait enrichi de ses idées, de sa manière de remuer les évidences pour en démontrer les mécanismes. Il présageait que, davantage que des batailles, c'étaient des penseurs comme lui qui feraient sortir le monde des temps anciens pour le faire entrer dans des temps nouveaux. L'époque qui s'achevait était celle d'un monde clos, avec des bords que chacun tremblait d'approcher, car les cartes les représentaient peuplées de créatures fabuleuses auxquelles le navigateur assez fou pour s'y aventurer ne réchappait que pour mieux tomber dans l'abîme où se déversait l'océan. Nicolas de Kues enroulait les cartes pour joindre un bord à l'autre, il les froissait en boule pour leur faire prendre la forme des choux. Il redessinait des cartes ouvertes, celle d'un monde qui n'avait pas de limites.

Sans doute, dans les années qui viendraient, des nefs se lanceraient sur les océans pour rejoindre des terres dont on ne soupçonnait pas aujourd'hui l'existence, et elles reviendraient chargées d'or, leurs capitaines couverts de gloire. C'est leur aventure, dont on chanterait le récit. Leurs découvertes serviraient de bornes aux historiens pour dater le passage dans une nouvelle ère des hommes. Mais, en réalité, des cartographes leur auraient tracé la route, et des penseurs, inventeurs de cosmographies nouvelles, auraient permis à ces cartographes d'envisager les routes qu'ils dessinaient. C'étaient eux, les penseurs, qui inventaient les mondes que d'autres se contenteraient de découvrir ensuite.

Avant que le monde change, se disait Tilmann, il faut que le changement soit pensable. Des hommes comme le Cusain imaginaient le monde nouveau, ils étaient en train d'écrire une nouvelle page de l'histoire du monde, et c'est cela qui changerait le monde.

Le Concile de Ferrare fut ouvert le six des Ides de janvier de l'an 1438, sous la présidence d'Albergati. Il déclara nulles toutes les décisions que pourrait prendre le Concile de Bâle. À Bâle, Cesarini quitta la ville la veille de l'ouverture du Concile de Ferrare, accompagné de seulement quatre prélats et de leurs domestiques, les derniers partisans du Pape qui n'avaient pas encore quitté la ville. Le chef de file des conciliaristes, Louis Aleman, fut choisi pour présider à sa place. Les pères bâlois réagirent à la décision pontificale en suspendant le pape Eugène le même mois, le neuvième jour des calendes, et en prenant en main le gouvernement de l'Église. Le pape Eugène les excommunia en février, le lendemain de la Saint-Valentin. Le Concile de Bâle, à son tour, déclara illégal le Concile de Ferrare en mars, la veille de l'Annonce faite à Marie. Mais entre-temps, l'empereur byzantin et le patriarche de Constantinople, ayant quitté Venise, avaient rejoint le Concile de Ferrare, et cet évènement fragilisait la position du Concile de Bâle et l'isolait d'une partie de la chrétienté. L'attention de tous était tournée vers Ferrare, où se discutaient les points de doctrine qui devaient permettre le décret d'union des Églises. Les villes et les princes allemands observaient une neutralité prudente.

La ville de Bâle elle-même avait été durement touchée par la décision papale de transférer le Concile à Ferrare. De nombreuses délégations diplomatiques et une partie des fidèles participant à l'assemblée synodale avaient quitté la ville, mettant brutalement fin à la période de prospérité qu'avait inaugurée l'ouverture du Concile. L'afflux pendant six ans d'une population de dignitaires, de pèlerins, de marchands et de banquiers avait fait monter les prix,

enrichissant les habitants et remplissant les caisses de la ville. Cette manne fut suspendue d'un seul coup, occasionnant une baisse des revenus, notamment des logeurs et auberges, mais aussi d'une population d'artisans qui durent baisser leurs prix.

Tilmann, dès avant sa mission à Venise, avait profité de la chute des prix de l'immobilier, en acquérant de l'Ordre teutonique l'immeuble Brandis, pour la somme dérisoire de quarante florins d'or, payables sur vingt ans à raison de deux florins par an. L'acte est daté du neuvième jour d'octobre 1437.

Les prix des denrées, toutefois, ne baissèrent pas. L'hiver 1437 fut long et froid, et causa de mauvaises récoltes à l'été 1438. L'hiver suivant fut pareillement dur. Les céréales, le pain, le vin vinrent à manquer et renchérirent sur les marchés. La cherté atteignit son point le plus élevé à l'été 1439. Les habitants ne bénéficiant plus des revenus antérieurs connurent la disette. Le conseil de la ville, puisant dans ses réserves pour soulager la détresse de ses concitoyens, acheta des céréales à Francfort, Ulm, Spire et Worms, et auprès de l'évêque de Strasbourg. Mais les convois n'arrivaient pas toujours à destination. La famine sévissait ailleurs en Alsace, et des chariots furent attaqués et pillés, non seulement en rase campagne, mais jusque dans les villes où ils faisaient étape, comme à Sélestat ou Neuenburg. Les arrivages qui parvinrent furent vendus à bas prix par le magistrat de la ville pour nourrir les nécessiteux, mais ces ventes firent concurrence aux marchands locaux.

Entre-temps, on s'enquêrait des négociations qui se poursuivaient à Ferrare entre les occidentaux et les orientaux. L'empereur Jean était accompagné de vingt-et-un métropolitains et évêques, dont le patriarche Joseph, et d'une suite de près de sept cents archimandrites et membres du clergé. Marc Eugenikos, métropolitain d'Éphèse, Isidore, métropolitain de Kiev, et Basilius Bessarion, métropolitain de

Nicée, comptaient parmi les personnalités les plus connues. Les discussions théologiques préparatoires à la réunion des Églises durèrent de l'été de l'année 1438 à l'été 1439. La peste qui survint fut motif à déplacer le Concile de Ferrare à Florence, où résidait le Pape depuis qu'il avait dû fuir Rome quatre ans plus tôt.

La théologie byzantine reposait sur les écrits des Pères de l'Église reconnus, mais les Occidentaux déployaient les syllogismes et techniques spécialisées de la philosophie scholastique. Les Grecs, qui n'étaient pas habitués à cette culture de la discussion finirent pas se trouver toujours perdants dans un jeu dont ils ne comprenaient pas les règles. Ils n'étaient pas convaincus par les arguments de forme que leur opposaient les Latins, et étaient déterminés à ne pas en endurer davantage. Leur fatigue n'était pas qu'intellectuelle. Ils n'avaient encore reçu aucune concrétisation des promesses de subsides pour leur séjour et en étaient réduits à mettre en gage leurs vêtements et valeurs. Des rumeurs d'attaque des Turcs, entretenues par ces derniers qu'inquiétaient les tractations entre chrétiens, usaient leurs nerfs. Se sentant prisonniers, ils étaient prêts à accepter toute résolution qui leur permît de rentrer chez eux. Deux partis se formèrent, l'un dirigé par Marc Eugenikos, le métropolite d'Éphèse, qui ne voulait d'aucun compromis sur les traditions orientales, l'autre par Bessarion, qui pensait que certains passages des écrits des Pères de l'Église toléraient les interprétations occidentales. Un discours du pape Eugène promettant une aide militaire conséquente en cas d'union précipita l'accord. Bessarion fit comprendre à l'empereur que, quel que dût être sa position, tous savaient qu'ils choisiraient l'union de toutes façons. À tout cela s'ajoutait que l'entrée dans le giron de l'Église d'occident permettrait à l'Église d'orient de prendre davantage d'indépendance par rapport au pouvoir temporel. Le décret fut promulgué à Florence la veille des nones de juillet de l'an 1439.

Les pères de Bâle, de leur côté, hésitaient à aller jusqu'au bout de leur logique en déposant Eugène. Les villes et princes allemands étaient partagés, le nouvel empereur Albert de Habsbourg étant davantage favorable à un rapprochement avec le Pape que ne l'était son prédécesseur. Le roi de France, qui par le truchement du cardinal d'Arles accordait son soutien au Concile, s'était déjà affranchi de la tutelle du Pape en promulguant la Pragmatique Sanction de Bourges, qui reprenait une vingtaine de décrets pris par le Concile, limitant les prérogatives du Pape en s'appuyant sur une alliance entre le souverain et le clergé. Le clergé français y obtenait la libre élection des évêques et abbés par les chapitres, réduisait la possibilité pour le pontife de lever certains impôts, et se prémunissait des conséquences de l'ordonnance en limitant les possibilités d'appels devant la curie romaine et en restreignant les effets de l'interdit et de l'excommunication. Mais cette ordonnance permettait aussi au roi de France de ne plus soutenir qu'assez mollement le Concile. La France et l'Allemagne s'offrirent à faire les médiateurs à Bourges et à la Diète de Francfort, ce qui, dans les faits, prolongea le schisme au lieu de le régler.

La réaction conciliaire fut retardée par la peste qui avait touché Ferrare, et qui arriva à Bâle à son tour le jour de Pâques 1439. La maladie s'étendit très vite et ses effets étaient rapides. Toutes les heures on entassait de nouveaux morts dans la rue, que les chariots passaient prendre. Quelqu'un que l'on avait connu en bonne santé pouvait mourir en quelques heures. Les chaleurs de l'été furent fortes et la peste empira. Les gens tombaient comme des mouches. De grandes fosses communes avaient été creusées dans les cimetières de la ville, où s'empilaient les corps des victimes. Au plus fort de l'épidémie, il mourait une centaine de personnes par jour. On pria le cardinal d'Arles de permettre aux prélats de se retirer en quelque endroit de la campagne voisine avec promesse de revenir quand le danger serait moins grand, mais le cardinal, qui

craignait que cette défection portât un coup définitif au Concile, déclara qu'il aimait mieux sauver le Concile au péril de sa vie que sauver sa vie au péril du Concile. Sa résolution encouragea les Pères à demeurer.

Silvio fut atteint par le mal lui aussi. Il était au chevet de l'un de ses amis, Lodovico Pontano, l'un des juristes en vue du Concile, l'accompagnant jusqu'à son décès. Le soir suivant, il était fiévreux et agité de frissons et dut s'aliter. Dès le lendemain, des bubons apparurent sur la cuisse gauche. Il renvoya ses domestiques pour les prémunir de l'infection. Sa position lui donnait accès à des médecins, dont deux étaient dignes de considération : un docteur lettré de Paris, et un autre inculte mais chanceux. On pratiqua une saignée au pied et on le maintint éveillé pendant la journée et une partie de la nuit, on lui donna à boire une poudre sur la composition de laquelle le médecin resta coi. Des morceaux de verdure et de jus de radis et de l'argile humide furent appliqués sur la plaie, d'où résulta que la fièvre augmenta accompagnée de migraines. Il se confessa et on lui administra l'extrême onction, puis il plongea dans un état de confusion alternant sommeil enfiévré et propos délirants. Tilmann le veilla une semaine durant, l'alimentant avec des bouillons et lui donnant à boire, ainsi qu'une thériaque composée de multiples plantes. Mais finalement, le Toscan s'en sortit, après une convalescence longue. Sur ces entrefaites, le duc de Milan, ayant été faussement informé de sa mort, avait confié sa charge de prévôt à un autre, et le Concile lui donna un canonicat à Trente pour lui assurer une continuité de ses revenus.

D'autres participants au Concile n'en réchappèrent pas. Venus de loin pour mourir à Bâle, on comptait le secrétaire de Louis Aleman, Jean Pinan, l'archidiacre Jean de Sancto Clemente, le doyen de Saint-Martin à Rheinfelden, Anton Rustmann, ainsi que Johannes Persch, chanoine de Cologne, et le duc Ludwig de Teck, patriarche d'Aquilée. Les Pères du Concile qui n'étaient pas atteints fuyaient

maintenant la ville. À la fin juin, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, ceux qui restaient, alors que l'épidémie faisait rage, se réunirent et déclarèrent le pape Eugène hérétique et le déposèrent. Il fallut cependant attendre l'accalmie, à la chute des feuilles en automne, pour que l'assemblée synodale élût un nouveau pape.

Il se présenta que le duc de Savoie Amédée fut dès le premier tour de scrutin pressenti de gagner les suffrages, alors qu'il n'était point cardinal, et pour tout dire, pas même clerc. Mais sa sagesse était renommée, il avait contribué par son entremise à la paix d'Arras, avait maintenu ses États en paix à la grande satisfaction de ses sujets alors que ses voisins étaient en guerre, avait étudié dans sa jeunesse et vécu une vie ordonnée, et s'était retiré du monde en laissant les affaires du duché à ses fils pour pouvoir mener une vie de piété. Il vivait à Ripaille, une bourgade du Chablais, où il avait fait bâtir un monastère, ainsi qu'un palais qu'il désignait du terme d'ermitage. Deux de ses favoris et vingt seigneurs de sa cour l'avaient suivi dans sa retraite et vivaient là-bas tranquillement et fort commodément, leur table servie de mets simples mais délicats. Ils s'étaient revêtus d'une robe et d'un chaperon gris d'une étoffe fine, portaient un bâton noueux, une ceinture ornée d'or et avaient au cou une croix de même. Ces considérations firent qu'il fut élu pape le dernier jour d'octobre par le conclave et confirmé par la session plénière du Concile le quinzième jour des calendes de novembre. Silvio fit partie de l'ambassade qui alla convaincre le duc de Savoie d'accepter, ce que fit ce dernier, quoiqu'avec quelque réticence. Le nouveau pape prit le nom de Félix V et fut intronisé l'année d'après, le dixième dimanche après la Pentecôte de l'an 1440, en la cathédrale de Lausanne. Il s'installa ensuite à Bâle.

Le nouveau pontife prit Silvio à son service comme secrétaire. En d'autres circonstances, cette nomination eût été la consécration d'une carrière pour un homme comme lui,

parti de presque rien. Mais peu d'États saluèrent l'évènement, qui renouvelait avec les souvenirs de périodes schismatiques antérieures. L'élection de Félix V fragilisa un peu plus la position devenue intransigeante d'un Concile emporté par sa propre logique.

Tilman s'avisa un jour qu'il était devenu Bâlois. Il lui semblait entretenir avec la cité conciliaire ce qu'il fallait pour une liaison conjugale : point de passion mais, sur un socle d'engagement minimal, un mélange de confiance et de tendresse mutuelles, et les habitudes qui font que les couples vieillissent solidement. Ce lien subtil s'était tissé de lui-même, insensiblement, depuis qu'il y était venu la première fois, dix ans plus tôt, à l'ouverture du Concile. Il s'absentait de la ville, comme on s'absente de son épouse, ayant à effectuer, en quelques circonstances, des courses en tant que messager de la curie bâloise. Mais il était désormais bien plus souvent installé à demeure, dans les habits de bonne étoffe d'un bourgeois de la cité, fonctionnaire de l'évêché et propriétaire d'une librairie.

Il avait passé l'âge de cinquante ans. Il était encore grand, se tenant droit, mais il n'était plus aussi efflanqué que dans sa jeunesse. Souvent, il se passait la main sur le ventre pour en pincer discrètement le bourrelet de graisse que même ses courses à cheval sur plusieurs jours n'arrivaient plus à faire disparaître. Il avait fait venir de Venise une centaine de carreaux de ces miroirs que fabriquait l'atelier de maître Barovier, et les avait fait monter dans un cadre en noyer à dimensions d'homme où, assemblés et sertis de plomb, ils lui permettaient de se mirer de pied en cap. Il ne manquait pas de le faire chaque matin, en descendant l'escalier, d'abord de profil, en passant devant le cadre, puis en faisant face à lui-même. Il se fourrageait la barbe, qu'il avait grisonnante désormais, plissait ses yeux pour accuser les rides qui se dessinaient sur son visage, bombait le torse pour rentrer le ventre. Il ne se lassait pas de l'énigmatique impression que lui causait cette visite régulière à son reflet,

qui tout à la fois le rassurait sur sa propre consistance alors même qu'elle lui adressait le message impitoyable de son vieillissement.

Le miroir faisant partie de ces biens dont on peut partager l'usage sans obérer celui que l'on en a pour soi-même, il avait fait installer le cadre au rez-de-chaussée de la maison Brandis, dans le hall d'entrée, au pied de l'escalier. Ainsi, ayant renoncé à l'usage solitaire qu'eût impliqué le retrait de l'objet dans son appartement, se pensait-il un peu exonéré du péché de vanité, et du moins partageait-il ce péché avec tous ceux qui passaient devant. Le prix des miroirs et leur rareté faisaient de cette installation, unique dans la ville, un motif d'attraction. On fréquentait la librairie de Maître Tilmann et le salon attenant de dame Anna Schilling, mais c'était là un prétexte pour y venir admirer le miroir, et plus véritablement, d'y venir s'admirer soi-même. Et comme c'est un spectacle dont on découvre qu'il n'est pas possible de se lasser, les gens revenaient. Les affaires marchaient donc assez bien.

L'assemblée conciliaire vivait ses derniers moments, chacun le savait. À Florence, le pape Eugène avait réussi à faire signer le décret d'union des Églises d'orient et d'occident, et ce succès renforçait sa légitimité, même si, de leur côté, l'empereur et les prélats grecs rentrés à Constantinople n'avaient pas réussi à imposer cette décision chez eux. L'effervescence qu'avait suscitée le Concile bâlois pendant une dizaine d'année était retombée, la plupart des délégations étrangères étant reparties. Mais le Concile avait néanmoins laissé sa marque. Bâle disposait désormais de son propre *studium*, qui deviendrait tôt ou tard une université en titre. Les besoins en livres et en papier se maintenaient, même s'ils étaient moindres qu'à l'apogée de l'activité conciliaire. Les moulins à papier s'étaient multipliés. Henri Halbisen, qui avait installé dans le Petit-Bâle le premier moulin à papier, dix ans plus tôt, avait racheté depuis deux autres moulins dans le quartier Saint-Alban,

le *Rychmühle* et le *Zunzigmühle*. Autour de cette production papetière et de l'intérêt que manifestaient désormais les Bâlois aisés pour les arts et les lettres, la ville devenait un centre de production et de diffusion du livre.

La librairie de Tilmann prospérait. À l'origine, il n'avait prétendu faire métier que de copiste. Son établissement n'occupait que peu d'espace, il y faisait commerce d'ouvrages et de cartes, et tenait à l'arrière un atelier de copistes où officiaient en permanence deux acolytes. Mais la plupart de sa production était dispersée en ville, car il continuait à utiliser les petites mains de femmes de patriciens lettrées qui, à leurs heures perdues, travaillaient pour lui. Elles venaient boire une infusion et déguster des gâteaux dans le salon de dame Anna, et en profitaient pour livrer leur travail dans l'arrière-boutique de Tilmann. Celui-ci exerçait aux limites de la légalité, car les femmes qui assuraient ce travail n'étaient pas membres d'une corporation. Mais il pouvait faire comme si elles n'étaient pas ses employées, ce qui était vrai, et prétendre avoir acheté leur ouvrage. Il n'était pas tenu de faire connaître les noms de ses fournisseurs. Personne n'était vraiment dupe, mais la demande était croissante, en sorte qu'il avait le soutien de nombreuses épouses de bourgeois influents, qui travaillaient dans toute la ville pour son atelier, et qu'il pouvait répondre assez vite à des demandes de copies de clients tout aussi influents qui étaient satisfaits de ce service rendu pour un prix très raisonnable.

Au début, il vendait les livres en blanc, c'est-à-dire en feuilles. C'était au client de porter son livre chez un relieur, et de le faire couvrir, selon son goût et ses moyens, de parchemin, de basane, de veau ou, pour les plus fortunés, de maroquin. Puis il avait proposé le service à ses clients, en commençant par sous-traiter le travail à un relieur, et finalement en intégrant un atelier de reliure. L'intérieur de la boutique changea alors d'apparence et, pour ainsi dire, de parfum. On entrait chez lui pour y sentir le cuir des ou-

vrages fraîchement achevés. Sur les rayonnages, le chaland se laissait aller au plaisir des couleurs et des formes : maroquin éclatant, basane noire, veau fauve, recouvrant des livres de formats divers, aux dos nervés, aux plats lisses ou estampés, munis de fermoirs ou ficelés de simples cordeles.

La politique dans laquelle s'était engagé Tilmann, qui était de proposer des ouvrages à des prix inférieurs à ses concurrents, limitait cependant ses possibilités. La plupart des livres qui sortaient de sa librairie étaient simples, de bonne facture, copiés sur papier et sans enluminures. Par ailleurs, peu de gens avaient les moyens de posséder un livre, et c'était généralement un livre d'heures ou un psautier, ce qui aurait restreint l'éventail de sa production. Outre les travaux de commande, il faisait donc aussi copier des livres de son choix et, au lieu de les vendre, les proposait en service de prêt, ce qui permettait qu'un nombre plus grand de lecteurs y eussent accès. Il fournissait ainsi les étudiants du *studium* en ouvrages juridiques, et les bourgeois de la ville en romans et livres sur les sujets laïcs les plus divers.

Un jour que Silvio était de passage chez lui, Tilmann avait proposé de reproduire les œuvres de son ami dans son atelier, mais celui-ci avait fait la fine bouche :

– Les ouvrages que tu confectionnes ici en grand nombre sont de bonne qualité, mais faits pour le commun. Ce chemin que prend la fabrication des livres me chagrine. Rien ne remplacera la beauté des parchemins, le plaisir que l'on a à les sentir, à les toucher. Le papier est froid, sans âme. J'aspire à ce que mes œuvres soient diffusées sur un support noble, relié richement. Ce n'est pas temps que je leur souhaite un appareil prétentieux pour mes beaux yeux, mais le prix d'un livre en réserve la lecture aux élites qui, il faut bien le dire, sont aussi les riches qui ont les moyens de payer. Et ce sont ces mêmes élites qui ont le pouvoir de transformer en décisions politiques les conseils que je leur

adresserai. Un travail de copies en grand nombre et à bon marché, qui permet au vulgaire d'accéder aux pensées les plus hautes, est indigne de mon écriture. Je veux savoir que des mains délicates ont touché mes écrits, que des esprits nobles s'en sont délectés. Tu me proposes de traiter mon œuvre comme une marchandise à destination du grand nombre : cela dégraderait mon message et serait sans plus d'effet sur les grands de ce monde.

– Je ne te cache pas, avait rétorqué Tilmann en riant, que plus je vends de livres, plus je gagne en aisance, surtout si par surcroît chacun me revient moins cher à façonner parce que le matériau et la main d'œuvre, plus abondants, sont moins dispendieux. Mais j'ai autre chose à l'esprit que le lucre. Le savoir est captif d'un trop petit nombre de livres manuscrits qui réservent à quelques-uns le trésor commun de la connaissance au lieu de le répandre. As-tu songé que si tu t'adresses au plus grand nombre, tu peux emporter un plus grand nombre de convictions ? N'est-ce pas l'esprit du Concile que de réunir physiquement l'assemblée des fidèles pour que tous, sur un pied d'égalité, puissent se prononcer sur la chose publique ainsi que le faisaient les Romains sur le forum et les Grecs sur l'agora ? Pour cela, et pour que tous soient citoyens, il faut que tous soient philosophes, et donc que tous soient instruits. Il faut rendre la copie des livres plus rapide et moins chère.

– De mon point de vue, tu vas favoriser la production, en plus grande quantité, d'une pensée également plus rapide et de moindre valeur. C'est un beau rêve, et de toute manière, il te faudrait autant de copistes qu'il existe de lecteurs, à moins d'inventer une manière de copier mécaniquement les textes.

– Un procédé d'écriture mécanique, avait murmuré Tilmann en hochant la tête d'un air pensif. Oui, c'est bien cela qu'il me faudrait trouver.

À travers les siècles passés, les manuscrits s'étaient faits de plus en plus riches et somptueux, ils étaient de-

venus pour certains des œuvres d'art, tandis que pour les usages d'une population accrue, avide de toujours plus de connaissances, mais aussi de belles histoires, s'était développé une production de copies faites en grandes quantités, plus rapidement, et donc moins travaillées dans leur aspect, le contenu prévalant sur la forme. Dans les deux types de production, il fallait l'admettre, la rareté du livre n'était pas en soi un frein à la diffusion de ses contenus. Un seul exemplaire d'un livre suffisait souvent dans une famille, une communauté, un établissement ou une société, pour les besoins de tous, car il pouvait être lu par un lecteur à l'ensemble des personnes présentes. Même l'illettrisme du plus grand nombre n'arrêtait pas la diffusion, dès lors qu'il n'était pas nécessaire de savoir lire pour écouter cette récitation publique. Dans les couvents, aux heures des repas, tandis que tous faisaient silence, un frère lisait au pupitre les écritures saintes ou les commentaires des pères de l'Église. À l'école, le maître dispensait oralement les savoirs contenus dans les livres, et même quand les élèves lisaient, ils pouvaient être à deux ou trois sur le même livre. Dans les maisonnières, le soir à la veillée, celui qui savait lire lisait aux familiers rassemblés autour du feu ou de la chandelle les histoires contenues dans un ouvrage d'emprunt qui circulait de maisons en maisons. Il n'y avait nul besoin réel de multiplier la production de livres, même dans le louable souci d'éduquer ou de distraire un nombre important de gens. Pourquoi Tilmann s'intéressait-il à cette possibilité d'une production d'un grand nombre d'exemplaires du même ouvrage ?

C'était, se disait-il que tous les livres ne pouvaient se lire à voix haute et en société.

Là était le point de butée du livre manuscrit : sa rareté en faisait, en tous cas pour les pauvres, c'est-à-dire pour le plus grand nombre, un instrument qu'il fallait utiliser en groupe, en présence des autres. Ce qui était lu était lu à tous, à voix haute. Cette publicité influait les contenus,

car il n'était pas concevable de lire devant tous n'importe quelle histoire, ni de diffuser n'importe quelles idées, au risque que les réactions de chacun fussent visibles, que l'on sentit les autres voir ses propres émotions à l'écoute d'un récit scabreux ou d'une idée frôlant l'hérésie. L'assemblée réunie autour du lecteur menacerait de se livrer au débat, voire au pugilat. Les contenus des livres lus publiquement ne pouvaient en conséquence que porter sur des sujets décents, sur lesquels tout le monde étaient d'accord. Et il y avait à parier que l'écriture même de ces livres était contrainte par l'anticipation que l'auteur faisait de la manière dont ils seraient lus : on écrivait pour un auditoire, et on pensait donc son écriture dans des cadres conformes. On écrivait des contenus faits pour la récitation en public, pour l'édification de ceux qui écoutaient, pour un apprentissage qui se faisait par répétition à voix haute : pas des textes pour la réflexion et la méditation personnelle, ou pour l'exercice secret de la rêverie solitaire.

Il se souvenait du récit de Tristan et Yseult qu'une certaine Ise lui avait déclaré avoir lu silencieusement, pour elle-même. C'était un livre qui avait été écrit pour être lu par une seule personne à la fois, dans le secret de son cabinet. Permettre au plus grand nombre d'avoir accès à un usage personnel, privé, du livre, à une lecture ignorée des autres, prêtait à la diffusion d'histoires scabreuses, d'idées subversives dont chacun pourrait prendre connaissance sans que les autres les partageassent, ni même qu'ils fussent informés que vous les aviez lues. Ce n'était qu'aujourd'hui, alors qu'il réfléchissait à la question de la reproduction des livres, que Tilmann prenait toute la mesure de ce qu'ouvrirait pour le vulgaire de pouvoir accéder, non seulement à une grande quantité d'exemplaires du même livre, mais surtout, à une grande quantité de livres consultables pour soi, secrètement d'autrui.

Le marchand avisé reprit le dessus dans ses réflexions. Tous les livres ne seraient donc pas forcément concernés

par une production en grand nombre de leurs exemplaires. Ceux qui pouvaient être lus à voix haute et en public continueraient de l'être. Les bien-pensants se diraient sans doute spontanément que la Sainte Bible mériterait d'être le tout premier ouvrage à être largement diffusé. Mais c'était une idée erronée, et d'ailleurs l'Église verrait-elle vraiment d'un bon œil que les Saintes Écritures pussent être ainsi lues en privé, se prêtant à des interprétations individuelles non contrôlées et à des discussions de groupe en dehors des lieux de culte ? On voyait ce qu'il en avait été avec la dissidence hussite. Le meilleur parti serait de faire l'essai avec un ouvrage tendancieux politiquement, ou pour prendre moins de risque, licencieux. Il faudrait décidément qu'il convainque Silvio d'écrire en ce sens une histoire suggestive.

Il en revenait à la question du procédé. Comment pouvait-on diminuer l'importance et les lenteurs de la main d'œuvre dans les transcriptions, et par suite, la cherté du livre, pour permettre à un nombre plus grand de lecteurs d'y avoir accès dans un rapport privé, personnel ? Tilmann vendait déjà dans sa boutique, outre les livres manuscrits, des ouvrages de dimensions plus modestes, qu'un procédé de gravure et d'impression avait permis de reproduire à l'identique à partir d'un modèle original. Le procédé était repris des fabricants de cartes à jouer et des dominotiers qui répétaient des motifs sur papier à l'aide de tampons. À la façon des cartes à jouer, les pages de ces ouvrages avaient été dessinées, puis gravées d'un seul tenant dans d'épaisses planches de bois que l'on avait enduites d'une encre grasse pour ensuite les appliquer fortement sur le papier, comme l'on applique un sceau, pour reproduire à l'infini la même image.

Tilmann connaissait le procédé, ces ouvrages étaient produits par des artisans qui appartenaient à la même corporation du Safran dont lui-même faisait partie, et qui le fournissaient. C'étaient essentiellement des livres

d'images, car la gravure sur bois se prêtait au dessin davantage qu'à l'écriture. On gravait certes des mots, des phrases, et même des paragraphes pour expliquer l'image, mais le texte n'était qu'une brève explication, pour ainsi dire un ornement de l'image. On avait étendu le procédé à la fabrication de petits manuels où le texte prédominait, comme les grammaires de Donat qui avaient servi à son apprentissage de la lecture et du latin du temps où il faisait son écolage chez les frères teutoniques. Il restait que tous les ouvrages ainsi gravés, qu'il avait en étagères dans son échoppe, étaient de faible ambition : des bibles des pauvres, almanachs, calendriers, donats, de seize à quarante pages, en raison du nombre équivalent de planches qu'il fallait réaliser pour les produire. Une erreur de gravure sur une planche obligeait le graveur à recommencer. Et les lettres se prêtaient plus souvent aux erreurs irréparables que les dessins. Tilmann comprenait les réticences de Silvio, car c'était au final de vilains volumes, dont le papier était de qualité médiocre, le texte fait de caractères inégaux, aux lignes irrégulières, mal justifiées, serrant les phrases autour du dessin en coupant les mots à tranche que-veux-tu et réduisant l'espace entre eux pour les caler tous, quand certains n'étaient pas oubliés en chemin.

Le procédé était intéressant, mais n'était pas une solution. Lui-même faisait usage d'une variante pour ses manuscrits quand ceux-ci comportaient des illustrations ou qu'il souhaitait en relever l'aspect par des lettrines ouvragées. Il commandait à un graveur sur bois le nombre d'exemplaires voulus de l'image sur des feuillets au format du livre à produire, et faisait ensuite écrire le texte à la main par ses copistes, autour de l'image ou à la suite de la lettrine. Il était clair que pour des textes d'une certaine importance, la copie manuscrite restait le procédé le plus sûr et le plus propre, la gravure ne venant qu'en complément.

Tilmann continuait donc à réfléchir.

Enea Silvio Piccolomini était entré au service du pape Félix à l'issue de l'intronisation de ce dernier, à l'été de 1440, et remplissait les fonctions de secrétaire depuis un an et demi, tout en s'inquiétant d'une conjecture qui ne lui promettait pas grand avenir. Il s'ouvrait ainsi de ses cogitations à Tilmann :

– Sa Sainteté a été élue sans qu'il se soit présenté de concurrent notable. On pourrait penser que ce sont ses qualités spirituelles qui l'ont fait remarquer de l'assemblée, et il est vrai que l'on ne saurait les lui dénier, tant il les affiche avec soin. Quand nous avons été reçus dans son château de Ripaille, nous y avons dîné d'un brouet dénué de fantaisie, et pas une femme ne hantait ces lieux habités de vieux soldats sur le retour, qui se qualifiaient d'ermites et de chevaliers. C'était d'une tristesse de bon aloi pour un candidat que l'on eût choisi pour sa sagesse et son humilité. Mais la vérité est que les prélats voient bien que les caisses du Concile se vident. Seuls les ducs de Bavière, les villes de Bâle et Strasbourg, l'évêché de Caminn en Poméranie, quelques universités, le roi d'Aragon et de Sicile, la Suisse et la Savoie sont encore formellement partisans du pape Félix. Tous les autres pays et princes de la chrétienté sont, soit fidèles à Eugène, soit neutres. Les revenus que nous allouent les puissances qui nous soutiennent vont en s'amenuisant, et ne permettent de toute façon pas à une cour pontificale de vivre sur un pied plus imposant que l'ordinaire d'une petite cour seigneuriale. L'assemblée a donc surtout porté son choix sur l'homme qui a été duc de Savoie, dont les relations avec les autres princes d'Europe peuvent nous obtenir leur soutien. Et les caisses du duché étaient pleines : on pensait donc que Sa Sainteté y puiserait

généreusement pour notre cause.

– C’est du moins un calcul pragmatique, commenta Tilmann.

– Pas vraiment, hélas. Les finances personnelles de notre pape ont leurs limites. Nous devons nous assurer que la Diète des États de l’Empire renouvelle son soutien au Concile. Mais les pères conciliaires ont fait une mauvaise démarche en raidissant leur position vis-à-vis d’Eugène, alors que celui-ci remportait un succès en faisant signer le décret d’union avec l’Église d’orient. Le schisme nous isole, et le Concile perd de jour en jour un peu plus de son autorité.

Tilmann était ému par les propos de son ami. Silvio venait d’achever l’écriture de *Dialogues sur l’autorité d’un concile général*, une défense serrée de la légitimité des conciles et de leur préséance sur les Papes, et il avait commencé une *Histoire du concile de Bâle*, exaltant les vertus de l’âge nouveau qu’ouvraient les réformes conciliaires. Mais, si ses convictions demeuraient inchangées, son appréciation de leurs chances réelles de succès était pessimiste.

Silvio trouvait quelque réconfort, du moins, à quitter régulièrement Bâle pour remplir des missions diplomatiques qui lui étaient confiées par le pape Félix, sur ses terres en Savoie, à la Diète à Mayence ou Francfort, ou à Vienne, la capitale du nouveau roi des Romains, et donc futur empereur, Frédéric de Habsbourg, qui avait succédé à son cousin Albert. Il s’échappait ainsi de ce qui lui paraissait devenir un petit cénacle de plus en plus fermé, ignorant de la réalité du vaste monde. Et les relations qu’il nouait à l’étranger lui permettaient de se présenter personnellement à son meilleur avantage, en cas qu’il eût à se trouver un nouvel employeur.

Vers la fin de l’année 1441, il annonça à Tilmann qu’il allait faire, au mois de février suivant, le voyage à Strasbourg. Une assemblée de la Diète d’Empire était prévue

pour le mois de juin, convoquée par l'Empereur pour tenter de mettre fin au schisme, et il fallait que l'on se concertât avec les autorités de cette ville, qui était l'une des dernières alliées du Concile.

– Notre Judas préféré, Nicolas, sera peut-être de cette assemblée, qui se tiendra à Francfort, et j'aurai plaisir à lui asséner quelques taloches rhétoriques. Mais en marge de nos obligations respectives, je n'oublie pas notre intérêt commun pour ce que peut receler la bibliothèque des Dominicains à Strasbourg. Or, mon titre de secrétaire et légat de l'un des deux papes, aussi légitime que l'autre pour le moment, devrait désormais m'autoriser à accéder au fond secret de la bibliothèque. Seras-tu du voyage ?

– Pourquoi pas ? répondit Tilmann. On me parle depuis des mois de la cathédrale dont les Strasbourgeois viennent d'achever la flèche. Et cela fait quelques temps que je n'ai pas mis le nez hors de Bâle. Par ailleurs, un orfèvre de ma connaissance m'a parlé d'un confrère de son métier qui, à Strasbourg, se serait essayé à concevoir un procédé d'écriture mécanique qui accélérerait la copie des manuscrits. C'est le genre d'homme qu'il me faut visiter pour mes affaires.

– Ah, Ah ! Tu t'intéresses toujours à cette idée de reproduction des livres en quantité. Je reste méfiant à cette idée, tu le sais, car plus de livres à destination du plus grand nombre me semble promettre une chute de la qualité de ce qui est écrit : pour en vendre davantage, on sera porté à écrire de la prose médiocre, destinée à satisfaire les passions les plus basses, licencieuses ou haineuses, parce que les plus faciles à exciter. Toutefois, ton enthousiasme est digne de considération, et je suis aussi curieux de voir ce que donnerait l'idée si tu pouvais l'appliquer.

La cathédrale de Strasbourg est visible de très loin sur la plaine d'Alsace, et à l'approche de la ville, elle paraît écraser de sa taille les innombrables toitures qui, derrière le mur d'enceinte, se pelotonnent autour d'elle. L'harmonie de ses proportions, cependant, et la silhouette originale qu'elle doit à son unique tour élancée vers le ciel, font voir l'édifice comme normalement dimensionné, et ce sont en fait les autres églises dans son ombre, les maisons et les tours à ses pieds, qui semblent ridiculement petites et ramassées. On se demande quelle ferveur dans la foi, ou au contraire quelle folle vanité, ont conduit une petite bourgade comme celle-ci à élever une église comme celle-là.

Tilman et Silvio arrivèrent à Strasbourg au début de février par la route venant de Colmar et entrèrent dans la ville par la porte des Bouchers, dont le pont-levis enjam-bait un fossé rempli d'eau. On remarquait très vite que l'eau était omniprésente dans cette ville. La rue qu'ils empruntèrent pour se diriger vers le centre s'évasait rapidement en une place bordée de tavernes et d'échoppes, que limitait un quai sur un second canal, plus large. Des embarcations de différentes tailles y accostaient, les unes seulement propres à circuler sur la rivière, les autres, plus longues et larges, capables d'aller sur le Rhin. On traversait ce second canal par un pont auquel était suspendu le corbeau servant aux supplices. Sur le quai d'en face, à gauche du pont, s'élevait le grand bâtiment de la douane, ou étaient entreposées et d'où repartaient, après paiement des taxes, les marchandises entrant en ville. C'était un bâti imposant fait de briques, renforcé de pierres de taille aux angles et autour des fenêtres, dont le toit impressionnant, percé de quatre étages de lucarnes, était divisé par plusieurs pignons

à redents. À droite du pont, un chenal se déversait dans la rivière après être passé sous un ensemble de bâtiments que, d'après les meuglements qui s'en échappaient, Tilmann devina être des abattoirs.

Ayant franchi le pont, ils prirent à droite, derrière ce groupe de bâtiments, pour déboucher sur une petite place bordée de belles maisons patriciennes à colombages, dont les bois étaient sculptés de motifs. De là, ils remontèrent vers la cathédrale et firent halte devant une auberge que connaissait Silvio, à l'enseigne « Au Vieux Palais », en face de l'ancienne résidence de l'évêque à qui elle devait son nom.

Ils y installèrent leurs bagages, confièrent leurs chevaux à un palefrenier qui le mena à une grange de la cour arrière, et décidèrent de ressortir pour se détendre et découvrir les lieux. Plutôt que de se rendre directement à la cathédrale toute proche, ils se dirigèrent vers le cœur de la ville, et franchirent à nouveau un canal, qui redescendait vers les abattoirs, et que Silvio indiqua être le Fossé des Tailleurs. Tilmann lui fit remarquer que les cours d'eau semblaient nombreux dans cette ville, aussi bien autour de ses murs qu'à l'intérieur.

— Tu as raison, lui dit son compagnon, encore que ceux-ci puissent se comparer à ce que l'on voit à Bâle, dans le quartier des moulins. Mais tu n'as encore rien vu : viens.

Il lui fit prendre une ruelle qui débouchait sur la place où trônait l'hôtel de ville, que les habitants nommaient la *Pfalz*, le palais. L'édifice n'était pas indigne de cette appellation. On eût dit une châsse ouvragée d'ornements gothiques. Il se composait de deux bâtiments accolés, construits peut-être l'un après l'autre à partir d'un noyau original qu'on devinait avoir été une chapelle. Le plus grand, s'élevant sur trois niveaux, présentait trois façades, percées de fenêtres triflées et surmontées de pignons à redents. Il était flanqué, aux quatre angles, de tourelles octogonales coiffées de toits pointus avec une girouette aux couleurs de la ville. Le bâti-

ment plus petit était oblong et donnait sur la place par son long côté, offrant sur ses deux côtés courts deux pignons à redents, reliés entre eux par une rangée de créneaux. Un escalier monumental couvert partait de la place, sur le côté du petit bâtiment, pour mener, après une élégante contorsion, à l'étage du grand par un porche, dont le toit était soutenu par de fines arcades. Le rez-de-chaussée abritait des échoppes et des entrepôts. Au premier étage auquel accédait l'escalier, se trouvait le siège des institutions de la cité : la salle du conseil éclairée par un grand vitrail aux armes de la ville, qui était aussi la salle du tribunal, car au pied du grand escalier on voyait le pilori et la pierre d'infamie.

Contournant l'hôtel de ville pour en admirer les trois façades, ils prirent une longue rue, au bout de laquelle ils furent dans le quartier des tanneries. À cet endroit, la rivière qui arrivait du sud se divisait devant les murs de la ville en de multiples canaux, dont certains partaient enserrer la triple ordonnance des murailles, tandis que d'autres pénétraient dans la ville en bras parallèles, passant sous des ponts couverts entre les tours qui les défendaient, pour ensuite se distribuer en chenaux avant de se déverser à nouveau dans le fossé d'enceinte. Les canaux autour de la ville étaient assez larges pour laisser circuler les bateaux. Les bras d'eau qui pénétraient dans le quartier des tanneurs servaient au nettoyage des peaux et alimentaient plusieurs moulins. Silvio commentait :

– Ce quartier de la ville fait penser à Venise, sauf que Strasbourg est plus salubre et amène, malgré la forte odeur de tanin que tu sens ici, et que les eaux y sont douces et transparentes, au lieu que celles de la ville des Doges sont saumâtres et puantes. Au départ, la ville ne bénéficiait pas d'une position idéale : l'endroit, à proximité du Rhin, est un marécage qui en fait un trou à moustiques. Mais les habitants ont su faire de cet inconvénient un avantage en drainant l'eau, en creusant des canaux qui relient la rivière au

fleuve, et en faisant passer sur celui-ci un pont. Ce pont sur le Rhin est une succession d'ouvrages de bois sur pilotis de près d'une demi-lieue de long, mais qui profite de l'étalement du fleuve. Le pont et les canaux font de la ville un lieu de passage obligé des marchandises, quelles viennent de France par la route, de Bâle par la rivière, ou d'au-delà du Rhin, et toutes paient les taxes à l'entrée, bien sûr. La corporation des bateliers est l'une des plus puissantes de la ville.

Ils revinrent vers leur auberge en passant, cette fois, par la place de la cathédrale. Tilmann, rejetant la tête en arrière pour admirer la façade ciselée de pierre rouge surmontée de sa flèche, ne pouvait en détacher ses yeux. La ville de Strasbourg devait être deux à quatre fois moins peuplée que Cologne mais elle possédait un chef d'œuvre de la chrétienté que ne pouvait lui disputer aucune église qu'il connût, même à Rome ou Florence.

— Cela ne valait-il pas déjà le voyage ? lui demanda Silvio en souriant à son air ahuri. Les habitants viennent d'achever la flèche il y a trois ans, et cela en fait à ma connaissance le plus haut édifice du monde. La masse de l'ensemble est prodigieuse, et du reste, il en a été ici comme du projet d'extension de notre cathédrale à Sienne : les constructeurs n'ont pu aller jusqu'au bout, car elle aurait été trop lourde pour le terrain sur lequel elle est bâtie. C'est pour cela qu'une seule tour sur les deux a été achevée. Mais elle ne donne nullement le sentiment de son poids, car la justesse des proportions, les jours ménagés dans sa flèche, la hardiesse des voûtes, les fines sculptures d'innombrables personnages qui montent le long de ses façades, rendent au contraire une image d'envol vers le ciel. C'est assurément l'une des merveilles du monde.

L'un comme l'autre restaient ainsi à la contempler.

— Comment le peuple strasbourgeois a-t-il trouvé le temps et les moyens pour réaliser un chef d'œuvre qui, même si la ville n'est ni petite, ni pauvre, paraît tout de

même hors de portée de sa population et de sa richesse ? s'étonnait Tilmann.

Silvio le plaisanta en le poussant du coude :

– *Ehi* ! Peut-être ont-ils connaissance du secret des Dominicains, et ont-ils trouvé le moyen de ralentir le temps pour se donner l'opportunité de la construire tranquillement en dix fois plus de siècles qu'il ne nous paraît.

Tilmann sortit de la ville par la Porte Blanche, au départ de laquelle l'ancienne route romaine allait en ligne droite vers la Lorraine par les cols des Vosges. Le lendemain de leur arrivée, Silvio et lui s'étaient réparti les tâches. Le Siennois irait demander à la *Pfalz* une audience auprès du Magistrat pour engager les tractations dont le Concile l'avait missionné, puis se rendrait à la bibliothèque des Dominicains pour leur affaire privée. Tilmann était parti à la recherche de l'ingénieux artisan dont l'orfèvre de ses connaissances lui avait donné l'adresse, un ancien couvent dans un village proche.

Hors les murs, au-delà du glacis qui devançait l'enceinte extérieure de la ville, s'annonçaient le long de la route les habitations de paysans et de meuniers regroupées en un village autour de plusieurs couvents, dont les plus opulents étaient ceux des Chartreux et des recluses de Saint-Gall. Des ouvrages fortifiés avancés, comme la tour du *Schloessel*, intégraient le quartier dans l'appareil défensif de la ville. Délaissant ce village avant que d'y entrer, il prit par la gauche une petite route qui rejoignait la Bruche, une des rivières nombreuses qui avec l'Ill sillonnaient les prairies alentour, en amont des fossés, et il remonta le long de la berge. Des postes de guets prolongeaient les défenses de la ville à cet endroit, dont une tour de construction récente au bord de la rivière, flanquant un pont et dépassant des arbres, raison pour quoi on l'appelait la Tour Verte. Au-delà se trouvaient les restes du couvent Saint-Arbogast et un groupement d'habitations plutôt misérables qui avaient dû former village autour de l'établissement, du temps où les chanoines augustins l'habitaient.

Le couvent était silencieux. Les corps de bâtiment, à l'abandon, donnaient des signes de délabrement par endroits. Une grange dont le toit s'était partiellement écroulé menaçait de s'effondrer. La maison chapitrale qui jouxtait l'église désaffectée semblait cependant tenir bon. Il se dirigea vers la porte.

– Oh là, quelqu'un ? cria-t-il en poussant la porte, qui résista en grinçant.

Il pénétra dans un large vestibule, empoussiéré et tapissé de toiles d'araignées, sur lequel donnaient plusieurs portes, la plupart défoncées ou ouvertes sur des salles vides. Un grognement se fit entendre dans une pièce dont la porte était repoussée, mais non close, l'huissierie y faisant défaut. Tilmann la poussa doucement pour l'entrebâiller.

À l'intérieur, un homme barbu et hirsute se redressait pour s'asseoir en tailleur au bord d'une paillasse. Une table où s'empilaient des feuillets couverts de dessins et de signes, trois ou quatre livres, une écuelle et une cuiller, complétait avec deux tabourets tout ce qu'il y avait de mobilier. Par terre, parmi d'autres feuilles qui traînaient, un pichet et un gobelet sur un plateau de cuivre semblaient devoir expliquer la difficulté de l'occupant des lieux à émerger d'un sommeil chargé.

– Me laisserez-vous jamais tranquille ? finit par marmonner ce dernier. J'ai assuré vos maîtres que je paierais tout ce que je dois, dès que le chapitre de Saint-Thomas m'aura versé le prix pour la rente que je leur ai vendue.

Il semblait gagné par l'épuisement, serrant dans ses mains une tête douloureuse. La paillasse, d'où sautaient de petites bêtes, bruissait de réprobations aussi nombreuses que minuscules au réveil de son occupant.

– Maître Gutenberg ? dit Tilmann. Je ne suis point de vos créanciers. J'étais venu parler affaires.

– Affaires ? s'intéressa brusquement l'autre en le regardant enfin. Oh ! Alors, c'est différent. Pardonnez mon accueil des plus discourtois. Vous m'avez surpris dans

quelque comput alchimique où se perdaient momentanément mes pensées. Je vous en prie, prenez un siège. Puis-je vous servir un hanap de ce Sylvaner ? Il est un peu raide au gosier et tire la salive, mais est propre à éveiller l'esprit quand il faut appeler celui-ci au travail. Je crains d'avoir égaré le reste de mon service, j'espère que vous ne me tiendrez pas grief si je bois pour ma part directement au cruchon.

– Sans façons, il est un peu tôt dans la matinée, s'excusa Tilmann en déclinant le gobelet crasseux d'où s'échappait péniblement une grosse mouche.

– Vous disiez donc que vous veniez pour affaires ? Je suis un peu surchargé par les travaux de commandes en ce moment, mais je trouverai bien à vous loger quelque part dans l'emploi de mon temps. N'hésitez pas à me faire part de vos besoins. Vous êtes de Strasbourg ?

– Non, je suis de Cologne, mais réside à Bâle depuis quelques années, et c'est un orfèvre bâlois de mes connaissances qui m'a parlé de vous, votre renommée étant parvenue jusqu'à nous.

– Oh, vous n'êtes pas d'ici, donc. Hm hm. Ma renommée ? Hm hm. Un orfèvre, hein ?

Le personnage devait avoir raison sur le Sylvaner, se dit Tilmann, car il semblait tout soudain réfléchir à grande vitesse.

– Je crois deviner que vous souhaitez investir dans une entreprise profitable, et permettez-moi d'affirmer que vous ne pouviez frapper à meilleure porte. J'ai justement en vue un projet que l'absence d'investisseur ambitieux m'a jusque-là contraint de reporter. Il s'agit de la taille et du polissage de petits miroirs à l'intention des pèlerins, qui peuvent ainsi les emporter avec eux en voyage.

– Euh non, je...

– Vous n'avez pas tout entendu. Laissez-moi vous exposer toute l'idée. Il ne s'agit pas de miroirs communs. Leur fabrication intègre un procédé alchimique dont j'ai

le secret, qui leur confère des propriétés particulières. Ils capturent les rayons lumineux.

– Tous les miroirs ne le font-ils pas ?

– Certes, mais ceux-là retiennent la lumière qu'ils captent.

Gutenberg se baissa pour ramasser le plateau de cuivre sur lequel avaient séjourné la cruche de vin et le gobelet. Il le tourna face à Tilmann :

– Vous voyez ?

– Eh bien, euh... à part quelques taches de vin, je ne vois rien.

– Précisément, il vous paraît tout à fait mat. C'est un plateau que j'ai utilisé pour mes expériences. Je l'ai d'abord poli pour en faire un miroir, puis l'ai enduit de ma préparation. Il ne reflète pas votre visage parce que les rayons qui émanent de vous restent captifs. Il ne rend les rayons, et donc votre reflet, que peu à peu.

– C'est donc un miroir qui ne reflète pas. J'avoue que je ne discerne pas l'intérêt du procédé.

– C'est là pourtant qu'un homme d'affaires avisé comme vous devrait saisir tous les usages que l'on peut en faire. Mon idée est de les proposer aux pèlerins en partance pour une fête votive à l'occasion de laquelle sont exposées de saintes reliques. Prenons pour exemple l'exposition des reliques des trois rois mages dans votre bonne ville de Cologne. Une fois sur place, ils présentent devant la relique le miroir, qui en capte le rayonnement bénéfique. Puis ils couvrent le miroir pour retenir le rayonnement, et ils peuvent ensuite, étant rentrés chez eux, soulever à l'occasion le voile protecteur afin de bénéficier en privé du reflet différé de la relique, et donc de ses bienfaits. N'est-ce pas ingénieux ?

– Oui oui oui, acquiesça Tilmann en considérant son interlocuteur d'un air pensif. Et plutôt que de vous adresser aux Strasbourgeois, qui vont par exemple vénérer les reliques de Sainte-Odile, à une journée de marche d'ici, me

trompé-je en supposant que vous préférez envisager une clientèle en partance pour un pèlerinage lointain comme Cologne ? Ou, mieux encore, Jérusalem ?

– Certes, les reliques les plus remarquables de la chrétienté reposent souvent en des lieux éloignés, alors que leur rayonnement est indéniablement plus fort et doit être recherché pour tel. Mais je ne vous cache pas qu’une fois vendu tout le stock de miroirs, la clientèle locale étant complètement servie, il est préférable de changer de ville pour reprendre la production ailleurs. Le temps que mettent les pèlerins à revenir de pays lointains permet ainsi d’éviter les discussions avec les quelques inévitables fâcheux que l’on rencontre dans ce type de commerce, car il y a toujours des gens exagérément mécontents de nos services.

– Hm hm.

– Je n’avais pas pensé à Jérusalem, mais c’est une bonne idée. Les clients mécontents sont sans doute moins nombreux à revenir de là-bas.

– Hm hm.

– En résumé, je vous propose une association dans laquelle j’apporte mon idée et mon secret de fabrication, et vous apportez votre contribution financière à hauteur de cinq cents florins. Ce qui est très raisonnable, si l’on considère le travail de taille des miroirs, mais surtout les ingrédients à se procurer pour la préparation alchimique, qui sont d’un coût prohibitif.

Tilmann regarda posément Gutenberg dans les yeux. Un ange passa.

– Ah ah ! fit Gutenberg, rompant finalement le silence. Je vois que vous êtes effectivement un négociant avisé. Il était important que je vous misse à l’épreuve, car vous pensez bien que je ne m’associe pas avec le premier benêt venu. D’accord, vous l’avez deviné, il n’y a pas de procédé alchimique dans l’histoire. L’idée, c’est de vendre de simples miroirs, et la seule alchimie qui leur confère quelque propriété, c’est la foi de leurs utilisateurs.

– Leur crédulité, devriez-vous dire.

– Nous ne sommes pas juges des propriétés réelles ou imaginaires que les fidèles attribuent, tant aux saintes reliques, qu’au fait qu’il faille être à proximité physique de ces reliques pour profiter de leurs bienfaits, au besoin en rejoignant une Croisade pour s’installer sur place. Et s’il faut les voir pour en bénéficier, c’est qu’une forme de rayonnement bénéfique en émane, après tout, et il n’est pas plus idiot de penser qu’un miroir puisse être imprégné des qualités de la relique que de penser que la relique elle-même dispose de ces qualités. Disons que nous vendons des miroirs un peu plus chers que les autres, et que pour leur fabrication, je maintiens ma proposition : je m’occupe de la taille et du polissage, et vous apportez les fonds pour l’achat des outils et des matières premières, à quoi, finalement, cinquante florins devraient suffire, et nous nous répartissons les gains par moitié.

Tilman sourit.

– Je suppose, dit-il, que notre contrat prévoira que devront être acquis tous les outils nécessaires à la fabrication de miroirs, sans qu’il soit besoin de les lister en détail.

– Ce n’est effectivement pas nécessaire. Si nous voulions être exhaustifs, nous risquerions d’oublier l’une ou l’autre fourniture, et serions alors bloqués par les termes restrictifs du contrat. Une formulation générale telle que « tous les outils nécessaires à la fabrication des miroirs » serait aussi souple que sûre. Vous ne craindriez pas que j’achète quoi que ce soit d’autre avec votre argent.

– Entrons tout de même un peu dans le détail. Ces outils comprennent-ils de quoi réaliser des reliures ? Les matières premières comprennent-elles de l’encre et du papier ?

Gutenberg plissa les yeux, subitement méfiant.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Et qu’êtes-vous vraiment venu chercher ici ?

– Je vous ai dit mon nom, et c’est bien un orfèvre qui m’a parlé de vous, mais je ne le suis pas moi-même. Je

suis libraire et copiste. Et je sais ce que l'on nomme un miroir, non pas en miroiterie, mais en matière de livre. Il se diffuse dans toute l'Allemagne de ces petits ouvrages de piété que l'on appelle des *Spiegel*n, ou des *specula* en latin, comme par exemple le *Speculum humanae salvationis*, ou le *Speculum salutis*. Je m'intéresse comme vous au procédé qui permet de les reproduire en quantités à partir d'un modèle, qui pour le moment est une planche de bois gravé. Si, comme on me l'a dit, vous avez trouvé un procédé plus satisfaisant, je suis prêt à investir bien plus que cinquante florins, ou à vous trouver les investisseurs si cela est au-delà de mes moyens. Mais il faut que j'en sache plus, et que vous cessiez de me vendre vessie pour lanterne.

Gutenberg s'assit sur l'un des tabourets en exhalant un profond soupir. Après un petit temps de réflexion, il dit :

– Bien. Je vois que nous sommes entre gens du métier, n'est-ce pas ? Alors, parlons...

– On a dû vous le dire ainsi, maître Tilmann, je suis orfèvre. Mais ce n'est point par héritage d'un savoir que je tiendrais de mon père, car ma maison est patricienne de la ville de Mayence, et je me suis formé aux métiers de l'orfèvrerie par curiosité et non par nécessité. L'orfèvrerie, du reste, réunit des arts et façons très divers, car elle implique la taille, la fonte et l'assemblage des métaux les plus variés, du plus grossier comme le fer du forgeron, qui n'est point de notre spécialité mais qu'il nous faut connaître, aux plus nobles comme l'or et l'argent, mais également d'autres matériaux comme les pierres rares ou précieuses, et le verre aussi, pour la confection des miroirs : les vrais, ceux dans lesquels on se mire.

« En fréquentant l'atelier de mon maître, je ne me destinais pas à exercer le métier : les rentes de ma famille auraient dû m'en dispenser. Et c'est pourquoi j'ai eu le loisir, plutôt que d'en travailler vraiment un seul, d'observer tous les aspects de cet exercice sans être pressé par la nécessité. Il nous faut nous former au dessin d'art, à la gravure sur tous supports, à la sculpture, au moulage, aux techniques des émaux et vitraux, au dessin géométrique et au tirage de plan dans les trois profondeurs de l'espace, préparatoire à la découpe des objets. Ce qui m'intéressait, c'est l'un des versants, en apparence accessoire, du métier, qui est la mécanique. Je dis qu'il est accessoire car il n'est pas visible et intervient peu dans le résultat le plus commun de la production, que sont les bijoux et ornements. Mais l'orfèvre, comme le forgeron, est amené à tailler des pièces, vis, roues dentées pour l'assemblage d'appareils comme les horloges et les automates. Et c'est là qu'apparaît le sommet de l'art de l'orfèvre, qui est de produire, non des objets inertes,

fussent-ils les plus beaux, mais des êtres vivants.

« C'est la raison pour laquelle, notre famille ayant été exilée de Mayence, j'ai choisi, faisant d'une contrainte une opportunité, de venir à Strasbourg, car vous aurez sans doute remarqué cette merveille de l'horlogerie que l'on peut admirer dans le transept de la cathédrale. Il y a là cette horloge monumentale qui présente une statue de la Vierge portant l'enfant Jésus, devant laquelle viennent s'incliner, toutes les heures au son d'un carillon, les trois rois mages. Un coq mécanique bat des ailes et chante. Un calendrier indique les jours et les heures et un astrolabe décrit le cours du soleil et de la lune. L'ensemble du dispositif est commandé par un automate effectuant le calcul du temps astral depuis l'origine du monde. Nul doute que Dieu, créant la régularité mécanique et parfaite des astres, mais également, et surtout, l'horlogerie qui anime les êtres vivants, doit être qualifié d'orfèvre, et que ce métier cherche à en reproduire les plans.

– Je comprends votre passion pour la mécanique, encore que ce soit là péché d'orgueil que de s'approcher de trop près de l'œuvre du Seigneur, commenta Tilmann. Mais comment cela nous conduit-il à notre affaire ?

– Allons, maître Tilmann, ne me faites pas la leçon, car je sais reconnaître à leur regard et à leurs manières les hommes qui ont comme moi à se débattre avec la tentation d'imiter Dieu pour recréer le monde. Mais vous avez raison, je m'égarerais volontiers à parler de ma passion. Pour revenir à des considérations plus pratiques, mon exil m'obligeait à trouver des sources de revenus, ce que je fis en pratiquant le métier, fort modestement et maladroitement, ne m'y étant pas sérieusement formé et exercé auparavant. Je n'aurais donc guère fait fortune, et il me fallait, à la fois, m'échapper de l'immédiateté de ce travail à la commande, et profiter des quelques connaissances que j'en avais pour inventer du nouveau. Faire faire les choses plutôt que les faire moi-même : on n'échappe pas à sa condi-

tion aristocratique. Mon attirance pour la mécanique, les automates en particulier, m'a conduit à m'intéresser aux moyens de faire réaliser par des machines, ou du moins par des procédés mécaniques, le travail des humains. J'en suis donc presque tout de suite venu à faire le rapprochement entre plusieurs activités de l'orfèvre, qu'il maintient distinctes dans sa pratique mais qu'avec mon recul je pouvais associer : la gravure et la ciselure sur métaux d'un côté, la réalisation de chevalières, anneaux sigillaires et tampons pour les sceaux, de l'autre. Dans l'exercice de notre art, nous sommes appelés à fréquenter des métiers connexes, comme les graveurs sur bois, et du fait de l'utilisation de l'or, les enlumineurs et doreurs. De là, le lien était vite établi avec les usages que l'on pouvait faire de leurs savoirs pour la fabrication de livre par impression.

– Je vous suis sans difficulté jusqu'en ce point, confirma Tilmann. Et d'autres y sont déjà parvenus avant vous. Vous êtes en train de me parler des cartes à jouer que produisent les taroteurs, et des livres d'images que l'on peut obtenir en nombreux exemplaires identiques en gravant à l'envers le sujet sur une planche de bois, et en appliquant ensuite la planche, préalablement encrée, sur le papier. Il n'a sans doute pas fallu longtemps aux graveurs sur bois pour concevoir que ce que l'on faisait avec des images pouvait l'être avec du texte. D'autant que les personnages dessinés étaient souvent déjà surmontés d'une légende sortant de leur bouche. Je propose moi-même, dans mon échoppe, de ces petits psautiers et bibles pour pauvres, et des donats pour les étudiants en grammaire. Mais le procédé, qui rend bien pour l'image, est manifestement insatisfaisant pour le texte. On le voit d'ailleurs, ce sont des ouvrages où l'image domine, occupe tout l'espace, faisant la part congrue au lettrage, qui n'en est que le bref commentaire. La facture du texte y est inégale, les lignes irrégulières, la justification mal posée, car le graveur a manifestement moins d'exercice avec les lettres qu'avec les lignes d'un dessin. Et comme ce

sont des ouvrages que l'on destine à un public peu aisé, le mépris de ceux qui les conçoivent s'exprime dans la hâte et le relâchement de leur travail. Le papier est de piètre qualité, l'encre est grise ou bistre car c'est la même que pour les estampes dont le texte est l'accompagnement, elle est délavée, inégalement répartie, et empâte les lettres. On ne pourrait pas offrir ce résultat pour des textes de valeur à un public fortuné, car il ne supporte pas la comparaison avec un manuscrit à l'écriture d'un beau noir, nette et régulière.

— Nous y voilà, dit Gutenberg. C'est donc de ces limites qu'il faut partir pour concevoir un procédé nouveau. Quelles sont en effet les contraintes qu'affronte le procédé actuel ? Pensez qu'il faut graver à la main, dans une planche de bois dur, comme le noyer, un texte à l'envers, et en le taillant d'épargne, c'est-à-dire non pas en creux, mais au contraire en découpant délicatement le profil de la lettre pour la conserver en relief. C'est là une vraie gageure. Les formes ne peuvent qu'être irrégulières. Par ailleurs, ce travail très fastidieux empêche toute modification par la suite : la moindre erreur, une coquille dans le texte lui-même ou un faux mouvement au moment de la taille, est fatale à l'ensemble du travail effectué jusque-là. Et comme le risque de commettre une erreur s'accroît avec les dimensions du texte, on appliquera de préférence ce procédé à des textes courts, sur des pages de petite taille, et donc des ouvrages comportant également peu de pages. On retrouve là l'une des principales conséquences de cette limite : le procédé est fait pour des contenus courts à destination de lecteurs peu cultivés. Et de là également viennent le moindre soin à les réaliser de la part d'un personnel qui n'a pas des lettres le respect qu'en ont les copistes, et le recours à des matériaux de moindre qualité pour une clientèle qui n'aurait pas les moyens de payer davantage. C'est à tout cela que j'ai réfléchi en recherchant, semble-t-il comme vous, un moyen de reproduire mécaniquement des textes de grande taille, de vrais livres, avec une qualité de rendu au moins

égale à celle d'un manuscrit de belle facture, et par conséquent à destination d'un public ayant de quoi les acheter.

Gutenberg embrassa du geste la chambre misérable où il résidait :

– Cela, toutefois, m'a pris plus de temps que je ne pensais, a épuisé tous mes moyens et ceux de mes précédents associés, et j'y travaille encore, car il est apparu que l'invention d'un nouveau procédé ouvrirait de nouvelles questions techniques dans des domaines très divers, en sorte qu'il faut plutôt parler maintenant du rapprochement entre plusieurs inventions différentes.

Il fit mine de compter sur ses doigts :

– Il me fallait considérer premièrement la gravure de la plaque, et je veux dire par là le moyen de graver des lettres régulièrement, en pouvant corriger les erreurs. En deuxième, il m'a fallu traiter, comme vous l'allez voir, la question de l'impression, qui peut se faire manuellement avec des planches en bois de petite taille, mais qui devient irrégulière avec des grands formats de page. C'est là qu'intervient la mécanique. Ensuite, s'est posé le problème de l'encre, qui m'a obligé à m'initier aux arts de la chimie. Enfin, les matériaux utilisés restent insatisfaisants et je me plonge en ce moment dans des recherches en métallurgie. Et je n'en suis pas encore à me poser la question du support, papier ou parchemin.

– Je comprends bien l'ampleur de vos recherches, dit Tilmann. Et je gage que, si vous avez la liberté de m'en parler ainsi, c'est que la vision d'ensemble que vous m'en pourrez donner n'empêche pas que dans le détail vous puissiez garder le secret sur les plans de votre machine et sur les composants de vos mélanges et alliages.

Gutenberg sourit d'un air finaud :

– Vous raisonnez bien, maître Tilmann. Je peux en effet vous en celer davantage en pleine liberté. Commençons par le plus important : cette limitation que rencontre la gravure sur bois. Le problème m'apparaissait d'abord de devoir

permettre la correction des erreurs : remplacer un caractère abîmé de la plaque sans avoir à refaire la plaque dans son entier. C'est l'image des bagues sigillaires réalisées par les orfèvres qui m'a donné l'idée. Après tout, quand on applique un sceau, mais également quand le potier sur son argile, ou le boulanger sur son pain, appliquent un cachet, on utilise un ou plusieurs poinçons où ne figure qu'une seule lettre. J'ai d'abord pensé que l'on pouvait évider sur la plaque en bois la lettre fautive pour la remplacer par une sorte de poinçon que l'on y incrusterait avec la lettre corrigée. J'ai ensuite rapproché cette idée de ce qui se pratique déjà : certains graveurs travaillent à la ligne. Le texte n'est plus gravé en un seul bloc mais en plusieurs, d'une ou plusieurs lignes. Cette technique permet également les modifications du texte. Il suffit de retirer les blocs du texte à modifier et les remplacer par des nouveaux.

Tilmann réfléchissait rapidement, formulant des pensées muettes sur ses lèvres.

– Oui, maître Tilmann, maintenant que je vous ai amené au bord de l'idée, je vois que vous êtes sur le point de la saisir. Dès lors que l'on ne pense plus la plaque comme une seule planche de bois, mais comme un assemblage, ce que l'on envisage pour un groupe de mots, une ligne, on peut l'appliquer en ne considérant que le plus élémentaire et le plus interchangeable des éléments : la lettre, ou disons, le caractère, car il faut traiter de même les chiffres et les signes de ponctuation. On remplace alors le principe d'une planche d'un seul tenant par celui d'une plaque maintenant dans un cadre l'assemblage des lettres qui font le texte, ainsi que des planches séparées qui imprimeront les images et les lettrines.

– On peut alors, poursuivit Tilmann, tailler les caractères séparément, les obtenir d'une meilleure forme, d'un contour plus précis. On peut, sans refaire la planche toute entière, retirer une lettre fautive. Et on peut répartir les ca-

ractères sur la ligne de façon homogène, tout en respectant la justification.

– Oui, approuva Gutenberg, et là ne s'arrête pas l'intérêt du procédé, mais c'est en ce point aussi que se présentent d'autres problèmes. Voyons d'abord une implication d'intérêt qui s'en déduit, et c'est pour ainsi dire l'invention à l'intérieur de l'invention : dès lors que vous envisagez de fabriquer les caractères un par un, vous pouvez vous mettre à tailler dans du noyer le nombre qu'il vous faut pour le texte d'une page, et un premier avantage est que vous pourrez les réutiliser pour la page suivante. Mais vous pouvez aussi vous dire qu'à tailler cent exemplaires de la même lettre, un A par exemple, vous prend un temps considérable de travail répété, et que vous pourriez aussi bien reproduire ce A en cent exemplaires identiques en le fondant au moule. Il faut donc que les caractères soient en métal plutôt qu'en bois. Et dès lors, vous résolvez tout un ensemble de questions importantes. Il y a en effet avec le bois un premier problème, qui est l'usure rapide de ce matériau, et vous ne pourrez, comme pour les imprimés actuels, produire avec la même plaque qu'un nombre limité d'exemplaires. Par ailleurs, les premiers essais que j'ai faits sortent pâles, les lettres sont d'un contour indécis et inégal sur la page. Les caractères en bois n'ont pas cette précision, ces arêtes vives qui permettent de rendre le trait accusé de la lettre tracée par la plume du copiste. Le caractère en métal assure au contraire cette impression précise. Enfin, la fonte au moule produit des caractères de taille strictement identique qui permettent des lignes d'une régularité presque inhumaine. La comparaison avec les plus beaux manuscrits est enfin possible.

A contrario, poursuivait Gutenberg, il y avait les problèmes également nouveaux que posait cette innovation. Concevoir des caractères en métal impliquait de trouver le bon alliage, facile à fondre et à usiner, mais assez dur pour résister aux contraintes de l'impression. Après des essais

peu concluants, il était encore en train d'y travailler. Par ailleurs, l'impression elle-même ne pouvait plus se faire à la main, il fallait recourir à une presse, qu'il avait fait assembler par un menuisier sur ses indications. Et du fait de l'usage d'une presse, l'encre également posait question, car il fallait une encre plus grasse, pouvant adhérer au métal et se reporter sur le papier sans couler ni baver. Les encres en usage pour l'écriture étaient de deux types, faites de suie, de colle et d'eau à la manière des anciens Grecs et Romains, ou d'un mélange de sulfate ferreux, de noix de galle, de gomme et d'eau. Mais aucune ne pouvait adhérer à des plaques sans provoquer des taches sur le papier. Il effectuait donc également des recherches sur le mélange adéquat.

Johannes Gutenberg et Tilmann parlèrent longtemps. L'inventeur était tout à l'enthousiasme de l'exposé de ses avancées et Tilmann en mesurait toute la portée.

– Savez-vous, finit par dire ce dernier, que votre invention va permettre de produire en grand nombre des ouvrages permettant à un public étendu d'accéder à la connaissance ?

Gutenberg fut interrompu dans son exaltation par cette remarque, et considéra Tilmann avec de l'hésitation dans ses yeux :

– Ah ? Euh... fit-il. Oui, certes, c'est sans doute un usage que l'on pourrait en faire. Mais le commun est une clientèle désargentée. Songez à la quantité exorbitante qu'il vous faudrait produire de petits livres accessibles à leurs appétits, à un prix qui vous rapporterait assez peu au final, et peut-être pas assez pour rembourser vos emprunts. J'avais plutôt envisagé d'utiliser le procédé pour faire d'habiles contrefaçons d'un manuscrit recherché, comme une transcription de la Bible, afin de les vendre à un prix raisonnable qui pourtant laisserait une forte marge.

Tilman occupait ses journées à étudier le coût de la construction d'une presse telle que l'envisageait Gutenberg, tandis que celui-ci poursuivait ses recherches pour trouver l'alliage optimal pour les caractères. Il se méfiait encore de l'inventeur et voulait encadrer les dépenses au plus juste pour éviter des tentations à celui qui n'était pas encore un associé. En s'enquérant des prix auprès d'un menuisier-tourneur du nom de Sasbach, établi dans la rue Mercière, toute proche de la cathédrale, il avait entendu pis que pendre sur le compte de l'homme, qui avait déjà sollicité l'artisan quelques années plus tôt pour la construction de sa machine. Il avait même hébergé dans ses locaux ladite machine, ou du moins son ossature en bois, qui était restée inachevée, la société que Gutenberg avait formée pour son utilisation n'ayant finalement jamais poursuivi ses activités.

S'étant informé sur les raisons de cette interruption, Tilman s'était fait dire par le menuisier et confirmé par d'autres fournisseurs, dont l'orfèvre Hans Dünne qui avait fondu pour lui les premiers essais de caractère, que les tentatives de Gutenberg pour trouver des associés avaient été répétitivement tumultueuses. Une première association avec un maire d'une bourgade voisine de Strasbourg, étendue à deux autres associés, dont l'orfèvre André Dreizehn, visait à produire les fameux « miroirs » à l'usage des pèlerins, en l'espèce ceux qui devaient se rendre à la foire d'Aix-la-Chapelle. L'opération fut compromise par la remise de cette foire à une année ultérieure. Les associés s'étant rendu à Saint-Arbogast, ils avaient constaté que Gutenberg employait une partie des sommes avancées à développer des recherches qu'il leur avait cachées. Il leur

opposa que le contrat d'association prévoyait qu'une partie des sommes étaient à sa discrétion et qu'il n'avait pas à en justifier. Il était cependant clair que les travaux qu'ils avaient surpris ne portaient pas sur les miroirs. Ils rompirent donc le contrat, mais restèrent en pourparlers et négocièrent une nouvelle association, à la fois pour éviter une procédure sur le règlement de la première, et parce que les intérêts en jeu paraissaient suffisamment élevés pour surmonter les aigreurs. Les financeurs, dont l'avidité muselait la méfiance, devinaient une invention susceptible de leur rapporter bien davantage que le premier projet, et Gutenberg avait besoin des fonds importants que nécessitaient ses recherches. De fait, la nouvelle association en vint à réunir près de mille florins, ce que Gutenberg avait justifié par les droits que les associés acquéraient sur un matériel considérable et des ustensiles déjà fabriqués ou sur le point de l'être.

Tilmann souriait en imaginant un Gutenberg proluxe faire apparaître en imagination à ses interlocuteurs la valeur considérable de ce matériel et de ces ustensiles sur le point d'être fabriqués. Il n'en comprenait pas moins l'ampleur du projet et il savait qu'il lui faudrait rechercher d'autres apporteurs lui aussi.

André Dreizehn, sans doute le plus motivé, s'était épuisé à payer sa part, avait sacrifié son patrimoine, vendu ses meubles, mis en gage les diamants de sa femme, et avait fini par mourir d'épuisement. Les frères du défunt se présentèrent alors, réclamant une somme de cent florins qu'ils disaient réservée par l'acte social à la succession de celui des trois associés qui viendrait à mourir, mais dont toutefois ils le déclaraient quitte volontiers, s'il consentait à les admettre tous deux dans la société, en lieu et place de Dreizehn. Gutenberg refusa d'accéder à l'une et à l'autre de ces deux réclamations. Il en était résulté un procès dont l'issue fut un arrêt du tribunal limitant à quinze florins la somme due par Gutenberg aux héritiers, mais qui rompait

de fait la société. Gutenberg avait dû engloutir le reste dans la poursuite de ses recherches, qui s'étaient interrompues une fois les réserves épuisées. Tilmann savait par l'intéressé qu'il avait récemment vendu au chapitre Saint-Thomas une rente qu'un de ses oncles, mort à Mayence, lui avait laissé en héritage. Mais l'absence de crédit dans laquelle le laissait ses précédentes affaires empêchait tout redéploiement.

Tilmann était incertain. Le projet était séduisant, il comprenait que des marchands avisés aient pu en saliver, et il arrivait lui-même à un moment où l'inventeur, sans ressources et discrédité, le couteau sous la gorge, serait prêt aux arrangements les plus favorables à l'apporteur d'argent frais. Cependant, le personnage était à la fois habile, menteur, doué pour l'exagération (vices que Tilmann pouvait encore administrer), mais également miné lui-même par les fantasmagories qu'il devait produire, incertain désormais de ce qui distinguait vérité, réalité et fiction, incapable de faire la part entre projet raisonnable et aventure, et sans doute manquant de confiance en lui, doutant de ses capacités, croyant lui-même si peu à ce qu'il racontait qu'il lui fallait maintenir un secret sur tout, comme si seul ce qui était tu était vrai et que le dire le rendrait invraisemblable à ses propres oreilles. L'association reposerait sur cette réalité : l'homme avait si peu foi en lui-même qu'il fallait que quelqu'un eût foi en lui à sa place. Ce qui était au final une conjecture assez fragile.

— Tu as bien raison de te méfier, lui dit un soir Silvio alors qu'ils se retrouvaient à souper. Le personnage a une vie qui est également désordonnée. Il y a trois ans, il s'est trouvé sous le coup d'une plainte d'une noble demoiselle de la ville qui l'a cité devant le tribunal épiscopal pour exiger de lui l'exécution d'une promesse de mariage qu'il lui avait faite.

— Sauf que je ne lui trouve pas une vie d'homme marié, donc il semble bien qu'elle ait été déboutée de ses préten-

tions par le tribunal. Il m'a parlé de cette dame, Ennelin zu der Isering Thüre, qui continue à se faire appeler Gutenberg. Selon lui, cette dame, qui n'a de patronyme que le lieu où elle exerce un commerce sur la moralité duquel il fait planer un doute, aurait payé un témoin pour attester un dossier monté de toutes pièces. Au contraire, le même Gutenberg a exercé la même année dans la charge de constable au service du livre des impositions : il faisait donc partie de l'administration de la ville dans un emploi de police qui implique qu'on lui faisait confiance. C'est en cela que je suis perplexe. Peut-être trompe-t-il son monde, il fait des promesses qu'il ne peut tenir. Mais il est suffisamment habile pour les formuler de manière qu'elles ne l'engagent pas quand on les examine de près, ce qui lui permet, sinon de gagner ses procès, en tous cas de ne pas les perdre. Et la facilité avec laquelle on lui avance l'argent, tout en lui laissant la plus grosse part des revenus, témoignerait de la confiance dont il bénéficie.

– Ou de la crédulité de ses associés, aveuglés par les promesses mirobolantes de l'invention.

Tilmann et Silvio passaient la journée à vaquer à leurs occupations respectives, l'un à discuter avec Gutenberg et à se renseigner sur la faisabilité du projet en même temps que sur le crédit à accorder à l'homme, l'autre à négocier avec les autorités de la ville leur appui au Concile, et à fréquenter la bibliothèque des Dominicains dans le temps que ses rendez-vous lui laissaient libre. Ils se retrouvaient à l'auberge à l'heure du souper, au milieu d'une foule de bourgeois et manants transis par le froid de février, venus chercher autour du repas d'avant le couvre-feu ou d'une simple chope de vin chaud, la chaleur du poêle en faïence qui trônait dans un coin de la salle. Ils étaient installés à une table, alors que se pressait contre eux, sur le même banc, une population de voyageurs et de travailleurs des environs, entre lesquels passaient les deux serveuses de la maison, chargées de plateaux et de pichets.

– Demain soir, dit Silvio, je te ferai faux bond, car nous serons le jour de la Saint-Valentin, et j’ai invité une noble dame à dîner.

– Et à quel titre Saint-Valentin se trouve-t-il convoqué à tes agapes ?

– Comment ? Vous ne pratiquez pas en Allemagne les festivités associées à ce saint ? Lui-même, il faut le dire, n’a rien à voir avec la coutume : il est quelque saint martyr à qui l’on prête d’avoir envoyé, depuis sa cellule, un doux message à la fille du geôlier, mais c’est très probablement une légende surajoutée au bénéfice d’un rite plus ancien, pratiqué à cette époque de l’année dès avant l’ère chrétienne. À la mi-février, les Romains fêtaient les Lupercales, au cours desquelles les prêtres du dieu de la fécondité Lupercus couraient nus par les rues et frappaient de leurs lanières découpées dans un animal consacré les femmes qui se mettaient sur leur passage, pour leur communiquer le don de la fertilité. Quand j’étais en Angleterre, j’ai découvert que les Anglais avaient maintenu la coutume d’une fête de célibataires à marier en l’inscrivant sous les auspices plus chrétiennes de ce saint. Leur poète Geoffrey Chaucer met cette fête à l’honneur dans ses contes d’aventures amoureuses, par ailleurs très inspirés du *Décameron* de notre Boccace. Les jeunes filles célibataires se dispersent aux alentours du village et se cachent en attendant que les jeunes garçons également célibataires les trouvent. Les couples ainsi formés doivent se marier dans l’année. La pratique laisse, certes, libre cours à beaucoup de tricheries de la part de couples déjà formés dans les faits, ainsi que d’hommes qui visent une femme en particulier.

Silvio se perdit un instant dans quelque souvenir en souriant stupidement.

– C’est une coutume fort stimulante, dit Tilmann, surtout la partie avant le mariage. J’imagine bien que, par seul souci philologique de la reconstitution de coutumes antiques, l’érudit curieux que tu es a décidé ce soir de jouer

les Luperques courant nus à travers les rues de Strasbourg pour fouetter les jeunes filles de quelque instrument très personnel censé leur conférer fécondité ?

– Ne fais pas le sot, Tilmann. Les Lupercales étaient une fête pour les hivers cléments de nos pays méditerranéens. Ici, en plein mois de février, il me faudrait courir très vite pour me réchauffer, ce que m’interdisent mes articulations depuis mon voyage en Écosse. Ou bien devrais-je user de mes lanières pour me fouetter moi-même les sangs. Non, ainsi que je te le disais, j’ai déjà un rendez-vous.

– Qui est la victime promise de tes rites païens ?

– C’est une Anglaise, précisément, avec qui nous ne pouvions qu’évoquer le sens profond de cette fête. Elle a nom Elizabeth, et un hasard aussi heureux que manifeste d’une volonté transcendante veut qu’elle parle le toscan, ce qui nous a conduits à échanger sur la littérature. Elle adore les auteurs de mon pays, bien sûr, et tu peux imaginer que je me suis présenté comme l’un des plus prometteurs d’entre eux, lui déclamant quelques une de mes odes. Croiras-tu que cette créature à la rousse chevelure et à la peau de nacre a été abandonnée ici, loin de son pays, par son négociant de mari parti pour plusieurs jours faire ses affaires ?

– Que disais-tu à propos de la vie désordonnée de certain orfèvre de notre connaissance ?

– Cela ne se saurait comparer. D’une part, je pallie au manquement d’un homme indigne qui ne devrait pas laisser son épouse sans soin, surtout un soir dédié aux amoureux. D’autre part, quand la femme que l’on laisse est par surcroît aussi belle que cela, offerte à la concupiscence environnante, le geste est une provocation dont il faut moucher l’insolence.

– Le serpent ne tenait-il pas le même genre de raisonnement pour inciter Ève à cueillir le fruit défendu ?

– Je crois décidément que tu as trop fréquenté les scholastes de notre Concile. On ne peut pas discuter avec toi,

j'ai l'impression d'entendre ce traître de Nicolas, qu'il va me falloir retrouver quand je serai à Francfort, car j'ai eu confirmation qu'il y sera l'avocat du pape Eugène devant la Diète.

La conversation, détournée par l'évocation de leur ami, dériva naturellement sur les recherches que poursuivait Silvio au couvent des Dominicains.

– J'ai fait usage de ma qualité de secrétaire de Félix V pour consulter la partie du fonds de la bibliothèque qui ne m'était pas accessible il y a quelques années. Ils étaient hésitants, ne sachant où se trouvait la légitimité, entre Eugène et Félix, mais leur ordre soutient pour l'instant le mouvement conciliaire, et ils ont fini par m'ouvrir leurs portes. Leur fonds est un trésor qui m'a fait sortir les yeux de leurs orbites. L'érudit que je suis a dû se retenir de laisser tomber notre affaire pour plutôt recopier les manuscrits uniques dont ils disposent et dont un seul suffirait à assurer ma notoriété au même rang qu'un Filelfo ou un Poggio. Ils disposent là-bas d'écrits grecs confisqués aux Cathares et dont ils ont conservé tout ce qu'ils ont pu, partagés qu'ils étaient entre l'appétit de savoir et leur mission de préservation de la chrétienté contre les idées païennes.

Silvio s'en était cependant tenu à sa recherche. Et il était tombé sur un trésor : un manuscrit grec comportant la version complète des trois livres de Platon, le *Timée*, le *Critias* et l'*Hermocrate*. Il avait voulu entreprendre de les copier, mais à ce point de ses démarches, il s'était vu opposer un refus catégorique. On l'autorisait à lire les ouvrages au secret, mais il lui était interdit de les sortir ou de les copier.

– Leur contenu confirme le résumé dont dispose Nicolas. La guerre que se livrèrent les Atlantes et les Athéniens, faisant un usage inconséquent de l'*Economicon*, aboutit à la destruction des deux empires. Mais il n'y a pas dans ces livres de description de cet artefact. Et il n'y a pas non plus, dans le secret de la bibliothèque, d'autre ouvrage de Platon

qui en traiterait. Nous en sommes rendus au même point qu'auparavant.

Tilmann et Silvio revinrent par deux fois à Strasbourg dans les mois qui suivirent. Silvio, qui représentait le pape Félix et le Concile de Bâle, devait préparer avec le Magistrat de Strasbourg leur position commune à la Diète qui se tiendrait en juin à Francfort. Il était également incité à faire le voyage pour retrouver à Strasbourg son amante anglaise. Tilmann, de son côté, avait attaché ses pas à ceux de Gutenberg. À Bâle, il recherchait les moyens de financer sa prometteuse invention. À Strasbourg, il discutait avec l'orfèvre-mécanicien de l'avancée de leurs démarches respectives.

Silvio apprit par la dame Elizabeth que celle-ci attendait un enfant, et qu'il ne faisait pas de doute qu'il était de lui. Ayant été répudiée par son mari, elle en appelait à son honneur. Tilmann trouva un soir, à l'auberge, son ami dans un état de grande confusion :

– Je me découvre devoir être père, alors que je n'y suis pas encore préparé. Songe que le Conseil des Douze à Bâle m'a proposé d'être ordonné prêtre, ce qui m'aurait permis d'accepter quelque bénéfice ecclésiastique me prémunissant contre les avanies du temps, et que j'ai refusé par honnêteté car je veux me laisser la liberté de butiner tant que ma santé me le permet. Et voilà que cette nouvelle situation menace de me ficeler par d'autres liens. Or, je n'ai aucune rente qui me permettrait d'assumer une famille honorablement. Et pour couronner le tout, les perspectives du pape Félix que je sers sont bien incertaines. Dès à présent, ses revenus, réduits aux impôts qu'il peut percevoir sur les bénéfices ecclésiastiques des quelques États qui le soutiennent encore, sont insuffisants à maintenir le train de sa cour, et ne serait-ce qu'à payer le secrétaire que je suis. Si

demain Félix est déposé, je serai considéré comme ayant été le secrétaire d'un antipape : je serai sans avenir.

Il finit par prendre la décision d'écrire à ses parents à Corsignano, en Toscane, pour leur demander de recevoir Elizabeth et son enfant à naître, le temps qu'il se constituât une vraie situation. Dans sa lettre, s'adressant à son père, il reconnaissait sa faiblesse mais arguait que la pomme ne tombe jamais loin du pommier. Après tout, son père n'avait-il pas, lui aussi, montré dans sa jeunesse qu'il était fait de chair et de sang ? Il ne pouvait compter avoir engendré un fils fait de marbre et d'acier froid. Aucun d'eux ne pouvait être plus saint que le roi David, ni plus sage que Salomon.

À l'issue du troisième déplacement qu'ils firent à Strasbourg, ils quittèrent la ville, non pour revenir sur Bâle, mais pour se rendre directement à l'assemblée de la Diète.

À Francfort, ils retrouvèrent leur ami Nicolas, qui se trouvait dans le camp des Eugéniens. Dans les débats, Silvio fut finalement empêché d'intervenir directement, n'étant ni cardinal, ni même clerc. Il conseilla donc le cardinal d'Arles, lequel tenta d'appuyer de toute la force de son éloquence la position qu'ils jugeaient légitime, celle d'un Concile issu du peuple de l'Eglise tout entier, et dont les décisions étaient prises, après discussion, à la majorité. Eugène avait été jugé après de nombreux avertissements, il avait été déposé après bien des débats qui lui permettaient de se défendre. Il s'était maintenu : c'est lui qui était schismatique.

Mais, pour fondée qu'elle fût en droit et moralement, la position des conciliaristes était politiquement perdue, car le coup de force du pape Eugène portait ses fruits. L'union des Eglises d'occident et d'orient avait été actée, et l'on ne savait pas encore qu'une fois rentrés chez eux, l'empereur byzantin et Bessarion s'étaient vu opposer le refus de leurs coreligionnaires, qui ne voulaient pas démordre d'un iota des dogmes orthodoxes. Eugène se présentait comme une force de rassemblement, alors que le Concile, par son in-

transigeance, faisait figure de diviseur. Nicolas enfonçait le clou en martelant les arguments dogmatiques, quitte à renier ses précédents écrits. Moins bon orateur que ne l'eût été Silvio devant un public, il avait pour lui la finesse de l'argumentation et, loin du Concile où on le considérait désormais comme un apostat, il conservait la réputation d'un homme de conciliation. Le Pape, disait-il, ne peut être schismatique aussi longtemps qu'il n'est pas hérétique, car l'Église est constituée de l'union des fidèles à leur pasteur, et en cas de scission, les schismatiques ne sont jamais ceux restés groupés autour du chef, seraient-ils les moins nombreux. Après avoir convoqué un concile, le Pape peut le dissoudre : il ne fait que lever l'obligation où étaient les évêques de se réunir, et si les évêques restent assemblés après la dissolution, ils sont impuissants à décider en matière de foi, car de telles décisions n'obligent qu'autant qu'elles sont prises ou acceptées d'un commun accord par l'Église et par le Pape.

Les délégués des États allemands à la Diète ne se prononcèrent pas nettement. On parlait de réunir un concile d'union. On plaidait qu'il était du pouvoir de l'Empereur, depuis le temps de Constantin, de convoquer un concile. Mais il y en avait deux en cours, et un troisième ne pouvait être sérieusement tenu que sous condition que l'on interrompît les deux autres. Pour le bien de l'Église, la Diète et l'empereur Frédéric se prononcèrent donc pour un nouveau concile qui se substituerait à ceux de Bâle et de Florence, et l'Empereur envoya des messagers en ce sens au pape Eugène, tandis qu'il se réservait de venir en personne à Bâle, ses différends avec les cantons suisses l'appelant de toute façon dans la région.

Silvio sentait que le pontificat de Felix V était en train de s'effriter sous ses pieds. Il chercha à Francfort des appuis parmi les lettrés de l'entourage impérial. Ses amis persuadèrent Frédéric de le couronner *poeta laureatus*, ce que l'Empereur fit en juillet, le septième dimanche après la

Pentecôte. C'était une distinction honorifique remontant à l'Antiquité, qui bénéficiait d'un regain du fait de la passion des érudits pour tout ce qui évoquait les lettres classiques. Des compétitions de poésie débouchaient sur l'attribution d'une couronne de lauriers au vainqueur. Pétrarque était le plus connu de ces poètes lauréats. Il y avait peu de justifications à couronner Silvio, qui n'avait pas produit d'œuvres remarquables, mais le geste coûtait peu à l'Empereur, qui n'en avait cure. Silvio, cependant, se mit à signer ses écrits en ajoutant à son nom ce titre de « poète » accordé par l'héritier des Césars. C'était à la fois un motif de fierté et un insigne qui l'attachait à l'empereur en cas de besoin.

Tilmann ne pouvait demeurer durablement éloigné de son négoce. Il quitta Francfort à la fin de l'été en y laissant Silvio, prit le temps de faire étape une nouvelle fois à Strasbourg, puis s'en retourna à Bâle. Durant toute cette première moitié de l'année 1442, il avait été très affairé, faisant la navette entre Bâle et Strasbourg pour envisager tous les aspects d'une entreprise de fabrication mécanique des livres. L'une des conditions était de réunir des concours financiers solides, ce qu'il espérait trouver à Bâle, où il était désormais connu, et où les banques lombardes, vénitiennes et florentines avaient installé des succursales au moment de l'ouverture du concile. Sur une autre des questions à traiter, il pouvait apporter ses connaissances de libraire : il s'agissait de trouver un papier adapté à la presse. Et c'était également à Bâle qu'il trouverait les hommes de métier avec qui parler. En fait, c'était le même interlocuteur auquel il songeait pour résoudre les deux problèmes : Henri Halbisen.

Halbisen était l'un des maîtres de la corporation du Safran à laquelle appartenait Tilmann. Il était l'une des plus grosses fortunes de la ville, ayant développé ses activités de marchand dans tous les domaines, à commencer par celui, rémunérateur et risqué, des épices. Il possédait une quinzaine de maisons rien qu'à Bâle même, et des biens dans le Jura et en Alsace, dont la seigneurie de deux villages avec leurs droits de chasse. Il avait fait fortune à l'époque du Concile de Constance, vingt ans plus tôt, ayant pressenti les besoins d'un tel rassemblement de puissants, et avait fondé à l'époque une société avec les nobles Jean de Waltenheim et Werlin de Kilchen, qui lui servaient de caution pour emprunter les fonds dont il avait besoin. La société Halbisen réunissait ainsi un capital de

cinquante mille florins et générait chaque année six à sept mille florins de revenus. Elle faisait commerce d'épices, de textiles, de vivres, de bestiaux et de métaux, précieux ou non, et pratiquait également le change. Elle faisait venir les marchandises et en expédiait dans toute l'Europe de ce côté des Alpes. La société avait conclu plus récemment un consortium avec un fournisseur de Barcelone pour importer le safran d'Aragon. Et, bien entendu, Halbisen, qui passait pour avoir le nez creux, était connu pour avoir lancé l'industrie papetière à Bâle, neuf ans plus tôt, profitant des besoins du Concile en la matière.

Tilmann jugeait qu'un homme avisé tel que lui ne demanderait qu'à investir une infime partie de sa fortune dans une activité prometteuse. À tout le moins, s'il trouvait l'entreprise trop risquée pour s'y engager seul, le mettrait-il en rapport avec les banquiers lombards qui étaient de ses connaissances et avaient les reins encore plus solides.

Le Concile avait en effet transformé la ville de Bâle, au moins pour le temps qu'il durait, en l'une des places financières les plus actives de ce côté-ci des Alpes. L'arrivée et l'installation d'un millier de résidents supplémentaires, avec des besoins pour leur train de vie et les moyens d'y subvenir, était une opportunité pour les marchands et négociants du lieu. Mais les investissements nécessaires, l'aménagement de logements, l'approvisionnement en vivres, vêtements et articles de luxe requéraient d'emprunter des fonds, et la monnaie, les moyens de paiement, se révélèrent la première fourniture dont on avait besoin en telle circonstance. Même une société comme celle de Halbisen n'avait pas la surface financière de la moindre des banques florentines. Elle était emprunteuse, et non prêteuse, et ne pouvait répondre à la demande. Les banquiers florentins, vénitiens, milanaï, communément appelés ici « lombards », ayant déjà l'expérience de précédents conciles, y compris à distance de leurs places comme celui de Constance, avaient dépêché des agents pour ouvrir à Bâle des succursales, qui

proposaient le système de crédit par lettres des banques italiennes. Les pères conciliaires, inspirés par le Saint-Esprit pour leurs décisions spirituelles, n'en veillaient pas moins à l'organisation matérielle de leur synode. Ils avaient traité de ces questions dès leurs premières séances, dix ans plus tôt. Ils avaient placé les transports d'or et d'argent sous la protection du Concile, les marchands et banquiers profitant ainsi des mêmes facilités que les ecclésiastiques. Le plus gros des quatre consortiums installés dans la ville était celui que dominaient les Medici de Florence. Amerigo Benci était leur représentant sur place, à qui Halbisen avait concédé l'un de ses bâtiments, la maison *Zum Schlüssel*.

Tilmann fit donc, par l'un de ses commis, prier le négociant bâlois de le recevoir. Il décida d'aborder son affaire par la question du papier, réservant au déroulement ultérieur de la conversation la discussion sur le financement de l'invention. Halbisen le reçut donc dans l'un des moulins qu'il avait fait installer dans le quartier qui entourait le couvent Saint-Alban. Deux ans plus tôt, en effet, le succès de sa fabrique de papier au Petit-Bâle avait conduit Halbisen à rechercher une implantation pour deux moulins supplémentaires, plus productifs, car desservis dans ce quartier par des canaux au débit plus fort.

Situé au bord du Rhin, entre le couvent et le mur d'enceinte, en contrebas de la rue qui montait de la porte Saint-Alban vers la cathédrale, le quartier de moulins et de d'entrepôts était servi par deux chenaux de dérivation captant l'eau d'un bras de la Birse, à hauteur du village de Saint-Jacques, et qui, courant de là sur plus d'une lieue jusqu'au Rhin, offrait un débit puissant. Le système des canaux avait été creusé dès une époque ancienne par les moines pour faire tourner une douzaine de moulins. La plupart étaient des moulins à grains, mais s'y trouvaient aussi le moulin à épices que la guilde du Safran avait acquis quelques années plus tôt, et deux moulins actionnant une forge, le *Rychmühle* et le *Zunzigermühle*, que Halbisen

avait fait transformer en moulins à papier.

Il reçut Tilmann en présence d'Antonio Galliziani, son contremaître piémontais, que Tilmann connaissait également pour avoir fait sa connaissance quelques années plus tôt quand il cherchait à se fournir en papier pour son commerce. Tilmann expliqua qu'il avait besoin d'un papier résistant, qui autorisât à la fois une écriture des deux côtés, de bonne tenue pour être manipulé, de grain égal, pouvant accepter, disons, que l'on y posât sans le déchirer une plaque de fer assez lourde. Ces requêtes très précises autant qu'inédites intriguèrent ses interlocuteurs, qui demandèrent des détails sur les tortures qu'il fallait infliger au papier.

Tilmann savait qu'il lui fallait décrire la destination du travail avec davantage de détails techniques, qui devaient rester confidentiels, mais qui seraient de toute façon requis lorsque l'on en viendrait à ce pour quoi il était également venu : une source de financement. Aussi se tourna-t-il vers Galliziani en le priant de lui pardonner, car il avait besoin de s'entretenir seul à seul avec le négociant. Sur l'assentiment de son patron, le Piémontais s'inclina de bonne grâce et se retira.

Tilmann exposa l'ensemble de l'affaire : un procédé d'écriture mécanique des textes qui permettrait de produire deux cents livres de qualité exactement identique dans le même temps qu'il en fallait aujourd'hui pour en copier un, lettrines comprises, avec une perfection de la justification et une répartition homogène des lettres sur la ligne qui ferait de chaque ouvrage une œuvre d'art pour un prix moindre sur le marché que le manuscrit, et à un coût de revient assurant une marge conséquente à l'investisseur. Outre les revenus que devait assurer le procédé lui-même, il tirait derrière lui toute la chaîne de production du livre : libraires, relieurs, illustrateurs, fabricants d'encre, les auteurs eux-mêmes que l'on devrait penser désormais comme des fournisseurs, et surtout les fabricants de papier

qui ne pouvaient qu'être intéressés à l'affaire. En effet, les premiers papetiers à s'impliquer dans l'invention seraient aussi les premiers à fournir en papier cette industrie qui en serait gourmande. Surtout si, associés dès l'origine, ayant connaissance des requis du procédé, ils étaient seuls à pouvoir fournir la qualité adéquate de papier.

Tilman parlait comme quelqu'un qui était convaincu par ce à quoi il croit, et sans doute, depuis qu'il racontait des histoires, était-ce la première fois. Peut-être fut-ce précisément la raison pour laquelle, contrairement à ce qui lui était arrivé par le passé, il ne convainquit pas son interlocuteur. Ainsi en va-t-il des hommes de conviction comme des amoureux : passionnés par ce dont ils parlent, ils cherchent à convaincre au lieu de séduire.

Henri Halbisen se représentait le procédé à partir de ce qu'il connaissait, lui, des bréviaires et manuels produits par xylographie à destination d'une clientèle peu fortunée. À la différence des manuscrits enluminés sur parchemin, et même des copies sur papier que pouvait réaliser un copiste soigneux, ces vilains ouvrages auxquels était associé le procédé mécanique étaient, comme on l'a dit, pressés sur un papier de qualité détestable, l'encre était grise, les lignes irrégulières, la justification mal posée. Il en avait une mauvaise opinion, associée celle également mauvaise qu'il avait des clients de ces ouvrages.

— Vous arguez, dit-il, que le procédé va faire travailler toute la chaîne du livre, mais il ne vous échappe sans doute pas qu'il va retirer leur travail aux milliers de copistes lettrés et talentueux, ainsi sans doute qu'aux enlumineurs, peintres, doreurs qui gagnent leur vie dans un art millénaire que vous détruisez. En tant que l'un des maîtres de la guilde qui, à Bâle, défend leurs intérêts, je ne peux pas vous suivre.

Tout à ses idéaux, Tilman n'avait pas pensé à cet aspect de toute invention : la destruction de l'existant et ses conséquences sur la vie des gens. Lui-même pensa aux

dames qui travaillaient pour lui et qu'il priverait de leur pécule. Il fut un instant désarçonné et tenta maladroitement d'élever le débat.

– Certes, répondit-il, une partie des arts anciens de l'écriture, de l'enluminure, vont souffrir de l'extension du procédé, comme la diffusion du papier dont vous faites commerce nuit à celui du parchemin. Mais il faut prendre en considération ce que permettra le procédé : la diffusion plus rapide des arts et connaissances nouveaux auprès d'un public élargi.

– Mon opinion est que vous allez favoriser la production et la diffusion, en plus grande quantité, sur des supports moins riches et moins élégamment ouvragés, d'un art et d'une pensée qui conviendront au vulgaire. Voyez les *specula* que vendent les colporteurs. Leur contenu est de médiocre qualité, les fautes d'impression nombreuses, les mots collés ensemble ou au contraire coupés par le milieu, sans espaces ni ponctuation. Je ne vois, du reste, pas l'intérêt d'étendre au commun du peuple la possibilité de lire des libelles et satires dangereux pour l'ordre public, que le moindre factieux aurait les moyens désormais de faire publier. Il n'est pas jusqu'aux écrits estimables qu'il me paraît dangereux de diffuser de la sorte. Prenez la Sainte Bible, par exemple, dont on pourrait penser qu'elle bénéficierait d'une diffusion élargie : il n'en est rien, vous voyez, par les désordres que nous ont causés les Hussites, qu'une lecture directe de la Bible par des esprits non éduqués peut provoquer les pires dommages. C'est bien pourquoi les fidèles n'ont pas accès communément aux Saintes Écritures, qui leur sont lues sélectivement, suivant le canon de la liturgie, et commentées par le prêtre dûment ordonné, et non par quelque prédicateur autoproclamé. Je préfère ne pas imaginer le chaos dans lequel vivrait une société où chaque foyer disposerait d'un exemplaire de la Bible que chacun serait libre de feuilleter à son gré. Je regrette, Tilmann, mais plus notre conversation nous fait avancer dans

le sujet, et plus j'y vois motif à ne pas vous aider, et même à faire connaître que l'on ne vous aide pas.

Tilmann ressortit de cet entretien la mine sombre, ce que ne manqua pas de noter Antonio Galliziani en le voyant passer dans l'atelier.

L'affaire se présentait mal, surtout si le vieil Halbisen l'empêchait de chercher ailleurs. (Vieux, Halbissen ? Bon sang, il était à peine plus âgé que Tilmann). Il lui faudrait alors retourner à Strasbourg, ou dans quelque autre ville, où il n'était pas aussi bien introduit. Il lui avait échappé que le patricien, en bâtissant sa fortune, avait sans doute été un homme d'affaire jeune par le passé, voyageant à la recherche d'idées nouvelles, mais qu'il était désormais, non seulement un négociant avisé, mais un homme politique, dirigeant de corporation, membre du conseil restreint de la ville, à qui celle-ci confiait des missions diplomatiques. Le personnage devait tenir compte de sa notoriété, gérer les intérêts de ses mandants. Sa fortune personnelle, bâtie sur le commerce, était peu à peu investie, non dans la nouveauté, mais dans ce qui importait si l'on voulait se faire un nom et une famille : le bâti, les terres et les titres.

À peu de temps de là, cependant, Galliziani vint le trouver.

– J'ai eu connaissance que vous n'avez pu faire affaire avec mon employeur. Il ne m'a pas parlé de votre projet en détail, mais j'ai pu comprendre qu'il impliquait la production de quantités importantes de papier et la recherche de financement. Je n'ai pas les finances, mais si votre question est en partie technique, je peux vous aider à y répondre.

– C'est fort aimable à vous, mais pourquoi feriez-vous cela, alors que votre employeur s'y oppose ?

– Parce que je recherche la première opportunité de le quitter pour me mettre à mon compte, avec mon frère Michel. Nous avons demandé à plusieurs reprises à Halbisen d'être associés dans l'affaire et il s'y refuse. Il ne lui vient pas à l'esprit que, sur le plan des connaissances, toute la

fabrique repose sur nous. Peut-être pense-t-il qu'il trouvera d'autres Piémontais si nous partons, ce qui n'est pas impossible, alors que nous ne trouverons pas d'autres papetiers que nous-mêmes pour nous faire travailler. Si vous êtes demandeur d'une grande quantité de papier, opportunité d'affaire que mon patron a la folie de décliner, je suis preneur, car une telle clientèle me permettrait de m'installer. Je crois aussi que l'activité conciliaire, qui a été notre principal débouché et a assuré le succès de la fabrique, est en train de se tarir. Déjà les pères présents sont de moins en moins nombreux, et la demande baisse. Il nous faut nous préparer à trouver d'autres marchés. L'attitude de *Messer Halbisen* à votre égard est déraisonnable.

Galliziani lui expliqua qu'il avait en vue de faire l'acquisition, par sa femme qui était bâloise, d'un moulin à chanvre près de la porte de la ville dite *Steinenthor*. Le moulin était alimenté par le *Rümelinbach*, l'un des diffluent de la Birse qui courait à l'intérieur des murs de la ville. Le projet du Piémontais était de le transformer en moulin à papier. Si Tilmann, dont il était connu que la librairie faisait travailler quantité de copistes, pouvait faire miroiter une demande importante de papier, il justifierait le projet vis-à-vis d'un banquier, surtout s'ils le présentaient de concert. Peut-être, du reste, Tilmann n'aurait-il jamais besoin de ce papier, si son projet ne voyait pas le jour, mais cela importait peu : il fallait que le banquier y crût. Par la suite, Galliziani se faisait fort de produire un papier de qualité à même de concurrencer celui de Halbisen, qui n'aurait plus son ingénieur pour le fabriquer. Si l'on pouvait être moins gourmand sur la marge que leur concurrent, on pourrait vendre moins cher et débaucher ses meilleurs ouvriers en leur proposant de meilleurs salaires. Et lui, Galliziani, ferait son affaire des travaux d'essais sur différentes qualités de papier convenant au projet de Tilmann.

Tilmann réfléchit rapidement. Créer une fabrique de papier, industrie qui avait le vent en poupe, se présenterait

mieux à l'oreille d'un banquier que de lui demander de financer le projet aventureux d'une machine mirobolante. Cela résoudrait tout au moins cette partie du problème qu'était l'approvisionnement en papier adéquat. La question du financement de l'invention de Gutenberg restait en suspens, mais on l'examinerait dans un second temps, et l'association d'un libraire avec un papetier, si elle s'avérait profitable, avait plus de chance de rencontrer, par la suite, finateur pour cet autre projet.

Parmi les nombreuses banques italiennes qui avaient installé des correspondants à Bâle, les Medici dominaient, et mieux valait les éviter, puisqu'en affaire avec Halbisen, ils pourraient avoir quelque prévention contre le projet. Il était logique de s'adresser aux concurrents des Florentins, les banquiers de Sienne, d'autant que Tilmann pouvait se prévaloir de l'amitié de leur compatriote Enea Silvio Piccolomini. Giovanni Benzi était l'un d'eux, dont Tilmann avait fait la connaissance, et qui était par surcroît le frère du médecin Ugo Benzi, l'un des professeurs de Nicolas de Kues du temps où celui-ci était étudiant en Italie. Malheureusement, il était décédé quatre ans plus tôt, et la banque que leur famille avait cofondée avec les Guarienti de Vérone s'était retirée des affaires d'Allemagne à la suite de la décision schismatique du Concile. Toutefois, Pietro Guarienti avait décidé de se maintenir à Bâle en son nom personnel. Il faisait affaire avec des négociants proches de Halbisen, qu'il était difficile de contourner, mais n'avait pas d'attache personnelle avec ce dernier. Il se montra intéressé par le projet et consentit à avancer les fonds pour l'achat et la transformation du moulin, ainsi que pour les fournitures d'une première livraison de papier. Tilmann en écoula une petite partie dans son affaire de copistes, mais le projet de Gutenberg n'ayant pas même commencé à se concrétiser, il ne pouvait faire davantage. Cela était toutefois de peu d'importance, car Galliziani, ainsi qu'il l'avait annoncé, fabriquait un papier de bonne qualité à un prix

moindre que celui de Halbisen, et l'affaire s'avérait déjà devoir être prospère.

Au mois de novembre, Silvio revint à Bâle dans le cortège de l'empereur Frédéric qui s'y rendait pour négocier directement avec les pères du Concile bâlois la convocation d'un nouveau concile devant mettre fin au schisme. L'Empereur fit camper sa cour hors les murs de la ville, ayant décidé qu'il n'y entrerait qu'une fois que l'assemblée conciliaire aurait accepté les articles de la décision prise à Francfort. Les pères conciliaires, tout en réaffirmant leur légitimité, acceptèrent que leur assemblée fût transférée en un autre lieu, que choisirait l'Empereur, et y mirent seulement comme condition que ce dernier y fût présent et les assurât de leur sécurité.

Frédéric entra alors dans Bâle, le troisième jour des ides de novembre de l'an 1442. Comme on était un dimanche, le vingt-cinquième après la Pentecôte, il alla prier d'abord à la cathédrale. Puis il rencontra Félix V, accompagné d'une suite peu nombreuse. Il lui témoigna les égards dus à son âge et à sa naissance, mais sans le reconnaître comme chef de l'Église. Il se fit excuser, par un évêque de sa suite, de ne pouvoir lui rendre les honneurs dus à un Souverain Pontife, et qu'il agissait ainsi pour faciliter les démarches de paix. Frédéric et Félix s'entretenirent assez longtemps, à la suite de quoi l'Empereur regagna sa résidence.

Peu de temps après, Félix quitta la ville en prétextant son état de santé et regagna Lausanne. Il décida d'y rester, le Concile ayant dépensé l'essentiel de l'argent que, sur son héritage savoyard, il lui avait consenti pour assurer le train de vie d'une cour pontificale. Il était désormais sans guère de ressources. Il perdait également peu à peu tous ses soutiens. Le plus important d'entre eux, Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile, s'étant emparé de Naples, demanda

à être couronné roi par Eugène et passa de son côté. Le pontificat de Félix V n'était plus que nominal.

À l'issue de la rencontre entre Frédéric et Félix, ce dernier avait accepté de délier Silvio de son service. Il espérait encore que le Toscan pourrait lui apporter un peu d'influence auprès de l'Empereur, et le désigna comme son légat. Tilmann retrouvait régulièrement son ami à la maison « À la Mouche ». Il le voyait changer d'humeur, devenir plus grave. Silvio n'avait pas revu Elizabeth et était sans nouvelle ni d'elle ni de l'enfant. Un jour de décembre, il reçut enfin une lettre de ses parents, qui lui apprenait que l'enfant était bien né en novembre, alors que la jeune femme était arrivée à Florence, mais qu'il n'avait vécu que quatorze semaines, et qu'après cela, ni lui ni sa mère n'avaient jamais atteint Corsignano.

À la table où ils buvaient, Silvio était particulièrement sombre, l'œil perdu dans le vague, la main tenant mollement le broc de vin posé devant lui.

– L'Empereur se prépare à quitter Bâle pour regagner sa capitale de Vienne. Je sens l'ambiance des pages qui se tournent. Le Concile ici se traîne, cherchant la manière la plus honorable de mettre fin à ses propres jours en préservant les prébendes de ses membres. Félix est à Lausanne, il ne fait même plus l'effort de dissimuler que rien ne l'appelle ici. Cela aurait pu être le moment pour moi de décider de revenir à Corsignano, dans mon âge mûr, pour y rejoindre femme et enfant et reprendre la charrue de mon père. Et voilà que ce destin-là m'est également refusé. Vois-tu, je ne sais pas quoi en penser. Peut-être aurais-je dû être présent auprès de cette femme pour la soutenir. Peut-être même que l'enfant aurait vécu si sa mère, découvrant qu'elle portait un bâtard et ayant à l'assumer face à son mari et à sa famille, vivant loin de chez elle, avait du moins passé sa grossesse entourée de plus de prévenance que ce que je lui ai accordé en l'envoyant en Toscane. L'histoire se répète. C'est la deuxième fois que je manque avoir une

descendance, si tu te souviens que lors de mon voyage en Angleterre j'ai dû laisser un enfant mort-né derrière moi. Les Anglaises me fascinent mais semblent ne pas me réussir. Je m'étonnais, il fut un temps, de ne pas me connaître davantage d'enfants illégitimes, au vu de mes nombreuses aventures, mais s'ils ont existé, c'est finalement qu'ils sont peut-être tous morts.

Tilman le raisonna :

– Tu te fais des reproches là où tu n'as même pas connaissance que tu aies commis un réel péché, autre que celui de luxure. Quant à la fin malheureuse de cette histoire, il est peut-être mieux qu'il en soit ainsi. Nous pleurons souvent sur ce que nous perdons, sans doute parce que c'est de le perdre qui nous leur fait attribuer de la valeur. Mais si tu es honnête avec toi-même, tu as toujours recherché une vie de liberté : tu n'aurais pas fait un mari très attentionné, ni un père très présent pour l'éducation de tes fils.

– Oui, c'est ainsi que je me console. Les desseins du Seigneur sont impénétrables, et sans doute me destine-t-il à des tâches futures qui me prendront tout entier, ne laissant pas de place à une vie de famille. Je dois y lire un signe, qui se répète. J'échappe aux femmes et aux contraintes familiales comme j'ai échappé à la peste il y a quatre ans. Et il ne semble pas que la volonté divine me punisse pour avoir consommé les plaisirs de la chair : elle me préserve seulement de leurs conséquences. Je pense qu'après le dîner, je vais faire un tour du côté du bordel le plus proche pour oublier entre les bras d'un tendron le goût un peu amer que me laisse dans l'âme la lecture de la lettre de mes parents.

Il réfléchit un peu, puis reprit :

– Mais tu as raison aussi sur cet autre point : nous accordons de la valeur à ce qui est perdu, comme à la vaiselle que le camelot menace de briser si personne n'avance pour l'acheter. Elizabeth était une histoire forte, brève, que je me mets à exalter parce qu'elle est lourde de tous les possibles qu'elle ne laisse aujourd'hui qu'à l'état de rêve.

Je me suis senti un homme quand j'ai appris que je serais père. Mais si je m'étais retrouvé chargé de famille, notre histoire serait devenue triviale, et j'aurais vieilli, aigri par la pensée inverse de tout ce que j'aurais manqué de n'avoir pu rester célibataire. Il ne faut pas commettre l'erreur de la femme de Lot, ou celle d'Orphée : il ne faut pas se retourner. Il me faut aller de l'avant, et le divin Démiurge semble vouloir écrire mon histoire selon un texte précis, dont il écarte sévèrement toutes les digressions. Considérons donc les options. Rester à Bâle, où je n'ai pas entrepris de faire négoce comme toi, ne m'apportera rien. Et rentrer en Italie ne me promet rien de bon, tant que je n'y suis pas en odeur de sainteté chez les partisans du pape Eugène. Je partirai donc avec la cour de l'Empereur.

C'est ainsi que Silvio entra au service de l'empereur Frédéric, l'accompagnant quand il quitta Bâle en janvier de l'an 1443. Il s'installa à Wiener Neustadt, qui était à quelques lieues de Vienne une petite ville dont Frédéric avait fait sa résidence impériale, et plongea dans le quotidien de la vie allemande.

Du moins, fit-il politiquement le bon choix. Eugène, après le départ des Grecs, avait transféré le Concile de Florence à Rome, et avait accepté la décision de l'Empereur de réunir un nouveau concile pour mettre fin au schisme. Il y mettait comme condition que cette assemblée se tînt à Rome. Les pères de Bâle avaient également accepté le principe d'un tel concile, mais critiquant la décision d'Eugène, ils y mirent leur propre condition, qui était qu'il se tînt à Lyon, ville choisie par Félix et dans la zone d'influence de la France. Cependant, épuisés, ne cherchant plus qu'à recouvrer leurs cures et leurs bénéfices, les prélats bâlois ne se réunirent plus. Les conciles transférés de Florence à Rome, et de Bâle à Lyon, demeurèrent de fait sans aucun exercice. Le schisme se maintint tout en se vidant de ses enjeux, jusqu'à la mort d'Eugène, survenue en l'an 1447. En 1449, Félix négocia son renoncement à la tiare avec le

successeur du pontife romain, Nicolas V, qui en retour le fit cardinal-évêque de Lausanne, et il se retira dans l'ermitage qu'il avait créé à Ripaille. La même année, le Concile de Bâle, qui s'était entre-temps translaté à Lausanne, se réunit une dernière fois pour décider la levée de toutes les sentences prononcées contre ceux qui avaient soutenu le pape Eugène, en échange de la ratification par son successeur de la plupart des décrets bâlois.

Après le départ de son ami, Tilmann repensa à leur conversation sur la valeur que l'on donne à ce que l'on a perdu. Il comprenait les sentiments de Silvio, car la pensée d'une jeune fille que lui-même avait connue à Cologne était encore présente dans son cœur, après toutes ces années. Silvio, avec qui il s'entretenait régulièrement, n'ignorait pas que ce souvenir, si lointain et si discret qu'il fût, si épisodique que fût son évocation, était comme un noyau, peut-être même seulement un pépin, petit mais solide dans la chair des souvenirs, lesquels deviennent sucrés en mûrissant : quelque chose qui résistait au temps, comme attendant de germer.

Il savait que Silvio avait raison : il fallait aller de l'avant, ne pas jouer les Orphée se retournant sur Eurydice. Ce qui était mort devait rester dans l'oubli. La légèreté morale de Silvio permettait à ce dernier de tourner la page, ce qu'il avait derechef effectué, le soir même de leur discussion, en faisant le tour des maisons de tolérance bâloises.

Mais l'histoire de Silvio avec Elizabeth avait été vécue et consommée, elle avait connu un accomplissement. Que pouvait-on dire d'une histoire qui, dans son cas à lui, Tilmann, était restée en suspens, comme non terminée, et qui d'une certaine façon n'avait pas même débuté ? Le problème des premières amours que l'on laisse inachevées, c'est qu'elles alimentent le souvenir de quelque chose qui aurait dû se poursuivre, affronter son destin de chose mortelle dans la réalité, au lieu de demeurer parfaite et immortelle dans les fantasmagories de l'esprit. Les amours

imaginaires continuent à vivre dans les caveaux de l'âme,
en boucle, et ne peuvent terminer parce qu'elles n'ont pas
encore commencé.

Tilman ne pouvait se le cacher : il lui faudrait, un jour prochain, revenir à Cologne. Il se faisait prétexte de trouver hors de Bâle les moyens de financer l'entreprise de Gutenberg. Parmi les villes d'Allemagne où il pouvait solliciter des personnes de sa connaissance, se disait-il, figurait la cité où il avait grandi. N'avait-il pas contribué, dix ans plus tôt, à y mettre en place la fondation Dwerg au nom de Caspar de Wandofen ? Il avait rencontré à cette occasion Heymeric van de Velde, qui était alors déjà bien considéré dans son université, et qu'il avait revu à Bâle. C'était lui qui lui avait présenté Nicolas de Kues, alors son élève. Voilà le genre de notable sur qui il aurait pu s'appuyer pour élargir le cercle de ses relations au sein du patriciat colonais.

Mais il avait appris par Nicolas que son maître, après être resté trois ans à suivre les travaux du Concile, et être rentré ensuite à Cologne, avait obtenu très vite un poste de professeur à l'université de Louvain, où il résidait désormais. Retournant dans sa tête la fiction d'un voyage pour affaires dans une ville où en réalité il ne connaissait plus personne, Tilman en venait à se dire qu'il avait tout bonnement envie de s'y rendre pour d'autres raisons, et que s'il avait néanmoins besoin de s'en fabriquer de légitimes, c'est que les vraies se comportaient comme possiblement coupables. Il irait sans doute à Cologne de toute façon, il savait que cette idée n'était pas innocente, et il en concevait de l'appréhension.

Peut-être même était-ce une forme de culpabilité qui l'avait empêché toutes ces années de retourner là-bas. Il se souvenait pourtant qu'il avait rompu avec ce passé sur le coup d'une saine décision, dénonçant dans sa totalité une histoire dont il avait vécu brutalement, sèchement, la

mensongère viduité. Il avait brûlé en un seul jour ce qu'il avait adoré. Les lettres qu'il avait écrites à Ise, déclamant un amour inaltérable, avaient trouvé leur conclusion en une brutale et laconique palinodie. Mais ce qu'il avait rejeté ce jour-là, n'était-ce pas sa crédulité, cette image de lui qu'il avait découverte, d'un jeune homme amoureux qui se prend les pieds dans l'histoire qu'il s'est racontée ? Partir avait été une forme de serment de fidélité qu'il se prêtait, de devenir intelligent, de n'être plus dupe des mensonges des autres, et surtout des mensonges que l'on se fait à soi-même.

Et maintenant, voilà qu'il se laissait tenter par le retour aux sources. Orphée se retournait vers les enfers et se préparait à descendre chercher Eurydice. C'est de cette trahison qu'il se sentait coupable : le parjure qu'il était sur le point de commettre du serment fait à son entendement. Et il lui venait à l'esprit que cette trahison, il avait été tenté toute sa vie de la commettre. Il y a dix ans, il était déjà revenu à Cologne, avait été sur le point de frapper à l'huis d'Ise, et n'en avait été empêché que par la découverte qu'elle, pour sa part, était bien passée à autre chose.

Son fils, ses enfants si elle en avait plusieurs, devaient être grands, maintenant. À quoi ressemblait-elle ? Dans quel état d'esprit la trouverait-il ? Était-elle seulement encore vivante ?

Pourquoi maintenant ? Pourquoi l'envie de revoir Ise devenait-elle soudain plus mordante, précisément aujourd'hui, après toutes ces années ? Le départ de Silvio devait y avoir sa part : Tilmann se sentait loin de ses amis. Mais, par le passé, il lui était arrivé maintes fois de quitter le Toscan, pour le retrouver six mois, un an ou même deux ans plus tard. Il pourrait faire le détour par Vienne à l'occasion d'une de ses prochaines missions au service de la ville et de l'évêché de Bâle. Ce n'était donc pas une séparation définitive.

Peut-être ressentait-il plus durement de se retrouver seul parce qu'il avançait en âge ? Rien ne l'assurait qu'il aurait la force de faire le voyage : quelque chose, dans ses os, dans sa chair, lui rappelait sans doute qu'il était mortel, qu'il n'aurait plus l'opportunité de partir, ne reverrait jamais, ni Silvio, ni Nicolas, et qu'il était désormais bel et bien livré à la solitude des vieillards.

Seigneur Dieu, gardez-moi des vaticinations de l'esprit, se dit-il. Je suis en train de céder à quelque accès de mélancolie, et si je dois mettre quelque chose sur le compte des effets de l'âge, c'est bien le ramollissement de la pensée.

La question n'était peut-être pas : pourquoi maintenant ? Mais : pourquoi pas avant ? Comment avait-il fait pour traverser sa vie sans jamais penser à Ise autrement qu'à la périphérie de son esprit ? C'était cette vie-là qui avait été étrange : courir à travers l'Europe, inventer des fables, créer un négoce, s'intéresser à des inventions, et même se marier et former famille, tout cela lui paraissait vain s'il devait s'avérer que le cœur de son existence avait toujours été à Cologne, et qu'il avait quitté ce foyer sans motif sérieux.

Orphée se retourne, et il perd Eurydice. Mais est-ce là son erreur ? Nullement, car ce n'est pas la première fois. La première fois qu'il se retourne, c'est quand il descend aux enfers : il a refusé l'irréparable et décidé de revenir en arrière, chercher son aimée qui est morte. Il n'est pas puni pour cela : au contraire, Hadès lui accorde de remonter des enfers avec Eurydice. Son erreur n'est donc pas de se retourner. Son erreur, que trahit la seconde fois où il se retourne, c'est de n'avoir pas fait confiance à Eurydice : ne l'entendant pas, il craint qu'elle ne le suive pas, et il se retourne pour vérifier. C'est cette perte de foi dans son amour qui lui est fatale.

Le démon a de beaux ramages. Il susurrail à l'oreille de Tilmann que, trente ans plus tôt, il n'avait pas tourné le dos à une fiction pour reprendre pied dans la réalité, mais

que, bien au contraire, il se pouvait qu'il eût fui la vérité de l'amour pour une vie de mensonges.

N'était-il pas temps d'affronter cette vérité dont, pour une raison qui lui échappait encore, il n'arrivait pas à décrypter le texte ?

Dès lors qu'il eût pris sa décision, Tilmann tint cependant la bride courte à ses sentiments, et ne courût pas directement à Cologne. Ayant acheté une place de passager sur une barge, il fit d'abord étape à Strasbourg, comme il en avait accoutumé, pour informer Gutenberg de l'avancée des recherches de Galliziani sur le papier qui serait le plus approprié à un passage sous presse. Il se rendit ensuite à Mayence, la ville natale de Gutenberg, y ayant pour motif raisonnable d'enquêter plus avant sur ce dernier et ce qui avait motivé son exil.

Il s'y fit confirmer qu'en l'année 1420 des troubles avaient bien éclaté dans la ville et que, le parti populaire étant sorti vainqueur, de nombreuses maisons patriciennes, dont celle de Gutenberg, avaient été expulsées. Toutefois, le prince-électeur Conrad avait accordé une amnistie dix ans plus tard, et bien qu'une partie de sa famille eût regagné Mayence, Gutenberg n'avait pas souhaité en profiter. Sans doute était-il déjà engagé trop avant à Strasbourg dans ses tractations pour trouver des fonds au bénéfice de son projet. Mais peut-être aussi n'était-il pas vraiment *persona grata* à Mayence, malgré l'amnistie. Tilmann apprit que l'orfèvre-mécanicien, encore aujourd'hui, n'était pas très apprécié de ceux qui se souvenaient de lui comme d'un faiseur de procès. Un effet de l'amnistie avait été que Gutenberg était entré à nouveau dans les droits de certaines rentes, et qu'étant alors à Strasbourg, il avait fait arrêter par les autorités de cette ville le *Stadtschreiber* de Mayence qui y était de passage, au prétexte que le magistrat mayençais tardait à lui verser les rentes en question.

Néanmoins, par quelque étrange retour des choses, Tilmann trouva à Mayence un contexte favorable au projet de

l'inventeur. Sans doute faut-il être loin des yeux pour se faire désirer, et le séjour prolongé de Gutenberg à l'étranger, alors que d'autres membres de sa famille avaient regagné Mayence, faisait parler de lui. On imaginait qu'il avait des raisons sérieuses et profitables de demeurer ainsi à Strasbourg, et par certains membres de sa parenté et d'anciennes connaissances mayençaises ayant voyagé par Strasbourg pour y faire affaire, on savait que l'homme, résidant discrètement à l'extérieur de la ville, travaillait à certain projet dont personne ne savait rien, ce qui nourrissait toutes les rumeurs. Quand Tilmann, au cours d'une conversation, hasarda qu'il était en affaire avec lui, on commença à lui offrir à boire pour le faire parler.

Tilmann fit ainsi la connaissance, parmi d'autres, d'un orfèvre nommé Jean Fust qui, sans avoir travaillé avec Gutenberg, l'avait connu du temps de leur jeunesse, quand ils apprenaient tous deux le métier de l'orfèvrerie comme compagnons chez leurs maîtres respectifs. Il se souvenait en particulier de leur commun intérêt pour la gravure. Fust était un homme au physique bien découpé, le visage régulier orné d'une barbe à la longueur impressionnante, le nez droit et la lèvre charnue. Le regard de ses yeux sombres était adouci par une sorte de lointaine tristesse que trahissait un petit affaissement, comme fatigué, de ses paupières, ce qui ne manquait pas de lui conférer cette noble apparence qu'ont les gens qui sont retirés des affaires du monde. Sa mise fortunée, un chapeau penché sur le côté laissant remonter par-dessus le bord élevé une plume nonchalante, confirmait une aisance que l'homme devait en grande partie à son entregent. Il se montra très vite intéressé par le projet de Gutenberg, pour lequel il pouvait trouver les fonds, sous condition que l'inventeur revînt à Mayence y installer son atelier, car il fallait que l'on pût contrôler l'avancement des recherches.

Plusieurs conversations de la même eau firent comprendre à Tilmann qu'il était sans doute temps pour Guten-

berg, comme pour lui-même semblait-il, de revenir sur les lieux de son passé. Il prit sur lui de louer au nom de l'inventeur, mais en payant de ses deniers le bail d'une première année, un local en rez-de-chaussée dans la cour d'un hôtel, propriété d'une vieille famille patricienne, de manière à annoncer le prochain retour du fils prodigue.

Puis il quitta Mayence, reprenant une barge qui descendait le Rhin.

C'est ainsi que Tilmann se retrouva à Cologne, se sentant un peu benêt d'avoir parcouru tout ce chemin pour se retrouver dans les parages du Vieux Marché, à ne pas savoir ce que vraiment il était venu chercher. Ise était mariée, son fils devait avoir une bonne vingtaine d'années désormais, et peut-être avait-elle eu d'autres enfants depuis. De quelle façon, et pour quoi faire, chercherait-il à entrer à nouveau dans sa vie ? Elle avait dû l'oublier, encore qu'il espérât que, par une sorte de symétrie des sentiments, il eût encore une petite place dans son souvenir à elle. Mais tout cela devait peser bien peu pour assurer le succès d'une rencontre faussement inattendue dans la rue.

Il se souvenait de la fois où, il y avait dix ans, il l'avait aperçue et était reparti sans lui avoir fait connaître sa présence. Il s'était trouvé extrêmement dolent, nauséux, d'avoir remué en lui les souvenirs du passé qu'avait fait surgir cette vision d'une Ise à peine plus âgée, faisant ses courses, tenant par la main cet enfant. Une vie s'était écoulée, dont il avait été exclu.

L'image d'Orphée lui revint, insistante, un Orphée d'après le retour des enfers, souffrant le martyre après s'être retourné sur Eurydice et l'avoir vu disparaître à nouveau. Mais, à l'époque, il était un Orphée ridicule, qui s'était approché des enfers mais n'avait rien négocié avec Hadès. Il n'avait fait que fuir.

Certes, de quel droit eût-il fait autrement ? Elle avait époux et progéniture, elle était heureuse, et si par hasard leur rencontre avait éveillé quelque désir chez elle, com-

ment pouvait-il se permettre de venir jouer les facteurs de désordre dans le bonheur conjugal des autres ?

Aujourd'hui, cependant, plus de trente ans avaient passé. Une existence déjà bien remplie. Il pouvait au moins l'aborder comme de vieux amis qui parleraient d'un passé fort lointain, dont l'évocation ne menacerait pas les équilibres du présent. Ils avaient vieilli tous les deux, la maturité était venue avec l'âge. Approcher une matrone de, quoi, cinquante ans, n'emportait pas les mêmes conséquences qu'entreprendre une femme de quarante. En tous cas, il ne passerait pas son chemin comme la dernière fois.

Il patienta, comme il l'avait fait jadis, dans la rue dite *Unter Goldschmied*, faisant mine de s'intéresser au travail des orfèvres, tout en glissant un œil dans la rue adventice où se trouvait la maison d'Ise. Il avait apporté avec lui des pièces d'argenterie qui lui donnait motif à négocier leur poids en métal. Il s'était fait confirmer que le maître maçon et son épouse étaient toujours vivants et habitaient bien la même maison. Il put ainsi traîner une partie de la matinée dans la rue, jusqu'à ce qu'enfin, il la vît sortir de chez elle. Elle était accompagnée d'une vieille qui portait un panier, peut-être une domestique.

Il eut un pincement au cœur en la voyant, à une vingtaine de toises du point où il se trouvait. C'était bien elle, elle avait pris quelques rides mais sa silhouette était inchangée. Son visage était cependant pâle et triste, le regard un peu perdu, le geste lent, comme si elle relevait de maladie. Elle portait une cote gris sombre. Son apparence fragile, à la limite de se briser, prenait Tilmann au dépourvu. Il s'émut de ce que pouvait impliquer ce changement : était-elle atteinte par quelque mal qui pourrait l'emporter, peut-être même prochainement ? Cela suffit à faire taire ses dernières hésitations.

Les deux femmes avançaient dans la rue en s'éloignant du point où il se trouvait, il les rattrapa.

– Dame Ise ? fit-il en les abordant par derrière.

Elles se retournèrent. Sur leur visage se lisait l'interrogation. Qui pouvait bien être ce grand escogriffe ?

Puis le regard d'Ise s'éclaira, comme elle ouvrait grand ses yeux d'étonnement :

– Tilmann ?

Elle avança vers lui. Elle tendit la main pour toucher son visage du bout des doigts, comme pour vérifier que cette apparition était bien réelle.

Ils étaient attablés devant un bol de lait dans une taverne proche. À cette heure de la matinée, il y avait encore peu de monde, quelques habitués du pichet qui devisaient au comptoir avec le tenancier. Ise avait demandé à la vieille qui l'accompagnait de faire seule les courses qu'elles avaient prévues. Celle-ci avait manifesté un désaccord silencieux, à la laisser ainsi seule avec un inconnu, mais avait obtempéré. Tilmann n'aurait pas proposé lui-même à Ise de s'entretenir dans une taverne, cela eût été inconvenant. C'était elle, cependant, qui avait pris les devants.

– C'est un privilège de la vieillesse désormais, de pouvoir rire des remarques que l'on me ferait. Quelle indécence y aurait-il pour une femme qui n'est plus en âge d'enfanter à parler seule avec des hommes ? Comme s'ils étaient nombreux à désirer trousseur une vieille dans une venelle, et pour ceux qui ont mon âge, à seulement le pouvoir !

Tilmann sourit à ces propos indécents, qui étaient de ceux que tiennent les femmes pour qu'on les contredise :

– Eh là ! Je fais partie de cette confrérie, et mon bois n'est pas encore mort. Et quant à toi, si je t'ai quittée lors que tu étais encore en fleur, je te retrouve maintenant que les fleurs sont devenues fruits, et ceux-ci sont loin d'être blets. Sans doute aurais-je même dû attendre vingt ans de plus avant de revenir, pour ne pas céder à nouveau à tes appâts.

Elle sourit à son tour, puis se fit plus sérieuse :

– Te dirais-je que, surtout, ma vergogne ne me tourmente vraiment pas ces temps-ci : je n'ai rien à faire de ce que peuvent penser les gens. Et je crois, du reste, que mon entourage m'accorde quelque indulgence.

Tilmann pencha la tête de côté, interrogatif.

– Oh, Tilmann, poursuivit-elle, je ne sais pas s'il y a quelque cause transcendante à ta réapparition après tout ce temps, précisément maintenant. J'avais un fils, que tu n'as pas connu, et il est mort il y a quelque mois.

Elle fondit en larmes.

Tilmann était alarmé par les émotions contradictoires que soulevait en lui cette nouvelle. Il se sentit brutalement sali par la première pensée qui lui vint, et qui était qu'une place se libérait dans l'amour que pouvait prodiguer Ise. Il fit taire incontinent cette espérance poisseuse pour n'écouter que le souci qu'il avait de la douleur de son amie, mais il ne put se départir de sa honte.

Il se leva, contourna la table et vint s'asseoir à côté d'elle sur le banc, pour la prendre dans ses bras. Elle continuait à pleurer dans son cou, suffocant, tentant de reprendre le contrôle d'elle-même.

Peu à peu, Ise retrouva son souffle. Elle poursuivit :

– Ce n'est pas seulement cela. Il n'est pas que trépassé : il s'est donné la mort à lui-même. C'était un adolescent charmant, certes souvent perdu dans ses pensées depuis qu'il était petit, mais qui n'avait jamais donné signe d'une complexion baignant dans de noires humeurs, au contraire. Il parlait beaucoup, était doué pour la lecture et l'écriture que je lui inculquais, aussi bien que pour le calcul et la géométrie auxquels le formait son père. Il avait commencé à suivre les enseignements de l'université de Cologne. Et puis, subitement, ses humeurs se sont modifiées. Il ne mangeait plus. Il disait se sentir désespérément vide, une violente mélancolie le saisissait, que pourtant il admettait être étrangère à lui-même. L'apothicaire du quartier nous avait préparé une concoction de millepertuis et de racines de valériane, puis comme rien n'y faisait, il lui a donné du pavot officinal. Il semblait aller mieux, depuis un ou deux mois. Il avait recommencé à se nourrir. Puis un beau matin nous l'avons retrouvé pendu dans sa chambre.

Elle pleura à nouveau, puis reprit :

– C'est la pire espèce de trépas qui puisse frapper une famille, Tilmann. On se demande souvent pourquoi le Seigneur choisit de nous retirer des proches, même des enfants, du fait de maladies, d'accidents, ou même de la violence d'autres hommes. Quelle sorte de Dieu, se dit-on, peut vouloir que des enfants meurent ? Eh bien, je le sais, maintenant : c'est que Dieu, dans Sa mansuétude, accepte de prendre sur Lui la cause de ces morts. On peut les Lui reprocher, on peut se demander pourquoi, mais l'important, au final, c'est que c'est Lui qui décide. Et c'est peut-être la seule justification qu'il y a à Sa volonté. Car ainsi, nul ne porte le fardeau de la responsabilité : ni le mort, ni ses proches. Mais un enfant qui décide de se donner la mort : quel jugement donner à ce geste ? Quelle obscurité s'est abattue sur lui, qu'il n'ait trouvé que cette issue pour y échapper ? Et surtout, qu'avons-nous fait, en quoi avons-nous failli, pour que, poussé à cette extrémité, il ne nous ait pas jugé capable, ou assez aimant, pour l'aider ? Pire, peut-être : sommes-nous de si horribles parents, une prison si fermée, et si ancrée dans sa tête, qu'il ait eu besoin de nous fuir ? Suis-je une mauvaise mère, Tilmann, une mauvaise femme ?

Tilmann s'insurgea :

– Je ne peux pas me mettre à ta place, Ise. Je peux à peine imaginer l'océan de noirceur que tu traverses. Je n'étais pas à tes côtés toutes ces années, je ne vivais même pas à Cologne, et je n'ai jamais connu ton fils. Ton mari, ta parenté, ton confesseur t'apportent sans nul doute, au quotidien, un réconfort qu'ils sont mieux à même que moi de prodiguer parce qu'ils te connaissent. Mais je peux répondre de la place qui est la mienne, celle de l'ami que tu as connu pendant quelques années, à qui tu disais l'intime que tu n'ouvrais pas à d'autres, et je peux aussi parler de la place de l'étranger qui arrive et découvre les choses de l'extérieur, depuis l'autre rive du temps qui a passé. De cette place, je sais dire que tu n'es pas une mauvaise femme. Tu

es bien toujours la même personne que j'ai connue il y a plus de trente ans.

Ise essayait ses larmes, en souriant faiblement.

— Je retrouve bien là le Tilmann que je connaissais, celui qui était capable de tout accepter de moi, même mes faiblesses, alors que je ne lui donnais pas ce qu'il attendait. Je dois te dire que mon entourage n'est pas d'un si grand secours. Mon ménage partait à vau-l'eau bien avant la mort de notre fils. Mon époux s'est rapproché à nouveau de moi dans l'adversité que nous partageons, mais les habitudes ont repris leur inclination, et au contraire, désormais, la perte de notre fils enfonce un coin entre nous. Nous faisons chambre à part, et je pense qu'à défaut de pouvoir rompre un mariage que Dieu et les hommes veulent indissoluble, nous allons consacrer une séparation des corps. Ce malheur creuse autour de nous une bulle de silence respectueux, tolérante, mais faite aussi d'évitement. Bien que le médecin et l'apothicaire aient assuré aux autorités religieuses qu'il s'agissait d'une maladie de l'âme, notre fils n'a pu être enterré en terre chrétienne. Nous l'avons inhumé en dehors des murs de la ville, dans une petite propriété que nous avons de l'autre côté du Rhin. Les gens comprennent notre malheur mais évitent de nous parler. Nous sommes, malgré tout, les parents d'un homme qui n'était plus un enfant, et qui a commis le pire des péchés, celui de détruire le corps dont Dieu lui a fait cadeau. Mon époux épuise son chagrin au travail. Quelques clients se sont mis à l'éviter, mais on ne remet pas en question sa position, et son métier l'oblige à entretenir ses relations et le maintient dans la société des hommes. Tandis que de mon côté, je me retire dans l'indifférence que m'inspirent les discours des grands et l'opinion des petits. C'est du moins ce que m'apporte cette épreuve : lire le monde avec des yeux dessillés, dans un esprit libre de toute illusion, de tout projet, et bien entendu de toute allégeance au qu'en-dira-t-on. Sans doute de tout amour aussi.

Voulant changer de sujet, Ise lui demanda de raconter ce qu'avait été sa vie à lui, toutes ces années. Il lui brossa un récit condensé de ses pérégrinations, des villes où il avait séjourné, de la Prusse, de Rome et Bâle. Il parla de son propre mariage et de son veuvage, de ses enfants, de ses missions passées, et de son activité présente de libraire. Ise ouvrait de grands yeux en découvrant le chemin qu'il avait parcouru. Elle semblait un moment oublier sa condition présente, faire mentir ce qu'elle venait d'affirmer de son désintérêt pour le monde. Son regard brillait.

Tilmann se plongeait dans la contemplation d'Ise, à la recherche de la jeune femme qu'il avait connue. De plus près, les changements de l'âge affectaient plus nettement son visage : ses yeux étaient cernés d'ombre, des pattes d'oie en soulignaient les coins, le dessin du cou se relâchait. Une partie de lui-même, le Tilmann d'aujourd'hui, avait quelques difficultés à accoutumer, et se prenait à penser que lui aussi, dans le miroir de son regard, devait avoir subi un coup de vieux. Mais peu à peu, à mesure qu'ils se parlaient, il revoyait la femme d'autrefois, il retrouvait le reflet de ses yeux, la douceur de son sourire. Le masque de l'âge s'estompait progressivement, laissant réapparaître l'Ise qu'il avait toujours connue.

Et cette dernière comprit, elle aussi, en le regardant la dévorer des yeux, qu'elle était en train de rajeunir sous l'effet de ce regard, qu'elle remontait le temps, très loin en amont, vers un printemps qu'elle avait oublié.

Elle l'avait fait venir chez elle, dans cette maison que son mari, désormais, fuyait autant qu'il le pouvait, et qui devenait désormais la sienne : chez elle.

Elle l'avait fait entrer par la porte, depuis la rue passante, au vu et au su de tout le monde. Elle n'avait plus besoin de cacher qu'elle recevait des hommes. Elle avait rompu avec une histoire qui faisait d'elle la propriété d'un mari. Peut-être une partie d'elle-même s'affichait-elle de la sorte pour aller jusqu'à provoquer un blâme, dont elle pourrait ensuite se moquer : elle attendait de pouvoir crier sa colère à un entourage faussement compassé. Ainsi l'époque fabriquait-elle les mégères et les sorcières. Mais elle savait aussi que ses voisins connaissaient sa douleur, et que la plupart accepteraient en fait ses écarts, ne lui donnant même pas prétexte à exploser, la maintenant dans l'être qui était désormais le sien : non pas une femme libre ou une femme en colère, mais la figure, ô combien mariale, d'une mère qui souffre la perte d'un fils.

Tilman découvrait cet intérieur qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait pu que deviner, imaginer, cette fois où, il y avait plus de trente ans de cela, elle l'avait fait entrer par le toit. L'entrée, assez spacieuse, dallée de belles grosses pierres, distribuait les pièces : la stube, entièrement lambrissée, avec son poêle en faïence, la cuisine, une autre pièce derrière une porte fermée, et au fond, l'escalier montant aux étages.

Elle lui dit : viens.

Ils montèrent par cet escalier qu'il ne connaissait pas jusqu'à cette chambre qui, au contraire, s'ouvrit à lui comme une bulle de souvenance.

La pièce n'avait pas changé. Elle n'était pas même envahie par la poussière : Ise devait l'entretenir pour la garder vivante, peuplée de ses souvenirs, même si elle n'y recevait plus d'hommes depuis longtemps. On sentait qu'elle était habitée. C'était un lieu qui les attendait.

Par la lucarne, on voyait les toits pentus de la ville, d'autres lucarnes qui celaient peut-être d'autres histoires, ou simplement des greniers. Le soir venait. Au loin, un roulement de tonnerre annonçait un orage pour la nuit.

Elle lui dit à nouveau : viens, en l'attirant vers le lit.

Ils se caressèrent longtemps, ils s'embrassèrent en prenant le temps. Les premières gouttes tombaient sur les tuiles quand ils firent l'amour.

Ils se connurent toute la nuit. L'orage déversait ses trombes d'eau sur le toit. Ise criait, l'appelait, sa voix en partie couverte par le tonnerre complice et le vacarme rassurant de la pluie.

Tilmann se réveillait, inquiet d'être seul, d'avoir seulement rêvé ce moment. Sa main cherchait le corps d'Ise, touchait la courbe de ses hanches, le tendre de ses fesses. Elle se glissait alors, rassurée, au creux de ses vallons intimes, à chaque fois surprise d'y découvrir l'humidité d'une attente. Ise se réveillait alors. Ils recommençaient.

Au matin, alors que le soleil était déjà haut dans le ciel, elle se blottit contre lui, murmurant :

– Comment ai-je pu laisser passer cela autrefois ?

Ils demeurèrent trois jours ensemble.

Ils parlèrent d'abondance. Tilmann était envahi par un sentiment tumultueux, un bonheur incoercible en lequel pointait pourtant une saillance d'inconfort. Il était malheureux pour son amie, et tout en même temps inconfortablement heureux de l'ouverture que lui avait ménagée ce malheur. Ayant lui-même perdu une partie de ses enfants des suites de la peste, vingt ans plus tôt, il tentait d'imaginer l'horreur qu'était pour une mère de perdre le seul fils qu'elle avait fait grandir jusqu'à l'âge adulte. Nombreux, on le sait, sont les enfants qui naissent morts ou qui meurent dans les deux années de leur jeune vie. Ce sont à chaque fois des espoirs de devenir, des morceaux de futur qui éclatent comme des promesses non tenues. Mais à notre époque où la mort moissonne abondamment, et où les vivants ne sont qu'une dîme gagnée sur ses charniers, les parents sont préparés à ces pertes : ce sont des vies emportées avant que d'avoir vraiment commencé. Alors que perdre un fils ou une fille qui n'était plus un *infans*, qui parlait et à qui l'on s'adressait, qui était quelqu'un que l'on avait conduit pendant des années sur les chemins de la vie, c'était une horreur que personne ne pouvait souhaiter, même à ses ennemis.

Pourtant, quelque part en lui, un démon fétide qu'il considérait avec une indicible horreur était en train de désirer cette femme précisément pour cette faille, cette fragilité que le malheur avait ouverte en elle. Pire, il était en train de se dire qu'une divinité perverse lui offrait l'opportunité de s'incruster dans la douleur de l'autre, d'y loger comme une conque sur le bas bord d'un bateau. Pour un peu, ce noyau de hideur qu'il découvrait en lui se serait félicité que

ce fils décédé eût libéré aussi opportunément la place que, certainement, il occupait jusque là trop complètement dans l'amour d'Ise. Ces trois jours passés avec elle n'eussent pas été possibles s'il était encore vivant.

La frénésie avec laquelle ils faisaient l'amour le laissait également partagé. L'incube est un démon mâle qui prend corps pour posséder les femmes en profitant de leur sommeil, mais aussi de leur chagrin, en ce moment précis de faiblesse où leur foi défaille. Était-il donc un incube pour se laisser aller à de telles pensées ?

Il s'évertuait à retrouver l'amour pur, désintéressé, qu'il lui avait voué du temps de leur jeunesse. Mais ce n'était plus de la passion, désormais. C'était un sentiment plus doux, plus tendre, qui n'avait pas à s'alimenter à la flamme du manque charnel. Au contraire, puisqu'ils avaient consommé, quelque chose était accompli : il y avait là une source d'apaisement. Pour museler l'incube en lui, il décida de faire passer le bonheur d'Ise avant toute autre considération. Ce bonheur qu'il vivait, il ne voulait pas le retenir, l'enfermer pour se l'approprier. Il se donna pour ligne de conduite de faire renouer Ise avec la vie.

Ils sortaient peu de la maison. Ils allaient faire des achats au Vieux Marché. Ils remontaient ensuite en faisant des détours par les rues de terre battue, encombrées par les éventaires et les étals et abattants des échoppes débordant sur la chaussée. Dans le quartier de la cathédrale, où se trouvait l'université, Tilmann s'attardait parfois devant une librairie ou l'entrée d'un scriptorium.

Ils revenaient chez elle avec leurs achats, préparaient le repas ensemble. Tilmann, qui avait l'habitude que d'autres lui préparassent ses repas, avait néanmoins, avec le temps, appris quelques recettes des différentes contrées qu'il avait traversées. Il lui proposa de prendre sa part du travail à la cuisine, et manipulait chaudrons et poêles pour lui faire des ragoûts de légumes ou des goulaches. Ils déjeunaient, passaient la journée à discuter, parfois assis à table, parfois

allongés dans le lit de la petite chambre sous les toits.

La deuxième nuit, le temps s'était calmé. Les Trois Rois sonnèrent le couvre-feu, il n'y eut plus que le silence et l'obscurité qui sont celles d'une ville qui dort, quand la lune dans sa phase nouvelle ne se montre pas. Par la lucarne, ils contemplaient émerveillés le ciel empli d'étoiles.

Ils prirent congé l'un de l'autre en se promettant de s'écrire à nouveau. Tilmann était rappelé par ses engagements : à Bâle sa librairie, à Strasbourg les travaux de Gutenberg, à Mayence la négociation de moyens pour financer ces derniers. Mais désormais, il tournait et retournait dans sa tête l'idée de s'installer à Cologne. Les opportunités offertes par cette grande ville permettaient d'imaginer que l'on pût concilier tous ces projets en un même endroit.

Ise était troublée. Leur rencontre, qui en trois jours avait bousculé son monde, la fragilisait autant qu'elle la transportait. Elle lui avait demandé de lui laisser le temps de mettre de l'ordre dans sa vie. Il fallait que son époux et elle confirmassent leur séparation de corps. Elle ne voulait pas mentir à celui avec qui elle avait partagé sa vie jusque-là : elle lui parlerait de ce qui s'était passé. Tilmann s'inquiétait de ce qui pourrait résulter d'un tel aveu. Il était sur des charbons ardents, brûlant de l'envie de la retrouver le plus prochainement qu'ils pussent.

Il lui écrivit depuis la première étape de son voyage en remontant le Rhin. Ce n'était plus, comme autrefois, l'écriture qu'enflammait une passion métaphysique. Les amants partageaient désormais un désir réciproque de se revoir, ancré dans l'expérience rien moins que physique des sens :

« Ma tendre amie,

« Je ne suis pas encore rentré que, déjà, je ne peux me retenir de t'écrire. J'ai choisi de remonter le Rhin en barge. Sur le chemin de halage qui borde le fleuve, le marinier et ses mulets nous tirent à la vitesse qui convient : je m'éloigne de toi le plus lentement possible. Je passe la nuit dans l'auberge d'un village de bateliers, et je profite d'un courrier qui part dans l'autre sens et qui te remettra cette

lettre à son arrivée à Cologne.

« N'ayant rien à faire de ma journée, je lâche la bride à mes pensées. Elles prennent tant et tant de chemins, qui tous, par des détours agréables me ramènent à toi. Je ne sais pas où je vais, je ne sais pas où je suis, mais quoi que soit ce « où », je sais que je n'y suis pas seul. Assis entre les ballots de la cargaison, je gage que je fais le trajet avec un sourire idiot aux lèvres, malgré la pluie qui a recommencé à tomber. Je suis comme dans une attente de moi-même, de l'alchimie qui se joue en moi et que j'observe, curieux de voir ce que donnera ce tourbillon chauffé à l'athanor de ces derniers jours quand il aura décanté dans son creuset.

« Quelque chose s'est produit. Cette rencontre des désirs, enfin, après tout ce temps, nous laisse dans l'hébétude. Je suis à me demander comment ce que j'espérais et attendais, m'arrive cependant comme quelque chose que je n'ai pas vu venir. C'était fulgurant, merveilleux, troublant. Je suis partagé entre l'envie de me laisser aller à l'exaltation dans l'écriture, et celle de décrire ce que je ressens comme un médecin décrirait les signes de quelque dérangement brutal des humeurs. Car il faudrait que je dise la rareté du moment, sa brièveté, notre éloignement désormais, tous ces ingrédients qui ont fait et vont faire à nouveau que nous brûlons.

« Ce soir, dans cette auberge, je tourne dans ma chambre et dans ma tête comme un fauve en cage, avec l'envie d'interrompre mon voyage de retour et de repartir demain vers toi.

« Je rêve. Mes bras autour de toi, ma tête contre la tienne, le lobe de ton oreille entre mes lèvres,

Ton Tilmann ».

À son retour à Bâle l'attendait une réponse d'elle qui avait dû chevaucher après lui par la route, et qui avait fini par le devancer :

« Mon bel ami,

« Tes mots ont sur moi le même effet que tes mains sur

mon corps. Après ton départ, j'errais dans la maison. En préparant mes repas j'étais à tenir les chaudrons et ustensiles dont tu avais usé dans ma cuisine et qu'aucun autre homme avant toi n'avait touchés. À ce seul contact, mon corps s'est soulevé. Que m'as-tu fait, magicien ? Je savais ton pouvoir sur les mots, je découvre ton pouvoir sur les sens.

« Je ferme les yeux pour me repasser le souvenir de ces trois jours, et l'ivresse me fait tourner la tête, le manque me met le cœur au bord des lèvres. Tu m'as extirpée du monde de mes fantômes. Ou bien notre rencontre m'en a-t-elle arrachée. Ou bien est-ce moi qui n'attendais que cela : je ne sais pas. Maintenant, est-ce de toi qu'il va falloir que je m'exorcise ? Quelles décoctions auront ce pouvoir ? Aurais-je la chance d'en trouver la recette avant que la mémoire de ta peau, de tes lèvres, de ta présence en moi, qui hante mon envie de mordre, de pétrir, de gémir, n'ait envahi tout le champ de ma pensée, réduisant irrémédiablement ce qui me reste de volonté ? Mais du moins suis-je à nouveau parmi les vivants, désormais, et c'est un homme bien vivant qui m'écrit.

« Mon mari est rentré, il était au courant, par la rumeur, de ta présence ici ces trois jours, mais ne m'en a pas tenu grief. Au contraire, il est tombé dans mes bras, il se découvrait inquiet de me perdre, à nouveau amoureux de moi. Je l'ai accueilli avec tendresse. Mais il m'a été difficile de répondre à ses caresses, après ce que je venais de vivre durant ces trois jours. Je lui ai dit que j'avais fait l'amour avec toi. Il m'a dit espérer que cela ne recommencerait pas. Je n'ai pas répondu, mais je ne pense qu'à recommencer.

« Je dois dire que son attitude amicale me surprend. Certes, je paraissais n'être plus rien pour lui, et ce que je faisais lui était indifférent. Mais les regards que porte sur notre affaire le voisinage, et la règle qui veut que je lui appartienne, auraient justifié qu'il se mette en colère. Sa compassion me le fait aimer de l'amour que l'on éprouve

pour les vieux amis.

« Que se passe-t-il en moi ? Je me sens divisée, mon esprit et mon corps tout entiers dans le souvenir de ces jours avec toi, mon esprit et mon corps tout entiers aujourd'hui dans le plaisir du retour de mon époux au bercail, rassurée de l'avoir retrouvé bien disposé à mon égard. Tu sais que je ne suis la femme que d'un seul, et cette hésitation entre deux hommes m'est nouvelle et étrangère. Je te rassure : il est certes agréable de sentir à nouveau son intérêt pour moi, de retrouver une entente entre nous, car je l'aime toujours, je crois, comme le mari avec lequel j'ai vécu depuis plus de trente ans, avec qui j'ai partagé tant de choses et qui a été le père de mon enfant... mais tes paroles, mais tes mains, mais tes soupirs au-dessus de mon corps...

« Je ne sais pas non plus où je suis, ni où je vais, et je suis heureuse de t'y retrouver.

Ton Ise ».

Tilmann était troublé à la lecture de cette lettre. Il se délectait des mots d'Ise, comme autrefois, et tout en même temps éprouvait à l'intérieur de lui la morsure d'une peur fétide.

Ise était partagée. Et tant qu'elle le serait, il s'interdirait d'être celui qui viendrait la chercher, l'arracher à son existence avant qu'elle fût sûre de ce qu'elle-même voulait. Qui était-il pour lui imposer de quitter tout ce qu'elle avait connu et construit, sur la promesse d'une vie nouvelle dans des pays inconnus, en état constant de péché d'adultère ?

Il fallait qu'il ne s'abandonnât point à cette passion naissante, car il n'était peut-être, comme il l'avait si souvent été sur les chemins qui mènent à Rome, que l'homme de passage pour une femme délaissée. Il ne jouerait pas les chiens dans un jeu de quilles. À nouveau, il devait penser à elle, d'abord. L'aimer, non pour la posséder, mais pour lui permettre d'être heureuse, de retrouver le monde des vivants, ainsi qu'elle l'écrivait, même si cela devait se limiter à la contribution brève qui avait été la sienne. L'aimer au

prix de, peut-être, la perdre.

Il prit quelques temps avant de lui répondre, voulant s'assurer que ses mots fussent au plus près de ses sentiments :

« Ma dame de mes pensées,

« Tu sais bien que je n'ai de pouvoir magique que celui que tu m'as toi-même insufflé par tendre sorcellerie. Tout cela était inattendu et reste pour moi en grande partie énigmatique. Le manque de toi est toujours là. Je m'abîme dans le ménagement de mes affaires, qui du moins me distraient de mes pensées.

« Il me vient à l'esprit que, sans doute, je n'ai fait qu'ainsi durant toutes ces années, depuis que je t'ai quittée il y a trente ans : j'ai parcouru l'Europe, j'ai conseillé mes maîtres, j'ai conçu des stratagèmes pour la défense de leurs intérêts, je me suis lancé dans mon propre négoce, pour lequel je recherche aujourd'hui de nouvelles opportunités, et tout cela, si je l'examine avec quelque rigueur, était fait pour me distraire de mes pensées. Ou plus vraiment : pour me distraire d'une seule pensée, celle qui aurait voulu, celle qui aurait dû forcer son passage à l'endroit où mon départ, il y a trente ans, laissait un vide dans mon âme. Quelque jour, peut-être, je trouverai le loisir d'écrire mon histoire, ou bien quelque écrivain le fera pour moi. En lisant les premières pages, on se dira : voici une histoire qui commence bien. Certes, le personnage n'est pas dégourdi, mais il est de la nature des histoires de louvoyer dans des courants contraires, entre des obstacles que le héros doit surmonter, et au final, on devine qu'il doit rejoindre son aimée, convoler avec elle et avoir beaucoup d'enfants. Puis on lira que je m'écarte de cette issue trop convenue, que je quitte Cologne, que je deviens autre que je n'étais, presque un autre personnage, plus calculateur, affabulateur, et le fil de cette histoire fera s'égrener alors, comme des perles de formes et de couleurs différentes, trente années d'aventures et d'expériences sans lien avec ce qu'annonçait le début.

Le lecteur, si le livre ne lui est pas simplement tombé des mains entre-temps, se demandera : où nous perd cette narration ? Que sert l'épisode amoureux du début, si ce n'est à produire une déconvenue comme prétexte à jeter le personnage sur les chemins qui font la vraie histoire ? Mais non, la vraie histoire est au début et à la fin : entre les deux, il y a trente ans d'errances qui ne prennent sens que du retour à ce qui restait à accomplir. Toutes ces années, j'ai bâti des fables pour les autres, et je ne voyais pas que j'étais la dupe de ma propre fable.

« Mais je m'égare, et veux revenir à ce que tu m'écris. Certes, dans l'instant, lire que c'est ton mari qui jouit de ta proximité, et avec qui sans doute tu as renoué au lit, m'est difficile. Mais ce premier sentiment est vite débordé par le vrai bonheur que j'ai de te savoir d'entente à nouveau avec lui, parce que je sais ce qu'il est pour toi, et j'étais marri à t'écouter parler du silence qui s'était installé entre vous, cette demi-mort dans laquelle vous aviez progressivement glissé au cours des dernières années. Sentir dans ce que tu écris que notre rencontre n'était pas seulement une bulle, une île de bonheur au milieu d'un océan gris auquel tu retournerais le lendemain, mais qu'elle a pu avoir des effets sur ta vie, c'est une manière de me dire que moi aussi je fais partie de ta vie, que j'y contribue, pour un peu plus longtemps que trois jours, et malgré la distance. Ce m'est une expérience très étrange, contradictoire, car je suis comme clivé en moi entre l'amoureux jaloux et l'amoureux généreux, tandis qu'une forme subtile, non précisément adressée, d'amour me permet de faire tenir ces deux états ensemble. J'ai craint, je dois le dire, que le désir que j'ai de toi te soit néfaste, et que je sois un ferment de destruction. Or, voilà que l'époux, de retour, certes agace le démon de jalousie qui est en moi, mais que, tout en même temps, un autre être que je sens m'habiter, et qui ne peut être que bon, celui-là, est au plaisir de ce résultat.

« Je ne te cèlerai pas que j'aimerais bien être à la place

de ton compagnon, à recevoir la tendresse que tu lui prodigues. Mais je suis, en même temps, étrangement heureux pour toi de ce revirement de votre histoire. Si je devais à nouveau m'effacer pour rendre possible un nouveau départ entre vous, ce ne sont pas la morale et la religion, mais l'amour que j'ai pour toi qui me portent à dire que j'en ferai alors mon bonheur et ma vocation. Sans doute est-il aussi de saine opportunité que la distance nous impose ce temps de réflexion, car si nous résidions dans le voisinage l'un de l'autre, il y aurait une meute de moi-mêmes hurlant autour de ta maison et grattant à tes fenêtres.

« Il y a quelque morale à tirer de ce qui s'est produit, je ne sais pas encore laquelle, mais j'ai envie de tirer le fil de cette pelote pour voir ce qu'il y a au bout. Et bien entendu, entre-temps, te toucher te tenir te croquer te... ».

À quoi Ise lui répondit :

« Je n'ai pas envie que l'inquiétude du lendemain ternisse les belles heures que nous avons vécues. Je suis encore, et même si cela fait bouillir mon imagination, dans le souvenir si présent de notre rencontre. Je reste émue par la façon dont tu m'as fait l'amour. Si lentement, avec tant de retenue et tant d'attention. Nos caresses se sont si bien accordées...

« Je ne suis pas inquiète, je suis juste impatiente.

« Je m'endors en pensant à toi, je me réveille en pensant à toi, et à chaque fois je sens mon corps qui s'alanguit. Je me suis sentie si vivante, si femme sous tes doigts, sous ta bouche.

« Tu es mon amant lointain. Je me sens comme la dame de tes pensées, celle qui attend que tu lui rapportes le mouchoir qu'elle a laissé choir.

« Que te dire, sinon qu'il n'est pas dans ce que je suis, de subir ainsi le partage des sentiments entre deux hommes que j'aime de manière différente : j'aspire à vivre dans les bras d'un seul homme, et je suis fâchée contre moi-même d'ainsi me retenir de t'aimer complètement. Et je sais le

mal que je te cause comme celui que je cause à mon époux.

« Que te dire, sinon mon envie de poursuivre avec toi à un prix que je suis prête à payer, mais qui parfois me pèse et atténue certains jours jusqu'au manque que j'ai de toi. Je suis épuisée.

« Que j'espère que la joie reviendra vite, dès que je serai à nouveau dans tes bras. Que je manque de ce manque.

« Que je regarde ma vie un peu de l'extérieur, observatrice de ce qui se passe, parfois comme lénifiée par mes sentiments pour toi, que je marche à côté de mes chausses.

« Que j'ai décidé de bousculer mon mari pour trancher dans mes attermoissements mortifères, et que mon idée est bien de lui faire accepter notre séparation de corps pour que nous puissions nous revoir, toi et moi. »

Le mari d'Ise fit bien plus pour elle que seulement accepter la séparation de corps. S'étant rendu à l'évidence que leur mariage était désormais sans contenu autre que le sacrement qui les liait, il décida, autant pour lui-même que pour rendre à sa femme sa liberté, d'entrer dans les ordres, et rejoignit la chartreuse de Cologne.

Tilmann et Ise se revirent donc, à l'automne de l'année 1443, et à nouveau ce fut comme la première fois.

Tilmann demeura cette fois deux semaines à Cologne. Il dut repartir, mais désormais ils savaient qu'ils se reverraient. Leurs courriers, qu'ils continuaient à s'envoyer, avaient assimilé cette pensée : ils tissaient entre eux un univers de promesses. Ise connaissait encore des chutes de son humeur, des débordements d'émotions, des incertitudes. Et puis, chaque fois qu'ils se revoyaient, ils étaient à nouveau dans l'instant présent, dans la redécouverte de ce qui les avait unis la première fois. Chaque fois, un pas de plus était franchi. Vers ils ne savaient quoi, mais un on-ne-sait-quoi qui était comme une lumière.

Les incertitudes d'Ise faisaient écho en Tilmann. Lui aussi avait des doutes sur lui-même : comment n'eût-elle pas douté de lui alors que lui-même ne se faisait pas

confiance ? Et pourtant, il y avait cette chose en lui dont il ne doutait pas. C'était... il ne savait pas ce que c'était. C'était comme un lieu, en lui, où elle se trouvait. Où elle s'était peut-être trouvée, là, de tous temps. Il nommait cela le lieu du non-doute. Ce lieu était très étrange et au-delà de toute raison. De ce lieu en lui, où régnait une paix inaltérable, il la voyait, elle, patauger dans le souvenir de son fils, de son mari, dans ses hésitations, ses attermoissements, il l'entendait pleurer, étouffer, et il était désespéré de ne pouvoir être auprès d'elle à ces moments quand il était loin de Cologne. Mais de ce lieu, aussi, il avait une sorte de vision surplombante de leur liaison, comme s'il en voyait l'horizon, et il savait qu'elle sortirait un jour de cette vallée de larmes qui l'enserrait, car ces troubles n'étaient que les remous de l'apparence, les rétractions d'un passé qui se meurt, les convulsions d'un présent qui veut naître.

Tilmann se savait hanté par Ise, selon tout ce que le mot peut vouloir dire : elle était une présence invisible qui l'habitait en continu, et parfois se manifestait. Quand elle était loin de lui, Tilmann devait retenir sa main, ses lèvres, de la chercher comme une partie de lui qui lui eût manqué, un membre fantôme qui aurait dû être là et qui étrangement était absent. Mais il se sentait fort d'être ainsi peuplé par elle. Il faisait avancer ses entreprises en ignorant la fatigue, en se jouant des difficultés. Les échecs et les résistances n'avaient rien pour l'abattre. Ainsi l'amour nous immerge dans un bain d'humeurs, lesquelles sont comme autant de décoctions où trempe notre esprit et qui lui font se rire de la peur, trancher dans l'hésitation, et qui facilitent l'action, incitent aux tentatives aventureuses ou héroïques. Tilmann était saisi par une telle confiance en lui, au miroir de la force que lui communiquait Ise, qu'il pressa ses affaires et se lança dans de nouvelles.

Il courait sans repos le long du Rhin, le descendant en barge, remontant ses rives à cheval, entre Bâle, Strasbourg, Mayence et Cologne. Gutenberg s'était fait tirer l'oreille, restant à Strasbourg une année de plus, mais finalement, au printemps de l'année 1445, il revint à Mayence, où il avait fait transporter et remonter sa presse dans le local loué par Tilmann.

C'était une machine robuste en bois, inspirée à la fois du pressoir des vigneron et des presses utilisées par d'autres professions, avec un linteau horizontal transversal, portant sur deux montants verticaux. La forme qui enserrait les caractères du texte était posée sur le plateau de la presse, elle était ensuite enduite d'encre à l'aide de pelotes en crin de cheval munies de poignées. On y plaçait alors une

feuille de papier préalablement humidifiée, qu'une planche de bois, la platine, venait comprimer sous l'action d'une grosse vis centrale en bois actionnée par un levier. La machine était solidement étançonnée aux poutres du plafond de l'atelier pour éviter la torsion due à l'effort appliqué sur le levier. Ce n'était toutefois qu'un appareil pour les essais. La quantité de pages à imprimer une fois que l'on passerait à la production, environ un millier si l'on retenait pour modèle la Bible dans une version in-folio, en cent à deux cents exemplaires, impliquerait la construction d'une ou plusieurs autres presses. La presse devait être actionnée par deux personnes. La composition des caractères demanderait également un personnel important et sachant lire, car pour chaque ligne du texte, il fallait sélectionner un à un les caractères. Si l'on y ajoutait les personnes affectées à l'encrage, à la préparation des feuilles de papier, au pliage et autres tâches, l'atelier aurait à employer dix à quinze personnes. La réalisation de deux cents exemplaires de la Bible s'étalerait sur trois ans. Sur une telle période, un moine copiste n'aurait certes achevé la reproduction que d'une seule Bible : on voyait donc le gain extraordinaire qu'il fallait attendre du procédé. Mais c'était également un investissement important à soutenir en l'absence de recettes sur une longue période.

Leurs travaux avançaient, prenant de petits bréviaires comme essais, mais le premier ouvrage devrait être un texte à succès. Gutenberg et Tilmann divergeaient toujours sur la politique à adopter. Le premier tenait à son idée de réaliser une belle contrefaçon de la Bible, en une centaine d'exemplaires de luxe vendus à de riches amateurs. Tilmann pariait sur un ouvrage pour le grand public, une fable drolatique ou friponne, dont la diffusion, à prix et marge faibles, assurerait par la quantité le retour sur investissement. Les relations avec Fust étaient jalonnées de discussions vigoureuses. Tilmann sentait l'avidité de l'homme et s'efforçait d'en prévenir Gutenberg. Celui-ci, échaudé par

ses associations précédentes, voulait être seul propriétaire de l'entreprise et se faire financer par un prêt, et non par un apport en capital. Fust était d'accord, mais assortissait dans ce cas son prêt de conditions de garanties telles qu'au premier incident, Gutenberg se verrait obligé de rembourser, et s'il était dans l'incapacité de le faire, de céder tous ses droits sur son invention, son matériel et sa production, qui étaient mis en gage du prêt. Tilmann essayait de négocier de meilleures conditions, mais l'intransigeance et le naturel soupçonneux des deux hommes ne l'y aidaient pas. Ses efforts conduisaient au mieux, pour le moment, à retarder la formalisation d'un accord qui, précipité, serait préjudiciable à l'inventeur. En attendant, ce dernier continuait à travailler sur la question de l'alliage dans lequel fondre les caractères.

À Bâle, Antonio Galliziani avait fait l'acquisition de son moulin et débuté une production discrète mais suffisante. Il préparait les plans d'une extension adaptée à une production de livres en série, qui requerrait sans doute l'acquisition d'un autre moulin, le long d'un cours d'eau à plus fort débit, dans le quartier Saint-Alban. Il avait des vues sur l'un d'eux, voisin de celui d'Halbisen. Selon le choix que l'on ferait du premier livre et de son public, il proposait plusieurs formules de papier, car les différentes qualités de chiffons que l'on utilisait pour la fabrication influaient sur le rendu final. On pouvait fabriquer en quantités importantes un papier de prix raisonnable mais de couleur jaunâtre à partir des tissus de chanvre, qui était l'étoffe commune des vêtements des pauvres. Ou bien l'on pouvait utiliser, pour un prix certes plus élevé, le lin blanc comme matière première d'un papier recherché pour les livres précieux.

Au cours de cette période de frénésie, Tilmann prit toutefois le temps d'un voyage en Prusse, où vivaient ses enfants. Ses filles étaient mariées et l'un des fils s'était établi à Dantzig. Tilmann revint à Bâle avec ses autres fils. J'ai déjà indiqué qu'il se fait très discret, dans sa chronique, sur

tout ce qui concerne sa famille, au point que l'on ignore jusqu'au nom de la plupart de ses enfants. Votre Sainteté a souhaité que je respecte cette discrétion, et je me tiendrai donc à ce qui est de notoriété commune, c'est-à-dire très peu. On sait que l'un au moins de ses fils alla s'installer à Siegen, d'où est originaire sa parentèle, et qu'il en eut descendance. Un certain Conrad, dont on ne sait cependant s'il s'agit d'un fils ou d'un neveu, prit la suite de Tilmann dans la charge de messenger de l'évêché et de la ville de Bâle. Enfin, nous savons que son fils Johann fut ordonné prêtre, et obtint, par la suite, la chapellenie de Saint-Léonard-hors-les-murs à Saint-Gall.

La Prusse teutonique connaissait, depuis le traité de Brest, une paix précaire. Paul de Rusdorf était mort quatre ans plus tôt, épuisé par les feux qu'il devait éteindre sur de multiples fronts. La Pologne ne menaçait plus directement les frontières, mais attisait les dissensions internes, entre l'Ordre et ses sujets, et à l'intérieur de l'Ordre, entre frères chevaliers. La gêne financière dans laquelle se trouvaient les Teutoniques avait obligé Rusdorf à négocier avec les villes et les nobles la levée de nouvelles taxes, auxquelles ceux-ci s'étaient opposés. La tenue d'assemblées n'aboutissait à rien de tangible. Au contraire, bourgmestres et notables des villes prussiennes, craignant de voir leurs privilèges remis en cause, formèrent une ligue qui vota la quasi suppression des impôts de guerre, affaiblissant encore davantage l'Ordre. Celui-ci n'arrivait plus à recruter. Les chevaliers, le maître provincial d'Allemagne en tête, avaient reproché au Grand-Maître de n'être pas assez ferme, et après un conflit de compétence, les uns destituant les autres, Paul de Rusdorf avait fini par abdiquer. Il s'était éteint peu de temps après. L'ensemble de ces troubles étaient encore alimentés par l'hérésie hussite qui donnait aux opposants un corps doctrinal.

Le successeur de Rusdorf, Conrad d'Erlichshausen, d'abord poussé par ses pairs à rompre avec la politique

d'apaisement, ne pouvait que s'efforcer à son tour de tempérer l'inexorable ascension de la ligue des villes prussiennes, qui devait déboucher quelques années plus tard sur l'alliance de celle-ci avec la Pologne, et sur la guerre de Treize ans.

Tilmann, étant porteur de messages de la commanderie de Bâle et du Concile, fut reçu par le nouveau Grand-Maître. Il avait brièvement rencontré ce dernier, à l'époque où l'histoire de Caspar connaissait sa conclusion. Le chevalier d'Erlichshausen venait d'être nommé Grand-Commandeur par Paul de Rusdorf. Plutôt grand de taille, le nez droit, la lèvre fine, la barbe taillée de manière à ne laisser que la moustache et un bouc en pointe, il n'était pas sans évoquer l'apparence de son prédécesseur. Le Grand-Maître se souvenait que Tilmann avait été l'homme de confiance de Rusdorf, et il lui renouvela celle-ci en lui faisant savoir que la fonction de messenger de l'Ordre serait toujours sienne s'il le souhaitait. C'était un hommage de principe, car Tilmann avait passé la cinquantaine et ne pouvait faire régulièrement la route de Rome par tous les temps. Mais il l'en remercia et se déclara disposé, à l'occasion de ses passages dans sa famille, à porter le courrier qui se présenterait.

De fait, il repartit avec un courrier pour l'Empereur à Neustadt près de Vienne, qui lui donnait l'occasion de faire le détour pour revoir son ami Silvio. Celui-ci l'accueillit en l'invitant à dîner dans une auberge, et non chez lui, car il logeait plutôt modestement dans une chambrée qu'il partageait avec d'autres secrétaires. Tilmann s'étonna de cette situation.

Silvio lui expliqua qu'il n'avait pas le titre de secrétaire de l'Empereur, qui revenait à Caspar Schlick, un homme qui avait précédemment servi Sigismond et qu'il avait donc connu à Sienne, lors du passage de ce dernier. Frédéric était Empereur en titre, mais son règne s'établissait sur trois cents États indépendants de fait, et même ses propres

États en Autriche étaient difficiles à contrôler, sans compter la Bohême et la Hongrie dont il était le roi, mais contesté. Les revenus de la cour ne permettaient pas de payer les secrétaires, qui ne vivaient que de subsides et cadeaux occasionnels, se groupaient à plusieurs dans des dortoirs, ne s'intéressaient pas aux lettres classiques, et le voyaient comme un étranger et un concurrent.

– Nous dînons de viande trop cuite, de fromage habité de vers et de beurre rance. Je découvre, à mon grand effarement, que les Allemands ne mangent pas le pain noir à défaut d'autre chose : ils le mangent parce qu'ils l'apprécient. C'est te dire que les mœurs, ici, sont trop frustes pour moi.

Son seul soutien était Caspar Schlick, un homme cultivé, dont la mère était italienne, et à qui il dédia plusieurs écrits, dont un roman en vers latins qu'il venait d'achever, *L'histoire de deux amants*. La confiance de l'Empereur lui permettait du moins de voyager pour remplir des missions qui se rémunéraient symboliquement de leur importance.

Son ami parut à Tilmann singulièrement fatigué et vieilli. Silvio perçut son inquiétude et lui expliqua qu'il était affecté par la mort qu'il venait d'apprendre du cardinal Cesarini à la bataille de Varna, une croisade manquée contre les Turcs. Cesarini était sans doute l'un des hommes qu'il affectionnait et respectait le plus. Cela et le danger turc l'amenaient à reconsidérer ses vues sur le monde. Il en venait à admettre le bien-fondé de la position de leur ami Nicolas, sur le danger, désormais de plus en plus sérieux, que Constantinople vînt à tomber, alors que personne ne paraissait, ni s'en inquiéter, ni percevoir les enjeux. La réconciliation de l'Église avec elle-même était une priorité, et il fallait bien admettre qu'elle passait par la reconnaissance de la suprématie du Pape. Elle impliquait donc également un rapprochement de l'Empereur et du Pape, et il se proposait d'en être l'instrument.

Mais il n'oubliait pas que lui-même était avant tout un poète amateur de vin et de femmes. Il lui fit lire ce der-

nier roman qu'il avait écrit, celui qu'il avait dédié à Caspar Schlick. Cette *Historia de duobus amantibus* racontait les aventures amoureuses d'un noble allemand et d'une jeune patricienne de sa ville natale de Sienne. C'était un récit licencieux, dont la conclusion d'apparence morale sur le destin tragique d'une passion, ne cherchait pas vraiment à dissimuler l'essentiel : les descriptions érotiques, alternant avec des épisodes comiques au débit du mari trompé. L'écriture n'était pas de la grande littérature, avait peu de profondeur, mais était savamment rédigée pour atteindre un public de courtisans friands de ces lectures. Tilmann n'eut pas de difficulté à y reconnaître les fables que lui et Niklosdorf avaient contées à l'empereur Sigismond dix ans plus tôt et dont un autre Caspar était le personnage. Il retrouvait du coup, inévitablement, sous la plume de son ami, des épisodes inspirés de ses propres déconvenues avec Ise à l'époque de leur jeunesse. Silvio fut amusé d'apprendre qu'au moment où il écrivait, Tilmann renouait avec la femme qui inspirait lointainement ce récit.

– Je devrais revendiquer ma part de la célébrité dans la conception de cet œuvre, plaisanta Tilmann, car elle ne manquera pas de connaître le succès. Je te renouvelle ma proposition d'autrefois, qui est de participer à sa diffusion, puisque je dispose d'un atelier de copistes.

Il repartit ainsi avec un exemplaire qu'il rapporta à Bâle et fit copier en plusieurs versions par les dames de son réseau. L'un d'eux, il le destinait à Gutenberg, car il pensait disposer là d'un bon exemple de récit qu'il serait prometteur d'imprimer pour obtenir le succès. Un autre, il en fit présent à Ise à son retour à Cologne.

Il y avait, non loin de chez Ise, un béguinage installé dans la maison dite *Lechenich*, un ancien hôtel patricien de la rue des Frères mineurs, en face de l'église Saint-François, dans le quartier qui, par l'arrière, attenait à l'église Sainte-Colombe. Le bâtiment, assez cossu pour pouvoir loger la douzaine de béguines qui y vivaient, présentait un rez-de-chaussée en pierres de taille, sans huis du côté de la rue, n'étaient quelques archères. Ce soubassement en dur était surmonté de deux étages à pans de bois. L'ensemble était adossé par un autre côté à la maison dite *Zum Wilhelmsteine*, qui avait appartenu à la famille patricienne des Schoneweder, et donnait par les deux derniers côtés sur une cour fermée à laquelle on accédait depuis la rue par une solide porte charretière. Le bâti offrait tous les dehors d'un havre conçu pour la sécurité de ses habitants.

La porte de la cour était cependant ouverte pendant la journée, invitant les gens de passage à entrer. Les béguines de cette maison accueillaient les pauvres, leur procurant de quoi se nourrir et, seulement pour les femmes, le gîte dans un dortoir installé dans un bâtiment annexe, au fond de la cour. On pouvait donc, si l'on acceptait la compagnie des miséreux, venir s'y restaurer à l'heure du dîner de midi, et l'on payait selon ses revenus. C'était également une opportunité de s'entretenir, avec les femmes du lieu, des principes qui animaient leur existence. Tilmann et Ise y portèrent leurs pas, un jour qu'ils flânaient dans le quartier : derrière les murs qui isolaient la cour de la rue, assis à la table où l'on servait les repas, sous l'œil bienveillant de ces femmes vivant librement, il leur était loisible de se tenir par la main.

À l'intérieur, la cour herbeuse dominée par le feuillage

d'un énorme tilleul, le potager soigneusement entretenu, le linge qui séchait sur des cordes, démentaient l'austérité affichée depuis la rue. Le dehors et le dedans, se dit Tilmann : voilà encore affaire de masque, où l'apparence sévère protège un esprit plutôt enclin à la paix et à la joie. Sous le grand arbre, on avait dressé des tables en posant des planches sur des tréteaux. Des femmes coiffées de blanc et vêtues de cottes de tailles et de couleurs diverses allaient et venaient depuis la cuisine dans la maison, portant de la vaisselle et des pains. Quelques hommes, des domestiques de la maisonnée, soulevaient des chaudrons. Le feuillage du tilleul bruissait d'une multitude de passereaux. On était à l'automne.

Il y avait dans Cologne plus d'un millier de béguines et de béguards, répartis dans des dizaines de béguinages semblables. Certains, bien plus grands que la maison Lechenich, hébergeaient des communautés de cinquante à cent résidentes, certaines ayant leur propre logis, les autres vivant en maison commune. Femmes et hommes vivaient séparément dans leurs convents respectifs. Il y avait bien davantage de béguines que de béguards, en raison du plus grand nombre de femmes célibataires ou veuves. Les hommes sont plus nombreux, on le sait, à mourir de mort violente, mais aussi, les mariages empêchés ou retardés, quand les moyens ne suffisent pas à entretenir une famille, conduisent nombre de jeunes filles des campagnes à venir en ville, où l'appartenance à un béguinage leur permet de vivre de leur travail sans dépendre d'un homme.

Pendant deux siècles, ces communautés de célibataires qui décidaient de vivre ensemble dans la piété et le service d'autrui, mais sans former les vœux perpétuels qui sont le propre des ordres monastiques, profitèrent du soutien de nombreux bienfaiteurs, qui faisaient don de leur maison à leur décès pour que l'on y ouvrît un béguinage. Toutefois, leur liberté d'esprit, leur piété qui s'affranchissait du concours du clergé, et le fait que des femmes pussent vivre

par elles-mêmes sans dépendre, ni d'un mari, ni d'une hiérarchie ecclésiastique, suscitèrent les critiques des théologiens, et plusieurs conciles les condamnèrent au même titre que les Frères du Libre Esprit et les Fraticelles. Les béguines continuèrent dans les faits à être tolérées, mais leurs communautés sont moins nombreuses aujourd'hui que par le passé.

Le repas servi aux pauvres à la mi-journée se finissait quand Ise et Tilmann se présentèrent. On débarrassait les tables et plusieurs personnes quittaient déjà les lieux. Ils se contentèrent d'un quignon de pain et d'une écuelle de lait de chèvre, pour lesquels ils laissèrent un écot généreux, ce que les femmes de service appréciaient comme une aumône qui, se déguisant en paiement, se voulait discrète. Elles les invitèrent à s'installer.

Tilmann se laissait envahir par un sentiment de paix dont il n'aurait su distinguer s'il procédait du lieu, cette maison ouverte aux nécessiteux et cette cour sous son tilleul, ou de la présence à ses côtés de la femme qu'il aimait. Sans doute y avait-il une connivence des deux, l'amour semblait ici omniprésent.

– Depuis que je reviens à Cologne, dit-il, ma mémoire des lieux me revient. Je connais cet endroit, par tradition du moins, même si je ne m'y arrêtais pas étant jeune. On disait dans ma famille qu'un de nos ancêtres aisé, qui avait marié une fille de patricien, avait fait don de cette maison à une fondation pour qu'après sa mort et celle de son épouse, on pût y loger des béguines. C'était une pratique commune des ménages riches sans enfants, qui préféraient léguer leurs biens à des femmes sincères, menant vie de piété et faisant action de charité, plutôt qu'à un couvent ou une église dont les bénéfices vont engraisser de dodus chanoines.

– Je connais aussi cette maison, répondit Ise, et quelques autres autour de chez moi. Je venais souvent aider les béguines à préparer les repas, du temps que j'étais plus jeune,

avant que mon fils fût né, et aussi ces dernières années, depuis qu'il n'est plus là.

Elle s'interrompt, serrant les lèvres. Ses yeux, qu'elle détourna, brillaient un peu. Mais elle se ressaisit et poursuivit en souriant :

– Mon mari ne voyait pas la chose d'un bon œil, en raison de la liberté dans laquelle vivent les femmes ici. Et je dois dire que je les jalousais. Sais-tu que les béguines ont été persécutées, moins pour les formes de leur spiritualité que parce que les hommes redoutaient qu'elles donnassent à leurs épouses de mauvaises idées. Les clercs, certes, se sont mis de la partie, mais ce sont les corporations de métier, tenues par des hommes, qui y voyaient une concurrence.

– Oh oui, je sais cela. Ne t'ai-je pas dit que je faisais travailler à Bâle des femmes bien plus habiles que les copistes de ma corporation ?

– Tiens donc, plaisanta Ise, parmi tes nombreuses activités, tu ne rechignes pas à faire aussi le maquereau ?

– Ah ! Voilà bien comment les femmes considèrent les hommes. On leur offre l'opportunité d'un emploi, et c'est du maquerellage.

– Je te taquine, mais admets que ton négoce prospère sur les tarifs qu'acceptent ces femmes, qui sont plus bas que ceux que tu obtiendrais de copistes appartenant à une corporation.

– Je le concède. Mais je ne crois pas que ce soit péché d'amasser de la richesse, si c'est pour le bénéfice d'un dessein plus grand que soi, et si les personnes sur le dos de qui on la constitue y gagnent également. L'aisance dans laquelle je vis m'est agréable, mais m'importe peu, si ce n'est qu'elle me permet de voyager pour te voir souvent. En fait, inventer de nouvelles histoires, de nouveaux parcours, et permettre à d'autres d'inventer les leurs, m'intéresse bien davantage que le résultat que j'en peux tirer pour moi-même. La nouveauté apporte sa propre satisfaction

au voyageur, en sus de la destination. Mais, pour revenir aux motifs pour lesquels on persécute les béguines, ne te semble-t-il pas que ce qui est insupportable aux hommes, c'est aussi la liberté qu'elles professent de vivre avec qui elles veulent ?

Ise allait répondre, quand une jeune femme de la maisonnée s'approcha de leur table. Il y avait quelque chose de doux et de bienveillant dans son visage souriant, aux formes rondes tout juste sorties de l'enfance. Quelques mèches de cheveux s'échappaient de sa coiffe.

– Salutation, sœur et frère dans le Seigneur, dit-elle. Je dois vous rappeler que nous ne faisons pas table ouverte toute la journée, et qu'il nous faudra, sous peu, débarrasser vos couverts pour démonter les tables. Sans quoi, des chalands qui traineraient dans notre cour à converser toute l'après-midi donneraient mauvais exemple à celles et ceux qui, ici, consacrent leur journée à travailler.

– Salutation à vous, ma sœur, répondit Tilmann en souriant. Nous ne nous attarderons pas, mais ne vous méprenez pas sur notre apparente insouciance. Si les saintes et saints les plus grands nous sont connus pour rester parfois, comme le Christ au désert, assis pendant quarante jours à ne rien faire, c'est pour nous apprendre qu'une heure passée sous un tilleul n'est pas forcément péché d'acédie, mais peut, au contraire, servir au dialogue érudit et à l'approfondissement de la vie spirituelle.

La jeune béguine eut un petit rire cristallin, qui était comme le cadeau qu'elle faisait d'un bonheur simple.

– Vous me paraissez trop beau parleur pour être vraiment prodigue d'un savoir innocent, mon frère. Mais je veux bien croire, au rayonnement qui émane de vous deux, que vous vivez présentement un état de grâce dont profitent ceux qui vous entourent, même quand vous semblez ne rien faire. Je vais vous laisser terminer votre repas.

Comme elle allait s'éloigner, Ise la rappela :

– Ma sœur, nous nous interrogeons sur votre obéissance.

La jeune femme revint vers eux et s'assit sur le banc, à côté d'Ise.

– Je vous écoute.

– Vous vivez en communauté, mais ne formez pas de vœux monastiques. Est-ce à dire que vous vous accordez la liberté de pouvoir vous lier à un homme et vous marier ultérieurement ?

– C'est l'une des voies possibles, répondit-elle avec un sourire qui lui fit plisser les yeux. Et il est vrai que celles d'entre nous qui demeurent célibataires, se consacrant au service des autres et à l'élévation de leur âme, ont tout pour entrer dans les ordres. Du reste, depuis que notre Sainte Église fait pression sur nos communautés, nombreux sont les béguinages qui, peu à peu, rejoignent les ordres des sœurs et frères mineurs, dont nous sommes très proches en esprit. Si donc, nous maintenons chez nous des règles de vie plus souples, sans vœu perpétuel de célibat, c'est bien que nous nous réservons la possibilité d'un jour commercer avec un homme et de fonder un foyer. Certaines le font. Mais, ma sœur, ce que j'entends dans votre question appelle la mienne en retour : pourquoi faudrait-il qu'une femme n'ait de choix qu'entre le couvent et le mariage ? Pour la plupart d'entre nous, vivre ici, ensemble, est d'abord un moyen de vivre seules, même si c'est en apparence à plusieurs, sans avoir à se soumettre à cette fausse alternative. Nos biens sont mis en commun, mais cela est fait pour nous affranchir de l'esprit de propriété, qui serait préjudiciable à notre quête spirituelle. A contrario, chacune d'entre nous a son logement, et à tout le moins sa chambre, et chacune doit subvenir à ses besoins et contribuer aux dépenses communes par son travail, à la mesure de ses connaissances et capacités. Si nous devions prendre époux, ce ne serait pas pour dépendre d'un homme auquel nous serions soumis, mais pour vivre en égal avec lui.

– Toutefois, intervint Tilmann, et puisque l'horizon d'une vie avec un homme reste ouvert, comment celles qui

l'envisagent en font-elles l'approche ? Pardonnez ma franchise, mais vous ne faites pas vœu de chasteté non plus, n'est-ce pas ?

– Ah ah ! J'attendais bien là une question d'homme, repartit la béguine, qui semblait plus amusée qu'offensée. Votre manière de penser votre vie avec une femme s'origine dans la recherche des moyens pour y d'abord loger votre queue. Les hommes veulent coucher avec les femmes, et pour cela, ils sont parfois disposés à les aimer. Tandis que les femmes veulent être aimées, et pour cela, elles sont parfois disposées à coucher avec les hommes.

– Cela ne répond pas à ma question. Les béguines et les béguards vivent en maisons séparées. Et je crois savoir que vos règles, malgré l'absence de vœux, interdisent que des hommes passent la nuit ici. Elles vous obligent aussi à demander l'autorisation de vous absenter, et vous punissent d'expulsion si vous avez des rapports charnels. Dès lors, rencontrer un homme, qui est une possibilité laissée ouverte en principe, est peu probable en réalité.

La jeune femme eut une petite moue :

– Imaginez ce que l'on penserait, si nous ayons rédigé des règles qui nous donneraient toute licence dans ce domaine. Les autorités spirituelles et temporelles auraient tôt fait de considérer notre maison comme un bordel. Nous nous devons d'avoir des principes qui empêchent tout commerce et préservent notre quête spirituelle de la critique mondaine qui voudrait nous faire passer, tout à la fois, pour des libre-penseuses, des prostituées et des sorcières.

Tilmann plissa les yeux :

– Mais, au vrai, qu'en est-il, selon votre obédience, des relations entre femmes et hommes ?

– C'est ce que j'essaie de vous dire, s'emporta la béguine. Nous suivons le message de Notre Seigneur, qui est un message d'amour. L'amour vrai, celui que nous prodiguons à nos semblables dans le besoin, ne saurait se réduire à une seule personne dont il serait le prisonnier. Il

ne peut être contraint par le mariage, en tous cas, pas par le mariage tel que nous le connaissons. Si un homme et une femme vivent ensemble, c'est pour s'entraider dans une vocation commune, qui est que leur amour déborde vers les autres. L'amour entre une femme et un homme est transcendé par l'amour de Dieu : ce n'est pas un amour propriétaire, exclusif.

– Ce n'est donc pas un amour charnel non plus ? insista Tilmann.

– Pourquoi pas ? Comme vous le disiez, nous ne faisons pas vœu de chasteté. Mais la question ne se pose pas en ces termes. Ce qui doit être premier, c'est la liberté d'aimer, et la liberté qu'apporte l'amour. Le reste vient avec notre nature, selon que Dieu nous a créés.

– Au risque de transgresser les lois communes ? demanda à son tour Ise.

– Celui qui croit en Dieu se soumet aux lois des hommes par contingence, non par conviction. Car s'il est sincère, s'il est affranchi de l'esprit de gain, alors il connaît Dieu, et ce qu'il fait est de la volonté de Dieu, qui est au-dessus des lois des hommes. Pourquoi pensez-vous que les béguines sont persécutées, et que nous devons élever des murs pour nous séparer des hommes ? Nous sommes en butte à l'opposition conjointe des hommes qui n'aiment pas notre liberté, des corporations que notre travail et nos productions concurrencent, de l'Église qui nous considère comme hérétiques, et du clergé qui voit lui échapper une partie des donations privées. Sans parler des femmes mariées qui nous jalouent.

Comme la jeune femme était rappelée à ses obligations de service, elle finit par les quitter. Après qu'elle fut partie, Ise se tourna vers Tilmann :

– Tes questions ont pressé notre hôtesse dans ses retranchements. Tu aurais pu l'agacer au-delà des convenances. Quel en était le besoin ?

– Mon intention de connaître leurs idées est sincère. Tu sais que je n’ai jamais été attiré par le mariage, en tant qu’il est la promesse que se font une femme et un homme d’être le seul miroir l’un de l’autre, pour l’éternité. Je suis d’accord avec notre jeune sœur que c’est là une fermeture égoïste de l’amour sur lui-même. Même si les mœurs de notre temps m’ont obligé à prendre épouse, et que j’ai aimé ma femme, et que sont issus de notre vie commune des enfants qui sont le plus beau fruit que l’on en puisse espérer, il reste que l’idée de vivre avec une seule femme m’a toujours été une prison. C’est pour cela que je n’ai cessé de butiner à de nombreuses fleurs, depuis toi et avant toi. Pourtant, je ne crois pas être un simple débauché. Je peux m’engager auprès d’une femme à vivre avec elle. Mais voilà : pas qu’avec elle seule.

– Tu te verrais polygame, si je te suis bien, à la façon des Turcs. C’est bien là une idée d’homme.

– Soyons précis : les musulmans sont polygynes. Par symétrie, j’accepterais aussi que mes compagnes soient polyandres. Il me paraît que là réside une différence importante. C’est en quoi je suis attiré par la vie communautaire des béguines et des béguards. Mais ils maintiennent cette séparation de corps entre femmes et hommes, et je voulais savoir jusqu’où elle va. Car, si l’on voulait être conséquent avec la dévotion mystique qui les inspire, rien ne devrait empêcher que femmes et hommes, purs d’intention comme aux premiers matins du monde, vivent ensemble.

Ise était surprise par ces propos, qui ne lui semblaient pas faire bon ménage avec les sentiments que Tilmann prétendait avoir pour elle.

– Ne disais-tu pas que j’étais la seule qui t’eût fait envisager une relation exclusive avec une femme ? Tu n’ignores pas, en tous cas, que je ne puis être la femme que d’un seul homme.

Tilmann se retint de faire une remarque sur le passé licencieux de son aimée, car ce n’était pas la direction qu’il

voulait faire prendre à la discussion.

— Il est vrai que je suis au bonheur d'être avec toi, et que cela me suffit tant, que je ne suis pas attiré par les autres femmes. Pas d'un désir simplement charnel, en tous cas. Mais, en un sens, le sentiment que j'éprouve pour toi me fait revenir aux questions que m'inspirent les béguinages. C'est un amour qui, comme celui de nos sœurs mystiques, déborde de notre seule entente. Quand je suis avec toi, je regarde les autres avec plus de tendresse, plus d'attention. J'ai cette envie de leur faire du bien pour qu'ils partagent un peu de cette expérience merveilleuse qui est la nôtre. J'ai, pour ainsi dire, envie d'accueillir dans notre amour d'autres hommes et d'autres femmes, et je vivrais volontiers la vie que mènent les béguins, pourvu que tu sois du même béguinage.

Il hésita un peu, avant de poursuivre :

— Je sais que tu devais choisir, entre ton mari et moi. Mais, au vrai, je suis chagriné de son sort, comme par l'effet d'une sorte de connivence qui relie les hommes ayant partagé la même femme. S'il pouvait exister un monde où l'Église aurait accepté un amour qui ne se restreigne pas au couple, je me serais volontiers défini comme le foyer d'un amour plus grand, auquel ton mari aurait pris part aussi bien que moi, sans que j'en conçoive jalousie. Car l'amour devrait être de ces choses qui se multiplient et s'accroissent quand on les partage. Il devrait se rire de l'envie de posséder et de la peur de perdre.

Sur ces paroles, Tilmann se tût. Il devait admettre pour lui-même que cette pensée généreuse à l'égard du mari lui était permise parce qu'il était du bon côté des sentiments qu'éprouvait Ise. Elle ne se voyait qu'avec un seul homme, et pour sa chance, Tilmann était cet homme.

Il aspirait désormais à vivre plus habituellement auprès d'elle, même si cela devait, un jour, se payer du prix de moins de désir, car l'on sait que celui-ci s'émousse avec l'habitude. Il savait que leur appétit l'un pour l'autre, tou-

jours renouvelé à chaque fois qu'ils se retrouvaient, était préservé, et même alimenté, par la distance et la rareté des moments partagés. Il ne savait pas s'il préférerait l'intensité de ces moments épars ou la douceur tiède d'une vie en couple. Ou plutôt, il était disposé à accepter ces deux destins possibles de leur liaison. Pourvu qu'Ise fût présente dans les deux.

Et ils continuaient à s'écrire.

Tilman ne pouvait s'empêcher de faire le philosophe dans ce qu'il écrivait, comme si ses retrouvailles avec Ise étaient si extraordinaires que, plusieurs mois après, il ne comprenait toujours pas comment il pût mériter ce bonheur, et qu'une conjecture d'une telle improbabilité appelât une constante recherche de ses causes.

Dans plusieurs lettres, il évoquait les théories de Platon, auteur auquel il avait été initié par Nicolas de Kues, à l'époque où ils devisaient ensemble sur l'idée que le monde, éternellement, est recréé après s'être éteint, et que pareillement les êtres, après leur mort, renaissent à une nouvelle existence dans un autre corps.

Leur amour n'était-il pas comme une seconde chance qui leur était donnée, et n'avaient-ils pas l'impression de vivre une seconde fois comme s'ils avaient à nouveau vingt ans ? N'y avait-il pas une volonté transcendante qui, ne s'étant pas satisfait de leur première tentative, avait commandé qu'ils reprissent un nouveau départ ? En ce cas, l'explication était que dans nombre de vies antérieures, ils se connaissaient déjà et que, toujours, dans toutes ces vies, ils devaient se rencontrer.

Platon, disait Tilman, avait écrit à ce sujet. Le Créateur ne faisait pas les êtres pour qu'ils s'aimassent. Il avait d'abord créé l'amour, puis il avait donné substance à ce principe sous la forme de l'attraction qu'éprouvent l'une envers l'autre deux entités, quelles qu'elles soient, à commencer par les atomes. Il avait ensuite modelé ces entités, en allant vers toujours plus de détails, leur dessinant une histoire, un visage, un tempérament. Ainsi, l'amour s'incarnait. Lors d'une vie ultérieure, les amants d'un temps

seraient d'autres personnes, avec des cheveux blonds plutôt que bruns, un artiste plutôt qu'un guerrier, une gueuse plutôt qu'une princesse, leurs corps et leurs esprits différeraient. Mais leurs âmes resteraient les mêmes, et elles ne seraient que cela : deux principes qui se cherchent à travers le temps et l'espace, luttant contre les contingences, forçant les événements comme on écarte un rideau pour passer la porte et trouver la lumière qui est au-delà.

Un tel amour, poursuivait Tilmann, ne se prive pas d'accomplissement charnel, au contraire. Le physique est la voie d'entrée dans l'amour idéal : c'est déjà un amour de la perfection, car il reconnaît la beauté des formes. Vient ensuite une deuxième étape où l'on recherche l'autre pour son esprit. Et enfin, en un troisième temps, le détachement du sensible conduit à l'amour des idées.

On sait que, dans le *Banquet*, Platon met en scène, pour la discuter, la position de Socrate, pour qui l'amour est désir d'un objet beau et bon. La prêtresse de Mantinée, Diotime, lui montre que l'attraction éprouvée pour un objet s'adresse à la beauté en général et non à cet objet en particulier, et que l'amour peut donc se détacher et s'étendre à d'autres objets, à des domaines abstraits de l'activité humaine, puis à l'absolu qu'il vise sans le savoir. L'amour d'une créature pour une autre créature les mène donc à l'amour pour le Créateur, car cet amour est emporté par son propre mouvement.

« C'est pour cela, concluait Tilmann, que mon amour pour toi déborde, et que, depuis que je t'aime, j'ai envie d'aimer tout le monde, de partager cet amour avec d'autres. Et quand je vois passer une belle femme, je ne me laisse plus piéger par l'illusion que c'est elle qui est belle : elle exprime un principe de beauté qui est dans l'air, autour d'elle, et qu'il serait vain de s'approprier. Elle est juste porteuse de ce principe, qui est en quelque sorte ailleurs qu'en elle ».

Ise lisait cette prose emphatique en souriant, car elle

imaginait Tilmann se bâtir de bonnes raisons de continuer à lorgner les jeunes femmes qui passaient dans la rue. Elle était peu convaincue par cette idée d'un regard amoureux qui ne ferait que la traverser pour aller au-delà d'elle, vers de grands principes. Elle voulait être, elle, l'objet tout entier de ce regard. Elle se sentait à nouveau, dans le regard de Tilmann, une belle femme, et voulait être aimée parce que sa beauté se confondait avec elle-même. Elle ne voulait pas être aimée pour la seule surface qu'offrait cette beauté, a fortiori si elle ne faisait que représenter un principe abstrait qui flottait dans l'air autour d'elle, ailleurs qu'en elle.

Il n'échappait pas à Tilmann que, tant dans leurs conversations que dans leurs échanges épistolaires, Ise ne répondait pas vraiment à ce qu'il lui racontait, mais qu'elle appréciait d'abord qu'il les lui racontât, à elle.

Ise écrivait :

« Cela m'a fait tant de bien de te parler, l'autre jour, à la maison Lechenich... Entendre ta voix, ton rire, retrouver ta tendresse. Ta douceur. Ton attention pour moi. Ton plaisir à l'idée de ton prochain déplacement ici. Je me sens plus calme ce soir, car tu es là, pas si loin que cela, et je ne me sens pas seule.

« Et me voilà à nouveau allongée contre toi par la pensée, la lueur de la bougie vacille légèrement, on peut entendre les pigeons qui roucoulent sous le toit, je fourre mon nez dans les poils de ton torse, il fait chaud, je te respire... et le désir monte, tranquillement. Tu fermes les yeux, je pose ma bouche sur la tienne, juste comme cela, je l'effleure du bout de la langue et je me sens apaisée. Mais entre mes jambes je sens venir l'humide et j'ai envie de toi, de t'accueillir en moi comme l'hôte que mon corps reconnaît si bien.

« Je m'avise que j'ai peu à te dire et que je cherche juste à tisser le fil du lien, comme Pénélope attendant Ulysse. Rester encore un peu avec toi.

« Envie de ta peau contre la mienne, envie de ta chaleur pour me réchauffer.

« Les mots échouent, il y a juste la peau.

« Sens-tu comme elle frissonne et s'émeut ?

« Sens-tu comme nos corps ont une vie propre et que nous pouvons juste les écouter nous dire le plaisir ? ».

Robert d'Arbrissel, qui fonda l'abbaye de Fontevraud, naquit au pays de Rennes dans les années qui suivirent l'an Mil. Son père, nommé Damalioch, était un prêtre, à qui la coutume du temps n'interdisait pas de vivre avec une femme. Robert, marchant dans les pas de son père, fut ordonné prêtre, prit sa succession dans la charge de recteur d'Arbrissel, et vécut de même avec une femme.

S'étant compromis dans l'élection irrégulière de l'évêque de Rennes, Sylvestre de la Guerche, il s'exila à Paris, où il suivit les cours de l'École du cloître de la cathédrale Notre-Dame et fut reçu docteur en théologie. Il devint un ardent défenseur des principes de réforme de l'Église prônés par le pape Grégoire VII. Pourtant, ces principes l'exposaient à un débat de conscience, car ils imposaient, outre le mariage chrétien pour les laïcs, le célibat des prêtres.

Ayant vécu toute sa jeunesse dans un monde où femmes et hommes pouvaient aller ensemble sans souci de la pérennité et de l'exclusivité de leur lien, il avait accoutumé de s'entretenir librement avec les femmes comme avec les hommes, et avec celles-là, d'explorer les contrées des félicités simples et sans lendemain que Dieu accorde à notre nature. Or, il découvrait que, désormais, le monde chrétien aurait à s'ordonner selon la loi qui commandait que chacun n'ait qu'une seule chacune et réciproquement, jusqu'à ce que la mort les séparât, et que, exigence supplémentaire, les prêtres n'eussent pas même de chacune du tout. Tel Adam ayant mordu dans le fruit de la connaissance du bien et du mal, il se découvrait nu et honteux de l'être : car, alors qu'il était jusque-là innocent de ses origines et de son état, il apprenait que, dans cet ordre nouveau, il avait

été un prêtre fornicateur, fils bâtard de prêtre fornicateur.

L'évêque de Rennes Sylvestre ayant été rétabli sur son siège, il fut appelé par lui pour le seconder dans son effort de moralisation du clergé breton. Il prêcha à travers le pays contre la simonie et l'incontinence des clercs. Prédicateur éloquent, on disait de lui que ses mots étaient de miel et qu'un charme divin sortait de ses lèvres et subjuguait son auditoire. Mais lui-même était tourmenté par l'écart entre ses paroles, ses actes et ses pensées.

Se fustigeant a posteriori pour une faute qu'il ignorait avoir commise en son temps, ainsi que pour la faute de même essence dont il était issu, il entreprit de se retirer du monde pour mener une vie d'ermite. Il fut cependant rejoint par un flot grandissant d'hommes et de femmes attirés par la renommée de ses vertus et de sa vie austère, en sorte qu'autour de lui, une foule d'anachorètes pratiquant la même vie que lui finirent par former une communauté de cénobites de toutes provenances, nobles aussi bien que maraudeurs et ribaudes.

Il prêchait la pauvreté, une vie simple et l'abstinence, au sein d'une communauté où femmes et hommes se côtoyaient quotidiennement, en sorte que la cohabitation chaste des sexes devint un exercice d'ascèse. Lui-même dormait régulièrement entre plusieurs femmes, s'exposant à la tentation pour élever son âme par la résistance de l'esprit aux forces de la chair.

Il devait cependant constater, à l'usage, que le contact prolongé de corps chauds et accueillants est cause d'une ébullition des sens que le renoncement au déduit ne fait que prolonger et diffuser à l'ensemble de l'être, de manière bien plus insidieuse qu'une rencontre franchement interrompue par un coït rapide et frugal. La copulation, de n'être pas satisfaite, se poursuit au lieu de s'interrompre, et emporte le pécheur sur les terres indistinctes d'une volupté sans fin et moralement inquiète. Souventes fois, Robert mettait fin à l'exercice en provoquant par charité le plaisir

de ses compagnes d'ascèse, et parfois, dans l'emportement de l'action, le sien aussi. Il devait bien admettre qu'en ces occasions son esprit devenait plus clair après qu'avant, comme un ciel est lavé de ses nuées après un orage.

S'étant fait connaître pour sa sainteté autant que pour ses aptitudes à emporter l'assentiment des foules, il reçut du pape Urbain II en visite à Angers la mission de diffuser l'appel qu'il venait de lancer à la Croisade, et devint prédicateur itinérant. Bientôt suivi par une foule d'hommes et de femmes séduits par son éloquence, il se retrouva à se déplacer à travers le pays avec un cortège bigarré qui ne laissait pas d'inquiéter les autorités. Invité à se fixer en un lieu, il obtint pour ce faire la propriété d'un vallon, dit au Fond d'Evrault, qui devait son nom, disait-t-on, à un bandit effroyable qui y avait édifié une tour où il attirait, la nuit en y allumant un feu, les voyageurs égarés pour les dépouiller et les tuer. Robert y fonda avec ses disciples une maison mixte.

La cohabitation de femmes et d'hommes au sein de cet établissement, rompant avec les règles monacales ordinaires, fut source de désordres et suscita la réprobation des institutions religieuses. Les arguments présentant comme pratique d'ascèse la chaste cohabitation des sexes ne convainquaient pas les autorités, d'autant que cette discipline sulfureuse était manifestement en recherche de ses limites. Robert finit par scinder le monastère en quatre lieux, séparant les femmes des hommes, et répartissant chacun des sexes selon qu'ils fussent contemplatifs ou convers. Lui-même, cependant, dirigeant l'ensemble sans prendre le titre d'abbé, continuait à passer d'une maison à l'autre et à s'entretenir avec les moniales aussi bien qu'avec les moines. Et il pratiqua jusqu'à un âge avancé, tant que le démon n'eût pas abandonné de torturer sa chair, de dormir chastement au contact des corps des femmes pour s'éprouver. Ce à quoi se prêtaient fort obligeamment les sœurs converses, parmi lesquelles nombreuses étaient celles qui

avaient fait profession de leurs charmes avant de renoncer à une vie de pécheresse, et trouvaient dans cette pratique l'opportunité d'un rachat de leur âme en même temps qu'une reconnaissance de leurs compétences passées.

La fondation rencontra un vif succès, surtout auprès des femmes, qui reconnaissaient en lui un homme sans jugement préconçu. Du vivant de Robert d'Arbrissel, on comptait à Fontevraud trois cents moniales, vierges vouées à une vie de réclusion, majoritairement issues de familles nobles. Mais il y avait bien davantage de sœurs converses, qui avaient, elles, vécu une existence séculière, souvent des épouses répudiées ou humiliées par leur époux, ayant fait une expérience malheureuse du mariage que venait d'inventer la réforme grégorienne.

Il est rare qu'une congrégation religieuse se retienne d'honorer son fondateur. Ce fut cependant le cas de Robert, dont l'ordre de Fontevraud mit la mémoire sous le boisseau d'un oubli intentionnel. Sa vie spirituelle, entachée d'usages anciens, s'accordait mal à l'institution nouvelle du mariage des laïcs et du célibat des prêtres, et mit longtemps un frein à sa canonisation. Il fut cependant béatifié, tardivement. Et, au vrai, quelque sens que l'on donne au titre de bienheureux, on ne saurait contester qu'il l'eût été déjà de son vivant et en maintes occasions.

Au soir de sa vie, on demanda à Robert s'il avait toujours su respecter l'exigence de chasteté impliquée par sa pratique ascétique. À quoi il répondit : « Autant que faire se pouvait ».

Le mari d'Ise, ayant finalement accepté la séparation des corps, s'était retiré dans le couvent des Chartreux pour y finir ses jours. Ise en conçut un sentiment ambigu, car elle ne savait pas s'il se sacrifiait ainsi pour elle, sa décision l'autorisant, elle, à prendre *de jure* toute liberté dans sa fréquentation d'autres hommes, ou s'il l'abandonnait pour une vie plus enviable pour lui-même, un peu comme s'il eût retrouvé rapidement une autre épouse plus attirante qu'elle. Dans les deux cas, il lui échappait, d'une certaine façon, et bien qu'elle eût appelé de ses vœux cette séparation, elle s'étonnait d'en ressentir une pointe de jalousie.

Cette décision permit à Tilmann de s'installer chez elle.

En apparence, rien ne différait d'avec les quelques mois où ils avaient vécu dans le péché. Car Tilmann continuait à s'absenter régulièrement pour remonter le Rhin, s'arrêtant à Mayence et Bâle où il poursuivait ses entreprises. Mais la perspective était désormais inversée. Il ne rendait plus visite à Ise, pour ensuite revenir chez lui : désormais, en esprit, il habitait à Cologne, et quand il en parlait, c'était pour revenir chez elle.

Les Allemands ont un mot pour désigner le lieu vers lequel on fait retour : *Heim*. Les autres langues ne rendent pas bien cette idée. Celle-ci est tellement forte qu'elle a conduit à ce que, souvent, les noms de villages soient construits à partir de ce terme. Comment mieux définir ce dernier que par ce qu'il provoque dans l'âme : le *Heimweh*, ce que les Latins appellent le mal du pays, mais qui est, au vrai, la nostalgie du chez soi quand on en est loin. *Heim*, en effet, désigne le pays, quand nous le pensons comme une entité maternelle dont les bras nous enserrent tendrement à notre retour : la *Heimat*. Mais plus précisément que le

pays, c'est, au cœur de celui-ci, le village, la maison dans le village, les êtres aimés dans la maison.

Tilmann avait fini par définir son *Heim* comme l'endroit où quelqu'un pensait à lui : le lieu où, pour d'autres, il existait même quand il en était loin. Il se disait : j'ai quitté Cologne il y a trente ans parce que je n'avais plus personne pour penser à moi dans cette ville. Mon maître avait décidé de partir. Lui pensait à moi : je suis donc parti avec lui, avec ce qui était mon foyer. Tilmann s'en avisait désormais : il avait longtemps cherché à susciter en lui-même ce sentiment d'appartenir à un endroit. Toute les fois où il prenait la route, il éprouvait un petit serrement de gorge. Il se demandait : qu'est-ce que je vais faire là-bas, alors que ma femme et mes enfants m'attendent ici ? Chez moi. Et puis, le besoin de partir, de découvrir autre chose, de voir ailleurs si le monde est plus beau, lui faisait oublier ce sentiment. Celui-ci n'était jamais assez fort pour le retenir. Pourtant, il ne pouvait pas dire qu'il partait malgré ce sentiment. Au contraire, de quelque façon, il partait pour le susciter et l'éprouver. Pour se sentir réagir, éveiller ce qui dormait en lui.

Quand sa femme mourut, il vint à l'esprit de Tilmann qu'il venait de perdre son chez soi, car la nostalgie brûlait son âme. Il y avait donc eu un endroit qui était chez lui et qu'il avait négligé. Le chez soi, se disait-il, pourrait bien n'apparaître que quand il est détruit. Est-il un vide autour duquel nous nous construisons ?

Quand il faisait l'amour avec Ise, chez elle, il était chez lui. Il vécut donc l'installation chez Ise comme un accomplissement.

L'une des conséquences principales de cette inversion de perspective, et qui la rendait visible au-delà de l'apparente poursuite de la même série de va-et-vient entre Cologne et Bâle, et donc de présences et d'absences, c'est qu'ils arrêterent de s'écrire.

Tilmann avait retrouvé son chez soi, il avait atteint une

forme de bonheur qui se passe des mots qui cherchent à le dire dès lors qu'il est simplement vécu. La souffrance, l'attente, l'espoir, la douleur qui sont à la source de l'écriture, s'étaient éteintes : quel besoin avait-il, désormais, d'écrire le manque que l'on a de l'autre ?

Quand ils se retrouvaient, ils continuaient à laisser filer leurs journées en tâches insignifiantes et en échanges de propos tendres ou philosophiques. Tilmann avait enfin trouvé la femme à qui il pouvait tout dire, se raconter en entier, qui accueillait avec indulgence ses faiblesses, ses projets insensés, et qui tolérait même la complaisance qu'il avait à se raconter ainsi.

Ise, cependant, restait hantée par la perte de son fils. Parfois le bonheur de Tilmann l'agaçait. Elle se sentait incapable de le rejoindre sur le même plan de félicité, et dans ces moments, plus il était heureux, plus il était loin d'elle. Il pérorait sur ses entreprises, il philosophait, mais ne l'écoutait pas, elle. Soudainement, l'écart entre eux lui devenait un abîme, et elle pleurait.

En maintes occasions, il s'était avisé de sa maladresse et l'avait priée de lui pardonner. Leurs échanges reprenaient. Mais elle maintenait désormais une réserve, ne sachant si elle était prête à s'engager plus avant avec lui. Elle lui disait que dans ces moments de langueur, elle ne savait si elle pouvait vivre avec quelqu'un, supporter les différences qu'impliquaient des vies qui avaient suivi si longtemps des chemins distincts. Il était veuf et vivait seul et pour lui-même depuis de longues années, tandis qu'elle avait passé ces mêmes années à ménager l'ordinaire d'une vie de couple. Lui ne s'avisait pas qu'il pouvait se conduire sans grande prévenance pour l'autre avec qui l'on vit tous les jours, puisqu'il avait accoutumé de vivre seul sur les routes la plupart du temps. Elle, au contraire, avait vécu une vie à deux, à tolérer sans réagir ces moments où l'autre empiète par insouciance sur ce que l'on est, car le mariage, pour se survivre, est fait de ces menues mais répétées conces-

sions. Entre lui qui parlait parfois sans écouter, et elle qui taisait ce qu'elle aurait eu à dire, s'élargissait une tache de silence. Peut-être n'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre, finalement ?

Tilmann acceptait les remarques d'Ise quand, rarement, elle les formulait. Il les prenait pour des incertitudes dans le parcours intérieur qui devait être celui de son amie depuis la perte de son fils. Il savait qu'il était insuffisant à combler ce manque en elle, mais il était prêt à l'accompagner au long de ce cheminement. Et lui-même, par contre, ne doutait pas de la réalité de ce qu'il y avait entre eux, car dans les mois qui suivirent, la complicité, l'intimité des échanges ne firent que croître, en même temps que l'intensité du désir et de la connivence physiques.

Ise avait besoin de crier quand elle faisait l'amour, peut-être pour faire taire des fantômes qui la hantaient. Elle encourageait Tilmann, l'appelait, mettait en scène l'amour autant qu'elle le faisait. Lui, au contraire, éprouvait la volupté de la rencontre, de l'interpénétration des corps dans le silence et l'obscurité.

Un jour qu'elle criait ainsi, il se sentit expulsé de l'amour et n'être plus que dans le théâtre bruyant de l'amour. Sur le bord d'atteindre son propre plaisir, il lui demanda de se taire, et elle se tut. Il sut que cela avait été une maladresse de plus de sa part.

Ils vivaient ainsi depuis un an quand, de retour d'un de ses voyages, Tilmann ressentit d'emblée le malaise d'Ise quand elle lui ouvrit la porte.

Ils s'assirent à la table de la cuisine. Elle lui dit qu'elle avait rencontré un autre homme et qu'ils avaient fait l'amour.

– Te souviens-tu de ce que tu me disais à propos de renouer avec une vie antérieure ? Eh bien, cette volonté transcendante dont tu parlais se joue étrangement de nous, car au moment où tu réapparais dans ma vie après toutes ces années, un homme que j'ai pareillement connu dans le passé s'est rappelé à moi. De même que j'ai été ton premier amour, il s'agit de mon premier amour à moi, que j'ai connu avant mon mariage. Il avait quitté Cologne, et le voici de retour après bien des aventures qu'il m'a contées. C'est un miracle de le retrouver ainsi, dans cette période où, je le vois maintenant, j'avais besoin de tomber amoureuse. Je dois attendre d'être sûre de mes sentiments, mais il fallait que je t'en parle.

Ise était inquiète de la réaction qu'aurait dû avoir Tilmann, mais celui-ci se sentait presque étrangement en paix, car dans l'emportement de ses propres pensées sur l'amour, il ne voyait qu'une chose : son aimée, elle aussi, débordait de ce sentiment qui les dépassait tous les deux, et avait besoin d'aller vers d'autres que lui pour en épancher le trop-plein. Il repensait à la discussion qu'ils avaient eue dans la cour du béguinage voisin. Être, à deux, le foyer d'un amour qui allait au-delà du couple, cela devenait-il possible ?

– Je sais, lui dit-il, que je prends le risque de te perdre, mais que serait notre lien, si je n'étais voué à ton bonheur ? Je suis prêt, en tous cas, à accepter jusqu'au bout ce qui

advient. Il faut que tu mettes à l'épreuve ce que tu ressens pour cet homme.

Ise ouvrit grand les yeux de soulagement :

– Oh ! Est-ce bien vrai ? Tilmann, tu es un homme extraordinaire. Si les théologiens de notre Sainte Mère l'Église n'étaient pas si poussiéreux sur la question de l'amour, on considérerait sans doute que tu es un saint.

Elle se leva de table pour aller l'embrasser. Ils montrèrent dans la chambre et y firent l'amour. Elle cria, et tout fut comme cela avait toujours été.

Tilman n'était là que pour trois jours. Il avait quitté Mayence, où les tractations entre Gutenberg et Fust étaient proches de leur conclusion et requéraient sa présence. Mais, bien que le trajet de Mayence à Cologne et retour lui prît bien plus que le temps où il resterait sur place, il ne résistait jamais à l'envie de retrouver Ise, d'être avec elle, de sentir son corps contre le sien.

Il traversait une période étrange, quoique merveilleuse, de sa vie. Quand il était loin d'elle, il avait parfois l'impression d'éprouver les sentiments de son aimée, malgré l'éloignement. Quand il la retrouvait, c'était comme si le temps était revenu en arrière et que leur histoire recommençait, à nouveau fraîche comme au premier jour. Quand ils étaient ensemble, ils baignaient dans un éternel présent. Il ne sentait pas son âge, le temps et la distance allaient et venaient dans toutes les directions, s'étiraient et se contractaient selon ce qu'il vivait, se jouant des catégories usuelles de l'espace et de la durée.

Faisant l'usage le plus profitable de ces quelques heures, ils les passèrent enfermés dans la maison d'Ise, à parler, à se frôler, à se caresser, à faire l'amour. Il voulait tout connaître d'elle, partager jusqu'au plus intime ce qu'elle vivait. Elle lui parla donc de l'autre homme :

– Quand je l'ai connu, c'était un simple palefrenier. Mon père n'aurait jamais consenti que nous nous épousions. Il est alors parti faire fortune. Il a franchi les Alpes et a fait des études à l'université de Bologne. Peut-être l'as-tu rencontré, car il a été recruté par l'Ordre teutonique à Rome et y a fait une belle carrière. Mais il a renoncé à ses vœux, m'a-t-il dit, car il n'avait de pensée que pour moi et pour notre histoire inachevée. Un jour qu'il revenait vers

la Prusse, il a décidé de se faire passer pour mort, et il est revenu à Cologne.

– Je pourrais le connaître, en effet, murmura Tilmann, ressentant une inquiétude diffuse. Quel est son nom ?

– Caspar. Caspar Stange. Mais il se faisait plus souvent appeler par le nom de son village, qui est Wandhofen, près d'Iserlohn.

Tilmann éprouva une sensation de vertige. De toutes les vérités dont il s'était ouvert à Ise sur sa vie passée, il n'avait celé que celle-là, car elle devait rester un secret, en raison d'enjeux, on le sait, qui allaient au-delà de sa seule personne. Elle ne connaissait rien de la fable dont Caspar était le départ. Comment Ise pouvait-elle avoir rencontré, en chair et en os, un personnage inventé ? Il devait s'agir d'un imposteur. Mais non, elle le connaissait depuis qu'ils étaient jeunes : ce devait donc être le vrai Caspar, celui qu'il avait connu alors que le garçon faisait le saute-ruisseau pour lui. Mais, là de même, comment était-ce possible, le gamin ayant à l'époque plusieurs années de moins qu'Ise et Tilmann ?

– Mais... mais... hésita-t-il, n'est-ce point le jeune messager, des services de qui nous usions pour nous faire parvenir nos courriers, du temps où je t'ai connue la première fois ?

Elle le regarda d'un air étonné.

– Ma foi non, dit-elle. Celui-là était un garçon bien plus jeune, dont je n'ai d'ailleurs pas un clair souvenir.

Tilmann avait le sentiment que sa raison lâchait la rampe. Une peur froide dégoulinait à l'intérieur de lui, le long du dos, et pénétrait ses os. Il ne pouvait pas expliquer à Ise qu'elle était amoureuse d'un personnage de fiction, car il se demandait si lui-même n'était pas en train de replonger dans l'histoire de Caspar, une histoire qui lui échappait à nouveau. Qu'est-ce qui, autour de lui, était réel et qu'est-ce qui était un rêve ? Et comment se réveiller pour faire la part entre les deux ?

Ise reprit :

– J’ai relu le livre que tu m’as offert il y a quelques mois, *L’histoire des deux amants*. Tu me croiras si tu peux, mais on dirait que l’auteur s’est inspiré de certains épisodes de ma vie amoureuse avec Caspar, avant et juste après mon mariage. Il me vient à l’esprit que j’ai sans doute repensé à ces premières amours en lisant ce livre, et l’on dirait que leur seule évocation a fait magiquement réapparaître le personnage dans la réalité. Tout cela n’est-il pas décidément insolite ?

– Certes, répondit Tilmann, qui avait tous motifs d’acquiescer. Peut-être l’a-t-il lu, lui aussi. Ne te paraît-il pas que tu es ainsi amoureuse d’un personnage de roman ?

– Je ne me le cache pas. À nouveau, il semble que les récits que nous lisons nous dictent nos inclinations. Mais je ressens, par moments, que je suis moi-même un être de fiction, tant m’est sensible ma propre inconsistance. Nous serions donc faits l’un pour l’autre, lui et moi.

Retenu par le secret qu’il devait garder à propos de Caspar, mais empêché, aussi, de décider si c’était lui qui était fou, si c’était Ise qui l’était devenue, ou si le monde lui-même était en train de se déliter, il ne pouvait avouer à son aimée ce qui lui paraissait le plus vraisemblable : qu’un personnage imaginaire, un incube peut-être, avait entrepris Ise en lui contant des fariboles. Car, non seulement Caspar n’existait pas vraiment, mais par surcroît, même sur son histoire qui n’était qu’une fiction, le personnage avait menti à Ise en lui racontant que c’était pour elle qu’il avait renoncé à ses vœux et à sa carrière. Tout de même, Tilmann était bien placé pour connaître la vérité à l’intérieur de ce mensonge : n’était-ce pas lui qui avait organisé la fausse mort de ce faux personnage, pour leur éviter à tous deux d’être confrontés aux conséquences de ses fausses actions ?

L'amour nous plonge dans un bain lénifiant qui apporte sédation à toute inquiétude. Tilmann aurait dû s'interroger sur l'incohérence, l'irréalité même, de ce qui advenait là. Et il aurait dû entrevoir le danger qu'Ise s'engageât plus avant dans cette aventure avec un autre homme, à l'identité si incertaine. Son aimée n'était-elle pas en train de pénétrer une de ces forêts magiques et sombres où finissent par se perdre les insoucians trop curieux de nouveauté et d'émotion ? Au lieu de cela, il était simplement heureux : elle lui parlait, et il était dans le présent protégé et sans lendemain de leurs propos échangés. Après tout, nous pouvons bien parler de tout, de la guerre, de la disette, de nos voisins malveillants, de nos peurs : dans le moment où nous en parlons avec l'être aimé, il n'y a que cela qui importe, le maintenant dans lequel nous parlons à l'autre et l'autre nous parle. Les malheurs qui nous guettent, et la peur que nous en avons, sont relégués dans un futur et dans un ailleurs qui, ici et aujourd'hui, n'ont pour ainsi dire pas d'existence.

Ise pouvait lui parler de cet homme, quel qu'il fût : cet homme n'était pas un rival, puisqu'Ise lui en parlait. Tilmann était celui à qui Ise pouvait tout dire, et il n'avait pas à craindre d'être détrôné de cette position par quelque autre que ce fût.

Pourtant, s'il est vrai qu'il écoutait, est-il sûr que Tilmann entendait ? Trop souvent, le sentiment amoureux nous fait croire que nous avons le souci de l'autre, alors que c'est une image de l'autre que nous campons ainsi sur un piédestal, pendant que nous nous soucions d'abord des émotions que nous éprouvons pour cette image, des délices et des peines qu'elle nous cause, à nous, et nous

seuls. Nous n'écoutons pas l'autre : nous sommes attentifs au plaisir solipsiste que nous procure d'être celui à qui elle ou il parle.

Tilmann quitta Cologne à l'issue de ces trois jours, l'esprit bienheureusement noyé dans l'amour d'Ise, fort d'être celui avec qui elle parle et avec qui (comme une confirmation que rien n'avait changé) elle faisait l'amour.

Il s'était cependant à peine éloigné des murs de la ville qu'une sensation de vide le saisit.

Il passait devant l'auberge et l'hospice qui bordent le début de la route vers Bonn, à main droite, et à l'arrière desquels se trouve le cimetière juif. Un alignement de tilleuls le long de la chaussée prodiguait son ombre à cet endroit. Il n'y avait personne. À hauteur du dernier arbre, il dût s'arrêter, mettre pied à terre, attacher rapidement la longe de son cheval à une branche basse, et s'asseoir contre le tronc. Le vertige l'empêchait de se maintenir debout.

L'illusion dans laquelle il baignait lors qu'il était dans la proximité d'Ise se déchirait comme une étoffe, laissant apparaître la réalité crue. Idiot qu'il était ! Il lui avait déclaré qu'il prenait le risque de la perdre. Il ne lui était pas venu un seul instant à l'esprit qu'il l'avait déjà perdue.

Comment avait-il pu imaginer qu'elle regardait dans la même direction que lui ? Tilmann était prêt à partager avec d'autres hommes et d'autres femmes un amour dont elle était la source et qui était trop grand pour lui. Mais, bien plus conformément à ce qu'elle avait toujours été, Ise n'était la femme que d'un seul homme : elle le lui avait rappelé à maintes reprises. Et cet homme, ce n'était plus lui. Ce n'avait peut-être jamais été lui.

Il découvrait avec surprise comment et avec quelle célérité se dissipaient les effets adjuvants du sentiment amoureux : il n'avait été solide dans ses déclarations générales qu'autant qu'il était encore en présence d'Ise, et maintenant qu'il venait de la quitter, il s'effondrait. Il était toujours celui qui voulait faire son bonheur avant de pen-

ser au sien propre, parce qu'il serait heureux si elle l'était. Mais le Tilmann qui, passé les portes de la ville, était désormais seul, rejeté, celui-là n'arrivait pas à assumer les engagements pris par cet autre Tilmann, solide encore le matin même, d'être avec elle, dans le partage des mots, des gestes, des corps. Ce Tilmann du jour d'après, abandonné, tout stupidement se décomposait.

Il n'avait pas fallu le temps que prend une chandelle à se consumer pour que fussent effacés les trois jours qu'il venait de vivre avec elle. Il était sorti de chez elle, et était presque aussitôt entré dans la noirceur où le dévorait ce venin de... de quoi, au juste ? De jalousie ? Non, ce n'était pas cela. Cela ne l'avait pas blessé d'apprendre qu'elle avait rencontré un autre homme, qui avait partagé sa couche. Cela ne le blessait pas, tant qu'il pouvait imaginer que lui, Tilmann, faisait partie toujours de sa vie à elle : et ainsi en avait-il été, manifestement, pendant ces trois jours où ils avaient parlé et s'étaient aimés. À l'encontre de toute crainte jalouse, il était heureux qu'elle s'éveillât à de nouvelles envies d'expérience : c'était quelque chose qu'il pouvait partager avec elle.

Non, le nœud de la souffrance, c'est que ces quelques heures avaient caché par leur brillance qu'elles étaient les dernières. La rencontre avec Caspar, quelle que fût l'entité qui se promenait sous ce nom, n'était pas pour elle une aventure : Ise était amoureuse. Désormais, elle ne l'attendait plus, lui. Il n'était plus chez lui, chez elle. Il venait de quitter Cologne et ne comprenait que maintenant qu'il quittait un lieu où il ne pourrait plus revenir sans qu'il y entrevoie une ombre. Avant, quand il était de retour, Ise et lui se racontaient tout. Les temps où ils avaient été absents l'un à l'autre s'effaçaient dans l'échange des retrouvailles. Cette époque était finie. Il savait qu'il y avait désormais un univers qu'Ise lui tairait, dont elle ne pourrait plus lui parler.

Il menait en lui-même une lutte au corps à corps avec un démon qui instillait en lui son poison. Une main lui serrait l'estomac avec une violence nauséuse. Il roula sur lui-même et vomit. Ce n'était pas le serpent de la jalousie, non, c'était celui de la peur de l'abandon. Ce monstre intérieur lui susurrait : tu n'as jamais été qu'une passerelle qui permettait à Ise de franchir le vide entre un homme et un autre ; tu as cru trouver le centre de ton existence, mais te voilà tel que tu as toujours été, un ami, un amant, un séjour agréable aux femmes pour quelques temps ; mais tu n'es dans le cœur d'aucune.

Ise avait déclaré qu'il lui fallait s'assurer de ses sentiments pour cet homme. Tilmann était en suspens, dépendant des décisions de cet autre dont dépendait Ise. Il n'était plus lui-même, il n'était plus que l'autre de l'autre.

Pris d'un subit affolement, il remonta sur son cheval et refit la route en sens inverse pour regagner la ville.

Il frappa à la porte d'Ise. Sa servante lui ouvrit et l'introduisit. Ise s'étonna de le voir à nouveau, puis elle vit sa pâleur, son air maladif et s'en alarma.

– Que t'arrive-t-il ?

Il était tremblant, la voix étranglée par une émotion qu'il ne maîtrisait pas. Il était effaré de découvrir qu'il avait peur d'elle, peur de lui parler. Il voyait qu'il n'était déjà plus dans la relation aimante de la veille, de l'année écoulée, que cette relation était morte, en train de lui glisser entre les doigts à mesure qu'il montrait cette faiblesse qui était la sienne, qu'il agissait un Tilmann abject que lui-même, s'il avait été à la place d'Ise, n'aurait pu que repousser. Il trouva finalement un peu de force pour parler :

– Je me sens ridicule d'avouer aujourd'hui le contraire de ce que j'ai affirmé hier et, pour ainsi dire, de découvrir que je ne suis pas la même personne à qui, il y a une heure à peine, tu étais en train de parler. Dois-je en déduire que, toi aussi, tu es désormais une autre personne que celle avec qui je viens de passer ces trois jours ? C'est à toi de me

le dire. Car, sur moi-même, je vois bien que je me suis trompé. J'ai fait le bel homme, mais sous mon travesti, je n'étais rien que le paquet de chiffons qui a servi à le tisser.

– Que veux-tu dire, Tilmann ? s'inquiéta Ise.

– Durant ces quelques jours, nous avons parlé du chemin que tu es en train de prendre. Je ne peux que m'en tenir à ce que j'ai dit : il faut que tu explores les possibilités que t'offre ta nouvelle vie, et je suis celui qui t'aime assez pour laisser de la place à un autre homme. Peut-être ai-je tort. Peut-être les femmes attendent-elles qu'au contraire on se batte pour les garder pour soi seul. Mais je suis ainsi fait. Par contre, j'ai faussement apprécié mes forces, et je ne pourrai pas t'accompagner sur ce chemin. La seule chose que je puisse faire, avec le peu de substance vitale que je sens en moi, et pour être en accord avec le choix d'amour que j'ai fait, c'est de laisser de la place, oui, mais en disparaissant complètement.

Tilmann se détestait de parler ainsi, car il lui semblait dire tout le contraire de ce qu'il voulait. Il aurait dû faire, en cette circonstance, la démonstration sacrificielle de son amour, la quitter comme un grand seigneur, un père indulgent. Mais il n'entendait que son propre gémissement, et comme un chantage qu'il serait en train d'exercer sur Ise : par pitié, Ise, retiens-moi, ou tu me perdras, et comme amant, et comme ami. Ce n'était pas ce qu'il voulait qu'elle entendît.

Ise se prit à pleurer, débordée elle aussi par ses émotions :

– Je craignais bien de t'avoir fait du mal, mais tu me rassurais, et je continuais à te blesser en parlant de cet homme. J'aurais mieux fait de me taire...

– Non, l'interrompit-il, c'est tout le contraire. Qu'il n'y ait pas de mensonge entre nous, cela est pour moi le plus important. Ce n'est pas de la vérité, que je souffre.

Mais elle continuait, des larmes dans les yeux :

– Je ne veux pas te faire mal, tu m’as tant donné, tu m’as tellement aidée, je me sens si proche de toi. Mais j’ai mon propre chemin à suivre, et je vois qu’il prend une autre direction car, tu as dû le sentir, nous nous sommes éloignés l’un de l’autre ces derniers mois. Je ne sais pas où je suis, sur ce chemin. Je vis séparée de mon mari, le désir de vivre que tu as rallumé en moi me tараude, et voilà que je tombe amoureuse car j’y étais prête, mais c’est d’un autre que toi. Je suis surprise par le tour que prend ma vie, avec un homme qui revient vers moi et que je veux revoir. Et j’ai si peur, pourtant, de te perdre. Je connais ta vie maintenant, je connais tes projets, nous sommes si intimes.

Puis elle se reprit, et passa le dos de la main sur son visage pour essuyer ses larmes.

– Mais je sais que tu es solide, et que je peux t’imposer cela parce que tu vas te sortir de cette épreuve bien mieux que moi. J’ai envie de te demander pardon, pourtant c’est absurde, car je ne t’avais rien promis. Notre relation était belle et elle l’est toujours, même si elle a pris un tour nouveau. J’ai peur, moi aussi, d’être abandonnée. Mais je comprends bien que tu ne peux pas arriver à me suivre. Il faut que tu penses à toi. Tu as été un amant extraordinaire : je n’ai aucun doute que tu trouveras rapidement une autre femme qui s’éprendra de toi.

Tilmann pleurait avec elle. Il voulait croire qu’elle tenait bien à lui autant qu’elle le disait. Il lui dit :

– Je peux parfaitement me passer de retourner à Mayence, mes autres affaires attendront, il n’en est pas de plus importante que de remettre sur le métier l’ouvrage de notre amour. Nous avons pris des mois à le construire, nous ne pouvons pas tout balayer sur une seule décision. Je peux rester ici les quelques jours qu’il faudra pour que nous parlions davantage.

Elle se redressa, et il y avait dans sa réponse, tout soudainement, une distance gênée :

– Oh, je suis désolée, Tilmann, mais Caspar arrive aujourd'hui. Comme je savais que tu partais, et qu'il m'a proposé de venir, j'ai dit oui.

Tilmann se donnait l'impression d'un équilibriste qui, ayant basculé dans le vide, tentait d'agripper les uns après les autres des cordages qu'il découvrait à chaque fois, au dernier moment, n'être attachés à rien. La belle n'avait pas attendu longtemps le départ de son amant pour donner rendez-vous au suivant, et en fait, le rendez-vous en question était déjà pris alors que, trois nuits auparavant, Tilmann était dans les bras d'Ise...

– Mais cet homme habite Cologne ! s'insurgea-t-il. Tu peux reporter cette rencontre sans autre préjudice pour lui que d'attendre quelques jours de plus. Je ne te demande pas de rompre avec lui, mais au nom de ce que nous partageons, de ce que tu prétends que je suis pour toi, tu peux accepter de me consacrer le temps qu'il faut pour, ne serait-ce que nous permettre de nous séparer dans des formes supportables !

Le visage d'Ise était désormais fermé :

– Tu me demandes de choisir, Tilmann. De te donner la priorité. Or, je ne veux pas laisser entendre à Caspar, en reportant ce rendez-vous, qu'il passerait après toi.

Tilmann sentit fondre sur lui un désespoir glacé.

– Ainsi que tu le dis, tu étais prête à tomber amoureuse, et tu savais depuis des mois que ce ne serait pas de moi. Dès l'instant où tu t'es dit que nous nous écartions l'un de l'autre, j'aurais pu dire ou faire ce que je voulais, je n'avais aucune chance de me rattraper, de susciter ton élan amoureux. C'est comme cela, je comprends bien que l'amour n'est pas affaire que de bon vouloir. Tu ne t'es jamais engagée, comme tu le dis aussi, donc tu n'as rien à te reprocher. Mais tu ne t'es pas engagée parce que tu avais déjà décidé que si tu tombais amoureuse, ce serait d'un autre, et tu l'attendais sans me le dire, sans dire que j'étais déjà sacrifié, ainsi que tout ce que nous vivions ensemble. Quand

tu as cédé aux avances de Caspar, le sentiment amoureux que tu lui as porté a tout de suite pesé plus lourd dans la balance que tout ce que j'ai pu partager avec toi. Depuis le début, tu n'as laissé aucune ouverture pour que notre lien puisse devenir le centre de nos vies. Je voyais bien que tu souffrais, que j'étais maladroit, mais je me disais que tu espérais comme moi que le temps ferait son œuvre, qu'il te fallait traverser la séparation d'avec ton mari et ce deuil terrible de ton fils, pour enfin y voir clair. Tôt ou tard, me disais-je, tu commencerais à être éclairée, comme moi, par cette lumière entre nous, pourtant déjà visible à la profondeur de nos échanges et à la force grandissante de notre désir. Maintenant, je vois que tu ne voyais rien.

Tilmann s'était élancé dans le reproche, et ne pouvait le retenir de franchir ses lèvres. Il avait envie d'atteindre Ise, de briser ce masque de froideur qu'elle lui opposait. Il se sentait vil, d'ainsi vouloir la faire réagir, et sans doute pleurer, et tant pis si c'était de chagrin à défaut d'amour. Oui, il se sentait vil, car il décelait en lui qu'une part de ce qu'il cherchait dans Ise, et qu'il prenait pour de l'amour, était sa fragilité. Et cette fragilité avait disparu : Ise était forte, et elle puisait sa force dans l'amour d'un autre. Il en vint à conclure :

– On va toujours là où nous portent nos mirages, et non notre vérité. L'amour vrai, l'élévation de l'un par l'autre, ne t'intéressent pas chez un homme. Tu ne devrais pas avoir peur de souffrir de cette passion naissante, parce que souffrir est ce que tu recherches pour ressentir un tant soit peu quelque chose dans ce lieu en dedans de toi où les choses sont mortes. La seule faute que je puisse te reprocher, c'est d'avoir laissé grandir un sentiment factice chez moi. Par peur de ma réaction, par peur d'être abandonnée, tu n'as rien dit, tu n'as pas voulu te battre contre moi et mes défauts, tu n'as pas essayé de discuter, de me forcer à changer là où je ne voyais pas que je te faisais du mal. Et comme tout était harmonieux entre nous, bien sûr, je ne pouvais

que m'installer dans l'illusion d'un amour parfait, dont aujourd'hui tu ne me laisses même pas le temps de négocier la sortie. Au regard du gâchis qui en résulte, c'est ce silence entretenu que je ne peux pas te pardonner.

– Tu parles de gâchis, répondit Ise, cela m'attriste car je pense que nous avons vécu une merveilleuse histoire, qui m'a redonné vie à un moment terrible de ma vie. J'en serai toujours émue et cela fait partie de moi que de t'avoir connu quand nous étions jeunes, puis de t'avoir rencontré à nouveau trente ans plus tard. Tu m'as aidée à mettre fin à mon mariage, tu m'as donné un incroyable plaisir charnel, tu m'as enrichie du récit que tu me faisais de tes voyages et de tes entreprises. Je ne peux pas considérer cela comme un gâchis. Mais je comprends que tu le ressentes ainsi. Je ne suis pas capable d'entretenir deux liaisons de front avec deux hommes, me confiant à l'un de ce que je vis avec l'autre. Il n'est même pas question que je donne la priorité à l'un ou à l'autre. Je suis trop entière pour pouvoir vivre comme cela. Je voudrais conserver ton amitié, comme par le passé, mais je vois que Caspar et moi sommes faits l'un pour l'autre, il y a une essence magique que nous avons en commun, c'est mon âme sœur, alors que toi et moi, entre nous, c'est fini. Il s'agit donc d'une rupture et, du moins, cela est clair. Je trouverais insupportable que nous devenions des étrangers l'un pour l'autre après ce que nous avons vécu, mais s'il faut en passer par là pour tourner la page, alors ne nous revoyons plus et ne nous écrivons plus, au moins pour quelques temps.

– Non, pas quelques temps, Ise : c'est fini. Je ne vais pas à nouveau entretenir ton souvenir pour revenir dans un an ou dans trente ans. Si je repasse cette porte, si tu ne me retiens pas, le Tilmann que tu connais sera mort demain, parce que j'aurai dû le tuer, pour survivre. La relecture que je ferai de notre liaison, dès que j'aurai quitté Cologne, fera de toi une étrangère. Une nouvelle fois, comme il y a trente ans.

Elle se taisait.
Tout était dit.
Il se leva et repartit.

Tilman revint par Mayence, mais ne s'y arrêta pas. Sur la route qui remontait le Rhin, il était tout à ses cogitations amères. Le désordre de ses pensées et de ses émotions embrumait son esprit. Lâchement, il décida de ne pas revoir Jean Gutenberg. Il n'avait plus la force de continuer à soutenir les multiples projets dans lesquels il s'était engagé. Une semaine auparavant, il se serait ri d'avoir à traiter avec des fonctionnaires, marchands et banquiers puissants, aux yeux de qui il n'était pourtant rien qu'un aventurier. Il aurait trouvé sans difficulté quelqu'un d'autre pour financer l'invention de Gutenberg, au cas où Fust n'eût pas accédé aux conditions d'un contrat équitable. Aujourd'hui, l'épreuve des démarches, des rencontres, des négociations, lui était démesurée. Il se sentait vieux, laid, faible : la femme qu'il aimait l'avait abandonné comme une guenille usagée. Il lui semblait improbable que quiconque pût investir en se fiant à lui. Il constatait aussi la vanité de ses entreprises. Il voyait que l'énergie qui était la sienne, son exubérance, lui avait été fournie depuis un an par sa vie avec Ise. Il admettait que cela était étrange, car il avait été entreprenant toute sa vie, sans attendre Ise, et dans ce cas, qu'est-ce qui lui avait donné cette force jusque-là, avant elle ? Avait-ce été une énergie qui lui serait venue de l'attente d'une telle relation depuis trente ans ? Depuis trente ans se donnait-il ainsi à ses activités dans l'idée qu'elles devaient permettre un jour une vie avec Ise ? Les hommes sont-ils de la sorte soutenus par la conviction que quelque part existe une âme-sœur qui les attend, qu'ils n'ont pas encore rencontrée, mais qui sera certainement exaltée par le récit de tout ce qu'ils ont réalisé sans savoir que c'était pour elle, et de tout ce qu'ils ont encore devant eux maintenant qu'ils se connaissent ?

Aujourd'hui, il prenait cette vie d'aventures et ses réalisations en détestation, puisqu'elles n'avaient pas suffi à lui conserver Ise. Pire, ses absences loin de Cologne avaient peut-être contribué à creuser la distance et le silence entre eux. Son engagement dans ses œuvres était possiblement cause de ce qu'ils s'étaient éloignés l'un de l'autre, car il ne prêtait pas suffisamment attention à elle, alors qu'un escroc dilettante comme Caspar n'avait eu qu'à jouer les jolis cœurs pour la séduire.

Par la suite, il apprendrait que Gutenberg avait contracté devant notaire auprès de Fust un prêt de huit cents florins pour la construction d'une presse destinée à l'impression d'une Bible, ainsi que de trois cents florins supplémentaires pour les frais généraux, loyer, chauffage, gages des domestiques, achats de parchemin, d'encre, de papier. Les conditions menaçaient d'être défavorables à l'inventeur, qui gardait en apparence le contrôle de son entreprise, mais était tenu de rembourser six pour cent par an d'intérêts et engageait les ustensiles et instruments nécessaires. Si la société venait à se dissoudre, Gutenberg reprendrait possession de son matériel, sous réserve du remboursement du capital prêté et des intérêts. C'est finalement Pierre Schaeffer, l'un de ses ouvriers, qui trouva l'alliage adéquat pour les caractères, un mélange de plomb et d'antimoine, le second permettant de durcir le premier, et, comme les deux n'étaient pas miscibles, un peu d'étain pour les allier. Les premiers exemplaires de la Bible tardèrent cependant à trouver preneur, et avant que tous ne fussent imprimés, Fust demanda le remboursement de ses avances. Gutenberg, n'ayant pas les moyens de rembourser, dut lui abandonner toute son affaire, et Fust s'associa avec Schaeffer pour éditer la Bible en son nom. Ruiné, l'inventeur ne dut qu'à la charité de l'archevêque de Mayence de ne pas vieillir dans la misère. Le prélat lui accorda une pension, mais Gutenberg mourut méconnu de son temps.

Le roman des *Deux amants*, dont Tilmann avait recom-

mandé l'impression, bien plutôt que la Bible, fut donc d'abord diffusé par le véhicule traditionnel de la copie. Il connut une popularité énorme, fut reproduit en des centaines de manuscrits et traduit du latin dans toutes les langues européennes. Quand la diffusion des presses permit qu'à son tour il fût imprimé, il connut avant la fin du siècle plus de soixante-dix éditions, soit probablement trente à quarante mille exemplaires vendus, ce qui confirma qu'il eût permis à Gutenberg un meilleur revenu que la Bible, à partir d'un tirage moins risqué.

Tilmann regagna Bâle, où il se sentit incapable de poursuivre ses affaires. La fin du Concile fit périlcliter son activité de copiste. Il revendit à Galliziani ses parts dans le moulin à papier, et n'ayant gardé pour tout bien que la maison Brandis, il s'y retira avec la modeste rente de la vente et les loyers de la maison.

Antonio Galliziani prit son essor. La concurrence qu'il faisait à la fabrique de papier de Halbisen finit par porter préjudice à celle-ci, qui périlclita. Halbisen perdit quelque argent à tenter de la faire durer, mais la chute du marché de la copie lui fut fatale. La société aurait eu de quoi amortir le choc. Mais quelques opérations malheureuses portèrent des coups à sa crédibilité. Jean de Kilchen, l'un des associés, s'étant rendu en Aragon avec des collaborateurs, ils en revinrent avec, caché dans leurs vêtements, de l'or dont l'exportation était interdite. Dans une des villes étapes, une pièce tomba des chausses de l'un des hommes, attirant l'attention de malfaiteurs, et ils en furent dépouillés. L'or volé ayant été acquis et transporté illégalement, ils ne pouvaient se plaindre, ni recourir à leur système d'assurance, ce qui obéra d'autant les revenus de la société cette année-là. Henri Halbisen mourut en l'année 1451, et son fils prit sa succession. Il ne bénéficiait toutefois pas du même crédit que son père, et il s'avéra que c'était précisément sur des emprunts qu'était fondée la société. Aux milliers de florins investis en actifs immobiliers, participations dans

des galères vénitiennes et cogues de la Hanse, ainsi que les marchandises qu'elles transportaient, correspondaient autant de dettes contractées auprès d'investisseurs amis du défunt père. Les avanies récentes de la société causèrent qu'on attendit du fils qu'il récupérât les revenus de ces investissements avant qu'on lui accordât de nouveaux fonds. Le jeune Halbisen dut vendre petit à petit les maisons et terres que la famille possédait en biens propres, lesquelles avaient, par surcroît, perdu au passage de leur valeur du fait des guerres entre Suisses, Autrichiens et Français qui avaient ravagé la région. La société Halbisen disparut, laissant dans le secteur du papier la place aux Galliziani, qui rachetèrent leurs moulins, en ouvrirent d'autres et devinrent, avec l'installation d'une imprimerie à Bâle, des bourgeois notables.

Reclus dans la maison Brandis, Tilmann était effondré, tournant en cercle dans le dégoût de soi-même. Il passait devant le miroir fixé au mur de l'entrée, au pied de l'escalier, et n'y voyait qu'un vieillard repoussant. Il ne pouvait reprocher à la femme qu'il aimait de l'avoir délaissé pour un autre.

Il arrivait, certes, à se raisonner, se disant que la liaison qu'ils avaient nouée n'avait jamais été qu'une illusion, qu'il avait construite celle-ci de toutes pièces dans ses pensées et qu'Ise s'était contenté de ne pas la détromper. Mais raisonnant ainsi, il se détestait d'autant plus d'avoir été assez stupide pour en être dupe. L'artifice brutalement révélé d'une relation qu'il avait crue sincère, le renvoyait à la vanité de toute chose. Il cherchait désespérément à rassembler ses souvenirs des moments passés avec Ise, et chaque fois, c'était comme s'il revenait sur les lieux d'une pièce de théâtre le lendemain qu'elle eut été jouée : à la lumière du jour, le rêve se dissipait, on était en train de démonter le décor, les acteurs avaient remisé leurs déguisements. Ise avait été le personnage d'une fable creuse, inconsistante, dont elle avait cependant joué le premier rôle avec un talent qui

avait emporté la conviction de son public. Tilmann avait nourri une liaison imaginaire avec un être imaginaire. Lui-même était-il autre chose qu'une âme perdue cherchant à dissimuler, dans l'étoffe des récits qu'il se racontait à lui-même, son propre vide intérieur ?

Elle ne se manifesterait plus, il le savait. Il n'était d'ailleurs pas certain de le souhaiter. Mais, alors même qu'il essayait de l'extraire de ses pensées, les images vénéneuses de son sourire doux et fallacieux, des moments de tendresse mensongère passés ensemble, continuaient à le hanter. Il caressait parfois l'idée que le seul moyen de se soustraire à ces rémanences toxiques était de mettre fin à ses jours.

Très vite, après qu'elle l'eût quitté, le besoin d'écrire s'était imposé à lui.

Dès son retour à Bâle, il avait rapporté de l'atelier une liasse de feuilles de papier, un flacon d'encre, des godets et des plumes, et s'était installé à son bureau, dans son logis à l'étage, dont la fenêtre donnait sur le Rhin.

Au début, il avait écrit à la première personne, des lettres qui s'adressaient à Ise mais qu'il n'avait pas l'intention de lui envoyer. Ces courriers s'empilaient sur une étagère. Tilmann parlait à une Ise virtuelle, qui ne pouvait lui répondre. Il l'abreuvait de reproches, d'imprécations, de malédictions, de prières, de promesses, de raisonnements. Persuadé, comme le sont les amoureux, qu'elle était pareillement éprise de lui mais l'ignorait, ou luttait contre ses propres sentiments, il tentait de lui expliquer qu'il suffisait qu'elle regardât honnêtement en elle, que cette année passée ne pouvait qu'avoir démontré qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, qu'il suffisait de faire un effort, de mettre leur liaison en travail comme un tissu sur le métier. Ou bien il s'épanchait sur lui-même, plaidait sa douleur, la suppliait de revenir à lui. Puis, s'imaginant recevoir d'elle un courrier d'excuses, une tentative de sa part pour renouer, il lui répondait vertement, il avait des propos froidement vindicatifs, lui expliquant que c'était fini, qu'il avait tourné la page. Ces phrases jetées sur le papier n'étaient que fantômes dérisoires d'un amour propre qui n'arrivait à se construire qu'en miroir de ce qu'elle lui avait infligé.

Mais il n'était pas dupe de ce qu'il écrivait et à qui il écrivait. Il savait que s'il avait envoyé ces messages, ils se seraient heurtés à un mur d'indifférence, à une Ise passée dans un autre monde, peut-être un peu chagrinée pour lui,

mais guère davantage. Elle lui avait dit qu'elle regretterait son amitié, mais cette phrase avait le timbre creux des pieux mensonges, car, comme il y a trente ans, elle n'aurait pas un tel regret qu'il empêchât la belle d'oublier bien vite cet ami, un parmi d'autres. Et surtout, il n'y avait jamais eu d'amitié dont on pût dire aujourd'hui qu'elle était à préserver : car, quelle amitié y avait-il dans le mensonge sur lequel elle avait bâti leur liaison ?

Oui, je t'écris (écrivait-il). Que signifie de t'écrire alors que je ne t'enverrai pas ces lettres, que je les cèlerai dans une boîte sur cette étagère ? Peut-être pour les relire plus tard, un jour ? Mais même de cela je ne suis pas sûr : qui peut dire s'il existe un futur moi-même, dans un an ou dans dix ans, qui sera assez compatissant, nostalgique, ou simplement curieux pour lire un tel fatras ? Je suis un messenger, tel est mon métier : je suis celui qui tisse l'étoffe du monde en reliant les hommes par les courriers dont je suis porteur. Je ne suis pas celui qui écrit ou qui lit ces courriers, qui sont la matière dont est faite cette étoffe. Et pourtant, voilà que j'écris des messages, voilà que mon tour vient de raconter le monde, d'en filer la matière sur ma quenouille. Cependant, je n'ai pas de coursier pour porter mes propres missives. Qu'importe, je n'ai pas non plus de destinataire à qui les faire porter. Entre quels humains, pour quels humains suis-je en train de construire ce monde de mots ? J'écris à un personnage qui a peut-être existé. Oui, sans nul doute, tu as existé, puisque je souffre, que je porte dans ma chair la mémoire, le manque que j'ai de toi : il n'y a rien de plus tangible. La désolation qu'a laissée ton départ est la preuve, en creux, que tu as bien été réelle pour moi un jour, et que quelque part, quand bien tu serais morte aujourd'hui, tu existes. Ise existe, réellement, puisqu'elle n'est pas là. Et moi-même j'existe aussi, non parce que je suis vivant de me sentir souffrir, mais parce que je me souviens d'avoir été quelqu'un pour ce quelqu'un qui n'est pas là. Je ne suis plus que cela : un reflet dans un miroir absent. C'est donc

à un personnage dans ma tête que je m'adresse, que j'écris ces messages. Ceux-ci ne circuleront jamais qu'entre le reflet de Narcisse dans le souvenir d'un étang et la vibration d'Écho dans l'espace qu'elle n'habite plus. Quel monde suis-je encore en train de produire, narration d'un fou qui ne s'adresse qu'à lui-même ?

Avec le temps, l'écriture de Tilmann s'emplissait de colère et d'amertume. Elle tournait en cercle, adressant à Ise cet indéfini reproche qui n'était plus un discours, même plus une phrase, à peine une question : pourquoi m'as-tu fait cela ?

Dame Anna Schilling, qui continuait à lui préparer ses repas et à s'occuper de son ménage bien qu'elle eût maintenant atteint un âge canonique, manifestait à Tilmann une affection rugueuse et ne se privait pas de le secouer quand elle le voyait se traîner dans la maison. Elle lui disait qu'il n'aurait pas dû quitter Cologne sans avoir dit à cette femme tout ce qu'il avait encore sur le cœur. Il aurait dû lui déverser, comme un tombereau de fumier, ce qui désormais était resté emprisonné à fermenter en lui. Mais Tilmann répondait que ce raisonnement commun, qui voyait dans l'échange de paroles fielleuses avec autrui le moyen d'épuiser les humeurs, supposait d'admettre qu'Ise était quelqu'un à qui il eût pu parler, comme on parle à un adversaire que l'on a combattu. Or, elle n'était pas cela : elle était l'amie qui a trahi, et qui a donc détruit, non seulement le monde, mais les fondements qui permettent même à des ennemis de reconstruire le monde qu'ils ont détruit. La confiance était morte, il ne voyait plus en elle un être doté de parole et à qui une parole pût être adressée. Les mots qu'il pourrait prononcer n'auraient pas plus d'effet que s'il les eût adressés à un chien, et ceux qu'elle prononcerait ne seraient que jappements.

À la vérité, il savait que s'il venait à la revoir, et qu'il lui parlait, il n'aurait rien à dire. Sa colère était inarticulée, indicible, elle s'adressait à lui-même peut-être davantage

qu'à Ise, mais elle n'était que cela : une adresse, la colère brute qui n'est que la réaction de survie au désespoir d'avoir été abandonné, traité pour rien. Que les anciens amants vinssent à pouvoir converser, ce serait finalement elle qui parlerait, de la douce voix paisible de celle qui ne souffre pas, écœurante de compassion, raisonnable à en vomir, une voix qui ne pourrait que lui rappeler tous les motifs légitimes pour lesquels elle ne voulait plus de lui, n'avait plus à faire avec lui. Et ces motifs, puisqu'il avait placé l'opinion d'Ise, le désir d'Ise, sur un tel piédestal, il ne pourrait que les accepter, les comprendre, et se sentir devenir encore un peu plus petit, insipide en les entendant, et encore plus idiot d'avoir été ainsi piégé dans cette histoire. En considération de cela, quels motifs avait-il, lui, de s'obliger à les entendre ? De ces motifs-là, il n'avait cure, il ne voulait pas en connaître l'exposé, ou plutôt, il les connaissait déjà, les avait déjà entendus. S'il écoutait ces très bonnes raisons qu'avait son âme-sœur de le fuir, elles ne feraient que l'enfoncer encore davantage, le réduire un peu plus à rien. Il les écouterait dans un sentiment d'irréalité, leur murmure lui parvenant comme étouffé par la distance, l'étrangeté, la folie, l'absence dans laquelle il se trouvait de lui-même.

Mais parfois, il souhaitait qu'elle lui écrivît, qu'elle revînt, qu'elle se manifestât à lui. Juste une fois, juste pour qu'il pût lui dire qu'il n'avait plus rien à faire d'elle. Seulement pour cela. Ce qui était aussi un leurre, il le savait, car s'il souhaitait encore pouvoir, ne fût-ce que lui claquer la porte au nez, c'est qu'il n'était pas encore parvenu au point où elle lui était indifférente. Et comme il était trop avisé pour se dissimuler cette vérité, il ne s'emportait que davantage contre lui-même. Mais il souhaitait néanmoins qu'elle lui eût accordé cette ultime attention : qu'elle tentât quelque chose pour qu'il pût s'accorder le luxe de ne pas répondre.

Il fallait donc qu'il se sortît de cet enfer, et pour cela, qu'il la fît taire quand elle parlait dans sa tête, qu'il la fît disparaître. Et c'est pour cela qu'il écrivait.

Il traversa une période de plusieurs mois sans désir aucun.

Juste avant qu'il l'eût quittée, elle lui avait dit, sans doute en manière de consolation, qu'il avait été un bon amant et qu'il n'aurait aucune peine à trouver d'autres femmes à satisfaire. Ces paroles, qui se voulaient sans doute rassurantes dans sa bouche, étaient parmi celles qui lui tournaient dans la tête sans qu'il pût les en arracher. Il les jugeait odieuses. Dans les conversations imaginaires qu'il avait avec elle, il lui répondait : tu n'as donc vraiment rien compris à ce que nous vivions ?

Croyait-elle vraiment que c'était d'abord cela qu'il recherchait chez elle : les plaisirs des sens ? Quand il tentait de répondre à cette question, se plaçant de son point de vue à elle, il se disait : ce n'est peut-être que cela qu'elle recherchait chez moi.

Ses pensées suivaient un cours bien étrange, si l'on se souvient que Tilmann, dans sa jeunesse, et jusque bien tard dans une longue existence de célibataire, mais aussi d'homme marié vivant loin de ses pénates, s'était fait du sexe l'idée d'un but en soi. Les femmes recelaient une énigme qui, à leur contact dans l'oubli de la volupté, trouvait sa propre solution. Aujourd'hui, il se voyait avoir basculé dans la position des femmes dont il avait longtemps usé comme de choses. Elles avaient été pour lui un miroir qui lui retournait l'image d'un homme désirable, de même que lui, les gratifiait en les désirant. Ainsi, ce n'était que cela qu'Ise avait trouvé en lui : un miroir dans le reflet duquel elle se sentit désirable ? Il se sentait sali, d'avoir été ainsi utilisé comme un chiffon que l'on jette après s'être essuyé de ses besoins.

Il tenta, certes, d'oublier Ise avec d'autres femmes, mais il se sentait empêché d'imposer à celles-ci de n'être que le moyen de ne pas penser à celle-là. Les entreprendre devenait une activité difficile, au moral comme au physique. Comme il approchait la soixantaine, il attribua à la sagesse du corps âgé de commencer à voir le sexe comme une tyrannie de laquelle il était temps qu'il échappât. Séduire exigeait de lui un effort auquel il n'était plus disposé. Cet état éclairait d'un jour nouveau ce qu'avait été l'exploration des sens pour lui, déjà du temps qu'il était jeune et bien qu'il n'en eût rien su à l'époque : il n'avait pas cherché à séduire les femmes pour en avoir du plaisir, mais bien au contraire, il s'était efforcé au plaisir, celui que l'on reçoit et celui que l'on donne, pour séduire les femmes. L'échange des corps avait, de tout temps, été une porte d'entrée dans une relation des âmes. C'étaient les femmes elles-mêmes, et non l'exaltation des sens, qu'il cherchait à atteindre. Il visait, dans la carrière d'amant, un au-delà du plaisir partagé avec l'autre, qui était de toucher dans l'autre ce qui était autre.

Par perversité, il se vautra dans le projet de donner tort à Ise : il n'avait nullement envie de rechercher une femme qui la remplaçât, et qui, du reste, lui dirait un jour, elle aussi, qu'il avait été un merveilleux amant, avant de le mettre à la porte. L'idée d'un commerce de chair dans une telle conjecture le dégoûtait. Les contraires se rejoignant dans l'extrémité d'une telle attitude, la *coincidentia oppositorum* l'amena à fréquenter plus assidûment les maisons de tolérance.

La ville de Bâle, du temps qu'elle préparait le Concile, avait regroupé les prostituées dans deux maisons près de la porte de Spalen. Par la suite, l'afflux d'étrangers, clercs et laïcs, pour la plupart célibataires, avait contribué à la prospérité de leur métier, et la cité conciliaire avait vu se multiplier les établissements dédiés à leurs activités. Les bordels étaient tolérés dans les faubourgs, sous la condition étrange

qu'ils fussent placés sous la responsabilité de propriétaires figurant parmi le cercle des bourgeois honorables. La plus ancienne, dite « chez Elschin », par référence à la tenancière, depuis longtemps disparue, qui en avait assuré la réputation bien avant la naissance de Tilmann, se situait dans la ruelle qui descendait du *Lohnhof* vers la place des Va-nu-pieds, en contrebas de la chapelle Saint-Oswald. Elle était prise dans le mur de soutènement du cimetière de Saint-Léonard, qui à cet endroit surplombait le quartier.

À l'époque du Concile, le vieux Conrad Brotbeck tenait non loin de là une autre de ces maisons, dite « *Zum Ref* », à l'angle de la rue du Kohlenberg, une bâtisse de deux étages, large de façade, avec une avancée ayant pignon sur rue posée sur deux jambages encadrant une porte cochère. À l'arrière était un jardin où, par beau temps, l'on pouvait boire du vin sous une tonnelle et danser sur de la musique. Le voisinage n'était pas bien famé, on y comptait la maison du bourreau, mais les tenanciers successifs avaient tenu à ce que la placette, au milieu de laquelle poussait un platane centenaire, fût entretenue et agréable à l'œil. Le vieux Brotbeck avait vendu par la suite au fossoyeur Claus Lupoldt, qui avait confié la maison en gérance à une certaine Elsin Rechberg.

Les femmes qui accueillaient Tilmann quand il venait étaient de conditions et d'origines diverses. Sous l'autorité d'une aînée à l'œil sévère, Ennelin Metzger, elles avaient nom Hellwig, Gredlin de Soleure, Margreth la Pérégrine, Ennelin d'Ulm, Kathrin de Heidelberg, Dilige de Thann ou Adelheid Strüb. Tilmann en a conservé les noms dans sa chronique pour qu'elles ne soient pas oubliées. Elles étaient filles-mères élevant seules un enfant, jeunes femmes victimes d'un viol, épouses ayant fui un mari qui les battait, toutes portant un opprobre qui n'était point d'elles mais qu'elles subissaient de l'homme qui l'avait causée. Certaines, toutefois, avaient fait choix de ce métier en se disant qu'à tout bien considérer, s'il n'y avait pas d'amour dans

les caresses des hommes, mieux valait qu'elles se fissent payer pour cela.

Beaucoup de ces femmes étaient d'une grande beauté. Il y avait cette jeune femme au regard triste, semblant chercher votre regard, et cependant étrangère à ce qui se passait autour d'elle, indifférente à votre demande que cependant elle acceptait sans broncher. Tilmann, au début, avait couché avec elle. Il avait joui en elle, mais non d'elle, comme quelque chose qui vous échappe. Il n'y avait pas de mépris de la part de la jeune femme, il y avait même de la conscience professionnelle dans les soupirs qu'elle mimait, lesquels n'étaient pas surjoués mais au contraire discrets, comme une petite plainte. Mais une fois terminé, il y avait du regret après l'acte, Tilmann n'aurait su dire de qui et pour quoi. La jeune femme reprenait sa pose dans le salon, vous regardait passer avec ce même regard, comme si vous ne vous étiez jamais entrevus et qu'à nouveau elle attendait quelque chose de vous. Tilmann avait le sentiment qu'une rencontre avait été manquée, irrémédiablement.

Fatigué de désirer, il en vint très vite à acheter aux filles de joie, non leurs charmes, mais seulement un peu de leur temps. Il dépensait quelques pièces pour rester une heure avec l'une d'elles, auprès de qui il s'allongeait, avec qui il devisait, qu'il caressait. Il ne consommait pas l'acte. Il se rendait à l'évidence qu'il avait besoin d'être désiré pour désirer. Or, ayant été rejeté par celle qu'il aimait, et désormais vieux et intérieurement sali, il n'arrivait plus, comme par le passé, à s'imaginer être désirable pour une femme, a fortiori pour une femme vénale qui ne devait voir en lui qu'une source de revenus. Mais du moins, avec les prostituées, échappait-il paradoxalement à la tyrannie du sexe, à l'obligation de séduire, de bander et de consommer, comme tout le monde, pour être accepté comme homme. Il payait pour n'être pas obligé.

Les filles de maîtresse Ennelin n'aimaient pas trop cela : que l'on ne fît rien, que l'on ne tentât même pas. Elles

avaient l'impression de ne pas avoir fait correctement leur travail et le lui disaient. Il avait beau tenter de les rassurer en leur disant qu'il était heureux d'être simplement avec elles, contre leur corps, elles lui répondaient : chacun son métier, elles n'étaient pas soigneuses ou bonnes sœurs, et ce qu'il leur demandait, ou plutôt ce qu'il tenait à ne pas leur demander, leur donnait le sentiment de voler le client. Et comme le répétait maîtresse Ennelin, leur devise était « ribaude, mais point maraude ». Parfois, du reste, il avait une érection qui les rassurait. Alors il fallait, suivant l'expression qui en disait long à tous égards, aller jusqu'au bout. Mais c'était un orgasme sec, sans émoi, sans réverbération dans l'être, qui ne pouvait ramasser le paquet d'émotions stagnantes à l'intérieur de lui pour les évacuer. C'était une jouissance comme à la superficie de lui-même, qui laissait au-dessous, en dedans, la masse dormante de son démon, vibrante de la crainte que cette agitation pût le réveiller : le démon de sa peine, de sa solitude, de ses terreurs d'enfant. Et puis, revenait cette impression récurrente, malgré le plaisir, d'avoir dû faire un effort.

Un jour, alors qu'il tentait de rassurer ainsi une des filles en lui disant que son absence de désir à lui ne venait pas d'elle, qu'elle était belle et qu'il avait plaisir à se retrouver en sa compagnie, il lui demanda si elle voulait bien ôter toutes ses vêtements. Il adorait contempler la beauté des corps des femmes dans toute leur nudité, sans parure ni apprêt. Or, elle gardait sur elle un colifichet, une pièce de tissu finement ouvragé qu'elle avait passée autour de la taille. Elle hésita, puis obtempéra en commentant qu'elle ne se sentait pas de l'enlever, habituellement, car elle n'aimait pas son propre corps, à cet endroit : quelque insuffisance dans la chute des hanches, le dessin de sa taille, la forme de son nombril. La jeune femme était superbe, elle eût pu servir de modèle à l'un des artistes italiens que Tilmann avait eu l'heur de croiser, un exemple de statuaire antique. Tilmann restait toujours surpris par le nombre de femmes

splendides qui ne se trouvaient pas belles. Était-ce minauderie de leur part, appelant une contradiction galante de la sienne ? Il ne le semblait pas, car elle serait demeurée vêtue de son colifichet sans rien en dire, s'il n'en avait pas abordé le sujet. Elle lui dit qu'elle avait toujours pensé qu'elle était disgracieuse, et le regard des hommes sur elle ne suffisait pas à lever cette opinion, pourtant manifestement fautive. Cette fragilité, qui révélait à Tilmann quelque chose d'intime chez sa partenaire d'une heure, qui ouvrait l'espace fugace d'un échange humain, perça un instant la gangue qui tenait enfermée sa propre humanité. Il eut une érection pour elle. Par la suite, il réalisa que c'était ce que lui avait offert Ise un temps : de redevenir humain, et qu'elle lui avait repris cela.

Je m'en souviens, tu m'as déclaré un jour que tu ne saurais accepter d'un homme qu'il ait fait usage de prostituées. L'affirmation était nette, coupante, elle se détache, dans ma mémoire, d'une discussion que nous devions avoir sur le sujet et dont j'ai oublié le reste. Le jugement paraissait à ce point définitif que je me suis gardé d'avouer que je l'avais déjà fait.

J'entends bien ce qui motivait ton opinion : comment pourrais-tu vivre avec un homme qui use des femmes comme de choses que l'on peut acheter, vendre ou louer, abusant ainsi de la position de force qui est dévolue aux mâles par la nature autant que par la tradition ?

Je ne vais pas faire semblant d'ignorer la réalité de misère et de violences qui souvent pousse des femmes à devoir faire commerce de leur corps, alors qu'elles auraient préféré vivre d'autre façon et sur d'autres moyens de subsistance. Non plus que je ne nierai les conditions dans lesquelles s'exerce leur métier et qui les placent dans la dépendance d'un protecteur. L'argument que pour certaines cet exercice résulte de leur choix ne fait que ramener la discussion à cette question : ont-elles la liberté de choisir ?

Toutefois cette question se pose dans nombre d'activités humaines, dans le soin notamment, où des femmes et des hommes ont à se colleter le corps d'autrui, souffrant, manquant, sale, dégradé. Le procédé qui isole moralement le débat sur la prostitution de celui de la pénibilité d'autres métiers, ne tient que par le statut sacré, indicible, qu'ont les relations sexuelles dans les sociétés humaines. Si la figure du maquereau disparaissait, si les maisons de tolérance étaient tenues par les femmes et bénéficiaient de la protection, non des hommes, mais de la cité dans son en-

semble, la sexualité vénale disparaîtrait-elle ? J'en doute, car le besoin s'en maintiendrait, et avec lui le marché d'une telle activité. C'est seulement que la vénalité rendrait les échanges entre femmes et hommes plus transparents. Et n'est-ce pas là ce que beaucoup craignent : la levée des illusions ?

Pourquoi la société continue-t-elle à décrier ce qu'elle nomme par ailleurs le plus vieux métier du monde ? N'est-ce pas qu'il est intolérable aux hommes qu'en se louant, les femmes reprennent la propriété de ce qui leur appartient et échappent ainsi à leur emprise ? Et n'est-ce pas qu'il est intolérable aux femmes mariées, qu'en raison d'une concurrence vénale, les hommes leur échappent ?

Si l'on imagine la liberté qui devrait présider à l'acte vénal comme à toute transaction marchande, celle-ci n'est jamais égalitaire. Dans toute transaction, chacun est en position de manquer de quelque chose qu'il cherche chez l'autre. Chacun pourra prétendre que l'autre fait usage de sa position dominante sur un marché. Mais s'ils contractent, c'est qu'un accord a été trouvé, par lequel des choses qui, par définition, sont différentes (sinon, pourquoi les échanger ?), passent d'une main à l'autre. L'échange est inégal, cela ne veut pas dire qu'il est asymétrique. La prostitution n'est que la forme marchande de la domination qu'exercent les hommes sur les femmes. Mais elle est aussi, symétriquement, l'expression d'une domination plus intime qu'exercent les femmes sur les hommes.

Je te juge aujourd'hui mal placée pour condamner les hommes qui usent de prostituées, alors que je découvre n'avoir été utilisé par toi que pour mon corps. Non, c'est pire que cela : j'ai été utilisé pour mon corps et pour mon âme, en entier. Utilisé, pressé comme un fruit de tout son jus, puis jeté comme un trognon. Il me vient donc que ce que tu rejettes, dans la prostitution et ses clients, c'est la transaction qui ne porte que sur l'échange des corps, sans mettre l'âme en jeu. Dans la relation vénale, chacun garde

son quant-à-soi, alors que ce que tu cherches dans un homme, c'est qu'il soit tout à toi.

La prostituée joue avec le mot amour. Quand elle dit « mon amour », elle n'est pas dupe de ce qu'elle dit, mais elle ne ment pas, car elle sait que je ne suis pas dupe non plus. C'est un jeu dans lequel chacun se moque de l'artifice du mot, de l'imaginaire qu'il véhicule : nous le déconstruisons ensemble. C'est un paradoxe qui veut qu'à singer ainsi l'amour auquel d'autres (et même elle et moi) croient, nous disons davantage le vrai que ceux qui y croient et en restent dupes, ou que ceux qui se jouent hypocritement la comédie de l'amour.

J'aime en elle cette vérité qui est comme un nœud dans le bois, quelque chose sur quoi les tentatives d'accrocher un discours sur l'amour glissent constamment, manquent leur effet, échouent.

La libération qu'implique la vénalité, et c'est pourquoi elle est intolérable, passe par cela, une désillusion, le désenchantement de la relation elle-même. Si l'on veut que l'amour persiste, il faut que dure l'illusion qu'il entretient, une illusion dans laquelle ce ne sont pas deux êtres adultes qui échangent, mais chacun qui se vit comme la chose de l'autre.

Je repense donc à toi, énonçant ce jugement sans savoir à l'époque que c'était moi que tu jugeais ainsi. Je me suis tu. Et maintenant que nous nous sommes quittés, c'est avec une sorte de perversité vindicative que je me suis complu à aller là où notre liaison auparavant me l'interdisait. Je ne savais pas trop si j'y allais pour moi-même ou contre toi, pour écraser d'une botte haineuse ce système de valeurs hypocrites qui est le tien. Si j'avais vécu dans la même ville, je me serais bien vu passer la nuit sous ton balcon, fin ivre, avec deux femmes sous les bras, pour lancer des cailloux dans tes fenêtres, t'insulter, te provoquer : tiens, regarde ce que je fais de ton opinion. Et aussi : regarde ce que tu as fait de moi.

Je n'en suis plus là. Mais je continue à voir quelque chose d'ironique dans le fait de juger les hommes qui en sont réduits à demander l'aide des femmes vénales : je vois que, dans le même temps, celles qui jugent entretiennent les hommes en question dans l'illusion qu'une relation est possible, alors qu'elles ont déjà décidé d'y mettre fin, et attendent seulement la relation suivante pour ne pas se sentir abandonnée. Je n'aime pas le terme de putain par ce qu'il évoque, et je n'en use pas, car à tout prendre, la relation monnayée rend les termes de l'échange clairs et honnêtes : chacun des partenaires sait qu'il est dans la prestation de ce qui n'est que la semblance de l'amour. La pute, c'est celle qui escroque son client sur la marchandise.

Alors oui, du temps que nous avions une liaison, il m'est arrivé plus d'une fois de coucher avec une pute. Devine qui ?

Puis, un an après leur séparation, Tilmann se mit à écrire. Vraiment.

Quittant le registre du reproche intemporel, il avait débuté une chronique dans laquelle il contait leur histoire. Il écrivait toujours à la première personne, mais Ise avait cessé d'être « tu », elle était devenue « elle ». Elle commençait à prendre consistance de personnage. Les feuillets couverts d'une calligraphie moins pressée, plus régulière et sans rature, s'amassaient sur une seconde étagère. Les textes enfiévrés de la première étagère lui servaient parfois de matériau pour l'inspiration, mais la plupart du temps, il les lisait, et biffait d'un trait de plume de larges passages, désormais dénués de pertinence, pour éviter d'avoir à y revenir.

Il constatait avec un étonnement à chaque fois renouvelé la sédation que lui apportait le fait d'écrire. La colère le quittait. C'était comme si la haine, la peur, le manque, le désespoir transpiraient hors de son corps, coulaient avec l'encre sans pour autant entacher la narration. Il entrait dans un état qui n'était pas le bonheur, qui était un peu trop gris, trop brumeux, pour l'être. Mais à défaut d'être heureux, il n'avait plus de désir, le monde à l'entour l'indifférait sans qu'il lui fût repoussant. Il ne sortait plus, il ne parcourait plus les routes, il avait cessé de voyager dans les terres de la réalité. Il fuyait dans les songes que lui ouvrait l'écriture, souriant aux scènes, aux paysages qu'il décrivait, qu'il découvrait avec le héros de son histoire en même temps qu'il les inventait, ou plutôt : en même temps que son invention s'imposait à lui, surgissant de cet endroit en nous où les choses semblent naître, alors qu'elles étaient déjà là.

Il demeurait chez lui, il ne recherchait plus la compagnie des femmes, il ne les fuyait pas non plus, ne les retenaient pas quand elles le quittaient. Mais comme elles ne sentaient pas en lui ce besoin d'elles par quoi l'on peut posséder l'autre et qui nous possède, et qui, chez lui, nous attire, dans l'ensemble elles étaient peu nombreuses à ne serait-ce que l'envisager.

Il avançait en âge.

Il avait fini par se désigner lui-même à la troisième personne dans son récit, comme les autres personnages. Il entretenait de ce fait un rapport singulier à ce qui n'était plus un « je », mais une version autre de lui-même, qui faisait donc d'autres expériences que lui, avec d'autres personnes que les personnes réelles qu'il avait connues. Il se racontait lui-même avec une certaine distance, qui contaminait la relation qu'il avait eue avec Ise. Il s'était pris d'un attachement suspect, homothétique, pour son propre personnage. Il l'inventait à mesure qu'il le décrivait, comme il avait inventé, en compagnie de Silvio, le personnage de Caspar, à qui il avait ainsi donné vie et qui lui avait échappé, était devenu un autre.

Quand il lui fallait poser la plume sur l'écritoire, vaquer aux affaires de son commerce, sortir faire son marché, replonger dans la rumeur de la ville, il avait la tête encore dans les nimbes de son écriture, il ne pensait qu'à retourner chez lui pour s'attabler à nouveau à son bureau. Enfin, il avait trouvé un moyen de partir tout en restant, un moyen d'avoir envie de revenir quelque part d'où il ne s'était pourtant pas absenté. Il voulait revoir ses amis de papier. Car rentrer chez lui, se remettre à écrire, c'était aussitôt repartir en voyage.

Au début, il disait à son entourage qu'il écrivait. Quand on lui demandait s'il comptait reprendre la route prochainement (car on s'inquiétait de le voir délaisser les comptoirs qu'il aurait dû visiter), il répondait que non, qu'il avait à écrire. Les livres de comptes lui servaient de rempart,

d'excuse, derrière laquelle l'ambiguïté du mot « écrire » cachait la nature particulière, vénéneuse, addictive, de ce qu'il faisait. De ce qu'il se faisait.

Et puis il avait fini par répondre que oui, il partait, qu'il était présentement à Cologne la nuit du carnaval, à Marienbourg assiégé par les Polonais, à Rome reçu par le Saint-Père. On le considérait alors d'un œil un peu suspicieux, parfois commisératif. Et quand il expliquait qu'il voyageait en réalité à la fois dans le temps et dans l'espace, on ne lui posait plus de questions, ce dont il était bien content.

Il traînait de longues journées, perdu dans l'histoire qu'il racontait. Il accompagnait ses personnages sur les routes du Saint-Empire, il parlait avec eux et les faisaient parler. Leur présence lui manquait quand il devait délaisser l'œuvre d'écriture pour se soumettre à ses obligations mondaines, il n'avait de cesse que d'y revenir. Eux, au moins, il pouvait les aimer et ils l'aimaient en retour de cet amour fidèle, métaphysique, que l'encre permet de fixer sur le papier. Il n'en voulait plus à Ise. Il ne voulait plus d'Ise. Son fantôme ne le hantait plus et lui, ne le poursuivait plus dans les couloirs de son esprit. Peut-être même y avait-il quelque part en lui un reste de souvenir d'Ise qui s'agitait vainement pour se rappeler à lui, déconcerté de ne plus pouvoir l'atteindre. Si tel était le cas, il ne l'entendait pas. Il n'en avait cure. Dans le monde de sa rêverie, du moins, personne n'importunait plus personne.

Tilmann pensait parfois à Silvio, écrivant ses *fabulae* pour des lecteurs mis en appétit par les grivoiseries qu'il leur débitait. Il était comme un Silvio Piccolomini écrivant sur lui-même, et se relisant, lecteur piégé par sa propre écriture, ne sachant plus s'il vivait dans la réalité ou dans le monde qu'inventait son écriture. Des lambeaux d'espace et de temps se détachaient des parois de la réalité comme des écharpes de brume et dérivait doucement, laissant entrevoir les couches anciennes d'autres récits, qui, à leur tour, dévoilaient en se déchirant des vérités sous d'autres

couches.

La brique nue existe-t-elle, d'un mur solide qui serait celui des vérités prétendument premières ? Ou la réalité n'est-elle qu'un oignon que l'on pourrait peler jusqu'au bout en ne rencontrant que des couches successives de pelures ? Avec parfois la mauvaise surprise de n'y trouver de consistant que la pourriture qui le corrompt de l'intérieur.

Tilman n'était pas sûr qu'il se fit du bien à lui-même, en poursuivant ainsi. L'écriture, certes, lui apportait cette sédation, un calme salutairement olympien qui lui permettait de survivre, de traverser le quotidien au lieu de le fuir complètement en se repliant dans l'alcool ou en se pendant, ce qu'il avait également envisagé. Mais elle fixait également les choses. Ise était toujours là, il ne pouvait pas l'oublier, même si elle ne l'atteignait plus. Il était toujours dans cette histoire, il n'en tournait pas la page.

Il y a dans l'écriture une circularité du temps, qui re-ferme le vécu de l'écrivain dans un éternel présent au lieu de le faire avancer dans le devenir et laisser les fantômes retourner au passé et à l'oubli. L'écriture est porteuse d'une sorte de puissance magique, merveilleuse mais toxique. C'est cette puissance qui permet au Démon de créer les mondes, mais l'écrivain, apprenti-sorcier dans cet exercice, s'expose à rester captif des mondes qu'il crée. Tilman se souvenait de ses discussions avec Nicolas de Kues. Il avait l'intuition que la machine à remonter le temps n'était pas un appareil physique, mais une sorte de formule magique, écrite sur un support qui n'était peut-être pas du papier ou du parchemin, avec une encre qui était... quoi, le sang de quelque démon ? En tous cas, plutôt qu'un mécanisme, une sorte d'écriture formulant une série d'instructions obligeant les entités, quelles qu'elles fussent, qui commandaient le temps.

Mais peut-être était-il simplement dément. Il voyait de ces vieillards qui perdaient la mémoire et le contact avec

les leurs, qui ne reconnaissaient personne, qui parfois dans leurs accès de lucidité se mettaient à pleurer ou à dire adieu aux leurs comme s'ils se sentaient partir en voyage, et qui la plupart du temps étaient bel et bien ailleurs, perdus dans un autre monde, à l'intérieur de leur tête. Étaient-ils malheureux ? Pensaient-ils qu'ils étaient dans la réalité ? Mais qu'est-ce qu'était la réalité ? Sans doute, s'ils finissaient par mourir dans notre monde, mouraient-ils dans ce monde intérieur qui était le leur, mais peut-être y mouraient-ils debout, les yeux ouverts, au milieu du spectacle de paysages enchanteurs : peut-être voyaient-ils les montagnes et les villes autour d'eux s'estomper ou s'effondrer, la terre se fracturer, évidant fleuves et lacs au fond des gouffres de néant ainsi ouverts, d'où jaillissaient des volutes sombres et lourdes de vapeurs sulfureuses. Et en attendant la fin du monde, ils vivaient de belles aventures, pleines de contradictions qui, comme dans son cas, lui adressaient des signes d'incohérence. Suis-je dans mon rêve, et depuis quand y suis-je entré ?

Et si je ne peux pas en sortir (car il semble bien que tel soit le cas), puis-je du moins le réécrire ?

Tilmann s'identifiait au personnage de Tilmann dont il réécrivait les pérégrinations, inventait les anecdotes, imaginait les parcours alternatifs. S'il réécrivait son histoire, Tilmann arriverait-il à reconstruire une relation avec Ise qui pût déboucher sur un arrêt plus agréable de l'écriture, un « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants », comme dans les contes ? Ou bien son personnage (ou celui d'Ise) mettrait-il fin à l'histoire en se donnant la mort dans un cortège de manifestations dramatiques ? Dans tous les cas, pourrait-il connaître autre chose que cette sensation de grisaille qui avait succédé à une année de déchirure ?

Un jour, fatalement, sa chronique atteignit le point où Tilmann se décrivait en train de commencer à écrire sa chronique.

Le récit que Tilmann faisait de sa vie, depuis son arrivée à Cologne alors qu'il était encore tout jeune, jusqu'à ce point où, ayant atteint un âge respectable, il était assis à son bureau en train d'écrire sa vie, avait pris la tournure d'une fable dont il était le personnage, un « il » parmi d'autres. La description de l'instant présent, nécessairement, suspendit l'écriture. Il était devant sa page, la plume levée, en attente de ce qu'il fallait écrire ensuite.

Il sourit intérieurement et reprit la narration. Il écrivit : « Il était devant sa page, la plume levée, en attente de ce qu'il fallait écrire ensuite ».

Il s'interrompit à nouveau, et s'écartant de l'ouvrage, se cala dans son fauteuil, pensif.

Il se souvint d'une œuvre qu'il avait eu maintes occasions de contempler dans la basilique Saint-Pierre, à Rome : le retable du maître-autel, qui était un triptyque réalisé par Giotto di Bondone un siècle plus tôt. Les sujets principaux en étaient, au recto, le Christ siégeant sur un trône, entouré d'anges et d'un orant, et au verso, Saint-Pierre siégeant lui aussi sur un trône pareillement environné. Le cardinal Giacomo Stefaneschi, mécène commanditaire du retable, était représenté sur les deux faces de celui-ci, priant à genoux aux pieds, respectivement, du Christ et de Saint-Pierre. Sur la face verso, il présentait en offrande à Saint-Pierre le triptyque lui-même, exposant celle des deux faces de celui-ci qui le représentait portant le triptyque. On pouvait imaginer que, s'approchant suffisamment du tableau, l'on eût dû voir sur cette reproduction miniature du retable qu'y figurât à nouveau le cardinal faisant offrande dudit retable.

À cet endroit de son récit, se dit Tilmann, il lui serait loisible, s'il le souhaitait, de décrire son personnage en

train de commencer à raconter son histoire. Par un effet d'abyme, ainsi que l'on dit en héraldique d'un blason qui figure au centre de l'écu un écu plus petit reprenant son propre motif, son personnage pourrait à nouveau raconter la même histoire, jusqu'au point où, se décrivant en train de commencer à l'écrire, il se dirait, comme il le faisait présentement, que son personnage à lui pourrait à son tour raconter une nouvelle fois cette même histoire.

Le présent dans lequel il était suspendu contenait en germe une infinité de futurs, qui n'étaient toutefois que la répétition d'un même passé.

À moins qu'il ne laissât à son personnage la liberté de modifier légèrement sa version de l'histoire.

Ce qui supposait, par la force du procédé, que le personnage de son personnage disposât à son tour de cette liberté.

Il se leva et alla chercher sur l'étagère la pile de feuillets sur lesquels était consignée toute la chronique qu'il avait rédigée jusque-là. Il revint s'asseoir et commença à se relire. Il relut, et revit en esprit la bataille de Tannenberg telle qu'il avait entendu Jacob Kahl la raconter. Il relut sa première rencontre avec Ise, sa rupture d'avec elle, son départ pour Marienbourg, ses équipées à Rome, Sienne, Bâle et autres lieux, les quelques lignes qu'il consacrait à sa vie d'homme marié et de père de famille (quasiment rien), les fables qu'il avait inventées, ses retrouvailles avec Ise et leur séparation une nouvelle fois. Tout cela faisait un récit, versé dans un cahier sur son étagère, que lui-même ou quelqu'un qui l'y trouverait un jour mettrait peut-être en forme pour en faire un livre.

Une grande partie de ce récit n'était que la chronique d'un coursier qui parcourt l'Europe, un personnage dont on trouverait par ailleurs la mention dans les archives de l'Ordre teutonique. Ce n'était là que vérité historique, attestée par des documents écrits.

Il se décrivait toutefois, dans ce récit, avoir inventé un autre personnage, celui de Caspar Stange de Wandofen, qui

avait étrangement pris consistance de réalité, et dont on trouverait également dans les archives une trace incontestable. Peut-être même l'histoire des nations retiendrait-elle davantage l'existence de ce personnage fictif que celle du fabulateur qui l'avait créé.

Dans ce récit qu'il avait entre les mains, il rencontrait le personnage d'Ise, et tout cela se terminait lamentablement. C'était là l'histoire vraie, celle dans laquelle rien n'était inventé, même pas ses inventions.

Quel intérêt y avait-il à répéter ? Tilmann se souvint des discussions qu'il avait eues avec Nicolas de Kues sur la possibilité que l'histoire du monde connût, après chacune de ses fins, un éternel recommencement. Quelle serait l'utilité, pour le Démon, d'un univers tournant ainsi en rond, répétant indéfiniment les mêmes tableaux, et d'où, tout étant logiquement déjà connu et écrit par avance, le libre-arbitre serait exclu, et toute morale avec lui ? Ils en avaient déduit la figure de ce qu'ils avaient appelé le « donjon du temps » : si le monde recommençait sans cesse, alors il était nécessaire que le recommencement fût à chaque fois l'opportunité de changements, même menus, qui impliquassent que l'histoire pût être différente, connaître d'autres issues. Ne devait-il pas en être de même pour l'auteur d'un récit à qui il était donné, par personnage interposé, de reprendre son histoire par le début ?

Il reprit la plume et écrivit : « Il reprit la plume et écrivit... »

Tilman réécrivit donc son histoire, cette fois-ci comme l'on écrit un roman de fiction : en assumant que les personnages, aussi bien que les événements, en sont fictifs.

Il lui apparut très vite que la ligne départageant la réalité de la fiction demeurait incertaine. Pour commencer, l'histoire vraie (celle qu'il avait vécue) comportait nombre d'inventions et d'affabulations qui, d'emblée, avaient jeté dans la première version les jalons d'une perturbation originale. A contrario, dès lors que le récit était posé comme une fiction, il n'en restait pas moins que nombre des personnages avaient, ou avaient eu, une existence réelle, attestée. Tilman était gêné aux entournures, avec ces figures. Il leur prêtait certes des paroles, et parfois des actes, qui étaient de son invention, pour les besoins du récit ou simplement parce qu'il ne se souvenait plus exactement de ce qu'ils avaient dit ou fait. Mais il hésitait à écorner la vérité historique. Son récit coulait entre les berges intangibles des lieux et des dates connus de tous. La bataille de Tannenberg se déroulait à Tannenberg en l'année 1410, Paul de Rusdorf était élu Grand-Maître de l'Ordre teutonique en 1422, le Concile de Bâle débutait en 1431, et ainsi de suite. Tout le récit devait respecter ce cadre, en sorte que s'il devait être modifié, il ne le pourrait que dans les détails. Comme dans le donjon du temps, une spire de l'escalier pouvait être un peu différente de la précédente, différente de quelques toises, la hauteur d'un étage, en fait, mais elles se ressemblaient essentiellement.

Cela n'empêchait pas Tilman, rendu audacieux par la liberté que lui procurait ce type d'écriture, de s'essayer à narrer une histoire alternative dans laquelle, pour le personnage qui le représentait, les choses se termineraient un peu

mieux que dans la réalité que lui-même avait connue. C'est à cet endroit, cependant, qu'il fut confronté à une sorte de résistance du récit, comme si l'univers qu'il recréait n'acceptait pas aussi aisément de se plier à ses souhaits.

La fiction semblait avoir sa propre logique et sa propre cohésion. Certes, les personnages étaient imaginaires, mais même ceux qui étaient une presque complète invention, comme Caspar, acquéraient, d'être racontés, une consistance qui s'opposait à ce que l'auteur leur fît dire ou faire n'importe quoi, surtout si cela était incohérent avec ce qu'ils étaient supposés être. Tilmann devait admettre que lui-même, d'une version à l'autre de son récit, ne changeait pas : confronté aux mêmes situations, il raisonnait semblablement, effectuait les mêmes choix et agissait de même. S'il était honnête avec lui-même, il devait admettre que, replacé dans la position de pouvoir embrasser Ise, ce fameux premier soir où il l'avait rencontrée, il aurait sans doute, une nouvelle fois, manqué de le faire. Pour qu'il en eût été autrement, il lui eût fallu la prescience de ce qui suivrait : or, dans l'histoire inventée comme dans la réalité passée, il ne l'avait pas. Il essayait donc de faire que les autres personnages de l'histoire prissent des décisions différentes, auxquelles il pût réagir conformément à ce qu'il était.

Mais Ise, Caspar et les autres ne changeaient pas grandement, eux non plus. Après tout, il aimait Ise pour ce qu'elle était, il ne voulait pas qu'elle fût autre. Il aurait bien voulu qu'elle lui restât attachée, qu'elle ne tombât pas amoureuse d'un autre. Mais s'il tenait à ce qu'elle fût, dans une nouvelle version du récit, la même que ce qu'elle était, il n'y avait que peu de motif à ce qu'elle pensât et agît différemment que dans la version précédente. S'il essayait de lui faire dire ou faire autre chose que ce qu'elle était, il devait aussi la mettre en scène, en train de se poser des questions, de nourrir un débat intérieur sur ce qui l'agissait ainsi. Les personnages avaient leurs complexions propres, et cette solidité de leur intérieur déterminait fortement

leurs échanges entre eux, et par suite, la narration. Tilmann constatait que sous la plume de l'auteur, les personnages peuvent prendre vie et l'histoire se dérouler d'elle-même, saisie par un cours qui lui est propre.

Le cas de Caspar était à cet égard exemplaire. Le personnage lui échappait dans l'écriture, tout comme il lui avait échappé dans la réalité. Il était, pour ainsi dire diaboliquement, mû par l'énergie que lui communiquaient, certes le projet initial de ses deux auteurs, Silvio et Tilmann, mais aussi les inventions supplémentaires de Niklo-sdorf, les opinions, les attentes, les rumeurs dont il avait été l'objet. Il n'avait jamais existé que comme une imago partagée, mais cela avait suffi à son existence tangible, et dans cet univers qui était celui de la fiction que réécrivait Tilmann, Caspar se sentait dans son élément et continuait à exister avec la force des effets qu'imposait l'essence de son personnage. Tilmann imagina de le faire disparaître plus tôt, sans qu'il donnât de nouvelles. La narration s'organisa d'elle-même autour de cet évènement, comme pour cautériser la blessure que tentait de lui administrer son auteur : on le réclamait, on le désirait, on prétendait l'avoir entrevu, lui avoir parlé, avoir couché avec lui, car ainsi se comportaient nécessairement les gens à l'égard de cette absence qu'il personnifiait. Caspar était l'objet de tous les désirs. Il n'était pas étonnant qu'Ise, elle aussi, en eût été séduite.

Quand le personnage qui incarnait Tilmann, dans l'histoire racontée par ce dernier, eut terminé sa version du récit, celui-ci avait connu des péripéties un peu différentes, mais au final, le résultat en était identique : Ise et ce Tilmann de fiction se séparaient, et ce dernier rentrait à Bâle, où il se préparait à écrire à son tour une nouvelle version de l'histoire.

Une énigme subsistait toutefois, entre récit de fiction et description de la réalité : la femme qu'il avait vraiment, réellement, douloureusement aimée le quittait tout aussi vraiment, réellement et douloureusement, mais elle le quit-

tait pour Caspar, un être fictif. Était-ce le vrai motif ? Ne lui avait-elle pas conté un mensonge de plus pour se débarrasser de lui ? Oui bien était-elle elle-même le personnage d'un rêve qu'il aurait fait ? Devenait-il fou avec l'âge ?

Depuis quand l'histoire de sa vie avait-elle basculé ainsi de la réalité dans la fiction ? Était-ce à compter du moment où il s'était senti dépossédé du personnage de Caspar, d'abord récupéré par Niklosdorf pour justifier ses frasques avec la belle Rita, épisode à l'issue duquel Caspar avait fini par vivre sa propre vie ? Est-ce que l'entrecroisement des histoires que les gens se racontent suffit à créer un personnage assez consistant pour exister sans son auteur ? Il tentait de se souvenir si le gamin dénommé Caspar, qu'il avait connu étant jeune, avait bien existé, ou s'il n'avait été qu'une hallucination que son esprit aurait construite pour imaginer qu'il envoyait des lettres à Ise ? Mais alors, les lettres qu'il recevait en retour (mais qu'il avait brûlées en quittant Cologne et dont il n'avait donc pas de traces), de qui venaient-elles ? Avaient-elles existé ? Ise qui les avait écrites existait-elle elle-même, ou avait-il aussi inventé cette femme idéale, un soir de solitude et d'ivresse au cours d'un carnaval ?

Le Tilmann suivant, prenant à son tour la plume, s'autorisa davantage de liberté que son prédécesseur, la cohérence initiale du monde s'imposant à lui avec moins de rigueur. Les parois de la réalité se déchiraient par fragments, découvrant les couches successives d'histoires dont elle était tapissée. Le personnage d'Ise s'effaçait, perdait de sa consistance : après tout, aucun document historique n'attesterait qu'elle eût jamais existé un jour. Alors qu'inversement l'être fictif qu'était Caspar devenait réalité : il laissait des traces que les historiens pourraient s'évertuer à réunir pour reconstituer la trame d'une vie.

Au début, tout en imposant à ses multiples réincarnations, dans ces récits successifs et emboîtés, d'avoir à raconter leur version de l'histoire, Tilmann ne perdait pas de vue qu'il était, lui, le seul auteur originel, réel, de tous ces textes, alors que les autres Tilmann, bien qu'ils eussent aussi statut d'auteurs, n'étaient que des personnages fictifs. Des personnages qui pensaient et écrivaient comme lui, mais qui n'étaient que des représentants de lui-même. Ils vivaient dans des univers par lui seul imaginés, tous racontés en première et dernière instance par lui.

Il en vint cependant inmanquablement à penser (ou bien est-ce l'une de ses marionnettes à qui il attribua de penser ainsi) que ces personnages nommés Tilmann n'avaient pas connaissance qu'ils étaient des êtres de fiction. Leur eût-on fait remarquer leur irréalité, dans quelque dialogue philosophique à l'intérieur du récit, qu'ils eussent protesté. Il n'était pas dans la cohérence de leur univers qu'ils eussent à douter de leur essence. En tous cas, pas jusqu'à présent...

Tilmann lui-même se sentait bien réel. Mais qu'est-ce qui lui prouvait qu'il n'était pas, lui aussi, le personnage d'une fiction écrite par un autre, par une autre version de lui-même, une version antérieure à la sienne ? Il se pensait comme l'auteur originel, mais lui-même n'était peut-être que le futur d'un univers passé, qui eût pu, tout aussi bien, avoir été écrit par lui... avant lui.

Il se souvint de cette rencontre qu'il avait faite, dans le Val d'Orcia, en Toscane, avec deux peintres, le maître et l'élève, qui contemplaient le paysage comme s'il était le modèle d'un tableau. La vallée avait été redessinée dans son entier par les hommes, la beauté des formes et des couleurs ne résultait pas des caprices de la nature mais d'une

cohérence voulue par des dirigeants, des banquiers et des propriétaires éclairés. Il avait songé plus tard que le paysage n'était pas un modèle, mais le tableau lui-même, exprimant à cet endroit un modèle dessiné ailleurs, sur les murs de la salle des Neufs à Sienne, et qui s'imposait à cette portion de monde. Ces hommes, qui contemplaient le tableau comme s'il se présentait devant eux, ne savaient pas qu'ils étaient à l'intérieur et en faisaient partie.

Plus tard, à Florence, Silvio lui avait montré les réalisations inspirées des théories de Brunelleschi sur la perspective. S'en était suivie une discussion au cours de laquelle, il s'en souvenait, il avait formulé cette idée que, si les personnages en deux dimensions d'une image en perspective pouvaient concevoir les lois qui régulaient leur monde, ils en déduiraient le point d'où leur créateur, à l'extérieur du tableau, dans une troisième dimension, les avait conçus et les observait. Il serait aussi exact de dire que le raisonnement permettant d'établir que leur monde était conçu pour être observé de son extérieur, leur démontrerait du même coup qu'ils étaient des figurants à l'intérieur de l'œuvre de quelqu'un d'autre.

Tilman poursuivait ses efforts pour essayer d'imaginer un monde dans lequel il eût vécu, tout du long, avec Ise, et serait encore à ses côtés aujourd'hui (mais déjà, il se demandait : qu'est-ce qu'aujourd'hui ?). Passant d'un univers emboîté dans le suivant, il observait, tel un entomologiste, la version indigène de lui-même qui y résidait. Il tentait d'influencer son personnage, de modifier ses choix. Pour cela, il lui fallait avancer masqué. Plutôt que d'intervenir directement dans la narration des événements, il entrait dans l'esprit du Tilman en cours, décrivait le déroulement de ses pensées, instaurait un dialogue intérieur. Il parlait avec lui dans sa tête, profitant de ces moments de torpeur que provoquent l'alcool, la fatigue ou la maladie, lui laissant croire qu'il se parlait à lui-même. Et il est vrai qu'à plus d'un égard nous nous parlons tous à nous-mêmes

en maintes occasions. Il se souvenait qu'un jour qu'il était somnolent, au cours d'une réunion des dirigeants de l'Ordre à Marienbourg, il s'était fait conseiller par cette voix dans sa tête le stratagème qui avait permis de débloquer la ville de Thorn assiégée. Il reconnaissait cette voix, maintenant : c'était la sienne. Ou plutôt, c'était une version de lui-même lui murmurant à l'oreille, depuis un lointain éon précédent, ce qui était sur le point de se répéter dans le temps présent.

Était-ce ainsi qu'il fallait entendre le mot « réflexion » : un dialogue intérieur que nous entretenons avec un autre nous-même et qui, comme en un miroir, réfléchit en nous nos propres pensées, ou bien nous adresse ses pensées en nous faisant croire qu'elles sont nôtres ? Est-ce un dialogue avec toutes les autres versions de nous-mêmes ?

Combien sommes-nous donc à l'intérieur ? Légions, répond le démon.

Mais toujours, malgré ses interventions, quelque chose dans l'essence de son propre personnage résistait au changement. Il persistait dans ses errements, et toujours perdait Ise. Il y avait là une sorte de noyau immuable du récit, quelles que fussent ses déclinaisons. Tilmann y était un sujet qui, en tentant de réécrire son histoire, fabriquait un autre sujet qui était Ise, comme une manière de miroir, là aussi, qui devait le confirmer comme existant. Mais ce miroir devait aussi rester une personne libre de ses choix, libre de l'aimer lui, sans quoi le reflet qu'elle lui renvoyait eût été misérable : celui que l'esclave réfléchit à son maître, celui que la chose réfléchit à son propriétaire. Libre, donc, elle le rejetait, et lui ne pouvait que tenter de la retrouver en reprenant une nouvelle fois l'écriture de cette histoire. Il ne pouvait pas l'oublier, il ne pouvait pas renoncer à elle, car ç'eût été s'oublier lui-même, s'effacer.

Ise était son âme-sœur. Il avait cette certitude de l'avoir toujours connue, d'avoir été, de tous temps, avec elle auparavant. Comment cela se pouvait-il ? Ce sentiment était-il un indice, une rémanence du souvenir qu'il avait d'elle

d'un monde précédent ? Et dans ce cas, cela voulait-il dire qu'il n'était lui-même qu'un exemplaire, une copie d'une version plus ancienne de lui-même ayant vécu antérieurement ? Où commençait-il ? Existait-il un Tilmann originaire qui ne fût pas qu'un principe abstrait porté par ses existences répétées ?

Pourtant, même à cette étape de sa pensée, s'il admettait qu'il pouvait être le personnage d'une fiction imaginée par un autre, il restait l'auteur de la fiction suivante. Un personnage racontant l'histoire d'un personnage qui raconte l'histoire d'un personnage. Et toutes ces fictions s'emboîtaient sans se confondre. La paroi entre les mondes était maintenue : il parlait dans la tête de ses personnages, mais jamais les différentes versions de lui-même ne pouvaient se rencontrer.

Jusqu'au point, toutefois, où leur nature commune de fiction autorisa l'un des auteurs à écrire qu'il traversait ce mur de la vraisemblance, qui n'est peut-être que le mur du temps qui se dresse entre les éons.

Il s'en avisa le jour où, agacé par la viduité de son personnage, il prêta à celui qui était en train d'en réécrire l'histoire l'envie de le (de se) supprimer.

Il retrouvait cette détestation de lui-même qui avait présidé à son écriture première, ces pages écrites d'une plume trempée dans la bile noire, qui s'empilaient sur une étagère de son bureau. Comment pouvait-on supporter l'imbécillité d'un homme à qui l'on offre de pouvoir revenir sur ses choix et qui répète sempiternellement les mêmes erreurs ; d'un homme qui aurait dû embrasser cette femme le premier soir où il l'avait rencontrée, et la trousser dans une venelle pour l'oublier aussitôt ; ou qui aurait dû la gifler en apprenant qu'elle l'avait trompée sur leurs sentiments réciproques ; et qui, au lieu de cela, l'avait élevée sur un piédestal, avait fait d'elle l'aune à laquelle il mesurait son être à lui, acceptant jusqu'à l'aporie de s'effacer pour que le miroir qu'elle était continuât de le refléter alors qu'il

n'était déjà plus là ?

L'écoeurement se confondant avec la nausée que l'on éprouve sur un bateau qui tangue, c'est probablement en réécrivant une nouvelle fois l'épisode de la traversée nocturne de la mer Baltique, que ressentant le mal de mer en même temps qu'il le décrivait, le Tilmann qui imaginait déchira la paroi devenue perméable entre son monde et le monde, semblablement fictif, du Tilmann imaginé, rêvant sur sa couche, et le saisit à la gorge pour l'étrangler.

L'incohérence brisa à la fois le rêve de celui qui dormait et le récit de celui qui écrivait. Tilmann se ressaisit et reprit à l'endroit où il se réveillait, son visage au contact, à nouveau solide, du plancher rugueux de la cale. Dans le récit, il n'avait qu'un souvenir nébuleux de ce qui venait de se passer.

Mais présentement, ou fallait-il dire, dans le présent du Tilmann qui, de nombreux éons dans le passé, faisait écrire ce passage de l'histoire par la version de lui-même qui précédait immédiatement celle de ses incarnations qui la vivait, Tilmann, donc, se posait des questions. Il ne savait trop si le Tilmann qui poursuivait sa vie était le même que la veille, ou si c'était l'auteur du récit de cette vie, un éon en arrière de là, qui venait de prendre possession de son corps. Une prise de possession bien inutile, puisque le démon, dans cette conjecture, avait oublié qui il était et se comportait comme la créature qu'il possédait, répétant les mêmes errements. Toutefois, l'un des deux Tilmann avait disparu : lequel ?

Tilmann s'avisa qu'il ne pouvait s'assassiner lui-même impunément. Ce n'était pas comme s'il était en train d'assassiner quelque personnage qu'il eût construit, son double, une fiction dont il serait, lui, auteur, la version originale, authentique. Il pressentait qu'il se tuait lui-même, celui qu'il était alors qu'il avait vingt ans. Or, qu'était-il à cette époque ? L'auteur-démiurge de son propre récit, qu'il serait plus tard et ne savait pas encore devoir être ? Et qu'était-il

présentement, sinon, lui aussi, une copie, un personnage de fiction rédigé par une version antérieure de lui-même ? Et cette version de lui-même n'était-elle pas, à son tour, que le personnage d'un auteur précédent ? Si ces précédents Tilmann avaient accepté la dérobade du récit qui conduisait à sa propre disparition, il ne serait pas de ce monde pour l'écrire à son tour.

Se souvenant, du reste, de ce qu'avait été sa propre traversée sur la cogue qui le menait, à la suite de son maître, vers la Prusse, il fit rédiger par une version ultérieure de lui-même l'épisode au cours duquel, dans la cale, un Tilmann salvateur empêchait le Tilmann assassin d'étrangler le Tilmann supposé être le personnage principal du récit, laissant à ce dernier le loisir de poursuivre.

Du moins est-ce ainsi qu'il pensa que les évènements dussent s'être produits. Son esprit était un peu confus, et il n'était plus tellement sûr que tout cela eût une importance. Dans ce flou des frontières entre réalité et fiction, Tilmann passait d'un univers dans les suivants et y revivait ses pérégrinations, en n'ayant pas que l'impression de les observer de l'extérieur. Ses réincarnations dans les récits qu'il en faisait se mettaient à écrire et, comme lui, à voyager. Il aurait dû, logiquement (si tant est que l'on pût parler de logique), rencontrer dans tous ces univers de multiples exemplaires de lui-même.

Bonne question, dit une voix à l'intérieur de Tilmann. Si moi-même je suis agi par mes versions antérieures, c'est qu'elles ont anticipé mes cogitations. Mes pensées sont-elles vraiment miennes, du reste ? C'est parce que j'admets que je suis le personnage de la fiction d'un autre que je peux entrer à mon tour dans la fiction que j'écris. Je peux y être à la fois observateur et acteur. Il suffit pour cela de l'accepter comme plausible, car cela veut dire que celui qui m'a écrit est en train de le rendre possible. Ou bien il suffit que je l'écrive dans le roman que je fais de mon incarnation suivante pour que cela m'arrive à moi aussi parce que cela

a été écrit auparavant. Tout existe parce que cela a déjà été écrit une fois.

L'écriture procurait à Tilmann un étrange apaisement de sa douleur. Prenant la place de ses personnages, il revivait son passé, les moments heureux et catastrophiques, les émotions qui y étaient associées, mais avec la distance du temps. Était-il lui-même, à ces moments, ou faisait-il semblant d'être ? Faisait-il semblant d'aimer ou aimait-t-il sans calcul, sans arrière-pensée ? D'où lui venait ce sentiment d'à la fois vivre l'amour et de s'observer en train de le vivre, de n'être jamais complètement dedans, ni complètement observateur du dehors ? Vivons-nous toujours les choses ainsi : en les ressentant et en nous observant les ressentir ? Sommes-nous la compilation de vies antérieures, de personnes dont certaines ressentent tandis que les autres observent, critiquent, approuvent ou désapprouvent ? Ce que l'Église présente comme un débat intérieur entre le Bien et le Mal, entre soi et le Malin, ce combat de Jacob au gué du Yabboq, n'est-il pas une agora où de multiples débatteurs s'affrontent ? N'est-ce pas la preuve vécue que les univers sont multiples ?

La distinction entre réalité et fiction me paraît aujourd'hui être un effet de discours. Elle repose sur le postulat qu'il n'y a qu'une seule réalité, un seul monde réel depuis lequel nous imaginons tous les autres : des mondes possibles, virtuels, mais fictifs. Or, on ne saurait exclure que cette manière de penser, que nous héritons des Romains et que l'Église a fait sienne, n'est pas autre chose que cela : une manière de penser. Dans ces conditions, la distinction entre réalité et fiction pourrait n'être qu'une illusion, c'est-à-dire, elle aussi, une fiction. Et, pour tout dire, c'est, dans notre rapport au monde, une manière de ne pas penser.

Il a existé des époques de notre histoire, et il existe des peuples éloignés, pour lesquels le monde que nous appelons réel, celui que nous habitons quotidiennement, n'est pas d'essence différente des mondes que nous considérons comme fictifs. Les dieux de la Grèce siégeaient au sommet du mont Olympe, qui est aux confins de la Macédoine et de la Thessalie : les habitants de la région peuvent le désigner du doigt, il n'est pas invisible, il n'est pas imaginaire. Les récits arthuriens parlent d'Avalon comme d'un lieu auquel on peut accéder en traversant des marais emplis de brumes. Les Hommes du Nord considéraient que le monde humain n'était qu'un parmi neuf royaumes, les autres étant peuplés d'elfes, de nains, de morts et autres entités. Pour les Anciens, il existait ainsi plusieurs mondes, qui étaient tous aussi réels que le monde dans lequel nous vivons.

La réalité des mondes est certes affaire de croyance. Les mondes des Anciens avaient la consistance que leur conférait le fait qu'ils y croyaient : ils n'en doutaient pas. Mais ce régime de la croyance commande aussi bien leurs

conceptions que la nôtre. Qu'il n'existe qu'un seul monde réel, cela est établi parce que nous y croyons : c'est la sorte de croyance qui définit notre époque.

La pluralité des mondes convient à un temps où l'on croyait à une pluralité de dieux. Là où il n'y a qu'un seul Dieu, il est de la cohérence du dogme de poser qu'il n'y a qu'un seul monde, et une seule vie au sein de ce monde, au cours de laquelle nous pouvons nous réaliser. Il n'y a pas de seconde chance. Les autres mondes, de même que les autres dieux, sont fabulations de mécréants, qu'il faut extirper de nos manières de penser.

En contrepartie, il est possible d'imaginer d'autres mondes que le nôtre : sous la condition d'admettre qu'ils ne sont pas réels. Dieu seul crée le monde réel, et il n'en crée qu'un seul. L'homme, parce qu'il est à l'image de Dieu, est également capable de créer des mondes, mais ceux-ci n'existent que dans sa tête : il ne peut pas y faire entrer ses semblables, les partager. On pourrait considérer que nous sommes les personnages d'un récit écrit par Dieu, et que nous peuplons de même nos propres récits de personnages qui sont nos créatures. Mais la préséance implique que Dieu est l'auteur premier (il n'y en a pas avant lui), et c'est à ce titre que le monde qu'il crée, celui où nous sommes, est réel, alors que les suivants, ceux que nous créons, sont fictifs.

La partition entre réalité et fiction implique un régime original de la croyance, qui est la foi. La foi n'est pas la croyance aveugle, car elle introduit la possibilité (et la légitimité) du doute. Tel est l'héritage des Romains, qui ont imposé, dans le traitement des affaires de la cité, la nécessité de la preuve : ils étaient des juristes. Le doute, la raison, l'établissement de la preuve, sont ce qui permet d'établir que quelque chose est réel. Le monde que les Romains nous ont légué n'est pas seulement réel, il est ordonné. Nihil est sine ratione : la connaissance, examinant avec soin le pourquoi des choses, établit un univers dans lequel tout

ce qui existe est explicable. Dieu, comme auteur de toutes choses, est l'Ultima ratio, la cause première. Mais Lui-même n'échappe pas à la cohérence qu'Il impose. Et un univers où les causes entraînent des effets sans retour, est aussi soumis à la linéarité et à l'irréversibilité du temps. Il n'y a pas de retour en arrière.

Un tel univers écarte de ce fait ce qui n'est pas, mais accepte ce qui pourrait être : c'est le domaine du roman.

Avant le dogme de l'unicité de la réalité, on peut dire que le roman n'existait pas. C'est la réalité de l'unique qui crée le virtuel, et la fiction permet d'exprimer ce qui est virtuel comme s'il était réalisé. Le dogme nous fait penser que la réalité, c'est ce qui existe même si l'on n'y croit pas, et que le reste, la fiction, les mondes magiques des Anciens, les affabulations des mécréants, n'existe que parce que l'on y croit. Mais c'est un mensonge, ou une illusion. La preuve, c'est que le roman invente des mondes crédibles, même si l'on n'y croit pas. La réalité, a contrario, ne tient que parce que l'on y croit.

En s'éloignant de la réalité, Tilmann s'éloignait du souvenir qu'il avait de la réalité.

Près de trois ans avaient passé depuis qu'il avait quitté Cologne. Un matin de février de l'année 1448, il s'avisa douloureusement que l'on était le jour de la Saint-Valentin. Personne, à Bâle, ne célébrait ce saint plus particulièrement qu'un autre, mais il se souvenait de ce soir à Strasbourg, où Silvio lui avait parlé de la coutume anglaise qui faisait de cette occasion une fête dédiée aux amoureux. Son ami était allé rejoindre une belle pour dîner avec elle, et poursuivre la soirée en de plus intimes exercices.

Tilmann leva les yeux de son écritoire et regarda par la fenêtre. Il neigeait. Il rajusta la couverture qu'il avait passée sur ses épaules et se leva pour aller rajouter une bûche dans le poêle.

La mélancolie dont il évacuait les humeurs dans l'écriture lui serrait à nouveau le cœur à l'évocation de ce souvenir. Comme une plaie dont on gratte la croûte pour vérifier si elle est toujours là, et dont on ravive idiotement la douleur pour l'avoir seulement cherchée, il porta sa pensée vers Ise. Il fut cependant surpris, et un peu désolé, par la difficulté qu'il avait à redessiner son visage. Ses traits, dans sa mémoire, étaient flous. Elle était juste le souvenir évanescent d'un regard, d'un sourire. Mais il n'arrivait plus à se rappeler la couleur exacte de ses yeux, le fil de ses cheveux, la texture de sa peau. Il était dans le regret constant du sentiment amoureux, mais l'objet de ce sentiment, lui, s'effaçait.

À la réflexion, il avait également du mal à se souvenir du visage de son ami Silvio, non plus que de celui de Nicolas. Il était resté trop longtemps enfermé, loin des hommes.

Se saisissant du prétexte qu'il lui fallait, pour la description des paysages dans son récit, revenir sur les lieux dont sa mémoire perdait ainsi les détails, il décida d'effectuer un périple par Cologne, puis Marienbourg, et de là, reprendre en direction du sud l'une des routes qui le menaient autrefois vers l'Italie. Le trajet, passant par Vienne et Wiener Neustadt, lui donnerait l'opportunité de revoir Silvio. Ce projet l'emplit d'une énergie nouvelle.

Il n'était pas dupe des motifs qu'il se donnait de retourner à Cologne. Il prenait le risque, tel la femme de Lot se retournant sur Sodome, d'être changé en statue de sel en revenant ainsi au contact de son passé. Toutefois, il ne tenait pas à revoir Ise. Il n'avait d'attrance que pour les décors des mondes imaginaires qu'il concevait, et il lui fallait pour cela s'inspirer des lieux réels. Les personnages, il pouvait les inventer.

Il arriverait à Cologne vers la veille du carême. Le carnaval lui permettrait de déambuler masqué dans la ville, ainsi serait-il peu probable qu'Ise, s'il venait à la croiser dans la foule, le reconnût. Du reste, lui-même ne la reconnaîtrait pas, car elle serait également déguisée. Oui, durant le carnaval, il serait un inconnu parmi des inconnus. Seule la ville se rappellerait à lui.

Il alla au coffre où il avait rangé ses plus vieilles affaires, comme le bréviaire de sa mère ou les perles de verre offertes jadis à sa femme, et en retira le masque de céruse dont il avait fait l'acquisition à Venise, il y avait une éternité de cela. N'était-il pas dans l'ordre des choses qu'il prît, le temps du carnaval, l'apparence de l'Homme en noir ?

Il fit ses adieux à dame Anna Schilling. Toutes les fois où il s'absentait, il prenait la précaution de l'entretenir comme si c'était la dernière, car elle devait avoir dans les quatre-vingts ans, et il n'était jamais assuré qu'elle serait encore de ce monde à son retour.

C'était toutefois une femme solide, dont la santé démentait à chaque fois cette inquiétude, et qui continuait, malgré

les couinements de sa vieille carcasse, à régenter les affaires de Tilmann, surtout depuis que lui-même les laissait partir à vau-l'eau. Elle lui témoignait une inébranlable fidélité, le sermonnait continument sur son état physique et moral, sur le fait qu'il ne mangeait pas correctement, ne soignait plus sa mise, et pensait inutilement à cette femme qui ne le méritait pas.

– Je suis bien aise, lui dit-elle, que vous vous décidiez enfin à sortir et à voyager dans le monde réel. Mais je ne me raconte pas d'histoires sur les raisons pour lesquelles vous vous rendez à nouveau à Cologne. Vous continuez à marcher dans votre tête pour y poursuivre une chimère. Je gage que je dois m'y faire, car tous les hommes sont ainsi. Vous partez dans des mondes imaginaires, et les femmes vous attendent. Mon défunt mari était ainsi, à faire l'ambassadeur pour le gouvernement de Bâle, dans les affaires qu'entreprennent les hommes au loin et dont il ne résulte que des guerres. Et il en est mort, Dieu ait son âme. Croyez m'en, Tilmann, il n'existe qu'un seul monde et il est fait de consistance solide. Nous le savons, nous les femmes, qui plongeons les mains dans votre merde depuis votre naissance, qui gérons la maison et faisons ce qu'il faut pour qu'elle tienne debout : il n'y a pas de valeur dans les fantaisies de l'esprit. Mettre au monde, puisque c'est ce que vous pensez faire en écrivant, ce n'est pas affaire d'imagination, de papier et d'encre : c'est affaire de chair et de sang, de douleur, de pleurs, d'humeurs. Le monde est tangible, il crie, il mange, il chie, et nous y répondons, nous donnons et nous nettoyons. Rien n'existerait, au retour des hommes, si les femmes n'y mettaient bon ordre.

Tilmann, comme d'accoutumée, n'avait rien à redire à cela. Il avait pris l'habitude de se laisser tourmenter par dame Anna, dont il reconnaissait qu'elle lui vouait un amour austère et un peu exclusif. Elle ne s'intéressait pas à la chronique qu'il écrivait, n'en avait jamais lu que quelques courts passages, pour les critiquer. Non qu'elle

ne comprît pas ce qui était en jeu pour lui dans l'écriture : au contraire, elle le saisissait bien, mais elle aurait difficilement admis qu'elle était jalouse des êtres de papier qu'y fréquentait Tilmann.

Un jour, du temps qu'il était encore à Bâle, Silvio lui en avait fait l'observation :

– Comment supportes-tu cette sorcière ? Elle t'expulse des lieux les plus intimes de ton domicile, qu'elle gère comme si tu y étais un intrus, et plus elle te traite comme un meuble, plus tu lui tends le chiffon pour t'épousseter. J'ai connu des hommes qui étaient écrasés par leur femme, réduits à l'état de carpettes, mais eux, du moins, pouvaient trouver, à rester avec elles, l'excuse des liens indissolubles du mariage.

– Peut-être que je lui suis utile en cela, avait répondu Tilmann en souriant. Il y a des partenaires, dans certains ménages, qui servent à l'autre de crottoir auquel se nettoyer les sabots, ou de sac de son sur lequel frapper, car ils savent que l'autre, qui les martyrise, en fait, s'effondrerait s'ils partaient. Il y a quelque abnégation à se mettre au service de l'autre jusqu'à l'effacement.

– Es-tu en train de dire que ce sont des saints ?

– Non, pour la sainteté, il faut encore quelque chose de plus. Il faudrait trouver à ce déclin de soi une forme de joie. On reconnaît le saint au fait qu'il est joyeux de se négliger ainsi pour autrui. J'avoue que tel n'est pas mon cas.

Silvio l'avait considéré en plissant les yeux :

– Certes, avait-il conclu, sans joie de ta part, il n'y a pas matière à sainteté, ni même à transcendance. J'y verrais plutôt une passion perverse qui te pousse à te détruire toi-même, et cela, en le mettant sur le dos de l'autre par surcroît. Une telle attitude d'apparente soumission incite à l'excès et au mal chez l'autre. De fait, c'est ce qui doit énerver ta gouvernante, qui te reproche ton penchant sacrificiel et qui sait qu'elle participe à ta destruction en te vilipendant. Elle s'en veut à elle-même de faire ainsi le mal, et

t'en veut à toi également pour cela. Et avec raison : car tu ne lui veux pas du bien en suscitant en elle ces sentiments tordus.

Tilman fut à Cologne pour le début du carnaval. Il fut déçu, et même effrayé, de ne pas reconnaître la ville, qu'il n'avait pourtant quitté qu'il y avait moins de trois ans.

Certes, elle était toujours là, essentiellement semblable à elle-même dans le tracé de ses places et de ses rues, enceinte entre ses murailles. Les églises, les couvents, l'hôtel de ville étaient où ils devaient être. Mais quelque chose, dans leur aspect, lui était devenu étranger. C'était parfois un détail, une façade repeinte de neuf, ou au contraire plus défraîchie que dans son souvenir. Mais en quelques occasions, le bâtiment lui-même semblait affecté par des changements dans sa forme, voire son essence. Il était arrivé par la voie du fleuve et avait débarqué sur le quai qui longeait le mur d'enceinte. Il n'avait donc pas approché par la rue Saint-Séverin la maison conventuelle de l'Ordre, comme il le faisait quand il arrivait à cheval par le sud. Mais depuis la barge qui se préparait à manœuvrer pour l'accostage, il avait repéré la position des flèches voisines de Sainte-Catherine et Saint-Jean : les tours lui paraissaient plus massives, d'un style brutalement vertical, bâties de briques comme si on les avait reconstruites à la hâte à la suite d'une destruction complète. Plusieurs maisons en ville semblaient faites de façades d'un seul tenant, d'un matériau gris, comme si elles avaient été coulées dans un moule.

Dans les rues, la foule était en liesse. La ferveur carnavalesque, qui du moins restait familière à Tilman, atténuait son impression d'être un étranger dans une ville qui lui échappait. Était-ce lui à qui sa mémoire jouait des tours, ou bien était-ce la ville qui l'avait oublié et lui parlait, par façades et bâtiments interposés, comme à un inconnu ?

Il était vêtu d'une houppelande noire, la capuche rabattue sur sa tête, et portait le masque vénitien. Il avait fait porter sa malle dans une auberge qu'un batelier lui avait recommandée, et n'avait gardé sur lui qu'une sabretache contenant ses valeurs, ainsi qu'une liasse de feuilles de papier et une écritoire de voyage en bois qu'il avait accoutumé d'emporter toujours avec lui.

Alors qu'il était dans son projet d'éviter le quartier où vivait Ise, l'énigme que lui posait cette ville qu'il identifiait comme étant Cologne, mais dont il ne reconnaissait pas la moitié des murs, le pressait de vérifier frénétiquement si les lieux connus de lui étaient bien encore là, et toujours les mêmes. À l'entrée de la rue *Unter Goldschmied*, la maison « À la Corne d'Or », qui faisait l'angle avec la rue menant à la Porte de Mars, et qui était le siège de la corporation des orfèvres, avait laissé place à un immeuble imposant en pierres de taille, d'une élégance et d'un style audacieusement moderne, abritant, à ce qu'il semblait, un atelier de parfumerie. Un placard annonçait que l'on y vendait une *aqua mirabilis* détergente et parfumée, pour l'hygiène du corps. Tilmann s'engagea dans la rue des orfèvres avec le sentiment de marcher dans un rêve. Il ne savait s'il devait craindre sa propre folie ou celle du monde.

La nuit était tombée, maintenant. Des chandelles étaient allumées aux fenêtres des façades. Autour de Tilmann, les passants déguisés et masqués, se croisant et se bousculant, poussant des cris et des rires, n'étaient nullement affectés par l'in vraisemblance de ce qui les entourait. À sa droite, le quartier juif que longeait la rue *Unter Goldschmied* paraissait se dissoudre dans une sorte de brume. Il voyait à travers les maisons comme si l'ensemble de la juiverie n'avait été qu'à moitié présente. Les groupes de fêtards qui entraient par les portes du quartier semblaient y disparaître.

Quand il voulut prendre à gauche à hauteur de l'église Saint-Laurent, il constata que celle-ci avait tout crûment disparu. Il y avait là une place, entièrement bordée de

hautes murailles aveugles et grises. Le lieu était étrangement vide et calme : la foule qui passait dans la rue où il se trouvait semblait l'éviter, comme si elle n'existait pas. Personne ne tournait ses regards dans cette direction. Il y pénétra.

Il fut dans la place comme dans une bulle. Se retournant, il voyait les gens passer mais ne les entendait pas. Déconcerté, il longea les murs gris qui enserraient ce lieu sur trois côtés, fantomatiquement éclairé par les torches des fêtards allant et venant dans la rue le long du quatrième côté. Ils étaient rigoureusement verticaux et uniformément plats, s'élevant à une hauteur qui devait avoisiner celle du clocher de l'église absente. Ils étaient rugueux au toucher, comme faits d'un seul tenant dans un mortier singulièrement résistant. Il n'y avait ni ouverture, ni passage, ni la moindre aspérité. De cet endroit, Tilmann était dans l'impossibilité de retrouver la rue où habitait Ise.

Il revint dans la rue des orfèvres, où il retrouva le vacarme de la fête. Contournant l'étrange phénomène, il tenta de pénétrer dans ce qui avait été le quartier Saint-Laurent par le côté opposé. Il ne trouva jamais la maison d'Ise. Tout avait disparu.

Tilmann se surprenait à être plus intrigué que vraiment affolé par cette magie. Il se dit qu'il devait être en train de rêver, ou de voyager en songe. Mais la pensée l'effleura aussi qu'il n'était pas lui-même, et bien plutôt l'un des exemplaires de ses nombreux personnages, dans une version tellement éloignée de son univers d'origine, que la mémoire du modèle premier s'en était perdue au profit d'inventions architecturales fantasques. Les lieux attachés au souvenir d'Ise s'étaient effacés en même temps qu'elle. Il avait peut-être atteint ce qui était le but de l'écriture : le meurtre de la réalité.

Ayant décidé d'explorer les lieux que lui proposait ainsi son imagination, il pénétra dans la juiverie. Alors qu'il pensait disparaître dans l'apparence diaphane que présen-

tait cette partie de la ville, la ruelle, une fois passée la porte qui en marquait l'entrée, devint subitement consistante, colorée, entourée des façades qu'il avait toujours connues. Derrière lui, à ce qu'il vit en se retournant, c'était le reste de la ville de Cologne qui semblait s'être dilué dans la brume. Décidément, il allait de surprise en surprise.

Le quartier était turbulent comme il seyait à un soir de carnaval. Dans la *Botengasse*, il retrouva, à son emplacement attendu, la taverne à l'enseigne « *Zur Scheren* » où il avait ses habitudes étant jeune. À l'intérieur, il faisait chaud et il y avait du monde, mais quelques tables étaient encore libres. Il s'installa à l'une d'elles et sortit de dessous son manteau quelques feuilles de papier et l'écritoire. Satisfait de se retrouver dans ce qui semblait une enclave de réalité au sein d'un univers fantomatique, il se dit qu'il n'y avait pas de meilleur endroit pour reprendre l'écriture de son récit là où il l'avait laissée en suspens : il était de nouveau du bon côté de la fiction, celui où l'on tient la plume.

Il s'était fait servir un broc de bière et était plongé dans la rédaction depuis une heure ou deux. Les conversations environnantes se mêlaient en une rumeur agréable. L'esprit de Tilmann glissait dans une torpeur qu'encourageait la chaleur émanant du poêle autant que des corps entassés dans un lieu exigu. Il avait choisi de revenir sur les passages de sa chronique qui se déroulaient dans ce lieu même, puisqu'il avait l'opportunité, en levant de temps à autres la tête pour l'examiner, de le décrire vraiment tel qu'il était.

Nécessairement, quand il arriva au point de son récit où il se décrivait, adolescent, faisant son entrée dans cette salle un soir de carnaval comme celui-ci, il se vit apparaître à la porte de la taverne. Il se décrivit, revêtu de cet accoutrement de Roi des Elfes qu'il s'était fait à l'époque, avec son masque difforme et cornu et son manteau cousu de pièces d'étoffes diverses. Il posa sa plume et réfléchit à la suite, se forçant à se souvenir des termes exacts de la

discussion qu'il avait eue avec l'Homme en noir, dont il faisait en ce lieu la rencontre pour la première fois.

Mais l'image qu'il avait de lui adolescent ne resta pas suspendue à cette interruption de son écriture. Son personnage vint à lui et lui adressa le bonjour sur le ton grandiloquent qu'il se souvenait avoir pris à l'époque, et lui demanda l'autorisation de s'asseoir.

Tilmann était surpris. Et pourtant, pouvait-il s'attendre à autre chose qu'à ce genre de diablerie, que son entreprise scripturaire annonçait depuis le début ? Toute sa vie, il avait parlé dans sa tête à un Homme en noir qui n'existait pas dans son monde : quelle incohérence y avait-il à ce que, revêtu de l'apparence de l'Homme en noir, il se parla à lui-même depuis un autre de ces mondes ? Derrière son masque, il remarqua à quelques changements dans la salle, que deux réalités se superposaient. La serveuse n'était plus la même que celle qui l'avait servi une heure plus tôt. C'était celle de son souvenir, et très certainement, elle devait être ignorante de sa présence. Il se souvint qu'à l'époque, elle ne s'était adressée qu'à lui, le jeune Tilmann, et avait fait comme si l'Homme en noir n'existait pas.

Il fit un geste à l'intention de l'adolescent qu'il avait été, en direction de la chaise inoccupée à sa table :

– Prenez place, Roi des Elfes, et contez-moi vos exploits de la journée.

Tilman vint en Prusse avec l'arrivée du printemps et y demeura toute la belle saison jusqu'à la fin de l'été. Il retrouvait ceux de ses enfants qui avaient choisi d'y rester vivre, qui s'y étaient mariés et avaient eux-mêmes des enfants, faisant de lui un grand-père. Il aurait pu passer là-bas le reste de son âge, vieillissant en patriarche encore vaillant au milieu d'une kyrielle de petits-enfants. Et sans doute eût-il choisi une telle existence, qui passait pour un accomplissement, s'il n'avait été pénétré de cette nécessité d'achever auparavant sa chronique. Alors seulement, se disait-il, il aurait déposé la plume comme on dépose son fardeau au retour d'un voyage, et se serait installé. Mais comme son récit spiroïdal, constamment, reprenait à son commencement, s'arrêter lui était impossible.

Il se sentait coupable de n'être pas un bon père, et d'être désormais un grand-père encore moins approprié à ce que des petits-enfants attendent d'un aïeul, lequel eût pourtant, parmi d'autres choses, pu leur raconter des histoires. Durant l'été, il aida aux travaux des champs et au soin des chevaux dont la famille poursuivait l'élevage. Mais la question du sentiment amoureux, à un âge où pourtant il eût dû raccrocher les armes au râtelier, le tourmentait encore trop pour qu'il se vécût dans le rôle d'un vieillard, sinon honorable, du moins repent. Il devait reprendre la route. Déjà, il le pressentait, il oublierait jusqu'aux noms de ses enfants et petits-enfants restés en Prusse, et eux, finiraient par oublier qu'il avait existé.

C'est sa fonction de courrier qui le retient de n'avoir pas entièrement disparu de la mémoire écrite de ce pays, car on trouve, dans les archives de l'Ordre teutonique, mention d'une mission qui lui fut encore confiée en octobre

de cette année 1448. Sa position au service de l'évêché de Bâle et de ce qui restait de l'assemblée conciliaire pourrait expliquer qu'on le retrouve là-bas à cette époque, peut-être porteur de messages de ces instances, destinés au Grand-Maître de l'Ordre, Conrad d'Erlichshausen. Toujours est-il que celui-ci lui en confia pour des destinataires sur sa route de retour, qui passait par Wiener Neustadt, en Autriche, la résidence de l'Empereur. Nous n'avons pas de connaissance documentée que Tilmann, pendant la période où il vécut à Bâle, eût continué à porter des messages entre Bâle et Marienbourg : entre les années 1435 et 1448, il disparaît des archives de l'Ordre. Il apparaît toutefois qu'il devait encore avoir la confiance des dirigeants de ce dernier, même après l'abdication de Paul de Rusdorf, car le chevalier d'Erlichshausen le considère toujours comme son *Romläufer*. Dans une lettre datée ultérieurement de décembre, le jour de Noël, il fait part au procureur de l'Ordre tout nouvellement nommé à Rome, Jodocus Hogenstein, qu'il a envoyé Tilmann le mercredi de la Toussaint depuis Thörichthof, un village où ils étaient en déplacement, à quatre lieues à l'est de Marienbourg, mais que le messenger s'est perdu, avec les plis dont il était porteur, quelque part entre Vienne et Neustadt.

Voici ce qu'il advint, tel que nous le rapporte sa chronique.

Tilmann arriva à Vienne dans les derniers jours d'octobre. Depuis l'élection successive d'Albert, puis de Frédéric de Habsbourg, comme rois des Romains, et bien que le premier n'eût pas été couronné Empereur et que le second ne fût encore qu'à y aspirer, la capitale des ducs d'Autriche était devenue, de fait, la capitale de l'Empire. Campée sur les rives du Danube, elle était depuis longtemps un carrefour entre les routes qui suivaient le fleuve d'est en ouest et celles qui reliaient l'Europe du nord à la Méditerranée. Son élévation en capitale impériale avait accéléré le commerce, et par le jeu conjoint d'un accroissement de la population et

du trafic des hommes et des marchandises, la ville était densément bâtie et encombrée. L'absence d'égouts et de fossés de drainage suffisants conduisait à ce que les ordures s'entassassent dans les rues. Les échoppes faisant commerce de vêtements, de tapis et de grains stockés pour plusieurs mois étaient infestées de rats. La ville puait et faisait le lit de fréquentes épidémies, en sorte que dans toute l'Europe sa réputation était telle que la peste, qui sévissait périodiquement, portait parfois le nom de « Mort viennoise ».

Tilmann était porteur de lettres pour l'Empereur, qui avait sa résidence habituelle à Neustadt. Il lui fallait cependant faire étape à Vienne, car il se pouvait que l'Empereur et sa cour s'y trouvassent en déplacement. Il descendit donc à la commanderie que l'Ordre avait dans la ville, et qui était le siège d'un baillage.

Vienne connaissait son agitation habituelle, mais quand le frère prêtre qui était d'astreinte lui ouvrit la porte de la maison conventuelle, Tilmann sut qu'il n'aurait jamais dû entrer en ville. À l'intérieur, des braseros dans lesquels on faisait brûler des herbes de senteur et des plantes médicinales diffusaient une fumée odorante. Le frère lui confirma que les deux chevaliers qui tenaient la maison étaient tombés malades la veille. Le mal s'était manifesté par une fièvre violente, des vomissements et des maux de tête. Dans la matinée du jour d'hui, ils avaient présenté les premières enflures à l'aine, aux aisselles et au cou. Elles étaient de la sorte qui durcissait et ne voulait pas crever, entraînant une douleur qui torturait les deux hommes. Il fallait se rendre à l'évidence : la peste était dans Vienne, et très possiblement, elle devait y sévir depuis plusieurs jours dans les quartiers populeux, mais les pauvres devaient avoir gardé leurs malades secrètement chez eux au lieu de les déclarer, de peur de se faire expulser de la ville pour prévenir la contagion. Le médecin qui venait de passer à la commanderie était allé avertir les autorités.

Tilman se mordit les lèvres de contrariété. Il se fit confirmer que l'Empereur était bien à Neustadt, et quoique l'on fût le soir, il repartit tout de suite, après s'être frotté les mains et le visage de vinaigre que lui prodigua le frère, et dont il aspergea également ses vêtements. Il quitta la ville par le sud. Il croquait en permanence une gousse d'ail pelée pour empêcher les miasmes de pénétrer par sa bouche.

Il fit le trajet de Vienne à Neustadt dans la nuit, sans presser son cheval, qui avait fait la route tout le jour d'avant. Ne sachant si les chevaux de la commanderie pouvaient porter le mal sur eux, il avait préféré ne pas changer de monture. Il fit une brève pause en milieu de nuit, dans une clairière en retrait du chemin, ne s'accordant pas de s'arrêter à une auberge dans un village. On ne savait d'où venait le mal : il pouvait avoir accompagné Tilman dans sa descente vers le sud, mais peut-être allait-il à sa rencontre s'il montait vers le nord, et dans ce cas, le pays alentour pouvait être déjà infesté.

Il eut la confirmation que tel était le cas, quand au matin, arrivant à Neustadt, il trouva les portes de la ville fermées. On ne laissait entrer personne, et du reste, personne alentour ne semblait vouloir s'y essayer. À quelques distances en avant du mur d'enceinte, des paysans de la campagne faisaient commerce de leurs denrées avec des bourgeois de la ville sous la surveillance de gardes armés. Chacun se maintenait écarté des autres, et l'argent des acheteurs était déposé dans un bol de vinaigre, où les vendeurs le laissaient tremper un temps avant de le récupérer. Dans un feu qui avait été allumé à proximité, un garde jetait régulièrement des poignées de souffre.

Tilman fit volter son cheval et s'en revint par où il était venu. Ni le nord, ni le sud n'étaient de saines directions. Il avait également une lettre du Grand-Maître pour le procureur de l'Ordre à Rome. Mais un messenger mort ne servait de rien au courrier qu'il portait. Si celui-ci devait ne jamais arriver à ses destinataires, autant que le messenger, lui, res-

tât sauf. L'épidémie pouvait durer plusieurs mois. Il décida de prendre la direction de l'ouest pour revenir vers Bâle.

Dans le courant de la journée, il commença à se sentir fiévreux et ressentit de violentes douleurs dans la tête. Le soir venu, ayant établi son campement dans une grange abandonnée en bordure de la route, il se palpa le corps et constata les premiers bubons aux aisselles.

Il passa la nuit à se retourner de douleur. Dans les périodes d'accalmie, il somnait dans un sommeil fiévreux, hanté de visions. Il voyait s'approcher son ami Silvio, qu'il aurait voulu rencontrer une dernière fois, et tendait ses bras vers lui. N'était-ce pas une plaisanterie injuste de la destinée qu'il fût en train de mourir alors qu'il avait été au pied des murailles de la ville où il résidait ?

Il ne se sentit pas s'éteindre. Il passa directement du sommeil au trépas.

Au matin, des chemineaux de passage lui volèrent ses sacoches avec ses valeurs, ainsi que ses bottes et ses armes.

On apprit par la suite que la peste avait pris naissance dans le Milanais et s'était répandue cette année-là dans toute l'Europe. On dit qu'à Paris, elle fit quarante mille morts.

Heimkehr : *je rentre chez moi. Chez soi, c'est là où quelqu'un nous attend.*

C'est bien ainsi que je me verrais mourir. Comme un chien, dans un fossé le long de la route, seul. Mais c'est l'avantage du récit que d'accorder au narrateur le privilège de représenter sa propre mort, et d'ainsi n'être jamais seul quand il meurt, car au chevet de son personnage, deux compagnons au moins l'assistent : l'auteur et le lecteur. Même crevant de la peste aux confins d'une terre désolée, il meurt entouré.

Le bonheur, ai-je lu quelque part, c'est d'avoir quelqu'un à perdre. Et c'est assez vrai, en première approche : si l'on a quelqu'un à perdre, c'est que l'on a dans sa vie quelqu'un à qui l'on tient, ce qui implique tout à la fois un motif de bonheur et une certaine inquiétude.

Mais nous devrions à la vérité de préciser que ce quelqu'un, nous espérons qu'il tienne également à nous, que nous soyons pour lui quelqu'un qu'il craigne de perdre. Que nous soyons son bonheur à lui. C'est cela, notre bonheur, vraiment : être quelqu'un que quelqu'un d'autre pourrait perdre.

C'est pour cela que, quand on s'imagine mourir, on passe assez vite sur le tableau de son propre cadavre : celui-là, on le voit tous les jours dans le miroir. Bien plutôt, on met en scène les effets de cet événement sur les vivants, en se figurant leur douleur à notre trépas. Les voilà qui regrettent de ne pas m'avoir aimé suffisamment de mon vivant, maintenant ils sont bien punis : je suis mort, et je peux à l'envi, depuis ma mort, les regarder me regretter. Je ne suis jamais davantage moi-même, existant, que quand je me joue la fiction de ma propre disparition dans le regard

de l'autre.

C'est évidemment dans ton regard que je souhaite ainsi exister en te voyant me voir disparaître. Je ne suis pas de l'essence de ceux qui mettent fin à leurs jours, et je ne serais pas non plus dupe du jeu qui consisterait à en pousser le faire-semblant pour t'obliger à m'en empêcher. Alors, pour regarder l'autre me voir disparaître, je décris ma mort dans un monde autre, depuis le monde présent où je suis vivant et où j'assiste au spectacle. Dans ce monde autre où je meurs, tu apprends la nouvelle. Et dans le monde où j'écris, tu me lis.

Est-ce le sens de bien des suicides ? Il y a ceux qui mettent fin à leur jour d'un coup, sans réfléchir, trop pressés de se décharger d'un poids insupportable. Mais il y a ceux qui macèrent dans la dramaturgie de leur propre fin, qui souffrent longtemps de ne pas exister pour l'autre et finissent par lancer un appel à l'aide. Ces mises en scène échouent souvent, à dessein, pour permettre à ceux qui les jouent à leur public, non de disparaître, mais de se réveiller et trouver dans les yeux d'autrui un peu d'inquiétude.

Tilman ouvrit les yeux.

Il faisait jour. La lumière entrait par plusieurs fenêtres découpées dans le mur blanc en face de lui, un mur le long duquel s'alignaient autant de lits, présentement inoccupés. Il était dans un dortoir. Lui-même était allongé sur un de ces lits, plutôt confortable et plutôt propre, protégé du froid par une épaisse couverture. Où était-il ? Un hospice ?

– Silvio ! fit une voix à quelque distance. Votre ami semble éveillé.

Il tourna la tête dans cette direction. À une table, à l'extrémité de la grande salle, plusieurs hommes étaient en train de jouer aux cartes. L'un d'eux se leva et se dirigea vers lui : il reconnut son ami le Toscan.

– Eh bien, lui dit ce dernier en lui souriant, te voilà à nouveau parmi nous. Tu nous as fait une belle peur. Les gardes qui étaient à la porte de la ville t'ont vu tomber de ton cheval alors que tu arrivais en vue de nos murs. Ils t'auraient sans doute laissé dans le fossé, car des rumeurs de peste circulent dans la région. Mais ils ont récupéré ta sacoche et rapporté le courrier dont ils ont vu qu'il était destiné à l'Empereur et à la chancellerie. Comme j'étais dans le bureau du chancelier Caspar Schlick à ce moment-là, je me suis enquis de ce qu'il était advenu du coursier, et je t'ai fait chercher. Tu n'aurais sans doute pas passé la journée, et surtout la nuit suivante, dans l'état où l'on t'a trouvé. Nous avons d'abord cru, il est vrai, que tu étais atteint par la maledormance. Tu grelottais de fièvre et tu délirais en te débattant faiblement, implorant « Pas mes bottes, pas mes bottes ! » quand nous t'avons déshabillé pour te mettre dans mon lit. Mais il semble que ce n'ait été qu'une mauvaise fièvre, dont te voilà sur le chemin d'être remis.

Ainsi, je ne suis pas mort ? pensa Tilmann en se tâtant les aisselles. Il ne présentait aucune induration à cet endroit ou en d'autres. Il me faut admettre, se dit-il, qu'il y aurait quelque incohérence à ce que ma chronique me décrive vraiment mourant, car pour l'écrire, il faut qu'à tout le moins un exemplaire de moi-même soit vivant et en assume la tâche.

Ce qu'il était en train de penser lui donna le vertige, qu'il attribua à la fatigue de la convalescence. Quelque chose lui disait qu'il devrait se pencher sur ce qui se présentait là comme une impossibilité logique, mais il avait l'esprit encore trop brumeux.

Alors qu'il se restaurait d'un bouillon de légumes qui lui avait été apporté, Silvio lui présenta les lieux, ainsi que ses camarades. Les secrétaires, scribes et autre commis de la chancellerie logeaient tous ensemble dans cette aile de la résidence impériale. L'Empire n'avait pas les moyens d'entretenir une administration sur un grand train. Les salaires ne permettaient pas à ceux qui les percevaient de se payer un logement individuel. Et bien que lui-même, Silvio, fût dans la confiance du chancelier et eût accompli des missions d'importance pour l'empereur Frédéric, il n'en était payé que d'une reconnaissance plus symbolique que financière.

Tilmann avait déjà entendu son ami se plaindre de sa situation, et il la découvrait désormais de l'intérieur.

— Ne seraient les opportunités que me procure ma position, je serais déjà reparti, ajouta Silvio. Je suis toujours, officiellement, représentant de Félix V auprès de l'Empereur, et ce dernier m'utilise comme ambassadeur, ce qui m'a permis de me rapprocher également du Saint-Siège. Il adviendra bien un jour que, de cette conjecture, quelque évènement ou une décision d'un grand de ce monde fasse ma fortune.

Silvio expliqua que la fréquentation de Caspar Schlick l'avait amené à modérer grandement ses opinions concilia-

ristes. Le Concile de Bâle était devenu l'instrument du roi de France, dont l'ambition était de dominer la chrétienté. L'union de l'Église ne profitait en rien de ces manœuvres. Elle passait désormais, au contraire, par un rapprochement des deux entités qui en étaient, de tous temps, la clé de voûte : le Saint-Siège et l'Empire. Silvio avait été dépêché trois ans plus tôt en ambassade auprès du pape Eugène, en remplacement du chancelier Schlick, alors indisposé. Il était toujours en disgrâce à Rome, mais ce voyage lui avait permis de rencontrer le Souverain Pontife, de se jeter à ses pieds et de reconnaître ses erreurs. Eugène l'avait absout avec mansuétude, précisant : « L'Église ne remet jamais le péché à qui le renie, mais ne le retient jamais à qui le confesse ».

– Il y avait de la noblesse dans le geste, si tu te souviens que j'ai participé à un complot qui visait à s'assurer de sa personne. Mais Eugène est aussi un politique avisé, qui sait reconnaître les hommes qui peuvent lui être utiles. Et de retour à Neustadt, je n'ai pas tardé à recevoir de son envoyé, le cardinal de Carvajal, la dignité de secrétaire apostolique. Je me trouvais ainsi être le secrétaire simultanément de deux papes et du roi des Romains.

Silvio s'était alors donné pour but de réconcilier le Saint-Siège et les princes allemands. Ceux-ci continuaient à incliner en faveur de la souveraineté de l'assemblée conciliaire sur le Pape, lequel avait en retour déposé deux des leurs, les archevêques-électeurs de Mayence et de Trèves. L'empereur Frédéric souhaitait quant à lui se rapprocher d'Eugène, mais devait ménager le sentiment dominant chez ses sujets. Il fallut à Silvio plusieurs voyages par les Alpes, entre l'Autriche et Rome, pour obtenir des concessions des uns et des autres, et ce fut finalement au début de l'année 1447 qu'il obtint des princes allemands que leurs députés se rendissent à Rome avec lui. Ils trouvèrent cependant Eugène malade et sur le point d'expirer. La plupart d'entre eux furent d'avis de ne pas prêter allégeance à un

pontife mourant. Silvio et Jean de Lysura, le vicaire général de l'archevêque de Mayence, les convainquirent de prêter serment. Ce fut Silvio qui rédigea la bulle qui devait amener la fin du schisme.

– Jean de Lysura exerçait un ascendant puissant sur la coalition des princes allemands. Je dois avouer qu'il me fallut le corrompre en utilisant des fonds que m'avait alloués l'Empereur à cet effet. Quelques jours plus tard, le pape Eugène rendait l'âme. Et comme son successeur, qui a pris le titre de Nicolas V, n'est autre que Tommaso Parentucelli, que nous avons connu du temps où il était secrétaire du cardinal Albergatti, et avec qui j'ai conduit toutes ces négociations, la suite ne fut affaire que de détails. Le concordat entre l'Empire et l'Église a été signé au début de cette année à Vienne.

– Étant en Italie, tu as dû recevoir des nouvelles de notre ami Nicolas.

– Bien sûr, je l'ai même rencontré à plusieurs reprises, et pour être exact, aussi bien en Italie qu'en Allemagne. Depuis qu'il est entré au service du pape Eugène, celui-ci l'a envoyé en différents endroits au nord des Alpes pour rallier les princes et les ecclésiastiques allemands à sa cause. Et Parentucelli vient de le nommer cardinal-prêtre de Saint-Pierre-aux-Liens à Rome. Autant te dire qu'il poursuit son bonhomme de chemin, lequel est jalonné de titres et de bénéfices toujours plus substantiels. Mais il reste l'homme de bien que nous connaissons, et depuis que je me suis rapproché de la cause pontificale, nous dialoguons à nouveau comme avant, chaque fois que nous pouvons nous retrouver en quelque lieu.

Tilman hésita un instant, puis demanda :

– Avez-vous eu l'occasion de reparler de Platon ? De cette théorie que nous avons appelé le donjon du temps ?

Silvio le considéra avec curiosité.

– Guère plus avant, répondit-il. Nous n'avons toujours pas d'autres pièces à apporter au dossier. Qu'est-ce qui te

conduit à aborder ce sujet ?

Tilmann ne savait trop comment formuler sa pensée. Il commença par raconter sa pitoyable aventure avec Ise, qui n'était au final, il s'en avisait en la résumant, que la banale histoire d'un sentiment amoureux déçu. À partir de là, n'importe qui d'autre aurait bu le calice amer du deuil, et serait passé à autre chose. Mais quelque caillou, contre lequel avait buté la roue de cette histoire, l'avait fait glisser hors de l'ornière des dénouements convenus.

Il y avait plusieurs ingrédients à cela, si l'on se penchait un peu sur l'affaire. D'abord, il était resté accroché, comme collé, à cet épisode de sa vie, comme il ne l'avait jamais été auparavant. Il n'était pas parvenu à s'en affranchir. Était-ce le fait de l'âge ? Il était près d'atteindre soixante ans. Ise avait-elle pris une place particulière, d'être la dernière femme dont un homme puisse espérer être aimé ? La rupture d'avec elle avait mis fin pour lui à toute vie amoureuse ultérieure. L'impossibilité de repartir, de poursuivre comme avant, d'où était résulté qu'il tournait en rond autour d'un être disparu, devait jouer un rôle dans ce qui se passait.

Ensuite, il y avait l'écriture. Il avait trouvé comme issue à sa souffrance de commencer à écrire. Cela avait d'abord été une écriture solipsiste, qui ne s'adressait qu'à l'absence de l'autre, une écriture cathartique : la douleur coulait le long de ses doigts, de sa plume, sur le papier qu'elle noircissait. Il se vidait de lui-même. Puis l'écriture s'était transformée en récit, fait pour être lu par d'autres que lui. L'être disparu qui était à la source de l'écriture était devenu un personnage de fiction. Et comme tel, sa substance tendait à s'effacer. Ce n'était d'ailleurs pas Ise, mais bien son absence, qui était au cœur de l'œuvre. La vraie Ise, elle, ne valait sans doute pas tant d'effort.

Enfin, il y avait cette étrange occurrence, dans les multiples versions de l'histoire, d'un autre personnage : Caspar, qui lui, par une sorte de mécanique inverse, était passé du

statut d'être de fiction, inventé un soir de beuverie entre Silvio et lui, à celui d'une entité paradoxale qui avait des effets dans la réalité, puisque Ise avait réussi à s'enticher de lui. Il était indubitablement le signe que quelque chose, dans l'ordre du monde, était rompu.

Caspar était un phénomène qui présentait des impossibilités. Comment un personnage imaginaire pouvait-il avoir joué des tours à des êtres réels ? Le personnage que Tilmann pensait avoir réellement rencontré dans sa jeunesse pouvait-il n'avoir jamais existé ? Mais alors, comment aurait-il pu porter les messages que Tilmann adressait à Ise et qu'il recevait d'elle ? Ces messages avaient-ils eux-mêmes quelque chance de n'avoir jamais été écrits ? Ise elle-même avait-elle existé ou bien n'avait-il fait que la rêver ?

Non, elle avait existé, il n'y avait pas de doute quant à cela, car la douleur qu'il ressentait de ce qu'elle lui avait fait, le manque qu'il avait d'elle, étaient la signature d'une existence réelle. N'eût-elle été que cette rencontre d'un soir à Cologne, elle avait existé, et existait encore. Et toute cette fantasmagorie qu'il se racontait n'était là que pour faire croire que tout cela n'avait été qu'un rêve, une illusion : pour rayer Ise de la carte, l'annuler comme n'ayant jamais existé que comme un fantôme peuplant son vide intérieur.

– Nous avons joué avec la réalité, commentait Tilmann, en inventant un personnage auquel nos contemporains ont donné la consistance d'un être réel. Et cela, comme ce dont je vais te parler maintenant, est affaire de récit. La réalité, pourrait-on penser, c'est ce qui existe, même quand on n'y croit pas. On n'a pas besoin de croire qu'un mur existe pour se cogner dessus : même si on croit qu'il n'existe pas, il se rappelle douloureusement à nous quand on essaie de le traverser. Et sans doute, notre siècle est-il en train d'inventer une forme athée de la réalité, puisque celle-ci n'a pas besoin que l'on croie que Dieu l'a créée pour qu'elle existe. Toutefois, il y a une autre manière de voir les choses. Si l'on admet que Dieu est l'auteur du monde, alors nous

sommes les personnages du théâtre dont il écrit la pièce. Et comme nous sommes créés par lui à son image, nous aussi nous pouvons créer des mondes à l'image du monde qu'il a créé. Il suffit de se laisser prendre par le récit de ces mondes pour qu'ils prennent consistance, ainsi que nous l'avons démontré avec Caspar. La réalité, c'est alors, au contraire, ce qui existe quand nous y croyons.

Tilman rapporta à Silvio son expérience vertigineuse d'une écriture où chacun des personnages représentant l'auteur écrivait à son tour l'histoire du personnage le représentant, jusqu'au point où cet emboîtement infini de personnages autorisait que l'on s'interrogeât sur la réalité de l'auteur premier, puisque celui-ci pouvait aussi bien être le personnage d'un auteur ayant écrit sur lui auparavant.

— Te souvient-il de ces fables que nous échafaudions autour du personnage de Caspar avant qu'il prît existence vraiment ? Sur la table de la taverne, nous avions disposé nos gobelets comme s'ils étaient des figurines, et nous en jouions comme avec les poupées de bois ou de chiffon de notre enfance, ou comme un marionnettiste avec ses pantins. Et puisque j'évoque le marionnettiste, considère ce qui se passe au théâtre, quand l'acteur joue un rôle, ou bien au carnaval quand nous avançons cachés derrière le masque de nos personnages. Le mot *personnage* ne vient-il pas de la *persona*, le masque de théâtre antique per quem l'acteur fait *sonare* la voix d'un autre ? Le personnage que nous jouons au théâtre ou durant le carnaval n'est, certes, pas distant de nous-même comme le serait un pantin que le marionnettiste agite et qu'il fait parler tel un ventriloque. Il habite le même corps que nous. Mais n'est-ce pas le même principe ? C'est comme si j'utilisais, acteur, mon corps pour donner vie à un être qui n'est pas agi par moi, mais par le récit d'un auteur de tragédie ou de comédie. L'acteur le sait, mais le personnage ou le pantin ne sait pas qu'il est le personnage du récit d'un autre. Que se passerait-il s'il le découvrait ? Voudrait-il se réapproprier son corps de

pantin ? Prendrait-il possession de ce corps qui est celui de l'acteur ? N'est-ce pas cela, devenir fou, ou être possédé par un démon ? Peut-être est-ce l'explication de ce sentiment d'écart, d'étrangeté au monde, de vide que j'ai en moi ? Je suis un pantin qui pense qu'il est vivant et qui ignore que quelqu'un d'autre habite en lui et s'est approprié son corps.

Silvio s'inquiétait de l'emportement de Tilmann :

– Calme-toi, mon ami, je te vois bien agité, céans, et bientôt la fièvre et les tremblements vont te reprendre. Il semble bien que ce soit de cette étrange ferveur que tu sois tombé malade sur la route.

Mais Tilmann poursuivait, repoussant les tentatives de Silvio de le faire s'allonger :

– Est-ce que c'est moi qui essaie de passer ma voix à travers cette *persona* qui la fait résonner : une tête, une bouche, un masque ? Ou bien est-ce que je suis ce corps, et quelqu'un essaie-t-il de sortir de l'intérieur de moi-même ? Te rappelles-tu, Silvio, ce miroir que j'ai chez moi, à Bâle ? Je passe tous les jours devant en me demandant qui est cet escogriffe en face de moi, qui m'observe, me détaille. Je considère parfois mes mains, les paumes tournées vers moi. Je les vois comme si elles étaient des gants recouvrant un outil, comme si je les regardais de derrière la fenêtre de mes yeux. Mon corps s'absente de moi. Je ne marche pas : je me fais marcher. Je ne me passe pas la main dans la barbe : quelqu'un passe une main dans une barbe.

Il finit par se laisser retomber sur les oreillers, épuisé.

– Doit-on considérer que Dieu est l'auteur du monde, de cette pièce dont il a créé les personnages ? Le destin, le *fatum* des Romains, n'est-ce pas une façon de dire que nous ne sommes que les personnages de cette pièce, de ce récit, dont nous ne pouvons échapper, que nous croyons maîtriser alors que sa narration et sa chute sont déjà scellées ? Tant de mythes racontent qu'un augure, un devin, a lu ce texte, et qu'il a beau annoncer à ses semblables leur

devenir, tel qu'il figure dans leur rôle : en croyant éviter leur destin, ils s'y précipitent. Ils essaient d'enjamber leur ombre, et ce faisant leur corps ne fait que projeter cette ombre un peu plus avant.

– Mais, le raisonna Silvio, la différence entre les Anciens et nous, c'est le message divin des Écritures : Dieu nous laisse le libre arbitre. Nous ne sommes pas les lecteurs passifs de notre destin, comme dans une tragédie grecque : nous choisissons nos chemins, nous écrivons notre propre texte. C'est cela, le sens des temps modernes : mettre l'homme au centre de la création et lui laisser donner un nom aux autres créatures, lui laisser écrire sa partition. Nous ne répétons pas ce que nos ancêtres ont fait, nous ne nous plions pas à la répétition de la tradition : nous inventons, nous découvrons. Dieu fit l'homme à son image.

– Précisément, soupira Tilmann. Les éons ne tournent pas en rond, ils ne se répètent pas, car cela voudrait dire que tout est écrit d'avance, tout est immobile. Nous avons le pouvoir de changer le monde, et je crains d'avoir découvert comment : en écrivant et en lisant. Le monde est un texte.

Après qu'il fut rétabli, Tilmann demeura quelques temps à Wiener Neustadt, où il retrouvait le plaisir de ses conversations avec Silvio. Il prit résidence dans une auberge. La chambre était assez spacieuse pour y accueillir, outre le lit et un coffre, une table et une chaise, ce qui permettait à Silvio de le rejoindre, au lieu qu'ils s'obligeassent à converser dans la salle commune de l'établissement.

La plupart du temps, Tilmann se retrouvait seul, et il en profitait pour poursuivre la rédaction de sa chronique.

Il s'essayait à un exercice difficile, qui consistait à présenter l'histoire, non de son seul point de vue, mais également de celui d'Ise. Il voulait comprendre comment elle en était venue à lui taire ses sentiments à elle, et de ce fait à le laisser, lui, pendant des mois, se déployer dans les siens. Il ne s'agissait pas de l'en excuser, mais d'extraire le texte de leur rencontre de sa seule imagination à lui. En présentant le récit sous le regard alterné de ses deux protagonistes, il arriverait peut-être à l'abstraire, à le ramener à ce qu'était sans doute toute rencontre amoureuse : un malentendu.

Bien sûr, il n'y parvint pas, car il était immanquablement plus disert sur ce qu'il ressentait et qu'il connaissait, lui, alors qu'il ne pouvait que manquer se mettre à la place de l'autre, qui par surcroît était ce qu'il y a de plus radicalement autre pour un homme : une femme.

De manière incontournable, Tilmann était du côté de la victime, ce qui renvoyait Ise du côté du criminel. Et le crime qu'elle avait commis avait consistance d'assassinat, puisqu'elle avait tué une partie de son être : elle avait sali le passé, détruit la possibilité de l'avenir, fait de l'amour un mensonge et du monde une illusion triste. Tilmann pouvait essayer de reconstituer par la pensée les mobiles de ce

meurtre : le chagrin dans lequel Ise vivait depuis la mort de son fils, le besoin qu'elle ressentait de vivre un amour intense pour un personnage de roman, le besoin d'être elle-même un personnage de roman. Ce n'en était pas moins un meurtre.

– Ne serait-il pas plus avisé, lui fit un jour remarquer Silvio, d'aller retrouver cette personne, de lui parler, pour lui dire le mal qu'elle t'a fait et ainsi vider ton sac ? Peut-être même, avec le temps, est-elle revenue de cette tocade pour un autre et se dit-elle qu'elle devrait reprendre avec toi ce qui n'a pas été achevé. Ainsi en finirais-tu de répéter cet échec avec des personnages de fiction que tu reconstruis en vain.

– Je ne sais pas ce que je pourrais lui dire, qui tienne dans l'espace d'une conversation. J'ai trois années de délitement à raconter, pendant lesquelles je n'ai rien fait de moi. C'est à la fois trop et rien : plus que ce que les mots pourraient porter, et rien qui donne matière à convaincre ou à séduire. Mais le fait est qu'elle m'a écrit pour tenter de reprendre langue avec moi.

– Quoi ? s'étonna Silvio. Cela, tu ne me l'avais pas dit.

– Enfin... je ne sais plus. Peut-être est-ce l'une des versions alternatives de mon récit, dans laquelle je m'imagine qu'elle m'écrit.

– Et que t'imagines-tu lui répondre ?

– Je ne lui réponds pas. Il faut que tu entendes que ce n'est pas de cette femme que je suis amoureux. Celle-ci m'a trahi, je n'ai pour elle que de la colère et du dégoût. Je suis amoureux de la femme qu'elle était avant, celle qui ne m'a pas encore trahi. Celle qui revient après la trahison est revêtue du masque obscène de celle qu'elle était avant. Non contente de m'avoir trahi, elle me trompe une nouvelle fois.

– C'est pourtant la même personne.

– Non, c'est le même visage, sans doute, le même sang qui coule dans ses veines, mais ce n'est pas la même per-

sonne. Elle le sait d'ailleurs, comme nous le savons toutes les fois où nous changeons au regard d'autrui : nous acceptons, en trahissant l'autre, de devenir nous-mêmes quelqu'un d'autre, de nous trahir nous-même. C'est un peu comme quand quelqu'un que nous connaissons subit un accident, une maladie ou la vieillesse qui le transforme. On ne le reconnaît plus, on ne veut pas aller le voir parce que l'on ne supporte pas de voir, dans ce visage qui a changé, un regard qui nous appelle du plus loin des années, qui nous dit que la personne que nous connaissons n'est plus là et ne reviendra pas. Ce regard nous crie qu'elle est bien là, qu'elle est la même, derrière la vitre de ces yeux que nous ne connaissons pas. Mais c'est faux, c'est quelqu'un d'autre. Je préfère me retrouver dans le récit où des personnages que j'invente renouent avec l'amour que j'ai connu et qui ne change pas.

Silvio secoua la tête, désapprobateur :

– Tu n'es pas amoureux d'elle, ni de ce qu'elle était. Tu es amoureux de l'amour, de ce qu'il nous fait éprouver, et peu importe pour qui nous l'éprouvons.

Ise naquit un jour de la manière dont commencent les récits : il était une fois Ise.

Il était une fois Ise, qui n'avait jamais connu qu'un seul homme, l'auteur de ses jours.

Ce n'est point seulement une convention périphrastique qui pousse à désigner ainsi le père de notre personnage. L'auteur des jours d'Ise est celui qui rédige les instructions qui vont la construire. La formule pourrait aussi bien désigner son père que le rédacteur du récit qui invente Ise comme personnage de fiction.

Son père était instruit mais pauvre. Il était l'un de ces maîtres d'école qui prodiguaient un enseignement dans des établissements qui n'étaient pas tenus par des prêtres ou des moines, mais par des laïcs. Depuis quelques décennies, les municipalités ouvraient des écoles où les cours étaient donnés en allemand, et non en latin, pour former les nombreux commis dont les commerçants avaient besoin. Il se présentait au marché annuel de Cologne où les municipalités venaient recruter leurs maîtres. Il arborait fièrement trois plumes à son chapeau pour signaler qu'il pouvait enseigner la lecture, l'écriture mais également le calcul et la géométrie.

La famille vivait de peu, mais le père d'Ise avait, du fait de ses connaissances, pu lui apprendre à lire et à écrire. Il pouvait même emprunter des ouvrages qu'il lui confiait et qu'elle lisait : des histoires de princes et de princesses. Elle s'était bâti un monde d'aventures fabuleuses où des chevaliers prêtaient allégeance à de nobles dames.

C'est dans cet état d'esprit qu'elle connut son premier amour. Et comme tout premier amour, bien qu'il fût annoncé par ce genre de lectures et qu'il se conformât à leurs ins-

tructions, ce fut une expérience sans précédent. C'était la première fois, et toutes les premières fois sont effrayantes. L'effroi est, dans ces circonstances, délicieux, il est une illumination. Mais il n'en est pas moins pour l'âme une irruption de l'évènement dans une image du monde qui n'était pas préparée à le recevoir. Il n'y avait pas de comparaison possible entre cela, ici, et autre chose, ailleurs, entre ce qui se produisait maintenant et quoi que ce fût qui pût y être référé dans le passé. Le premier amour se vit comme un inédit, une expérience unique, coupée du monde, qui enclot les intéressés dans une relation exclusive, sans concession.

Le garçon l'emporta dans un monde de fiction merveilleux. Il était comme un personnage de récit. Il lui racontait sa vocation, son ambition, décrivait les royaumes qu'il voulait conquérir à la force de son épée, mais aussi de son astuce. Il dressait les plans des voyages qu'il voulait faire, et il promettait de l'emmener avec lui. Elle ne croyait guère aux fictions qu'il lui contait, mais il importait peu que les promesses qu'il faisait ne fussent pas tenues dans ce monde, car elles devenaient réalité suffisamment consistantes, immédiatement quand il en parlait : elle était dedans avec lui.

Le garçon, toutefois, l'abandonna pour autre chose. Était-ce pour une autre, ou pour partir faire fortune ailleurs ? Qu'importe : les hommes partent, ainsi sont-ils faits. Ise fut laissée à un sentiment de perte, de gâchis, qui était à la mesure de la densité de ce qu'elle avait vécu. Plus tard, quand cette déception s'effacerait dans le flou entourant la fin de l'expérience, ne laissant en mémoire que ce que celle-ci avait de lumineux, le souvenir s'en maintiendrait sous forme d'un sentiment amer d'inachevé, de quelque chose qui n'avait pas pu, mais *aurait dû*, se poursuivre.

Le père d'Ise avait su se faire apprécier des marchands et dirigeants de guilde de la ville. Et comme il souhaitait que sa fille eût une vie affranchie du besoin, il l'avait promise au maître de la corporation des tailleurs de pierre. Elle

n'était pas amoureuse de cet homme, bien plus âgé qu'elle, mais elle comprenait qu'en retour, l'aisance qu'apporterait ce mariage assurerait les vieux jours de son père. De plus, elle entrait ainsi dans la fréquentation du patriciat de la ville, ce qui lui donnait également accès aux bibliothèques privées des amis de son époux. Elle continua donc à lire, se plongeant dans les récits de chevalerie que s'échangeaient les dames de la petite noblesse et de la bourgeoisie éduquée. Son mari était épris d'elle et savait lui faire plaisir en lui trouvant des ouvrages dans d'autres bibliothèques encore. Mariée à un homme protecteur à qui elle devait sa situation, mais rêvant qu'un autre homme vînt lui dire qu'il l'aimait de folie, elle se reconnaissait décidément dans ces histoires où un chevalier se voue à une noble dame mariée à un roi, mais où tout le monde respecte les lois du mariage indissoluble. Les livres décrivaient sa vie. Ils l'avaient prédite, ayant été écrits avant elle. Ils lui donnaient les mots de ses émotions, lui disaient comment l'on vient en amour.

La découverte du roman de Tristan et Isolde lui fut délicieusement scandaleuse. Le texte en autorisait d'aller plus avant dans l'émotion de l'aventure, de faire un pas de plus. Alors que les romans courtois maintenaient dans leur récit un mur entre la relation conjugale et l'amour pour un autre, auquel répondait le mur entre la réalité du couple et l'amour vécu par procuration avec les personnages de la fiction, ce récit-là brisait les conventions : les héros avaient une relation adultère. La séparation eût pu être maintenue et même renforcée entre une relation conjugale qu'elle vivait dans la réalité de tous les jours et une passion désormais coupable et torride, mais qu'elle entretenait seulement dans son imagination avec le Tristan de ses lectures. Toutefois, la tension était telle que ce mur entre réalité et fiction menaçait également de rompre. Ise voulait vivre dans son monde à elle ce que son modèle, qui par surcroît portait le même nom qu'elle, vivait dans le monde du récit.

Elle ne se l'autorisait pas. Dans la fiction, les héros ne se l'autorisaient pas non plus : seul un philtre magique avait permis cette liaison pécheresse dont Isolde et Tristan ne voulaient pas, mais dont ils ne pouvaient se défendre. Il fallait pareillement qu'une volonté supérieure s'imposât à Ise pour lui dire quel était son désir. Elle attendait qu'un prince arrivât dans sa vie de femme mariée pour l'en extraire, l'emmener sur son destrier, non pas contre sa volonté (car elle le désirait), mais contre son devoir. Qu'elle fût exonérée de la faute, que ce fût l'autre qui la commît, tel était après tout le rôle imparti à l'homme.

Le carnaval était ce temps où la frontière entre les mondes se faisait moins étanche, ouvrait des portes pour passer de l'un dans l'autre. Ces jours-là, l'univers de son époux et de sa famille s'éloignait, devenait indistinct, tandis que d'autres hommes apparaissaient, dans le regard desquels elle lisait la promesse d'un ailleurs fait de violence, de bruit, du ferraillement des épées et de la sueur des guerriers et des chevaux. Elle se donnait à eux, elle prenait en eux ce qu'ils détenaient de cette violence et de ce bruit. Elle se lovait dans l'ombre de leur vouloir, de leur désir, là où elle pouvait vivre l'espace d'une nuit une réalité qu'elle espérait sans oser la demander elle-même. Tous ces hommes avaient quelque chose de l'homme qu'elle attendait : ils la voulaient, ils la volaient, la ravissaient, l'emportaient dans un monde idéal. À ce moment-là, elle n'était que dans ce monde, et son mariage n'avait jamais existé. Puis tous, ils la rendaient à son quotidien premier, et alors elle redevenait dame Ise : ces passades n'avaient jamais eu lieu.

Il y eut Tilmann, qu'elle désira un soir de carnaval, dont elle attendait qu'il l'embrassât, qu'il l'emportât dans son royaume. Ce soir-là, elle avait discuté toute la soirée avec lui, ils avaient parlé des livres qu'ils lisaient, elle n'avait désiré que lui. Le temps s'était arrêté : elle n'avait jamais désiré un autre homme que lui. Et elle avait senti qu'elle

aussi allumait en lui l'envie, la force, la volonté de créer ce lieu où il pourrait l'emmener, et elle se sentait elle-même forte, puissante, de pouvoir susciter cet effet chez un homme : de pouvoir susciter un initiateur, de pouvoir maîtriser un maître.

Il ne l'avait pas embrassée. Il lui avait fermé la porte du pays magique où il aurait dû l'emmener. Le lendemain, ce monde n'avait jamais existé. Elle voyait bien qu'il la désirait toujours, et en était désolée pour lui, mais elle n'avait aucune attirance pour lui. Elle était certes émue d'être ainsi désirée par un homme, aimée jusqu'au sacrifice qu'il faisait de tout espoir de relation physique. Leur échange de lettres pendant deux à trois ans avait tissé un univers en forme de texte, comparable à un roman dont ils étaient à la fois les auteurs et les personnages. Cela ne la détournait pas de l'attente d'un homme qui n'était pas lui. Il disait ne pas comprendre qu'elle eût pu le désirer un soir et que cela fût oublié, que cela ne pût reprendre là où il avait hésité. Mais il ne comprenait pas, en fait, qu'elle ne se souvenait pas l'avoir jamais désiré.

Tilmann finit par abandonner, et il partit à l'autre bout de son monde à lui. Elle l'oublia.

Elle fut enceinte de son époux et ce fut un fils. L'accouchement fut difficile et il en résulta qu'elle en survécut, de même que l'enfant, mais qu'elle ne put en avoir d'autre. Elle découvrit que son fils était l'homme qui, sorti d'elle-même, était venu l'emporter hors d'elle-même, et elle bâtit pendant vingt ans son monde autour de ce garçon et d'elle.

Son époux faisait partie de leur histoire, mais comme à sa périphérie, comme un gardien qui en assurait la pérennité matérielle. Et il assumait ce rôle, par amour pour elle. Mais progressivement, se sentant exclu par son fils des pensées de sa femme, bien davantage qu'il ne l'avait été par les amants qu'elle avait connus, il devint triste, puis distant. Il n'y avait pas d'hostilité entre eux, il n'y avait pas d'infidélités non plus, ils faisaient toujours partie du seul

univers qu'ils se fussent donnés, mais c'était entre eux un univers fait de régularités rassurantes qu'ils retrouvaient le temps des repas et du coucher. Le reste du temps, lui se réfugiait dans son travail, et elle dans le ménage de la maison et l'éducation de l'enfant.

Son fils ne grandit pas. Il n'était pas chétif, mais il resta toujours de petite taille, garçon intelligent, réfléchi, mais au regard perdu entre deux univers. Il existe un royaume, les Limbes, qui n'est ni le paradis, ni l'enfer, et où vont les enfants nés morts, qui n'ont jamais pu pécher, mais ne peuvent non plus être jugés puisqu'ils n'ont jamais été exposés à la tentation de pouvoir pécher. Le garçon était comme un enfant qui n'aurait pas dû naître et semblait darder son regard sur ces Limbes auxquelles il appartenait.

Quand il commit le seul péché auquel un enfant vivant non né avait accès, qui était de se donner la mort pour tenter de rejoindre les Limbes, le monde qu'Ise avait bâti s'effondra, et elle avec.

Il ne lui était pas possible de renoncer à cet univers, qu'elle avait pris tant de temps à bâtir, dans lequel le bonheur maternel est tangible, fait de petites choses que l'on touche, que l'on caresse, et qui vous prennent dans leurs petits bras, dans lequel on est tout pour un autre qui est tout pour vous. Elle ne pouvait pas faire comme si n'avait jamais existé un homme qui avait été une partie d'elle-même. Elle se sentait à la fois abandonnée et terriblement coupable. Elle lui en voulait qu'il ne lui eût pas accordé suffisamment d'importance pour renoncer à partir de la sorte. Elle s'en voulait de lui en vouloir. Elle s'en voulait à elle-même d'être peut-être la prison qu'il n'avait su quitter qu'ainsi.

Pendant un temps, la disparition de leur enfant resserra les liens du couple, ils se soutinrent mutuellement. Lui surtout, veillait à ce qu'Ise ne commette pas de geste irréparable. Elle était dans un état effrayant, elle ne mangeait plus et avait maigri, ses traits tirés par les nuits sans sommeil,

les yeux exorbités, les cheveux emmêlés. Son mari la faisait surveiller par la gouvernante, qui ne la quittait pas de la journée. Un traitement à base de millepertuis et de racines de valériane, puis de pavot officinal, permit de la stabiliser en l'abrutissant l'essentiel du temps.

Au bout d'un an de ce traitement, dont elle put d'elle-même réduire les doses, elle vivait dans un monde sans passé ni lendemain, sans désir. Son mari, qui avait par trop pris l'habitude de se retirer dans son propre monde au cours de toutes ces années s'était à nouveau éloigné d'elle, vaquait à ses propres affaires. L'absence de leur fils n'était plus le lieu de leur rapprochement, mais au contraire un reproche mutuel informulé qui enfonçait un coin dans leur existence. Elle n'arrivait plus à se concevoir comme la femme possible de quelque homme que ce fût. Elle avait fait son temps et attendait une mort qui la délivrât et lui permît de rejoindre son fils.

Quand Tilmann réapparut, ce fut inattendu. Qu'il pût ne pas l'avoir oubliée toutes ces années l'étonnait, la troublait et rallumait en elle quelque chose qu'elle croyait éteint. Ces retrouvailles la laissaient dans une expectative prudente : ils avaient vieilli l'un et l'autre, l'attraction physique ne pouvait être celle d'il y avait plus de trente ans. Renouer un lien qui était resté platonique à l'époque donnerait-il quelque chose maintenant ? Elle lui avait ouvert sa porte comme qui n'a rien à perdre à le faire, car elle se sentait vide, et comme qui n'a rien à gagner non plus, si ce n'est donner à un autre ce qu'il demande et ainsi se dire que l'on a encore quelque chose en soi qui puisse être donné. Elle avait été surprise par ce qui s'était alors passé dans la chambre, sous les toits. D'autant plus surprise qu'elle lisait dans les yeux de Tilmann qu'il l'était également, que cela avait été son souhait, sans doute, mais non le résultat d'un calcul. Le désir de Tilmann l'avait emportée dans une contrée non seulement inespérée, mais imprévue.

Pendant les premiers mois avec lui, elle avait ainsi remonté le temps, elle vivait dans cette bifurcation qu'il avait rendue possible, en un point dans leurs passés alors qu'ils étaient jeunes. Ils reparlaient des âmes sœurs. Lui, évoquait leur chance de pouvoir vivre plusieurs vies et de les reprendre au moment où les embranchements les emportaient sur des chemins divergents. Mais où trouvait-il cette idée ? Elle savait, cela était établi, qu'il n'y avait qu'une seule vie, et ce qu'ils étaient en train de vivre montrait qu'il n'y avait jamais eu qu'un homme dans sa vie, et c'était lui. Ils étaient faits l'un pour l'autre.

Ils s'écrivaient, à nouveau, mais leurs lettres étaient désormais pleines de la promesse de se revoir. Entre les temps où il passait à Cologne, et bien qu'il y demeurât uniquement pour elle plusieurs jours, il fallait qu'elle s'arrangeât de réalités autres qui se rappelaient à elle. Son époux, d'abord, avec qui elle dut convenir pour l'avenir d'une séparation de corps, formule qui ménageait l'indissolubilité du mariage tout en permettant à chacun de vivre sa vie. Pour cela, de peur qu'il changeât son opinion, elle celait à son mari son propre changement d'humeur et le retour de Tilmann. Son fils, ensuite, qui continuait à tambouriner aux volets de son âme.

C'était le plus difficile. Comment une femme habituée à ne se penser dans le regard que d'un seul homme pouvait-elle laisser de la place à quelqu'un quand cette place restait prise, la plupart du temps, par le fantôme de l'homme qui avait le plus compté pour elle, qui comptait toujours le plus : son fils ? Il fallait que son amour pour Tilmann hurlât pour couvrir le bruit de sa douleur. Quand elle faisait l'amour, il fallait que la sauvagerie de l'acte brûlât la douleur, la colère, la peine, la culpabilité, qu'elle emportât tout. Au fond de la jouissance du corps, elle criait.

Puis ils s'installèrent ensemble, et tout changea, car au lieu d'être emportée par lui dans un monde idéal, c'est lui qui vint la rejoindre dans le monde du quotidien.

Il cessa, logiquement, de lui écrire. Il cessa d'être celui qui lui écrit et à qui elle écrit. Elle retrouvait un mari et un père, et le sentiment d'une prison qui se refermait à nouveau sur elle pour l'étouffer.

Rien n'allait. Il était trop et pas assez. À certains moments, elle était agacée par sa prévenance, qu'habituelle à une vie conjugale réglée par le respect des distances, elle vivait comme une intrusion. À d'autres moments, c'était au contraire sa centration sur lui-même, sur ses propres histoires, sa complaisance à se raconter, qui l'exaspérait, alors qu'elle attendait de lui qu'il l'écoutât. Quand elle parlait de son fils, il évoquait en écho son propre chagrin pour des êtres qu'elle ne connaissait pas, sans doute pour exprimer qu'il la comprenait, mais avec une maladresse qu'elle ne lui pardonnait pas. Toujours déchirée par l'épreuve de la perte, elle avait besoin que l'autre éprouve également un manque, une douleur, qui fit écho au sien. Or, en la retrouvant, elle, Tilmann avait au contraire comblé quelque chose. Il vivait dans le contentement stupide, insupportable, d'une relation lumineuse où elle n'était pas. Où elle était un objet. Elle vivait à nouveau avec quelqu'un qui la regardait là où elle n'était pas. Et plus il était amoureux, plus elle s'éloignait de lui, sans qu'il s'en rendît compte. Quand une nuit, il lui demanda si elle pouvait se taire quand ils faisaient l'amour, ce fut l'incident de trop.

Elle voyait bien qu'il ne s'avisait pas de ses sentiments. Elle aurait dû le lui dire, c'est vrai. Mais ils vivaient par surcroît sur des passés complètement différents. Il avait perdu son épouse il y avait vingt-cinq ans de cela et avait pris les habitudes d'un homme qui vit seul. Alors qu'elle avait pratiqué, pendant trente-cinq ans de mariage, les concessions, les silences, les contournements de la dispute qui rendent possible au quotidien la vie commune. Lui, ne voyait pas les discordances, les accrocs qu'il provoquait. Elle les subissait, mais s'empêchait de les relever pour éviter de gâcher les bons moments qu'ils partageaient par ailleurs.

Le désamour s'installait ainsi, progressif mais irrémédiable, et Tilmann ne pouvait s'en douter. Il ne pouvait s'en douter car, comme elle se taisait, au contraire, la relation s'exaltait pour lui dans l'idéal d'un quotidien sans heurt, sans conflit, harmonieux. Parfois, elle lui faisait une remarque, quand elle n'en pouvait plus. Elle pleurait. Ils en parlaient, il croyait comprendre que la douleur de la perte de son fils était toujours là, et il compatissait. De retour au calme, il pensait que tout était en train de revenir, petit à petit, dans l'ordre, puisque ces quelques signaux contrastaient avec une relation qui semblait, au dehors, toujours plus amoureuse, ce que ne démentait pas leur désir mutuel toujours accru et leur connivence sur tant de sujets de conversation.

Elle, a contrario, pressentait qu'elle allait devoir répéter ce qu'elle avait déjà infligé à son mari par le passé : elle allait devoir le trahir pour pouvoir respirer, exister. Elle éprouvait ce besoin vital d'être ailleurs que là où l'autre la regarde. Tilmann lui avait appris qu'elle pouvait être aimée et qu'elle pouvait à nouveau aimer. Mais il ne serait pas payé de retour. Elle n'arrivait pas à surmonter la douleur de la perte violente de son fils : il lui semblait qu'elle ne pouvait couvrir cette douleur qu'en vivant une passion tout aussi exacerbée, tout aussi douloureuse, une cacophonie qui couvrît le bruit que faisait la perte dans son vide intérieur. Elle avait besoin de tomber amoureuse, et elle savait déjà que ce ne serait pas de lui. À nouveau, elle remontait le temps pour reconstruire l'histoire, une seule histoire. Elle savait désormais qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre, et en fait, ne croyait pas avoir jamais pensé qu'ils le fussent.

Elle aurait dû le lui dire, pour qu'il pût se préparer à une séparation. Mais elle avait peur de sa réaction. Elle craignait qu'il la quittât en découvrant la dissymétrie de leurs sentiments. Or, elle ne voulait pas, ne pouvait pas, se retrouver seule à nouveau, dans l'état de désolation où la

laisserait un nouvel abandon.

Elle maintint ainsi plusieurs mois leur liaison dans le silence sur ce qu'elle éprouvait. Et dans les périodes où il s'absentait à Bâle ou Mayence, elle se laissa aller à reprendre contact avec les hommes de son passé.

Tilmann ne lui avait-il pas montré la voie en renouant avec elle une histoire qui était pour lui celle de son premier amour ? L'ironie voulut que son premier amour à elle fit lui aussi sa réapparition à cette même époque.

Quand elle le revit, elle se demanda comment ils avaient pu se quitter. Elle ne se souvenait plus de ce qu'il lui avait fait endurer. Le temps qui passe effectue son travail de remaniement de la mémoire, écartant les moments désagréables pour ne retenir que les souvenirs heureux. Le tableau ancien de ce premier amour se renforçait de couleurs vives, d'épisodes parfois banals mais célébrés comme inoubliables. Ise oubliait les fâcheries, les disputes, les différences de points de vue qui avaient, dans la réalité, fini par décider les jeunes amoureux à mettre fin à cette relation. Les moments sans intérêt qui avaient été les plus nombreux à faire le quotidien de leur liaison n'avaient pas laissé de traces. Les souvenirs étaient déformés, certains étaient parfois inventés. L'objet de ce premier amour était-il bien l'homme mûr qu'elle avait en face d'elle aujourd'hui ? N'était-il pas quelque fantôme idéalisé ?

Dès qu'elle fut assurée que cette histoire était la bonne, la seule, car elle entendait son cœur le lui affirmer, elle l'annonça à Tilmann. Elle avait toujours aimé ce garçon et lui seul, et avait seulement voulu l'ignorer jusqu'ici. Comme il essayait de comprendre, elle déversa sur ses questions tout ce qu'elle n'avait pu lui dire jusque-là, lui assénant tous les reproches qu'elle avait à lui faire et qu'il avait voulu ignorer.

Elle aurait voulu qu'ils restassent amis (puisque désormais c'est ainsi qu'elle voyait l'essence de leur relation telle qu'elle avait toujours été), et elle déplora que sa ré-

action fût si excessive. Elle se sentait un peu coupable, mais elle ne voyait pas de quoi, puisqu'elle lui avait fourni suffisamment d'indices au cours des mois précédents, des remarques, des signes qu'ils n'étaient pas faits pour vivre ensemble. Elle s'agaçait donc de se sentir ainsi vaguement accusée d'une faute inexistante, et lui en voulut également un peu pour cela.

Elle atteignit ce point de son récit où il est généralement allégué qu'elle et son nouveau chevalier servant se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Il n'y a pas d'histoire au-delà de ce point. Toutefois, ils ne se marièrent pas et n'eurent pas d'enfants. Il était un peu tard pour cela, ils étaient avancés en âge, et la réalité de l'époque continuait à faire d'elle la femme de son mari, bien que ce dernier et elle fussent séparés de corps. De toute façon, ils ne firent rien que nous connaissions au-delà de cette limite où le conte s'arrête. Peut-être vécurent-ils une histoire, que la chronique de Tilmann ignore. Peut-être la peste qui sévit peu de temps après les emporta-t-elle. Ils étaient morts de toute façon pour Tilmann et Tilmann leur était mort. Il n'y a pas d'après, quand un conte se termine.

Vouée à vivre un conte avec un personnage dont la réalité reste incertaine, Ise concluait une vie qui la disposait, par essence, à n'être elle-même qu'un personnage de fiction. Elle n'y était peut-être pas destinée, car qu'est-ce que la destinée, sinon l'écriture d'une vie qui veut absolument ignorer que d'autres écritures sont possibles, lui soient alternatives ? Une écriture jalouse, exclusive, qui se refuse à être effacée comme sur un palimpseste, pour laisser place à d'autres ? Non, elle n'était pas destinée à n'être qu'un personnage de fiction, mais elle était portée par son essence à se penser comme tel, et de ce fait à emporter son entourage, les hommes qu'elle croiserait sur son chemin, dans cette fiction.

Elle ne vivait pas dans un monde qui connût plusieurs versions. Il n'y avait pour elle qu'un seul monde, dans le-

quel un seul homme viendrait la chercher, forcer cette prison et l'extraire de cette destinée. Elle ne comprenait pas que fermer toutes les autres portes était le meilleur moyen de fabriquer un univers sans porte : un destin.

Ise était née et avait vécu comme il en est des récits : il était une fois Ise, et une seule fois.

Je crains d'être arrivé au point où mon écriture échoue. Elle n'arrive pas à s'extraire de toi et je n'arrive pas à t'extraire de moi. C'est que je n'arrive pas à nous voir de l'extérieur de nous deux. Je le constate à cette impossibilité qui serait mienne de raconter l'histoire que tu vivrais avec un autre, alors que je ne serais pas dedans. Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants : ainsi se terminent les histoires, et il n'y a pas d'après. Notre histoire se termine ici, et pour moi, la vôtre s'arrête également : je ne vais pas écrire sur ce que je n'ai pas voulu entendre de toi. Dès lors, il faut bien se rendre à l'évidence : nous sommes morts l'un à l'autre.

Je me dis que, quand je cesserai de te faire des reproches, quand je ne serai plus dans la tentation de t'invoquer, alors, tu me seras devenue suffisamment indifférente, par épuisement, pour que je passe à autre chose. Ou bien je serai incapable de passer à autre chose, mais m'étant suffisamment mis à ta place pour tenter de comprendre, pour ressentir ce que tu as ressenti et non plus seulement éprouver le mal que tu m'as fait, quand je n'aurai plus rien à reprocher ni à toi, ni à moi, que je serai juste dans l'insensé de ce que fut une relation, de ce qu'est toute relation, alors je n'aurai plus qu'à me laisser mourir. Voilà, on meurt de n'avoir plus rien à dire à l'autre, et de n'avoir plus rien à entendre de lui. Et c'est ce que nous-mêmes nous faisons aux autres : nous les tuons d'être devenus sourds à ce qu'ils nous disent, parce qu'à la longue, ils se découragent de notre surdité, mais ont l'obligeance (ou la fatigue) de ne plus vouloir la forcer. Ils s'effacent.

Je suis toujours étonné que les gens qui se donnent la mort trouvent le prétexte, l'opportunité ou le temps de le

faire, car il faut qu'à ce moment-là ils ne soient pas dans l'entourage des leurs. Souvent ils ont fugué, ils se sont échappés, et meurent seuls. Comment s'y sont-ils pris ? Leurs proches disent alors : nous n'avons pas vu venir ce qui s'est produit. Mais s'ils ne l'ont pas vu venir; c'est que l'autre ne disait plus rien ou que l'on n'entendait plus ce qu'il disait. Il faisait semblant d'être en paix, il paraissait aller mieux. Et le voilà qui saute de la falaise ou se pend à la solive de son plafond.

Tilmann écrivait, écrivait... Il essayait d'explorer des mondes toujours nouveaux, poussant leur invention jusqu'aux limites de ce que leur édifice logique pouvait supporter, les chauffant à l'athanor de l'alchimiste comme des soufflés instables, dont la bulle d'histoires antagoniques menaçait de s'effondrer à la moindre incohérence qui percerait un trou dans sa surface tendue d'illusions.

Plus rien n'avait d'importance, de sens. L'histoire même d'Ise ne l'intéressait plus et les pérégrinations de Tilmann sortirent du cadre que délimitait le seul récit de leur liaison, pour s'intéresser au vaste monde. C'est à ce moment, semble-t-il, que sa folie contamina l'ordre solide des choses.

Il lui paraissait que le monde créé par Dieu était absurde. S'il avait été dans le dessein du Seigneur de bâtir un univers ordonné par de justes lois, Il n'aurait pas désigné aux charges les plus élevées des princes assoiffés de pouvoir et des clercs prévaricateurs, tandis que son ami Silvio, qui s'attachait à rapprocher ces dirigeants aveugles pour le bien de l'Église et de l'Empire, mangeait du pain noir et logeait dans un dortoir avec des commis jaloux à l'affût de ses faux-pas. Au théâtre du monde se jouait une mauvaise farce, qui ne valait pas plus qu'une autre, que n'importe quel écrivain eût pu imaginer. Il se dit un jour : pourquoi ne pas raconter mon histoire dans un monde où un personnage tel que Silvio deviendrait Empereur ou Pape ?

Revenant d'une soirée passée à boire dans quelque taverne, assez ivre pour entreprendre un délire cynique et joyeux, et point assez pour s'effondrer sur sa paille avant que de l'avoir jeté sur le papier, il avait déploré l'absence de son vieil ami avec qui il aurait aimé échanger de

telles vaticinations. Silvio était en voyage à Milan au service du roi des Romains, pour négocier au bénéfice de ce dernier la succession de son ancien protecteur, le duc Visconti, décédé l'année d'avant, succession qui était une nouvelle pomme de discorde entre l'Empire et le Saint-Siège. Tilmann avait évoqué, avec ses compagnons de beuverie d'un soir, le carnaval de Cologne, où l'on élisait un pape de pacotille, sur le modèle de la journée des contraires dans l'antique Babylone, au cours de laquelle un esclave devenait roi (pour être exécuté à la fin de la journée, car il ne fallait pas qu'un esclave nourrît trop d'idées sur la chose). Le monde, aujourd'hui, était-il plus vraisemblable qu'une version dans laquelle un mécréant, invocateur des divinités antiques, buveur et fornicateur, secrétaire d'un antipape, se ferait élire sur le trône de Pierre par le sacré collège des cardinaux ? Tilmann souriait en écrivant. Il lui faudrait sans doute brûler cette histoire-là après l'avoir écrite, de peur qu'elle tombât entre les mains de quelque inquisiteur.

Mais qui désignerait un tel inquisiteur, sinon le Pape lui-même ?

Pour établir la vraisemblance de son récit, Tilmann considéra le nœud de possibilités que formait la carrière politique de Silvio à ce jour. Frédéric l'avait, quelques années plus tôt, fait entrer à son service en le couronnant *poeta laureatus* pour son œuvre poétique et romanesque, un titre honorifique qui lui avait permis d'exercer des fonctions officielles à la cour de Vienne. Le littérateur était devenu l'un des secrétaires de l'Empereur. Sa souplesse morale et son aptitude à mettre de l'eau dans le vin de ses convictions politiques en faisaient un conseiller avisé, auquel l'Empereur avait confié plusieurs missions visant à asseoir sa légitimité en réconciliant les princes allemands avec le pape Eugène. Son habileté lui avait permis d'opérer ce rapprochement improbable, qui privait du même coup le Concile de Bâle et l'antipape Félix de tous leurs soutiens. Il avait obtenu du pape Eugène son pardon et l'absolution de ses péchés

antérieurs. Eugène l'avait même désigné comme secrétaire apostolique.

Il y avait cependant dans l'entourage du roi des Romains de nombreux secrétaires, mais un seul chancelier. Tilmann se dit que la disgrâce ou la mort du chancelier Caspar Schlick serait dans cette configuration un événement de nature à faire passer Silvio à l'avant-plan. Schlick mourut donc en juillet de l'année 1449, la veille du septième dimanche après la Pentecôte. Mais c'était sans compter avec la foule des courtisans qui voyaient en Silvio un étranger et un concurrent. En réalité, avec la disparition du chancelier, le Toscan perdait un protecteur. Comme un être vivant se rétablissant d'une plaie après l'avoir suturée, l'ordre du monde résistait à des événements visant à modifier le cours de son histoire et tendait à revenir à sa cohérence première.

Bien que sa réconciliation avec le Saint-Siège fût récente, Silvio avait sans doute plus de chance de progresser dans la hiérarchie de l'Église que dans celle de l'Empire, surtout avec l'élection comme Pape de Tommaso Parentucelli, un érudit dont il était proche.

Tilmann, à la table où il écrivait, se tirait la moustache. Il n'était pas difficile d'imaginer qu'un Silvio nommé à une charge ecclésiastique eût assez d'entregent pour devenir un jour cardinal, puis Pape. Le plus difficile était d'imaginer le renversement intérieur qui amènerait le personnage à en passer par la condition obligée de l'exercice, à savoir entrer en religion. Silvio avait accepté de devenir diacre pour être nommé envoyé du Pape, mais il était loin d'envisager la prêtrise, qui supposait un renoncement à bien des plaisirs.

Les ingrédients d'une conversion improbable étaient cependant là. Pour commencer, Silvio était d'une santé désormais fragile. Depuis son voyage en Écosse, il souffrait de la goutte. On pouvait compter sur les souffrances du corps pour rappeler à un être humain qui n'était plus dans sa première jeunesse la précarité de l'existence. Silvio était loin d'être à l'article de la mort, mais la mort se rappelle tout de

même à nous toutes les fois où les défaillances physiques mettent un terme à l'illusion d'immunité de la jeunesse.

Surtout, Silvio avait vécu pleinement sa jeunesse. Il avait eu plus d'aventures que bien des hommes de son époque, visité quantité de pays, rencontré les mœurs de peuples variés, connu de nombreuses femmes. Dans la diversité et la multiplicité, il avait toujours retrouvé le semblable et le constant : les appétits, les petites choses, les limitations de la pensée quand elle se couche dans la conformité. Même le pardon du Pape et les honneurs décernés par l'Empereur ne lui brouillaient pas l'entendement. Sans doute partageait-il cela avec Tilmann, en raison de leur commune expérience de l'écriture : les ambitions et les plaisirs terrestres n'étaient qu'illusions, artifices inessentiels. Entre les lignes du texte mondain, il fallait lire autre chose, qui confinait au sacré. Silvio était en recherche de ce qui soutenait le monde, lui donnait sens : quelque chose qui était aussi constant que les appétits, les petites choses, mais encore au-delà, plus grand. Que le monde tînt par l'amour que lui vouait un être supérieur invisible, suffisamment aimant pour passer sur tous ses péchés, lui était une évidence, car sans cela, comment le soufflé eût-il pu tenir ?

Certes, Silvio eût pu être touché par la grâce tout en continuant une vie de débauché. Ou il aurait pu abandonner sa vie de débauché et se faire ermite, renonçant également aux honneurs d'une carrière temporelle. Mais que ce fût par cabotinage pour les honneurs ou par conviction d'un rôle qu'il avait désormais à remplir (ou par un mélange subtil des deux, honores mutant mores), il n'y avait pas de rupture spirituelle dans le retournement que présenta finalement sa nouvelle biographie, quand Tilmann imagina que, sur son lit de mort, le pape Eugène l'avait lui-même ordonné prêtre.

Le reste suivit un cours assez naturel. Après la mort d'Eugène, l'une des premières décisions du nouveau pape Nicolas V, alias Tommaso Parentucelli, fut de le nommer

évêque de Trieste. Cette nomination rencontra l'opposition des chanoines de la cathédrale, et par la suite, cette dignité lui fut échangée contre celle d'évêque de sa propre cité de Sienne, ce qui était une forme de consécration dans sa patrie. La république de Sienne se méfiait cependant de lui et craignait qu'il en profitât pour rétablir sa famille au conseil de la ville. Il resta donc éloigné de son évêché. Il continuait à servir d'ambassadeur à Frédéric III, qui l'envoya négocier son mariage avec la princesse Éléonore du Portugal, puis un arrangement avec le dirigeant hussite George de Podebrad. Silvio accompagna le monarque à Rome pour son couronnement comme Empereur. Lors de l'élection du nouveau pape Calixte III en 1455, il représentait les princes allemands venus prêter serment d'obédience au Saint-Siège, et était porteur de recommandations de l'Empereur et du roi de Bohême pour son élévation à la pourpre cardinalice, qu'il finit par obtenir l'année suivante.

À la mort de Calixte III, au début du mois d'août de l'année 1458, il faisait donc partie des cardinaux présents qui se réunirent en conclave pour l'élection de son successeur. Le cardinal de Rouen, Guillaume d'Estouville, un homme de fort tempérament disposant des moyens d'obtenir les votes par simonie, partait favori bien qu'il fût français. Mais Enea Silvio jugea que la tiare papale devait lui revenir. Bien que le sacré collègue comprît des hommes d'un sens moral plus élevé que lui, il était mieux fait pour la fonction en raison précisément de son ouverture et de sa souplesse, dont témoignait son adaptabilité à des rôles multiples par le passé. Après très peu de manœuvres, qui prirent de court les partisans du cardinal de Rouen, il obtint suffisamment de déclarations d'accessus à l'issue des résultats du second tour pour être élu à l'unanimité. Il fut couronné Pape le troisième jour des nones de septembre de l'an 1458, qui était le quinzième dimanche après la Pentecôte, et prit le nom de Pie II.

Tilmann était rentré à Bâle, où il continuait à écrire, dans un monde que son écriture continuait sans doute à perturber. Il devait approcher les soixante-dix ans quand il fut invité, malgré son âge, à se déplacer à Pienza, dans la république de Sienne, pour le printemps de l'année 1460, afin d'y être reçu en audience privée par le Souverain Pontife. Silvio avait élevé son village natal, Corsignano, au rang de ville et de résidence pontificale, sous ce nouveau nom de Pienza, qui dérivait de son nom de règne, Pius. Il y avait entrepris un ambitieux programme, destiné à faire de la ville un modèle de la renaissance des arts. Déjà, le palais pontifical et la cathédrale étaient en cours d'achèvement. Le nouveau Pape avait accoutumé d'y faire retraite dès que les affaires romaines le lui permettaient.

Dans ses écrits, Tilmann se gratifiait d'une santé inaltérable, ayant toujours le port droit et un cœur solide, quoique pour le réalisme du récit ses articulations le fissent un peu souffrir. Il fit donc le déplacement à cheval, mais pour éviter les conditions d'un voyage difficile, il contourna les passages des Alpes, encore pris par la neige. Il partit de Bâle vers Genève, pour, de là, descendre le Rhône et prendre ensuite la route de Provence qui était l'ancienne via Julia Augusta, que prolongeait en Italie la via Aurelia.

À Sienne, que le Pape avait élevé au rang d'archevêché, il constata que d'importants travaux d'embellissement étaient en cours. Depuis les fenêtres de la résidence des Piccolomini, où il était convenu qu'il pourrait faire étape, Tilmann appréciait les transformations à l'œuvre dans l'aspect de la ville, qui se paraît de nouveaux édifices, réaménageait les façades des anciens, brisant l'entrelacs de nombreuses ruelles pour élargir les rues et les places. L'élection

d'un de leurs membres comme Pape avait finalement permis à la famille Piccolomini, qui avait été exilée un siècle plus tôt, de reprendre son influence en ville. Les subsides de la trésorerie secrète du Souverain Pontife avaient financé l'année d'avant la construction du palais dit « de la papesse » au bénéfice de Catherine, la sœur de Silvio. Les travaux urbains avançaient d'autant plus vite qu'ils allaient dans le sens du gouvernement de la ville, qui souhaitait redonner à celle-ci son prestige passé. La maison familiale des Piccolomini où logeait Tilmann, à deux pas du Campo, faisait également l'objet de travaux, déjà commencés du temps où Silvio était évêque, et désormais confiés à l'architecte qui redessina également Pienza, Bernardo Rossellino. Le chantier englobait l'église San Martino et les autres immeubles de la place. Tilmann était amusé d'ainsi contempler de l'intérieur le paysage que produisait son récit. Il savait qu'il rêvait tout cela, ce monde de son imagination, tandis qu'il était en train de l'écrire, mais il était en même temps étonné de lui voir prendre à ce point consistance de réalité.

Il fut le jour d'après à Pienza, où il arriva dans la soirée. Ce n'était qu'une bourgade, et le projet d'en faire une sorte de capitale était disproportionné aux dimensions du site, mais était la revanche du « petit homme » Silvio sur l'adversité qui avait injustement frappé sa famille. Et il est vrai que la vue que l'on avait depuis la colline où était planté le village originel de Corsignano embrassait toute la plaine de l'Orcia, qui se présentait au regard comme un gigantesque jardin. Tilmann se souvint de sa rencontre, à quelques lieues et bien des années de là, avec ces peintres qui s'imprégnaient de ce tableau.

S'étant présenté au palais pontifical, il fut conduit dans une salle de réception et on l'informa que Sa Sainteté le recevrait sans attendre. À l'entrée du Saint-Père, Tilmann mit un genou en terre (dans un couinement convaincant de ses ménisques usés) et plia humblement l'échine.

– Arrête de jouer à cela, fripon fieffé, le prévint son ami, tout vêtu d'étoffe blanche brodée d'or. Et si tu me donnes du « Votre Sainteté », je te préviens que je te fais jeter dans un cul de basse-fosse en attendant ton procès pour blasphème, hérésie et pratiques démoniaques. Tu ne penses tout de même pas que m'échappe ce que tu es en train de faire. Nous sommes désormais rompus tous deux à ces jeux de narrations croisées qui ne cessent de transformer l'histoire du monde. Tu as peut-être oublié, parce que tel était le jeu, que la dernière fois que c'était à moi d'écrire nos histoires, je t'ai rappelé d'entre les défunts. Et le meilleur tour que tu aies trouvé à me jouer, c'est de faire de moi un prêtre. Un prêtre ! Mais l'univers qui nous entoure est à ce point truffé d'indices de son irréalité, laquelle m'est confirmée par ton sourire goguenard, qu'il est facile d'y voir un décor de théâtre. N'importe quel cardinal d'une moralité plus élevée ou dont les poches sont mieux remplies aurait fait un pape plus convaincant, et voilà que nous aurions le maître des histrions comme pontife ?

Tilmann était un peu déconcerté par cette sortie. Il réfléchit rapidement.

– Ainsi, je suis bien mort, cette fois-là, entre Vienne et Neustadt ? dit-il.

– Il y a douze ans, oui. Bien sûr que tu es mort, comme tu l'as écrit toi-même dans un précédent chapitre. Ou plutôt, comme je te l'ai fait écrire dans mes propres récits. Je ne sais plus très bien... Ces récits ont disparu, avec une partie de ma mémoire, quand tu les as effacés avec ta présente version. Je ne supportais pas l'idée que tu te fisses assassiner sur une route perdue à mille lieues de chez toi, alors que tu te préparais à retrouver ton vieux complice.

Silvio contre-écrit sur mon récit, s'avisa Tilmann. Nous sommes deux à nous disputer la réécriture du monde. Deux ou plusieurs. Combien somme-nous à coécrire ainsi le présent ?

La nouvelle impliquait quelques incohérences :

– Ceci, dit-il, revient à dire que tu es le personnage d'un récit que, logiquement, je n'ai pas pu écrire, puisque je n'étais plus vivant pour le faire. Ou bien je sombre (nous sombrons ensemble) dans la folie, ou bien il est temps, peut-être, de mettre un terme à un exercice qui perturbe la cohérence de la création.

– Je ne te le fais pas dire. De toute façon, ton scénario m'oblige à interrompre l'écriture poétique et romanesque, dans la charge que j'occupe. Tout ce que je peux faire, c'est rédiger mes mémoires dans une perspective édifiante, et je me prépare même à renier une partie de ce que j'ai écrit, en particulier l'*Histoire des deux amants*. J'en ai donc fini avec cet exercice. Mais, pour exemple des problèmes qui vont continuer à se poser à partir de la présente version de notre histoire, il est patent que mon élection ne change pas grand-chose à mes mœurs, contre lesquelles je ne peux rien. Mon règne, qui en donne le mauvais exemple, inaugure une succession de papes fornicateurs. Quand je considère certains de mes cardinaux, et même en les comparant à ce que furent mes frasques de jeunesse, je frémis pour l'avenir du trône de Pierre. Des êtres se dupliquent sur le modèle du Caspar que nous avons inventé : recherchant leur intérêt avant le bien commun, renonçant à toute parole donnée, brisant la confiance qui fait lien entre les hommes.

– Bienvenue dans les temps nouveaux...

– Quoiqu'il en soit, maintenant que je suis placé dans cette position, partie parce que j'ai intrigué en ce sens, partie parce que le portrait que les historiens vont broser de moi m'y poussait incoerciblement, je suis tenu par la logique même de mon personnage et de ma fonction, d'assumer mes responsabilités. Si je t'ai fait venir, ce n'est pas pour te sermonner, c'est pour que tu répondes de ce que tu as fait et m'assistes dans la mission que je me suis donnée. Pour cela, je dois aussi m'assurer que tu ne réécriras pas ce qui a été accompli, et je vais donc t'assigner un de mes col-

laborateurs qui te suivra dans tes faits et gestes. Tu restes libre de faire et d'écrire ce que tu veux, mais il le prendra en copie et me le rapportera. L'homme est un neveu de mon prédécesseur le pape Calixte, que dans la tradition népotique dont nous n'arrivons pas à nous échapper, ce dernier a fait nommer archevêque de Valence alors qu'il avait à peine vingt-cinq ans, puis cardinal, au grand scandale du Sacré Collège. Et là-dessus, il est devenu camerlingue et vice-chancelier de l'Église romaine, donc en pratique le plus haut dignitaire après moi puisque nous n'avons pas de chancelier. Je me traîne le gamin comme une contrepartie de mon élection, qui fut permise par le soutien du parti installé par Calixte, et que le neveu a contrôlé après le décès de son oncle. Mais il est vrai que c'est un jeune homme prometteur, formé au droit, cultivé, habile dans ses tractations et d'une grande ambition. Je peux du moins compter sur ses appétits pour qu'il défende les intérêts d'une Église qui a besoin d'une version solide du monde.

Il se tourna vers la porte devant laquelle, à distance de leur conciliabule, patientait un huissier impassible, et éleva la voix pour lui intimer :

– Faites entrer son éminence le cardinal Rodrigue Borgia !

C'est à cette occasion, Votre Sainteté, que vous me fîtes entrer dans vos appartements pour me présenter à Tilmann.

Je ne puis éviter, Très Saint Père, de placer ici une incise pour faire part au lecteur de l'impression que me fit Tilmann, et pour dire quelques mots de la mission que Votre Sainteté m'a confiée.

Il y avait quelque chose d'altier dans cet homme de grande taille, dans son regard d'un bleu délavé, presque métallique, le visage marqué par les ans et les duretés des routes qu'il avait parcourues. Il y avait de la noblesse chez un qui pourtant venait du peuple, et je comprends que Votre Sainteté n'ait pu éviter de le remarquer quand il est entré, il y a de nombreuses années de là, dans cette taverne de votre ville de Sienne.

Mais le diable aussi est bel homme, et il est raconteur d'histoires. Or, il y a aussi dans ce regard quelque chose de très ancien, qui dit qu'il a cessé de croire à l'apparence du monde, un regard qui perce le tissu des illusions, voit au-delà des masques. J'ai eu ce sentiment qu'il voyait en moi celui que j'étais et non celui que je laisse paraître, et qu'il voyait aussi celui que je deviendrais alors que je ne le sais pas encore moi-même ou que je ne fais que l'ambitionner. Je ne saurais dire si cette sagesse très ancienne lui était donnée par les illusions qu'il a brodées pour d'autres, les désillusions qu'il a connues pour lui-même, si elle venait d'une ancienneté plus vieille que son âge, ou si elle lui était déjà donnée au départ par une essence démoniaque qui le possédait, et que peut-être lui-même ignorait.

Il y a donc, sous la bonhomie qu'il partage avec vous, quelque chose de dangereux.

Votre Sainteté m'a donné pour instruction de le suivre dans ses faits et gestes, de vous rapporter ces derniers, et le jour où il viendrait à mourir, de commencer à écrire sa

biographie à partir de ce qu'il pourrait me confier de lui et de ce que vous-même en savez, ainsi que des traces qu'il a laissées dans les archives. Je devais guetter, et cela me semblait une bien étrange mise en garde, les propres impressions que je ressentirais, d'un gauchissement de mes perceptions ou de mes souvenirs, ces signes qui nous sont donnés quand nous rêvons et qui nous disent que nous sommes dans un rêve. Je dois dire que c'est un exercice ardu, car Votre Sainteté sait que nous ne nous avisons avoir rêvé qu'au moment où nous nous éveillons, et qu'il est plus difficile d'apprendre à reconnaître, dans le temps même où nous rêvons, que nous sommes dans un monde irréel.

Or, plus d'une fois, depuis que j'ai commencé la présente relation, j'ai eu cette impression de pertes de mémoire, de ne pas remettre la main sur quelque chose qui était là l'instant d'avant, de ne pas retrouver en me relisant ce que j'avais écrit, ou de trouver au contraire, à la relecture, des faits qu'il ne me semblait pas avoir rapporté. Je m'en tiens à un style simple, et je retrouve en me lisant un genre d'écriture que je ne me connais pas, et qui, pour dire le tout, n'est pas du siècle que nous connaissons : dans cette manière d'écrire, le narrateur expose le ressenti et les réflexions du personnage, il rédige des dialogues dont il n'était pas témoin et qui, Tilmann ne me les ayant pas rapportés, ne peuvent qu'avoir été inventés. Mais par qui, puisque je suis censé être le narrateur ? Ces émotions, réflexions, dialogues, sont-ils inexacts pour autant ? Je ne saurais le dire.

Il y a aussi ces extraits d'une chronique où je ne reconnais pas celle que nous a laissée Tilmann. Mon écrit est censé s'inspirer de cette chronique, et voilà qu'en relisant l'ensemble, un texte à la première personne semble commenter le mien comme s'il avait été écrit ultérieurement. Et si je me corrige, à nouveau le même phénomène se produit, tandis que la chronique laissée par Tilmann s'efface dans ma mémoire, et que l'original que j'avais consigné dans un

coffre à secret paraît bien avoir disparu.

Ce phénomène dont j'ai été prévenu par Votre Sainteté m'indique que peut-être je ne suis pas l'auteur des lignes que vous lisez, ou que plus précisément votre serviteur les a rédigées mais n'est lui-même que le personnage d'une fable écrite par un autre.

Très Saint Père, je poursuis le récit, qui arrive à son terme, en priant Dieu que la réalité dans laquelle il a été écrit soit la même que celle dans laquelle Votre Sainteté le lira. J'en consigne en tous cas, ainsi que nous en avons convenu, une copie dans un coffre de façon que celle-ci, du moins, n'ayant pas d'autre lecteur que moi, ne sera pas exposée à quelque intention malveillante se donnant pour visée de la réécrire.

Silvio expliqua à Tilmann que la menace turque était désormais au cœur de tous ses soucis. Déjà, à l'époque où il était au service de l'empereur Frédéric, la défaite de Varna qui avait causé la mort du cardinal Cesarini, l'homme qu'il admirait le plus, l'avait amené à revenir sur ses positions. Il avait compris que Nicolas de Kues avait eu raison d'opter pour le Pape en ce temps-là, car ce dernier était le seul à même de rétablir l'union des Églises d'orient et d'occident, et de provoquer ainsi un sursaut de la chrétienté pour défendre Constantinople. Eugène avait réussi à faire signer l'Empereur et les prélats grecs, mais ceux-ci, revenus chez eux, s'étaient fait conspuer et avaient été forcés de se dédire. Et dès lors, restés seuls face aux Turcs, ils n'avaient pu résister à l'ultime offensive qui avait vu tomber Constantinople. C'était il y a six ans.

L'année de Notre Seigneur 1453, le quatrième jour des calendes de mai, le sultan Mehmet était entré dans la capitale de l'Empire byzantin par la Porte d'Andrinople, après un siège de huit semaines. Ni Tilmann, ni Silvio n'avaient pu réécrire cet épisode : dans toutes les versions alternatives de l'histoire des hommes que l'on pouvait imaginer, il résistait comme une conjonction inévitable de toutes les lignes temporelles, ce qui en faisait, à l'instar de la bataille de Tannenberg en 1410, un marqueur de la fin d'une ère. Nous étions entrés dans des temps nouveaux.

Comme ses deux prédécesseurs, Nicolas et Calixte, le nouveau Pape déplorait la perte des trésors littéraires de l'antiquité, et ressentait une grande honte de ce que les nations d'occident fussent assez opulentes pour être fortes, mais assez divisées pour épuiser cette force en guerres intestines, et ainsi abandonner, après Jérusalem, une seconde

Ville Sainte aux incroyants. L'Islam était maintenant établi en Europe même. Mehmet avait fait de Constantinople sa capitale. Son empire s'étendait jusqu'aux portes de Vienne, et seule l'Adriatique séparait les Turcs de l'Italie. Cette inquiétude avait motivé depuis le début la vocation de Silvio, qui était de réconcilier l'Église et l'Empire, et sur cette base, de reconstruire l'unité, et de la chrétienté, et de l'Europe.

– La prise de Constantinople, dit-il, est une catastrophe, mais elle est en même temps une opportunité historique, car le choc s'en est ressenti dans toutes les chancelleries européennes, faisant taire les dissensions. D'une part, le sultan Mehmet, en faisant tomber les dernières traces de l'Empire romain d'orient, montre qu'il est une puissance majeure de la Méditerranée, désormais au contact direct des royaumes catholiques. L'ennemi commun pourrait susciter l'impensable : l'union sacrée des nations chrétiennes contre les infidèles. D'autre part, l'Église grecque est rendue aux conséquences d'un traité d'union qu'elle n'a pas respecté. Le trône de Pierre a une chance de rétablir l'union des Églises qui n'a pu être concrétisée à l'issue de ce traité. Si nous reprenons Constantinople, la ville sera d'obédience romaine. Le désastre de Constantinople peut être le départ d'une reconstruction de la chrétienté, enfin réunie politiquement et religieusement.

– Une croisade, donc ?

– C'est l'option la plus évidente, car elle obligerait les États européens à s'unir. Mais je ne veux pas m'enfermer dans une seule conjecture. Toi et moi sommes les spécialistes des histoires alternatives, et si je t'ai fait venir, c'est pour explorer une autre possibilité. Dès mon élection, j'ai également fait mander notre ami Nicolas pour le nommer vicaire général. Il a l'expérience de son précédent voyage à Constantinople. Je veux vous envoyer auprès du sultan Mehmet, avec une lettre que je suis en train de rédiger.

Quand Silvio lui détailla le contenu de la lettre dont il

projetait que Tilmann fût l'un des messagers, celui-ci sut qu'il vivait définitivement dans un récit de fiction. Mais il ne savait plus qui d'entre eux deux était en train de narrer cette fable.

Tilman embarqua pour Constantinople en compagnie de Nicolas de Kues au début de l'été 1460. Les deux ambassadeurs du Pape revinrent de leur mission peu avant l'hiver, avec de considérables promesses de paix du sultan Mehmet II. Il résulta de cette entreprise que la croisade à laquelle Pie II appelait les souverains chrétiens fut évitée, et qu'au contraire l'incompréhension, la peur et la haine qui séparaient les deux parties de la Méditerranée laissèrent place à une volonté commune de mettre à plat les doctrines autant que les divergences d'intérêts. Un concile rassemblant chrétiens et musulmans, auquel furent associés les juifs, ne réussit pas à réaliser l'œcuménisme des religions du Livre, mais en pratique, la décision majeure de cette assemblée, qui fut d'instaurer la liberté de choix individuel, aboutit à une situation de paix pragmatique en Méditerranée, fortement soutenue par les marchands qui en profitèrent. La prospérité bénéficia aux inventions, dont celle de cette machine qui permettait de reproduire à l'identique le même texte en un très grand nombre d'exemplaires. Les ateliers de copistes connurent une crise dont ils ne se relevèrent pas. Tilman, du reste, fut ruiné. Il ne conserva que la maison Brandis à Bâle et quelques biens de son héritage familial à Siegen.

Les Turcs profitèrent de la paix en Méditerranée pour établir des comptoirs qui concurrençaient ceux de Venise et de Gênes. C'est finalement un navigateur turc qui découvrit l'Amérique trente ans plus tard.

La chronique de Tilmann nous conte les aventures mi-robotantes qui furent les siennes dans cette seconde moitié du Quattrocento : un récit qui rompt définitivement avec la réalité historique que nous connaissons, nous emmène à la découverte d'un univers alternatif dont il est comme un message qu'il nous aurait posté depuis l'autre côté de la réalité, une trace résiduelle de cet autre univers dans l'univers qui est le nôtre. L'incertitude dans laquelle nous laisse ce manuscrit tient à ce qu'il n'est pas la seule trace que l'on ait d'histoires parallèles à celle que nous connaissons. Il y a aujourd'hui dans notre monde des reliques d'autres réalités qui semblent vouloir se comporter comme des indices de notre propre irréalité.

Dans la réalité que nous connaissons, Pie II n'envoya jamais cette lettre, et le Turc musulman demeure un repoussoir contre lequel se construit la conscience d'une communauté des Européens. Mais la fiction ne laisse pas de troubler par les pièces historiques qu'elle semble malgré tout avoir abandonné dans la réalité, comme des vestiges d'un galion coulé, perdu corps et biens, que la mer rejette sur la plage et que notre ignorance de leur origine empêche d'interpréter.

La lettre que Pie II adressa au sultan Mehmet II, et qu'il rédigea pendant une retraite qu'il effectuait à Sienne, entre janvier et septembre 1460, est une de ces pièces, qui a fait couler beaucoup d'encre. L'original, en latin, en est conservé à la bibliothèque apostolique du Vatican. Alors que son contenu, en entière contradiction avec les appels répétés du Pape à la croisade contre les Turcs, mériterait un commentaire de sa part, Enea Silvio Piccolomini passe cet écrit sous silence dans ses propres mémoires. On pense

qu'il ne l'a jamais envoyée, et de fait, les archives ottomanes ne mentionnent pas l'existence d'un tel courrier, dont les sultans turcs auraient eu pourtant beau jeu de se prévaloir.

En substance, Pie II y fait une étonnante proposition au sultan : le reconnaître comme Empereur romain d'orient en échange de sa conversion au christianisme.

Dans le détail, il argumente en partant de la situation d'équilibre des forces entre Turcs et Occidentaux. Mehmet a pris Constantinople et, plus récemment, enlevé les dernières places fortes chrétiennes de Sinope et Trébizonde : l'Empire romain d'orient n'est plus. Il est clair qu'il a l'intention de ne pas s'arrêter en si bon chemin et qu'il convoite également l'Europe. Mais sur ce terrain, il s'opposera à des États militairement mieux préparés et capables de s'unir sous la houlette de Rome, ce que n'étaient pas les chrétiens d'orient, divisés en de nombreuses Églises.

Il rappelle ensuite que le Pape seul est en mesure de conférer une légitimité à une conquête qui ne tient que par le fait des armes. Si donc Mehmet accepte de se convertir, Pie II est en mesure de le consacrer comme souverain légitime dans la grande famille des souverains chrétiens d'Europe, avec de surcroît un statut qui lui permet d'envisager une autorité accrue, même sur des conquêtes ultérieures en Europe : celui d'Empereur romain d'orient, à égalité par conséquent avec l'Empereur romain germanique, considéré depuis Charlemagne comme Empereur d'occident. Le pacte suggéré est du même type que celui qui met en scène la conversion de Constantin, ou celle de Clovis : l'Empire vaut bien une messe.

Pie II développe ensuite une argumentation plus théologique visant à démontrer la supériorité de la doctrine chrétienne sur la musulmane. Il emprunte à des suggestions faites notamment par Nicolas de Kues : les diplomates comme lui savent que les marchands vivent du crédit que l'on a dans la parole donnée, mais que les princes s'im-

posent par la force de leurs armes. Le pontife sait par ses informateurs que le sultan est moins attaché à sa foi qu'à ses rêves de puissance. Revêtir le manteau de l'imperium ne lui déplairait pas, il a fait broder l'aigle bicéphale du basileus sur ses cafetans. Sa mère, fille du despote Lazare de Serbie, est chrétienne. Il est susceptible de se convertir par intérêt, et le raisonnement ne vise qu'à lui fournir un prétexte moral.

Les historiens se sont demandé quelle était la signification de ce texte surprenant. Bien que Pie II ait répétitivement plaidé pour la croisade contre les Turcs, il est vrai que le rédactionnel, plus proche de l'homme de lettre érudit, et du diplomate que du théologien, est également conforme à l'esprit d'un Enea Silvio Piccolomini qui recherche la paix et l'harmonie du monde. Mais dans ce cas, pourquoi avoir écrit une telle lettre, si c'est pour ne pas la faire porter à son destinataire annoncé ? L'interprétation la plus solide est qu'il s'agit d'une menace que le Pape aurait brandie en direction des dirigeants chrétiens : une option qui restait la sienne si ceux-ci continuaient à passer des accords séparés avec les Turcs au lieu de s'unir autour du Pape contre les infidèles.

Je propose une autre lecture, alternative, qui n'est pas davantage insensée. La vérité, c'est que la lettre a bien été envoyée, mais qu'elle n'a jamais été écrite. Tilmann a vécu dans un monde où les espoirs permis par une telle lettre n'existaient pas.

Je ne sais plus où j'en suis, à force d'écrire n'importe quoi. Je peins des univers dans lesquels mon personnage a un rôle à jouer, la plupart du temps disproportionné au regard de l'importance que je lui sais avoir eu. Dans d'autres univers, il est déjà mort, et je me demande comment il arrive à parler de lui à partir de ce lieu étrange.

C'est sans nul doute que je suis déjà mort moi-même, de toutes façons, n'ayant jamais existé dans le regard de celle que j'aimais autrement que comme un personnage de fic-

tion, et ne l'ayant d'ailleurs aimée que parce que je rêvais qu'elle me croyait réel. Est-ce que nous tenons au monde, est-ce que nous n'arrivons à rester ancrés dans le monde, que par l'amour égoïste que nous vouons à ceux qui nous rassurent sur notre existence ? Maintenant que je sais que je n'étais rien, je m'efface lentement.

Mais peut-être que d'autres univers, d'autre temps, conservent sous forme d'énigmes des fragments de preuves selon lesquelles j'aurais existé. Des lettres, des notes, laissant de grands trous dans lesquels l'imagination d'un autre pourra reconstruire une histoire dans laquelle j'existerai.

Tilmann partageait ses journées à Rome entre le feu de ses conversations avec Silvio et Nicolas, quand ces derniers s’y trouvaient et que les charges du pontife et de son vicaire leur en laissaient le temps, et la fréquentation assidue de la bibliothèque du Vatican.

Il avait pris résidence à l’hostellerie de Sainte-Marie-de-la-Piété au Cimetière des Allemands. Tous les matins, il sortait en traversant le petit aître arboré de cyprès et de lauriers, que dominait de sa silhouette rectiligne l’obélisque de Caligula, et contournant la façade de la basilique, il pénétrait dans le palais apostolique, où il avait désormais ses entrées. Il séjournait dans la bibliothèque, où le Saint-Père et le Cusain savaient ainsi que l’on pouvait toujours le trouver en cas qu’on le manderait. Quand il n’était pas, sous couvert de ces convocations, en train de deviser autour d’un godet de vin de messe avec ses deux complices, Tilmann était donc plongé dans la lecture et l’écriture.

Tilmann y était au plaisir d’un monde peuplé de livres. La bibliothèque du Vatican était la plus remarquable qu’il eût jamais visitée. Il savait que, dans les temps antiques, les bibliothèques d’Alexandrie ou de Constantinople avaient rassemblé un nombre encore plus important d’ouvrages, mais ces sites avaient disparu et les chiffres que transmettait la tradition étaient si incroyablement élevés qu’il s’agissait probablement de légendes, alors qu’ici, Tilmann était au milieu d’un monde palpable, tangible, de vrais livres. Le pape Nicolas V avait commencé à réunir les ouvrages épars dans différents points de Rome et à Avignon, son ambition étant de faire de la bibliothèque apostolique la première du monde, et ses successeurs poursuivaient son œuvre. Elle comportait déjà un index de trois mille entrées quand Til-

mann le consulta. Le terme d'« entrée » disait bien ce pour quoi il avait été choisi : il s'agissait de trois mille portes vers autant d'univers.

Le bâtiment de la bibliothèque était situé près du palais apostolique, au nord de la chapelle majeure. Depuis la fenêtre de la salle de lecture, Tilmann avait vue sur la vieille basilique bâtie par l'empereur Constantin, dont il remarquait qu'elle continuait à subir les ravages du temps, se lézardant par endroit de manière inquiétante, en raison notamment des écoulements d'eau depuis la colline du Vatican. Elle menaçait de tomber en ruine. Nicolas V avait sérieusement songé à faire construire une nouvelle basilique, dont il avait demandé à son architecte Bernardo Rossellino, le même qui dessinait aujourd'hui les palais des Piccolomini à Sienne et Pienza, d'en dessiner les plans. Le projet, trop ambitieux, avait été abandonné, mais Tilmann savait que l'ambitieux Rodrigo Borgia en soutenait toujours l'idée.

Les ouvrages étaient enfermés dans des armoires de chêne, dont les portes aux armoiries du Saint-Siège étaient doublées à l'intérieur de battants grillagés. L'esprit des temps nouveaux avait présidé à une installation permettant la consultation du fonds par des visiteurs autorisés. Des tables cloisonnées en carrels permettaient leur sortie des armoires et leur rétention pour la durée du prêt nominatif dans un espace individualisé pour le lecteur, qui pouvait le fermer à clé entre deux passages à la bibliothèque.

Les recherches de Tilmann étaient orientées par ses conversations avec Silvio et Nicolas. Tous trois se retrouvaient dans les appartements privés du Pape, autour de coupes en verre de Murano ornementées de filigranes, disposées autour d'une carafe de *Lacryma Christi* sur une table basse finement marquetée. Il était loin, le temps où ils buaient dans des tavernes bâloises un vin qui leur tirait la salive. Mais c'était un peu comme si leur petit cercle n'avait pas été touché par le temps qui passe.

Silvio les informait de l'avancée de son projet, qui était de convoquer une croisade pour reprendre Constantinople :

– Un jeune négociant de mes amis, Jean de Castro, que j'ai connu à Bâle du temps du Concile, vient de faire une découverte très prometteuse, qu'il a remise entre les mains du Saint-Siège. Elle concerne la production de l'alun. Vous savez sans doute que ce minéral est abondamment employé dans le travail du cuir et des textiles pour fixer les couleurs. Les gisements les plus importants sont à l'est de la Méditerranée, en Syrie, en Turquie et autour de la mer Égée. Jusqu'au jour d'hui tous les fabricants d'Europe devaient l'importer, et nos amis vénitiens, du fait de leurs bons rapports avec les Turcs, avaient un monopole de fait sur ce commerce. Jean de Castro, qui était parti pour Constantinople, y faisait commerce d'objets en cuir, de chaussures en particulier, et y a fait fortune dans le trafic de l'alun. Mais la prise de la ville a brisé son commerce et il est rentré en Italie, où je l'ai pris à mon service comme commissaire général chargé du recouvrement des recettes pour la région de Patrimonio. Au cours de l'un de ses voyages dans la province, il a découvert dans les monts de la Tolfa qu'y poussait une herbe qui est la même que l'on trouve en Turquie et en Syrie sur le site des mines d'alun. Ayant creusé à cet endroit, il y a trouvé un gisement considérable.

– Voilà une source de revenus bienvenue pour le trésor du Saint-Siège, approuva Tilmann.

– Doublement bienvenue, car elle prive les Turcs de continuer à ponctionner trois cent mille ducats par an aux chrétiens en leur vendant l'alun qu'ils extraient de leurs mines. Nous allons faire interdire l'importation d'alun en provenance d'orient, et le monopole que s'assureront de ce fait les États de l'Église permettra de financer, avec l'argent que je reprends aux Turcs, la croisade que je prépare contre eux. D'ores et déjà, le duc de Bourgogne rassemble des troupes et la république de Venise ses galères. Il m'a, certes, fallu négocier avec les Vénitiens en leur accor-

dant le monopole de la revente de notre alun dans le nord de l'Italie, en Autriche et dans le sud de l'Allemagne.

Mais Tilmann était moins intéressé par les questions de haute politique qui obsédaient Silvio, que par des questions spirituelles dont il aurait pensé que l'élévation de ses deux amis aux dignités ecclésiastiques les plus importantes eût dû les rendre davantage attentifs. Alors que tous deux avaient désormais accès aux fonds secrets de toutes les bibliothèques d'occident, à commencer par celle qui reposait à l'étage sous leurs pieds, et que s'ajoutaient aux manuscrits existant en Europe ceux que les érudits grecs et italiens avaient pu rapporter de Constantinople avant sa chute, ils semblaient avoir délaissé les discussions qu'ils affectionnaient du temps du Concile de Bâle, autour des œuvres de Pythagore et Platon, sur les rapports entre le vrai et le semblant, la transmigration des âmes, la mort et la renaissance des mondes.

— C'est l'un des paradoxes de la puissance, lui avait un jour concédé Nicolas, comme Tilmann s'en ouvrait à lui. Nous avons accès au savoir des autres, mais nous ne pouvons plus nous accorder de le développer nous-mêmes en jouant librement des hypothèses, des conjectures, bref, en refaisant le monde comme du temps de notre jeunesse. Nous avons charge d'âmes et notre devoir est de maintenir au contraire l'ordre du monde tel qu'il doit être. Nous n'avons donc plus le loisir qui est le tien de disserter sur ce que nous voulons. Au contraire, nous devons refermer notre pensée sur un seul corps de convictions et nous y tenir, pour le salut de l'Église et de l'Empire. C'est pour cela qu'il serait vain de discuter plus avant entre nous de la multiplicité des vies individuelles et des mondes : pour le chrétien, il n'y a qu'une vie et qu'un seul monde, de même qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'une seule Église. Il existe chez les juifs et chez les musulmans des traditions qui admettent la réincarnation, et que leurs autorités semblent tolérer. Mais chez nous, le catharisme ou la pensée d'Origène

ont été déclarés hérétiques, en particulier sur cette conception de l'ordre des choses.

Un jour, toutefois, Tilmann tenta de susciter une dispute sur le sujet de la résurrection :

— Silvio, ne m'as-tu pas rappelé d'entre les morts, là où aurait dû être mon séjour si nous en étions demeurés à la version de mon histoire qui me fait crever de la peste en Autriche ? Comment devons-nous lire ce geste, en bonne théologie ? Soit les mondes se succèdent, pour que celui-ci m'y voie vivant alors que je suis mort dans un autre. Soit tu m'as tout proprement ressuscité, et j'aimerais bien savoir, pour mon propre salut, si c'est affaire de sorcellerie ou d'un miracle que Notre Seigneur t'aurait accordé parce que, contre toute apparence, tu serais en odeur de sainteté.

L'impertinence de Tilmann sentait le souffre, et tous trois restèrent silencieux un temps.

Ce fut Nicolas qui intervint pour répondre :

— Tilmann, tu es vivant seulement parce que tu ne sais pas que tu es mort. Ne t'est-il pas venu à l'esprit que tu pourrais n'être que le souvenir que nous avons de toi, Silvio et moi, quand nous nous retrouvons pour deviser ensemble du bon vieux temps, et que nous faisons tous les deux comme si nous nous adressions à ce souvenir au moment de lever nos verres ?

Tilmann se sentit blêmir.

Les deux autres le considérèrent tristement, puis un frisson de leurs lèvres fit s'effacer leur expression et les deux ecclésiastiques éclatèrent de rire.

— Ah ! fit Silvio en s'essuyant une larme du revers de la main. Cette idée-là n'est pas plus idiote qu'une autre. Mais voici la mienne, si vous voulez disputer par raison. Que pouvons-nous tenir pour certain ? Seulement que le commun des mortels, dont nous sommes, n'a pas souvenir d'une vie antérieure, ni n'a connaissance d'avoir été un jour mort. Il n'y a que dans les légendes des païens et dans les récits d'invention comme celui de Dante que l'on

peut descendre aux enfers pour y rencontrer des gens qui sont défunts et qui savent qu'ils le sont. La résurrection de Notre Seigneur Jésus est donc le plus grand Mystère sur lequel repose notre foi, et que les juifs et les musulmans nous contestent. Seul le Christ, donc, sait ce qu'il en est d'être mort, et peut-être Lazare de Béthanie, qu'il a ressuscité et à qui il aura montré le chemin. Mais Lazare n'a pas laissé de témoignage.

– Et dans le temps où Notre Seigneur est mort, ajouta Nicolas, il est descendu aux enfers pour libérer les âmes qui s'y trouvaient jusque-là détenues du seul fait de n'avoir pas connu la Révélation.

– Certes, tempéra Silvio, quoique cela ne soit pas consigné dans les Évangiles. Notre Sainte-Église l'a inscrit dans notre Credo en le déduisant de ce qui était attendu du Messie dans l'Ancien Testament. Mais j'y viens aussi. Au moment où meurt le Christ, nous rapporte Saint-Matthieu, le ciel se couvre de ténèbres de la sixième à la neuvième heure, le voile du Temple se déchire en deux, et un tremblement de terre secoue tout l'univers et brise les rochers. C'est la fin du monde. Mais rien de plus ne semble se produire : on descend Notre Seigneur de la croix et on l'enferme au tombeau. Voici donc ce que j'en dis : de même que Nicolas a suggéré que tu es mort, Tilmann, mais que tu ne le sais pas, de même est-il possible que nous vivions dans un monde qui ne se souvient pas que le Christ est mort. Dieu meurt sur la croix, et rien ne peut survivre à un tel événement.

– Blasphème ! s'écria Nicolas, effaré, en levant les bras au ciel.

Mais Silvio poursuivait sur sa lancée :

– Dans cette section du donjon du temps, c'est comme si le plafond du couloir s'était effondré. Sur les éboulis, on peut grimper directement à l'étage du dessus et connaître un autre cycle, le nôtre, dans lequel Notre Seigneur Jésus n'a pas connu la croix et est encore vivant. Nous vivons dans un monde où Jésus est vivant, parce qu'après la Cru-

cifixion, le monde s'est éboulé ainsi qu'en attestent les ténèbres qui ont envahi le ciel et le séisme qui a secoué la terre, et nous sommes passés à l'étage au-dessus, dans une ligne temporelle où le corps physique de Notre Seigneur n'a pas été crucifié. Mais en dessous de nous, il y a un couloir obstrué, noir et peuplé d'horreurs, qui est la poursuite, derrière les éboulis, de l'histoire du monde après la Crucifixion. C'est un monde où Dieu est mort, et qui doit attendre la fin des temps et leur recommencement pour que le Messie naisse à nouveau et, cette fois, vive. Le couloir obstrué, c'est le monde des juifs et des musulmans, qui attendent le Messie, eux aussi. Mais comme ils ne croient pas qu'il est déjà ressuscité une fois, ils sont obligés de l'attendre pour la fin des temps. Ils ont un éon de retard.

Tilmann, qui avait repris contenance après la saillie moqueuse de ses amis, se demandait si Silvio raisonnait sérieusement ou s'il poursuivait dans le registre de la caricature. Il hasarda une remarque :

– Tu es donc en train de théoriser à partir de cette image du donjon, comme s'il existait un moyen de passer directement d'un monde au suivant.

Silvio leva sa coupe de *Lacryma Christi* en direction de la fenêtre, pour mirer la lumière jouant en reflets de rubis à travers le vin.

– Regarde ce breuvage, magnifique à l'œil autant qu'au palais, dit-il. Il est élevé à partir de vignes qui poussent au flanc du Vésuve. Sais-tu qu'il doit son nom de « Larmes du Christ » à une histoire qui en fait remonter l'origine au commencement du monde ? Lucifer, dans sa chute vers les enfers, tentant de se rattraper au ciel, en arracha un lambeau, qui tomba et devint le golfe de Naples. Voyant les dégâts, Dieu pleura, et là où les larmes divines tombèrent surgit la vigne en question.

Il porta le verre à ses lèvres et but lentement.

– C'est une fable, qui peu se chaut de l'incohérence, puisque Notre Seigneur Jésus n'était pas encore né alors

que Lucifer tombait. On s'en passerait pour apprécier le vin, qui resterait remarquable même pour qui ne connaît pas l'histoire, car l'essence du vin est dans sa robe, son arôme, son goût. Mais c'est une belle histoire, et qui saurait affirmer qu'elle ne magnifie pas d'une certaine manière jusqu'à l'essence du vin au moment où nous le buvons ?

Il se tourna vers Tilmann :

– Je pense que l'*Economicon* existe. Mais la rigueur oblige à dire qu'il existe peut-être seulement dans l'univers dans lequel nous vivons présentement tous les trois. Peut-être que le voyage dans le temps et dans l'espace est possible entre différents univers parce que dans l'un au moins de ces univers la possibilité d'un tel voyage existe, alors que dans les autres, l'existence d'autres univers est exclue. Peut-être même qu'il n'existe plusieurs univers que parce que tu as réussi à en imaginer un dans lequel il est cohérent de décrire plusieurs univers, y compris l'univers réel. De ce fait, celui-ci semble désormais obéir à des lois qui sont celles, non de la physique, mais du langage.

– De l'écriture, s'il faut être exact, précisa Tilmann.

– Oui, et c'est pourquoi l'*Economicon*, s'il se trouve en quelque endroit, n'est pas seulement un ouvrage décrivant une machine à voyager dans le temps, mais peut-être cette machine elle-même : un peu comme un grimoire magique, dont les instructions, d'être écrites et lues, suffiraient à déclencher l'enchantement. Les Dominicains sont détenteurs de secrets qu'ils ont confisqués, de nature à ébranler, non seulement le dogme, mais l'assise même du monde, et l'on comprend qu'il est dans leur mission de ne pas détruire ce qui pourrait servir à l'avancée de la connaissance autant qu'à la puissance de l'Église, mais également de ne pas dévoiler ce qui pourrait être d'un mauvais usage entre des mains non guidées par l'éthique, seraient-elles les mains d'un dirigeant de l'Église. Je n'ai pas pu faire de copie des multiples manuscrits que j'ai dénichés à l'époque de mon passage à Strasbourg, ce qui aurait attiré l'attention sur

l'objet de mon intérêt. Il a fallu que j'attende d'avoir l'autorité inattendue que me confère d'être le Pape pour pouvoir faire venir ces documents à Rome, et ils sont désormais à la bibliothèque vaticane. J'en déduis qu'il n'y a pas de complet hasard à ce que je sois en mesure de t'y donner accès. Les desseins de Dieu sont impénétrables, mais sa volonté semble en l'affaire plutôt lisible. Je n'ose pas fouiller dans les caisses qui nous sont arrivées, et ma charge ne m'en laisse pas le temps. Mais toi, Tilmann, cherche et trouve. Je t'avertis cependant : il y a quelque chose de maléfique dans cette connaissance. On ne peut pas réécrire indéfiniment l'histoire sans éroder le fondement même de ce qui fait une histoire, à savoir qu'elle a un début et une fin.

Tilman aurait voulu rétorquer que toute histoire, parce qu'elle se présente comme une succession d'évènements, implique qu'à tout évènement il y ait un avant et un après. Qu'est-ce qu'il y avait donc avant le début et après la fin ? Mais il réservait ce sujet à des discussions plus savantes avec Nicolas de Kues. Ce dernier n'était-il pas l'un des esprits les plus brillants de son temps, qui avait développé son raisonnement cosmologique autour de cette interrogation aux limites, et en avait déduit dans ses écrits l'idée que notre univers était sans limite finie. Comme dans un univers sans bord il ne pouvait y avoir de centre, la terre n'était pas au centre de l'univers. C'était là remettre en question les cadres de pensée imposant une réalité close et centrée sur le seul globe terrestre, avec un seul monde, et qui avait eu un début et aurait une fin.

Nicolas était cependant lui-même ébranlé par la portée de pensées qui allaient au-delà de ce que lui-même était disposé à accepter. La multiplicité d'univers créés par une multiplicité d'auteurs pouvait interroger, au temporel, l'unicité de l'autorité (celle qui faisait que nous n'avions qu'un seul père et une seule mère, un seul roi, un seul Pape), et au spirituel, l'unicité de Dieu. La curiosité du penseur commençait à le céder en lui, peut-être avec l'âge, à la prudence du politique et à la frayeur du croyant. Il discutait avec Tilman, fasciné par ces questions, mais lui servait davantage d'interlocuteur qu'il ne théorisait lui-même.

Ayant accès à des manuscrits que le reste du monde croyait disparus, Tilman passait son temps à la bibliothèque entre l'écriture de sa chronique et des recherches sur l'essence du temps. Existait-il un appareil qui permettrait de remonter le fil du temps pour revivre ce qui a été

vécu et corriger les erreurs du passé afin d'engager l'avenir vers d'autres traverses ?

De l'étude de la physique et de l'astronomie, il passa à des disciplines dont il ignorait tout auparavant, comme les mathématiques, découvrant que le monde pouvait être décrit par d'autres formes d'écriture. Il y fut aidé par quantité d'ouvrages que l'on n'aurait pas trouvés dans d'autres bibliothèques, rédigés par des hérétiques ou des infidèles, en particulier les œuvres d'un mathématicien et astronome perse nommé Al-Goritmi qui avait vécu à l'époque de Charlemagne. La chute de Constantinople, en provoquant l'afflux en Italie de réfugiés emportant avec eux les connaissances des orientaux, avait inauguré une nouvelle ère pour les penseurs de tous domaines. Elle révélait en même temps que, pendant mille ans, la civilisation avait fleuri dans les cités des infidèles, à une époque où les chrétiens vivaient dans des villages de culs-terreux se prenant pour la crème du monde.

Il avait fini par découvrir dans les commentaires latins d'auteurs grecs, qui eux-mêmes parlaient de textes égyptiens, que ce qu'il se représentait comme une machine de théâtre dont chacun recherchait les plans de montage n'était pas à proprement parler une mécanique faite de pièces de métal, de vis et de rouages, mais que c'était en lui-même une sorte de texte, décrivant la réalité dans des formules chiffrées, imprononçables. Ces formules étaient en quelque sorte des instructions pour faire fonctionner d'autres formules. Dans cette description étrange de la réalité, les objets du monde étaient des phrases de symboles reliées aux autres objets par d'autres phrases. Les êtres vivants n'étaient eux-mêmes que des figures particulières de ces instructions, plus complexes et suffisamment récur-sives pour être capables de se penser elles-mêmes dans leur rapport aux autres figures : c'étaient des figures qui produisaient d'autres figures. Les humains étaient, somme toute, de ces figures, mais assez rudimentaires pour croire

qu'elles étaient davantage que cela, des êtres substantiels, et pour s'imaginer leur monde comme étant le seul vrai.

Il vint à l'esprit de Tilmann que ce qu'il avait fait jusqu'à présent, en tentant d'écrire son histoire, puis de la réécrire, avait été de s'insérer dans un appareil assez semblable.

Il recommença. Il n'y avait rien d'autre qui valût d'être tenté.

Il remonta à nouveau le temps jusqu'au point où il faisait la connaissance d'Ise. Il s'essaya à imaginer encore d'autres issues à leur histoire. Il refaisait ainsi le parcours de sa vie, de Cologne à la Prusse, de Rome à Bâle, en introduisant les écarts qui eussent permis une existence autre avec elle. Mais il se faisait à chaque fois confirmer que, dans les versions où il tentait de maintenir leurs personnages unis dans une relation suivie, tous deux vivaient en définitive le cauchemar d'un couple qui vieillit mal, se déchire dans les mesquineries de la quotidienneté. Dans quelques déclinaisons, il l'assassinait de dépit à force d'avoir été trompé avec trop d'amants invraisemblables. Ou bien c'était elle qui l'assassinait, ne trouvant que dans ce geste une issue à une prison qui l'étouffait et dont elle ne comprenait pas qu'elle ne pût s'échapper (et ces versions de l'histoire étaient un peu difficiles à ménager, en raison du paradoxe qui voulait qu'il fut encore vivant pour réécrire une suite alternative). S'il insistait davantage encore pour fabriquer un couple tendrement amoureux jusqu'au terme de leurs vies, les distorsions impliquées par certains choix gauchissaient fortement la réalité environnante, fabriquant des mondes où, ni le père d'Ise, ni son mari, ni Caspar n'avaient onques existé, mais aussi où l'imprimerie n'était pas inventée, ou bien où Silvio n'avait pu devenir Pape et donc lui donner accès à la bibliothèque. Il essayait, autant que faire se pouvait, d'éviter les configurations dans lesquelles il aurait été dans l'impossibilité logique d'avoir inventé le dispositif qui lui permettait de recommencer.

Pour que le personnage d'Ise fût réaliste, qu'elle lui fût désirable, que quelque chose se produisît entre eux, il fallait nécessairement qu'il lui concédât des traits proches de l'Ise qu'il avait connue. Et c'est à cet endroit que, la réalité s'imposant à la fiction, il retombait sur la répétition de la réalité. Ise n'était pas une chose qu'il pût manipuler, c'était un être doté de libre-arbitre, d'altérité, et qui donc lui échappait. Il ne pouvait pas lui faire accomplir dans la fiction autre chose que ce qu'elle aurait également décidé d'accomplir dans la réalité. Elle ne pouvait pas être autre que ce qu'elle était. Pas davantage que lui ne le pouvait.

Il n'arrivait à construire ce personnage d'Ise qu'en creux de son propre personnage. Et s'il était fidèle à ce qu'il était lui-même, Ise était nécessairement aussi fidèle à elle-même. Elle le trompait, elle l'abandonnait. Il n'existait pas d'exemplaire d'Ise qui, ayant vécu une année avec lui, demeurât par amour pour lui. Toutes les Ise qu'il fabriquait le quittaient. Toujours, il réécrivait ce récit et toujours, il vivait des vies successives dont les détails variaient à l'infini mais dont l'ossature restait solidement la même : les personnages s'aimaient, puis l'un d'eux introduisait le coin du doute dans l'illusion de leur rencontre et elle finissait par le quitter, alors que lui, au contraire, s'enlisait dans cette illusion, qu'il perpétuait.

Il la laissait donc partir, cent fois, mille fois, puis il essayait de trouver sa cent-unième, sa mille-et-unième copie, qui serait assez semblable à elle pour qu'il la désirât autant et qu'elle le désirât autant que la première fois, et pourtant assez différente pour qu'elle désirât aussi rester.

À chaque fois, son essence demeurait inchangée : elle était celle qui partait.

Toujours, dans les versions que soutenait une réalité que l'incohérence ne faisait pas exploser, Ise le quittait.

Il avait fini par bricoler une version en boucle qui ne durait que l'année heureuse qu'il avait passée avec elle, et qui s'interrompait la semaine précédant le jour où Ise avait été subornée par Caspar. La boucle reprenait ensuite au départ, dans cette chambre sous les toits. Même cette version corrompue du monde, fermée sur elle-même et répétitive, finissait par imploser dans ses contradictions, les personnages se demandant, au bout de cinq ou dix ans d'échanges épistolaires rythmés par des retrouvailles épisodiques d'une semaine tous les deux mois, pourquoi ils ne faisaient pas le saut pour engager une vraie vie en commun.

Tilman avait fini par resserrer encore la boucle temporelle sur cette seule séquence de trois nuits magiques qui avait inauguré leur liaison. Ils se réveillaient le matin avec le souvenir d'une nuit passée à susciter mutuellement leur désir et à se rendormir une fois celui-ci assouvi. Ils traînaient dans la maison dans un état d'hébétude heureuse, se souriant un peu stupidement, riant tout aussi stupidement de la stupidité de leurs sourires, car le bonheur était d'admettre leur état : la félicité d'une pensée qui arrête de penser. Ils mangeaient, ils sortaient faire leur marché, rentraient pour écosser les petits pois, faire mijoter la potée du repas suivant. Ils se couchaient le soir en regardant par la lucarne les étoiles apparaître dans le ciel au-dessus des toits.

Quand finissaient les trois jours, Tilman parcourait les millions d'années d'un éon pour recommencer au premier jour. Il répétait un million de fois ces trois jours. Il ne se souvenait plus avoir été déjà là, et pourtant, il connais-

sait cet endroit, il connaissait Ise comme s'il l'avait déjà connue, comme s'il l'avait toujours connue, et tel était bien le cas. Il connaissait la moindre écharde du plancher de ce lieu, chaque étoile de cet encadrement de fenêtre qu'ils regardaient tous deux, chacune des immuables poussières que le soleil faisait briller le matin dans le rai de lumière qui jouait entre les rideaux. Et surtout il respirait dans chacun des cheveux d'Ise, ses doigts passaient sur chacun des pores de sa peau, il se noyait dans l'océan de son humidité.

Dans une réalité différente, on trouva un jour Tilmann reposant dans son fauteuil, face à son carrel de la bibliothèque du Vatican. Il était perdu dans une sorte de sommeil les yeux ouverts, dont on ne réussit jamais à l'éveiller. Il mourut ainsi, paisiblement, simplement de ne pas se nourrir.

Il souriait constamment et ses yeux étaient comme des fenêtres par lesquelles on pouvait voir un firmament.

D'autres disent qu'ils m'ont rencontré, ailleurs, en d'autres temps, que je suis bien vivant. Que je cherche toujours à travers les éons celle que j'ai aimée. Il est facile de me reconnaître. Je vieillis, tout de même. Je suis d'une vieillesse incommensurable. Les mondes que je vis renaissent sans cesse, à nouveau jeunes, déployant à nouveau l'histoire que je recommence. Mais moi qui les traverse, je subis bien sûr ma propre durée. Franchissant au passage les époques ultérieures qui ont inventé les médications pour ce faire, je maintiens l'aspect de mon corps, mais mon esprit est ancien, il vieillit puisqu'il se souvient de toutes ces expériences, de tous ces échecs, il n'est plus dans le mirage de la première fois.

Je m'illusionne tellement peu que je n'ignore pas ce qui me fait tenir : ce n'est pas elle que je retrouve à chaque fois, mais d'autres versions d'elles, et ce sont aussi d'autres versions de moi que je vois se débrouiller avec elle. Je vis par contumace.

Parfois, alors, discrètement, j'intercepte mon double et je le fais disparaître pour prendre sa place. C'est une étrange affaire que de s'assassiner soi-même. Est-ce un suicide ? Ce serait faire comme si toutes ces versions de moi étaient bien moi, que j'eusse un droit de propriété sur les versions d'elle qui leur sont dévolues. Non, c'est bien un meurtre, et je comprends que l'Église considère le suicide comme tel, même si ce n'est pas au débouché du même raisonnement. C'est peut-être pour cela que jamais je n'ai vraiment envisagé le suicide. Ceux qui sont tentés de mettre fin à leurs jours devraient faire cet exercice de pensée qui est de se voir comme un double de soi-même sur lequel on commet un meurtre.

Il reste que prendre la place de mon double n'est pas autre chose qu'endosser un rôle de plus, et en définitive, je continue à me sentir vivre par procuration. La plupart du temps, donc, je me contente d'écrire ces histoires, de les voir se dérouler sous mes yeux, plutôt que de les vivre. Cela revient au même.

Si je n'écris pas, si Tilmann ne tient pas sa chronique, que saura-t-on de lui ? Que saura-t-on de moi ? Ovide écrit ses Métamorphoses au début exact de notre ère : quinze livres totalisant douze mille vers dans lesquels il décrit l'histoire du monde de la naissance de celui-ci jusqu'à l'époque qui est la sienne. Toute l'œuvre vise à démontrer cette unique proposition, annoncée par le titre, que tout change, tout se transforme, tout est périssable. Tout (précise-t-il en épilogue), sauf mon œuvre elle-même, qui survivra même à la disparition de Rome, puisque tu l'as entre les mains, cher lecteur. Tout un ouvrage dont le propos se révèle au final un divertissement, puisqu'il n'a pour fin que de démontrer une chose : l'existence de l'auteur.

Il est vrai que l'existence de l'auteur est suspendue alors à l'existence d'au moins un lecteur.

Je ne suis personne, dans un monde où seuls les grands laissent un nom dans les livres. Encore cela leur assure-t-il une immortalité bien incertaine, car quelle mémoire laissent-ils d'eux, qui ne soit une reconstruction par ceux qui lisent, qui reprennent les écrits relatant la vie de ces grands personnages, et qui écrivent à leur tour ?

Peut-être laisserai-je un nom, après tout. Quand j'écris, je fais de Tilmann le coursier un personnage ayant réellement existé. Les messages de son maître mentionnent parfois celui qui les porte pour dire qu'il faut lui remettre en retour telle réponse. Quelqu'un, dans l'avenir, trouvera son nom dans le protocole des correspondances de l'Ordre. Ou bien les archives notariales conserveront les actes qu'il a signés pour l'acquisition et la vente de biens à Dantzig, Sienne, Siegen ou Bâle. Peut-être même saura-t-

on où et quand il est né, qui il a épousé et quand il est passé de vie à trépas, si les églises qui conservent les registres paroissiaux n'ont pas été détruites par les guerres. Mais son histoire se racontera surtout dans les trous, les silences laissés entre ces quelques traces.

Celui qui écrira mon histoire ne la racontera pas, il l'inventera, profitant des vides pour faire parler son imagination. Bien sûr, il pourra déduire de ces indices quelles furent mes appartenances, mes obligations, mes missions, où je me suis déplacé, et quand, à travers l'Europe. Il devinera que j'aurais pu rencontrer telle personne ayant existé à ces endroits à la même époque, et ces données feront émerger un tableau, flou, inexact, mais dont je ne pourrais pas dire, même moi, qu'il est complètement menteur. Cependant, comment saura-t-il si j'ai eu des amis, des amantes, ce que j'ai souffert ou le plaisir que j'ai eu ? Ai-je seulement eu des aventures ? Cela, mon narrateur ne peut que l'inventer, et comme il ne fera alors que projeter sa propre expérience, ses propres désirs de raconter une histoire qui est un peu la sienne mais qu'il fait porter par un autre, dont il puisse prétendre qu'il a historiquement existé, alors se pose la question : qui écrit l'histoire de qui ?

En définitive, quand j'écris, ne croyez pas que je sois Tilmann. Je ne suis que le personnage d'une fiction écrite par un autre. N'est-ce pas cela que suggère l'incohérence du monde : qu'il est un texte dont un demiurge à la grammaire approximative serait l'auteur ? C'est bien parce que nous pensons notre univers comme un livre que nous nous figurons qu'il a un début et une fin, et que, comme l'impose l'ordre de l'écriture commune (qui est celui du débit de la parole), il se déroule linéairement le long du fil du temps. Si nous pouvions imaginer une écriture se déployant dans plus d'une dimension, capable de revenir à son point de départ, peut-être ferions-nous éclater les cadres intuitifs du temps, linéaire et orienté, et pourrions-nous penser les lois du voyage temporel.

La question que je me pose, en écrivant ce livre, est : y a-t-il plusieurs livres, ou bien, pour rester dans la métaphore que je file, plusieurs exemplaires du même livre, écrits par des copistes dont certains, peu scrupuleux, introduisent des coquilles ou même des variantes ?

Si je ne suis que le personnage d'une fiction écrite par un autre, comment puis-je me soustraire de ce monde voulu par un démiurge malfaisant, un Erlkönig grimaçant qui me replonge toujours dans la même histoire, celle que j'écris en tenant ma chronique ? Si je me retourne sur moi, je ne vois pas la plume qui me dessine, je ne vois que cette réalité dans laquelle je suis bel et bien.

Je ne peux déjouer l'intention de mon auteur qu'en refusant ce qu'il me fait faire, en décidant, tout de go, et sans réfléchir plus avant, d'arrêter d'écr